

HISTOIRE DU VERMANDOIS

CHRONIQUE
D'UN
PHENIX DE FRANCE

LOUIS TREMOLIERES

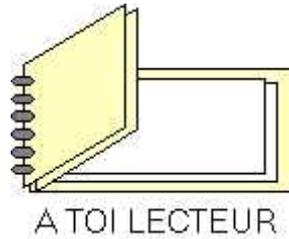


Statuette en bronze de gladiateur romain.

42 ILE DE FRANCE 42
SAINT-QUENTIN
AIGNE



Fig. 179
Seal of the Commune de Vermandois (1110) - Vermandois 1110



Salut !

Ouvrir la fenêtre, Monter sur la colline, Regarder alentour ! Telle est l'invite première du poète et du géographe. Elle paraît bien singulière venant d'un historiographe du vingtième siècle où la science s'entoure de compilations érudites et où les universités enferment le savoir dans des boîtes à cirage qui ne sont que matière pour la brosse à relier. La terre qui nous entoure comme le tableau du peintre ne propose pas de chaire à l'académie, elle n'est que silence, retenue et discrétion. Elle accompagne nos vies et s'étonne toujours des titres qui figurent sur les cartes pour la représenter. Ses vibrations nous mettent le cœur en joie et incitent au travail des champs, parfois son humeur est sombre et sa tristesse se lit sur tous les visages. Toute passion a une histoire. Bien avant les excès du nationalisme, une relation forte lie le temps, les gens et la terre. Le pays exprime déjà cette réalité complexe. On aime son pays et corrélativement on se sent aimé ou délaissé par son pays. Parler d'histoire, c'est-à-dire de nous, du nom des rues, des impôts, des Juifs, des Allemands et des autres, sans évoquer des sentiments revient à poser sur les cartes des insignes, punaises, fanions. L'essai n'a pas l'ambition des grands ouvrages, Notre dessein vise à poser des signes là où celui qui regarde avec ses sens voit des repères. Osons le mot, il s'agit d'une relecture et d'une interprétation de l'histoire d'un pays admirable. La vérité historique voire l'exactitude scientifique s'inscriront sur la toile mais derrière le pictural il y aura toujours le mystère de l'entité qui sublime l'ensemble. La passion pour le surnaturel, l'amour des hommes et le sens de la vie constitueront la matière élaborée de notre sol, de son pouvoir et de ses exigences. Pour parler du Vermandois, aujourd'hui, nul doute que seule une inspiration iconoclaste, anarchisante voire antirépublicaine en motive l'expression. Remonter toute la destinée du pays qui nous regarde, c'est justement s'opposer à ces affirmations primaires et en ouvrant ses cinq sens laisser le pays lui-même prendre la parole.

Le Vermandois, pont naturel entre le Nord et le Sud.



Mémorial du Vermandois.

Au tamis de l'histoire, les pays, cantons , régions vivent les caprices de la destinée des hommes. Tel pays éloigné, à la culture ingrate monte au paradis alors que celui-ci besogneux et fier s'effiloche et tombe dans l'oubli. Tel autre simplement perd la mémoire. L'un triomphe et laisse trace de sa gloire dans des monuments magnifiques, l'autre vit humilié et tait son identité.

La justice des hommes brime avec raison autant qu'elle félicite par erreur ; le plus souvent, elle se trompe simplement d'heure, ne voyant pas l'évolution des esprits et les exigences d'une humanité qui cherche à tâtons l'ascendance. L'homme vaincu et meurtri ou vainqueur et glorifié reste pourtant ni plus ni moins que lui-même. Entre en compte alors une autre dimension de son être, celle de savoir gérer son histoire, on dirait son parcours, aujourd'hui que la précarité du travail supplante, dans les angoisses, la fragilité de la vie même.

Les pays, nos contrées, enchâssent nos vies dans un écrin de générosité naturelle et semblent avoir , eux aussi, une destinée. La célébrité, un jour, la fête, puis la détresse, parfois la révolte et la folie, tout les guette dans les pages d'un grand livre céleste . Les Neandertal primitifs avaient une place au panthéon des dieux . Israël, Jérusalem étaient désignés sur la terre pour transcender leurs habitants.

Peu de romains croyaient qu'une louve pouvait allaiter deux nouveau-nés, mais tous vénéraient la statue représentant ces trois êtres lorsqu'il fallait défendre Rome contre les barbares.

Nos régions n'ont pas hérité de ces richesses disparues avec l'émergence de la chrétienté. Pourtant comme les hommes, en dépit de tout, elles ont un visage et une destinée. Leur originalité se cache parfois longtemps derrière des masques et des apparences, des serments forcés et sentiments refoulés.

Cette similitude avec nous mêmes fonde la reconnaissance d'une existence de personne morale particulière.

La relation que ses habitants entretiennent avec elle a, par bonheur, perdu tout caractère administratif et corporatiste. Elle s'inscrit, de plain-pied, dans le sensible, le sensuel et le consensuel.

L'histoire du Vermandois veut se placer dans cette optique proustienne : revivre avec délectation une histoire commune dont l'étrangeté vient de la proximité. . Tous ces faits se sont passés là, sans doute pour rien puisque plus personne jamais n'en parle !

Et pourtant, les vieux chênes portent des blessures, les cimetières abondent dans les bosquets d'arbres, sur nos collines, les saints sont foison, partout se charrient des tonnes de betteraves en automne, et des tonnes de blé sous le soleil brûlant de Juillet.

Une dimension matricielle s'impose dès le prologue, c'est le paysage.. Parce que notre planète n'est véritablement connue que depuis peu, il faut oser dire l'originalité de ces quelques arpents de terre, plus façonnés par le travail des hommes que par les ères géologiques.

Puis viendront les civilisations, certaines millénaires et d'autres éphémères comme la visite des " Hommes Intelligents" à Saint -Quentin au 15ème siècle. Chacune nous portera un message, ignoré parfois par elles-mêmes, souvent proclamé haut et fort mais incompris.

Derrière la nature et les grandes institutions viendront, en cortège, mille personnages qui habitaient nos maisons, chassaient sur nos terres, regardaient le ciel comme chacun d'entre nous.

Les plus nombreux ont laissé trace dans l'histoire . Les moins nombreux constitueront la majorité de nos ancêtres, quidams méconnus mais toujours présents sans qui rien ne fut possible.

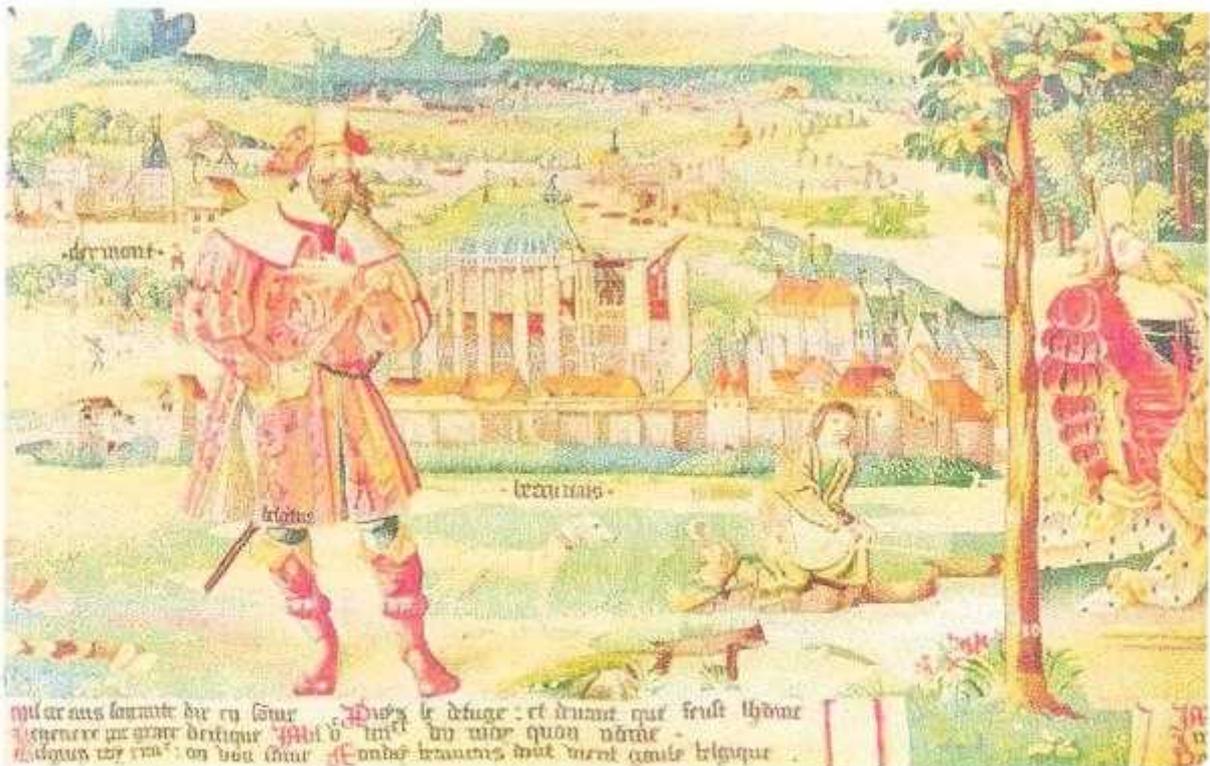
C'est bien sûr à eux que je dédie ce livre. Le grand Jules César ne leur a pas donné un nom pour qu'ils soient oubliés. Même écartelée par une république ignorante, même écrasée par un amas de bombes , même amnésiée par une histoire officielle d'obédience nationaliste, cette entité vit sa solidarité de nature depuis la nuit des temps et continuera encore après la dernière page de ce livre.

Je te le soumets, lecteur, comme on expose à un ami cher les raisons d'un amour fou et d'une passion violente. Dans les composantes de cette flamme, il y a aussi le feu destructeur des dernières guerres. Les témoins se sont tus mais les pierres parlent encore et hurlent !

La rage naît du sentiment d'injustice. A elle, aussi, il faudra laisser un temps de plume.



Après la grande guerre !



Tapisserie de Beauvais
figurant l'Age d'Or de la Gaule Belgique

Longtemps avant les débuts de l'histoire.

Avec certitude, avant que l'animal homme ne conquière la région et y laisse son empreinte, les fleuves et les marais, les forêts et les animaux sauvages avaient au long de millénaires commencé à tracer les contours du paysage qui nous entoure. Les zones marécageuses alternent avec les collines calcaires et les bois recouvraient, d'une végétation épaisse, collines et vallées.

Comme le chasseur découvre facilement les coulées par lesquelles chemine le gibier sauvage, le paysage d'alors devait déjà laisser apparaître la trace des grandes transhumances des troupeaux de bisons d'Europe, et des mammouths qui jusque 5000 ans avant Jésus Christ brisaient tout sur leur passage, saignaient la forêt, formaient des gués dans les rivières.

L'emblème du sanglier, ceux du léopard, du lion, du loup peuplent les récits et les sceaux du haut moyen-âge. Enguerrand de Coucy est représenté terrassant un félin terrible. Parmi les hôtes de nos forêts une place particulière est à réserver aux cervidés. L'animal est beau et sa chair succulente. Avec les chevaux, il est à l'origine de cet art de la chasse à courre qui subsiste encore en forêt de Compiègne.

Dans le déroulement de la genèse, les flots avaient aussi été remplis de poissons et le ciel d'oiseaux.

L'homme et sa compagne seraient les bienvenus, si jamais ils venaient à passer !

La première trace de vie humaine en nos régions est très ancienne et même antérieure à l'homme de Néandertal dont le faciès nous est connu. A quoi ressemblait l'Abbevillois qui occupait les bords de la Somme vers 650 000 ans avant JC ? Nul ne le sait. Il ne devait guère s'éloigner des marécages qui lui fournissaient le poisson, nourriture de l'été comme de l'hiver et construisait des huttes, savait tailler le silex biface et chasser des animaux dont l'évocation seule fait froid dans le dos : l'hippopotame ou plutôt son ancêtre acclimaté à nos climats, père des suidés, porcs et sangliers qui sont toujours présents et le macharotide, ancêtre du tigre mais avec des incisives si longues qu'elles dépassaient la mâchoire inférieure et ont été décrites comme des dents de sabre. Plusieurs exemplaires de cet animal sont exposés au Palais d'histoire naturelle du Jardin des Plantes à Paris, nos ancêtres n'ont, eux, pas tant d'honneur.

L'abbéviliens a certainement longé la Somme mais nul ne sait jusqu'où ! Aucune autre trace de peuplement n'a été retrouvée avant la civilisation de l'homme de Neandertal vers 80 000 avant JC.

Ce petit homme, à la mâchoire épaisse et très velu, a remonté la Seine et l'Oise, laissant des vestiges de ses séjours dans les grottes de l'Île de France. Lui aussi chassait le rhinocéros et le mammouth avec l'astuce qui remplace la force : il creusait sur les coulées de ces grands animaux des fosses et achevait l'animal piégé avec les seules armes de pierre et d'os qu'il connaissait. Plus souvent, il traquait l'auroch ou l'ancêtre du cheval et chassait les loups avec un fléau d'arme dont la masse était en pierre et la chaîne en cuir.

Vers 40 000 avant JC et pendant une longue période, l'homme s'est évanoui de nos régions. Nul ne sait vraiment pourquoi, mais il est probable que le retour d'une ère glaciaire a naturellement poussé des peuples, nomades de nature, ailleurs. De l'époque de la grotte de Lascaux à l'arrivée des Celtes, soit des années 35 000 jusque vers l'an mil avant notre ère, les groupes humains ne connaîtront pas d'assignation à demeure et trouveront vers l'avant leur raison d'exister.

Parfois, à l'occasion d'un arrêt dans une grotte pendant plusieurs générations, l'homme conscient déjà des évolutions du monde transcrit ce qu'il a vu et ressenti. Mais le monde est trop vaste et trop riche pour que ne soit nécessaire sa transformation. Ce n'est, en toute vraisemblance, que vers les années trois mille avant le Christ que la sédentarisation va se produire. Le Sahara devient sec et chasse ses populations vers le Nil et l'Euphrate. Les peuples des Indes qui connaissent déjà l'agriculture et l'élevage vont pénétrer en Asie centrale et par vagues successives en Europe. Ceux du Sud profiteront de la mer méditerranée pour atteindre les côtes de France et ceux de l'est des grands fleuves européens et de la mer baltique.

Lesquels arrivèrent les premiers entre ceux du sud et ceux du Nord-est ?

La logique donne un avantage indiscutable aux tribus venant du Sud plus proche. Celles d'Asie centrale ne manqueront cependant pas à l'appel. Chacune finalement apportera quelque chose. L'Europe du Nord est alors recouverte d'une épaisse forêt et de nombreux marécages. Pour vivre et se déplacer dans ce monde, plusieurs instruments s'avèrent indispensables: le cheval qui permet de longues expéditions en hiver, saison où les reconnaissances du relief sont, grâce aux vues, rapides et sûres, la vache et le cochon qui constituent le garde-manger, enfin le feu qui peut tout. Dire que le peuple venu du Sud arriva le premier est une spéculation intellectuelle bien sûr, d'autant que le pays était déjà peuplé de quelques tribus taillant le silex et vivant de chasse et de cueillette. Ainsi au sud du département à Fère en Tardenois, des fouilles ont révélé l'existence d'une tribu de l'époque postglaciaire, utilisant surtout l'os, qui a séjourné de 7000 jusqu'à 3000 av J.C environ.

La confrontation cependant ne sera pas longue entre les tribus de l'âge de pierre taillée et les arrivants qui connaissaient la pierre polie et la poterie. La technologie du four, qui est la prison du feu sous terre, marque une avancée prodigieuse que les Grecs célébreront en désignant comme dieu Vulcain : ne personnalisait-il pas le franchissement de cette étape ? En Afrique, encore aujourd'hui, de nombreux peuples refusent l'emploi de ces instruments et préfèrent le vrai feu qui caresse de ses flammes les chairs de l'animal à cuire.

Le four amènera, plus tard, d'autres révolutions : le bronze qui va caractériser une large période protohistorique et surtout le pain.

Sur les sites de Campigny, Vers-sur-Selle, Chaussée -Tirancourt dans la Somme, les vestiges démontrent les premiers linéaments d'une industrie. La population est sédentarisée, honore ses morts et produit des poteries en petites séries

Alors que des traces de traditions danubiennes se manifestent dans le pays , le bronze viendra sans doute du Sud avant que le fer ne vienne du Nord.

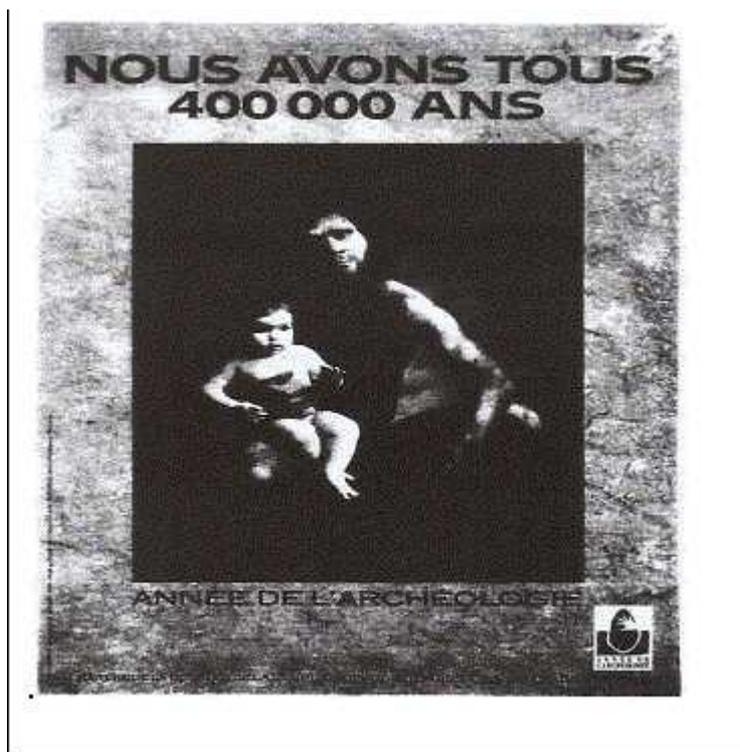
L'âge du Bronze aura dans la région moins d'importance qu'ailleurs. Les Grecs dont la culture domina le monde le maîtrisaient et cela suffira à leur puissance militaire en Orient et même en Occident .Ceux-ci fondèrent Marseille, la phocéenne, et poussèrent, secondés par d'autres peuplades indo européennes(les Italiens), une civilisation méditerranéenne qui avait assimilé la fabrication des objets en bronze jusque chez nous.

Cette civilisation porte le nom de civilisation ligurie . L'habitat était en bois et si les toitures étaient le plus souvent en chaume, quelques essais de toitures en tuiles furent tentés. Les poteries et les vases gardaient les premières semences et les premières salaisons. A l'instar des autres peuples du monde, le polythéisme était la croyance commune et l'explication du monde, la cosmogonie, ne pouvait venir que de représentations rituelles voire théâtrales, parfois accompagnées de sacrifices.

Cette civilisation, maître dans l'art de l'or, du bronze et de la poterie, a dû parvenir vers l'an mil avant JC et situe le degré d'évolution de l'espèce humaine. L'un des seuls vestiges laissés chez nous est le théâtre de Vendeuil. Sa taille moins impressionnante que celle des théâtres grecs et romains permet de réunir plusieurs centaines de personnes. Ce n'était plus des hordes à mâle dominant qui vivaient alentour mais bien des humains qui s'assignaient un rôle sur la terre et se savaient dépositaires d'une mission divine.

Sans beaucoup de fondements ni de preuves, il a été attribué à la civilisation ligurie la paternité des cités lacustres. Il est vrai qu' une conjonction de faits corrobore cette supposition.

La population est largement sédentarisée, maîtrise la technologie du four et du fourneau, sait bâtir en bois des huttes pérennes . De plus, le marais ou le lac est une protection naturelle contre les loups . Enfin , le cours d'eau proche permet dans des poches de cuir, des vessies d'animaux voire des amphores , le transport du sel qui vient de la mer en remontant la Somme, l'Oise ou l'Escaut.



Ces paramètres rendent très vraisemblables les cités lacustres dans la région. Les marais de l'Omignon, de la Somme et de l'Oise offraient des cadres privilégiés de vie et le plus proche compagnon de l'homme porte confirmation de cette longue période d'habitat dans ce milieu semi aquatique . Ce compagnon , vous l'avez reconnu, c'est le bouvier de Picardie, chien de marais par excellence qui, comme tous les chiens, a été façonné par l'homme et son milieu. Notre autre compagnon fidèle depuis la nuit des temps atteste de notre premier logement. Le canard domestique authentifie toujours notre cuisine régionale. En regardant un vol de canards sauvages, une évidence s'impose : des millénaires ont été nécessaires pour fixer cet animal insaisissable autour de nos demeures.

Vers l'an huit cents avant J.C, le Vermandois n'était donc plus une terre ouverte, une communauté y avait établi ses dieux, façonné ses chiens, fidélisé des oiseaux

et y entretenait le feu sacré.

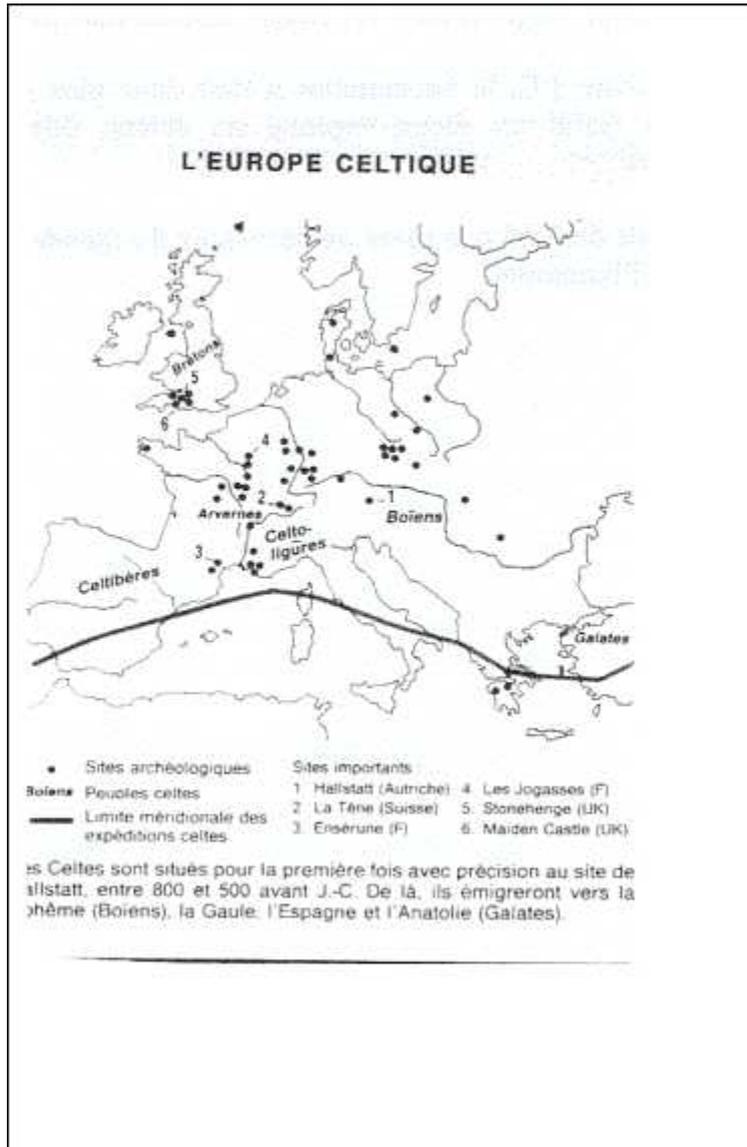
La géographie lui avait désigné une place au carrefour du monde et donc une première loge dans l'histoire de l'humanité.

Les Celtes

Des millénaires s'étaient écoulés qui n'avaient effleuré le paysage que d'un souffle. L'homme debout d'Abbeville qui, du haut de son 1 m 05, bravait les derniers monstres de la préhistoire avait été suivi par l'homme de Néandertal, 1m 30, des talents d'artistes et une toison de bête fauve, puis enfin par l'homo sapiens, encore plus grand, presque imberbe et qui priait !

Le Vermandois était, à l'orée de l'an mil avant JC, dans son état originel, quasiment.. puisque la période antérieure aux glaciations et à la disparition des dinosaures se situait dans des temps immémoriaux. Le premier aperçu visuel du pays fait ressortir les cours d'eau qui sillonnaient au travers des terres, comme maintenant, dessinant une hélice à quatre pales incurvées dans le sens des aiguilles d'une montre. La Somme et l'Omignon partant à l'ouest, l'Escaut cherchant le plat pays du nord, l'Oise enroulant du nord-est au sud-ouest donnaient l'impression d'un début de rotation d'un fluide en expansion. En considérant ces sinuosités de l'extérieur de l'épave, les caractères de convergence et de concentration s'imposent à l'œil.

Ici se croisent nécessairement les habitants du bord de la Seine et de la Loire, ceux de la Somme et ceux qui descendent de la Sambre et de l'Escaut.



Or les fleuves ont été les fils conducteurs des humanoïdes en marche. L'eau est plus importante que la nourriture pour le corps humain. Dans les hivers glacés, les fleuves assurent toujours un peu de nourriture à ceux qui laissent filer un hameçon en os avec un peu d'appât dans le courant. C'est aussi une barrière naturelle pour le feu lorsque souvent volontairement la forêt flambe. Les animaux domestiques de nos régions eux aussi boivent beaucoup. Ce rappel de bon sens situe la raison de l'arrivée des hommes chez nous et la signification que pouvait avoir le fait de passer d'un fleuve à l'autre en franchissant des distances de l'ordre de 10 km qui séparaient les bassins. Toute notre histoire est inscrite dans cette géographie particulière qui fait que, de chez nous sans quitter les fleuves nourriciers, on peut aller, à pied sec, de Rouen à Rotterdam, des côtes anglaises jusqu'à Dijon et même à Rome. Car si la vie ne se conçoit qu'au bord de l'eau courante, l'homme craint l'eau par une peur atavique, autant que le cheval qu'une flaque effraie. Le souvenir des hippopotames qu'avaient vus les Abbevilliens devait continuer à être évoqué lors des veillées ! Voilà pourquoi les bandes de terres qui joignent l'Omignon à l'Escaut, l'Oise et la Sambre, la Somme et l'Oise ont joué une place si importante dans l'histoire de notre Occident, des origines jusqu'à la dernière guerre, où les ponts sautaient allègrement pour rendre au paysage sa vérité séculaire.

Ce cadre géographique, les habitants peuvent le contourner en une journée de cheval, ou trois heures de voiture.

De Péronne à Roisel puis vers Vendhuile sur l'Escaut, de Bohain à la Sambre et en redescendant par l'Oise vers Moy, Tergnier et en retrouvant la Somme jusqu'à Ham, rapidement vous aurez, sans mouiller vos pieds, pu poser au fil de l'eau des messages pour les côtes d'Europe de la Bretagne jusqu'au Danemark et confié à des porteurs capables de remonter les courants des mots pour vos relations de Langres, Paris, Troyes, Reims, Metz, Ulm, Strasbourg, Bâle, Hanovre....

Cette possibilité, par faute de perspectives de l'homme terrien, ne sera jamais totalement perçue, mais les fleuves, joueront, à l'insu de nos ancêtres, le rôle de guide et tout ce qui compte d'envahisseurs montés ou non fondront sur les quelques arpents de notre région, laissant heureuses ou tristes traces.

Vers l'an mil avant l'ère chrétienne, venant vraisemblablement du Kazakhstan et appartenant à des races détachées du creuset des Indes arriva le long de l'axe Hanovre -Liège, en ayant très vraisemblablement cheminé aussi jusqu'au nord de l'Italie, une tribu velue ou la femme connaissait le fourneau et excellait à faire de beaux à l'âme simple. La musique avait une place magique et la flûte et la harpe accompagnaient la transhumance. Les croyances s'étaient enrichies au long d'une pérégrination lente lors des confrontations avec les civilisations d'alors. Les dieux étaient multiples mais à l'instar des divinités indoues, derrière des apparences, c'était souvent la même force qui était reconnue. La cosmogonie servait surtout à désigner le chef qui pouvait être une femme. Ainsi, élu par les hommes et par le ciel, le chef devenait roi et il tirait de là sa légitimité.

Ce peuple arriva donc de l'est, comme d'autres, avec une vision aussi compliquée que les autres mais avec deux atouts : le four et le fer.

L'histoire du fer occupe une place centrale dans celle de l'humanité car, n'en déplaise à tous les philosophes et théologiens, sa découverte et son exploitation ont placé l'Europe du Nord dans une position privilégiée vis à vis du reste du monde. La métallurgie, industrie née de l'art des maréchaux-ferrants donna beaucoup plus de force et de puissance à nos régions que la sagesse ou la culture de ses habitants. La présentation historique de notre continent a toujours sous-estimé cette découverte pour des motifs militaires, voire d'espionnage et au nom de l'éthique. La vérité du dieu des Hébreux était plus forte que le glaive, sans doute, mais cette épée était en bronze ! Celle des chevaliers chrétiens sera en fer. Pour tous les intellectuels, rabaisser ainsi les valeurs de la cité occidentale est une démarche honteuse. Pour les gens de toutes les églises, le fer est le fruit de l'enfer. Vulcain est banni sous terre. Dans la mythologie allemande, ce sont des nains affreux qui couleront le métal, les Nibelungen dont Siegfried volera le trésor.

L'âge du Fer, dans l'histoire mythologique, marque le début de l'humanité méchante. Le fer est depuis l'origine maudit et le restera jusqu'à l'apparition d'une malédiction plus terrible : la bombe atomique soit pendant près de 29 siècles et demi.

La première coulée a dû avoir lieu 1000 ans avant le Christ entre la Suède, où le minerai est abondant et les monts métalliques du Harz en Allemagne.

Ce petit massif proche des provinces de Hanovre et du Brunswick est bordé par deux fleuves dont il faut souligner l'importance, du fait de leur cheminement latitudinal : la Weser et la Saale.

Avec les Celtes nomades, la métallurgie traversa le Rhin pour s'implanter le long de la Sambre, adossée aux réserves forestières des Ardennes.

Vers 800 avant notre ère, les Celtes pénétrèrent dans le Vermandois et s'y installèrent durablement. Les signes leurs passages foisonnent aux quatre coins de nos cantons comme dans beaucoup de sites en France. Ici pourtant se trouvait l'avancée significative : la tête de pont de cette invasion pacifique. Les dieux celtes remplacèrent les croyances obscures des Ligures avec une tête en plus: Gonfanon, le forgeron. Parmi les divinités qui n'étaient que des avatars, il faut citer, pêle-mêle : Sucellos, dieu de la fécondité cousin de Cybèle et de Sylvain, Esus, le dieu des forêts, plus connu des cruciverbistes que des gardes, le dieu des troupeaux, Smertios ou Ognios, le dieu du commerce: Lug qui donnera son nom à Lugdunum(Lyon), Donn (Donnerwetter!), le dieu sombre de la terre, Belenos le guérisseur, Mallo, dieu de la guerre.

Tous figurent parmi les grands et veulent régner sur l'univers. Les petites divinités sont, elles, plus proches de nous : Matrae protège les sources, Arto divinise l'ours, Epona les chevaux et Taranis le chêne, ce bois si dur que seul le fer pouvait entamer et dans les branches duquel fleurissait le gui, cet autre prodige de la nature qui donne

un fruit blanc en hiver à cueillir uniquement avec une serpe d'or!

Les dieux, qui se prétendaient venus depuis la création du monde, trépassèrent et leurs souvenirs furent plus éphémères que la rosée du matin. Les Celtes ne leur devaient qu'une considération modérée car ce qu'il nous reste de cette glorieuse peuplade nous apparaît d'une utilité beaucoup plus matérielle : les buttes celtiques, nombreuses dans le Vermandois, souvent oubliées et mal entretenues, il est vrai qu'elles ne recèlent pas d'or, sont de conception très pragmatique. Leur message est cependant essentiel à la compréhension de notre pays. On sait que ces tumuli ont été érigés, depuis le lointain Kazakhstan, partout où les Celtes ont séjourné.

Comme une grande partie des premières recherches archéologiques a été initiée par des idéalistes de l'époque romantique, les explications fournies en premier relevèrent du pur délire poétique : les buttes commémoraient de brillants chefs guerriers morts au combat. Sous chacune d'elle reposait donc un héros ! Vermand, Attilly, Flavy le

Martel seraient des sanctuairesL'interprétation suivait en droite ligne la mode académique pour l'égyptologie et confondait les pyramides avec nos monticules, le pharaon avec de beaux soldats.

Nos prédécesseurs, quasiment nomades, n'avaient pas le fétichisme de la mort non plus que celui du héros! Quand la bravoure se mesure chaque jour contre les animaux sauvages et que la fin tragique est une compagne collective, les morts ne peuvent être vénérés que démocratiquement et sans ostentation. Non, les buttes servaient les vivants et participaient à la force des Celtes autant que le fer. Vermand porte dans son site toute l'explication de notre histoire. Sur une butte, qui permet de dominer la cime des arbres, les vues portent loin et presque de tous les côtés. Tout alentour, de petits reliefs sont en vis à vis et la distance qui sépare notre observatoire de ses satellites n'excède pas deux heures de chevauchée.

De nuit, la proximité est encore plus flagrante et un petit feu, allumé sur le sommet des buttes encore connues à ce jour, est visible à 30 kilomètres à la ronde.

L'intérêt des buttes se déduit du réseau qu'elles constituaient. L'ennemi viendrait nécessairement par la ligne de crête et par les bois et l'arrêter avant la lisière était un combat incertain, toutes les secondes comptaient et la technique de la fixation et du contournement était une astuce militaire déjà bien connue. La butte servait ainsi de poste d'observation et d'alarme. L'ennemi repéré était harcelé, mais à la manière de coups d'éperons dans les flancs, sans plus et jusqu'à être tiré vers la butte. Là, les maigres combattants faisaient front avec l'énergie du désespoir et la certitude qu'une résistance de une à deux heures suffisait pour que toute la région armée encerclât les assaillants, impitoyablement. Le dos contre la butte, ou à cheval chargeant en direction de ce relief, les soldats de la région mourront nombreux en contrebas. La mémoire des combats subsistera un peu plus longtemps que l'utilité de l'édifice, mais l'entretien des buttes pour des motifs spirituels devint un luxe trop lourd, elles retournèrent à la terre lentement. Avaient-elles encore un sens à l'époque de la gloire des Celtes que l'histoire transforme insensiblement chez nous en Gaulois chevelus ? Vers 560 avant JC, les Gaulois descendirent jusqu'à Rome et les auteurs grecs parleront d'eux avec frayeur mais aussi un brin d'admiration. L'élevage et le ferrage des chevaux avaient donné des arguments aux tribus pour aller au Sud en vainqueur. Mais Rome vaincue se souviendra de la leçon alors que nos guerriers ne ramèneront de la capitale du Latium que des pacotilles. Deux mondes s'étaient rencontrés, mais, comme l'enseigne l'histoire des siècles, seuls les vaincus sortaient plus forts.

La ville éternelle commença, dès lors, à s'armer comme l'ennemi, à organiser la cité pour sa défense et sa gestion et à programmer son ascension vengeresse. Les hordes gauloises, triomphantes repartirent plus divisées par le partage du butin qu'elles n'étaient arrivées et fort heureuses de ne pas vivre dans une ville marécageuse, surpeuplée et assez malodorante. Ses membres retrouvèrent vite leurs habitudes de campagnards convaincus de leur supériorité corporatiste et ne ramenèrent ni l'écriture, ni les déclinaisons. C'était écrit, l'écriture latine prendra sa revanche et donnera l'acte de naissance de la matière de notre livre.

Du cinquième au premier siècle avant notre ère, pendant quatre cents ans environ, le site de Vermand fut le centre lumineux d'un cercle qui allumait, sur toute la circonférence, des feux de signalisation.

Plusieurs villages se spécialiseront dans la métallurgie du fer, Bohain, Péronne, Flavy le Martel et développeront les outils de base de la chasse, de l'élevage et même des poignards. Dans les fours, aux multiples usages, seront aussi préparés des poteries pour la conservation des aliments, des statuettes et sera même inventée ce produit si courant aujourd'hui : le jambon.

A une américaine qui riait du nom de Ham, intriguée par l'homonymie de ce village français avec le jambon dans son hamburger quotidien, il m'est arrivé de dire, en plaisantant que c'était le lieu même où le jambon anglais avait été découvert.

Les porcs et les sangliers domestiques constituaient déjà un aliment de choix pour des familles qui savaient cuisiner dans des fours et dans des moules en fer, résistant à la flamme et qui ne disposaient pas de suffisamment de sel pour conserver des aliments par seule salaison.

Avec la sécurité conférée par les buttes, la science du feu, de l'eau et du bois à profusion, les Celtes Gaulois vécurent heureux longtemps chez nous, avec des réserves de nourriture à faire pâlir de jalousie toute l'Afrique.

Des sépultures dites de l'époque mérovingienne ont été retrouvées dans presque tous les villages de notre contrée, malheureusement au siècle dernier à une époque où la datation au carbone 14 ne figurait pas dans l'équipement de base des paléontologues amateurs.

Près de Vendhuile, au lieu dit le " camp de Leziaux ", fut mise à jour la tombe d'un homme de cette époque lointaine. L'homme savait que ses restes deviendraient poussière : aussi, c'est à notre intention que dans son sarcophage boîte aux lettres, il repose avec une épée en fer dans la main gauche, épée courte et droite à deux tranchants, à la ceinture, un poignard et un couteau, une lance également et la fameuse hache militaire à deux faces : la francisque. Cet attirail solennise le rôle du fer et authentifie la puissance du défunt. Les pièces d'or gauloises sans inscription écrite mais figurant côté pile un soldat casqué et côté face un cheval fougueux complètent le viatique. A sa réincarnation, ce personnage aurait droit au tapis rouge, à des égards et à de la considération, même au 21ème siècle !

Le sens de l'éternité habitait déjà entre Somme et Escaut. Outre les buttes que plusieurs historiens qualifiaient de tombelles, sans jamais avoir excavé d'ossements de ces terres rapportées, les sépultures qui ont été retrouvées à

Achery, Anguicourt, Brissy-Hamegicourt, Caumont, Cugny, Gouy, Moy, Noyelles, Pontruet, Seraucourt, Thenelles, il faut citer les pierres dressées, connues sous le nom de Menhirs.

Les péripéties de l'histoire et la méconnaissance des signes ont eu raison de la plupart de ces monuments. A Gouy subsiste un lieu dit " le château des Hautes Bornes", seul le nom reste des édifices à usage d'habitation et à usage rituel.

A Beaufort, le site de la butte a conservé le nom de "haute Borne", à Bois et Pargny, un menhir de 4.80 m de haut se dresse encore rebaptisé le verziau de Gargantua (la pierre à briquet).

Le menhir de Doingt atteint lui aussi la hauteur respectable de 4 mètres de haut. A Ham, plus modeste avec ses 2m 50, l'imaginaire populaire lui a attribué une singularité : la " pierre qui pousse" fait un tour sur elle-même chaque nuit de Noël ! Il fut dit aussi que Gargantua, en passant à travers le pays, sentit dans son soulier quelque chose qui le gênait et secoua sa chaussure A Bellicourt, on peut encore voir un dolmen à la " pierre large". A Tugny et Pont, le Menhir porte le nom savant de Mégalithe de la Pierre à Beni.

Le message des Menhirs reste à décrypter et pourtant d'Irlande à Carnac, il transmet un salut collectif, une affirmation d'unité au delà des distances.

Une foi commune, une "Weltanschauung", la cosmologie se matérialise pour les spectateurs futurs. Saint Thomas d'Aquin, en s'interrogeant sur la fécondité de la terre de France en Saints et Saintes, écrivit : " Parce qu'en Gaule l'attachement au sacerdoce chrétien devait être très fort, il fut permis par Dieu que, déjà chez les peuples gaulois, les prêtres, qu' ils appelaient druides, définissent le droit de toute la Gaule".

Parce que la terre portait en elle une valeur sacrée, les Celtes de chez nous croyaient en un destin supérieur et étaient prêts à lui sacrifier leur existence. Le sacerdoce avait déjà un sens.

L'autre vestige indiscutable de la longue présence celtique se trouve contenu dans le nom de la grande majorité des villages de chez nous. Les consonances des lieux habités dans les points bas comme Moy, Attilly, Athies, Origny, Y, etc, ..tous les villages à terminaison Y, nous le rappellent amplement.

Maître des lignes de crête grâce aux buttes, Les Celtes vivaient près des plans d'eau et des terres grasses une vie agreste heureuse et n'auraient jamais imaginé que des envahisseurs ultérieurs viendraient construire des demeures sur les points hauts, battus par les vents, sans eau et à la merci des bêtes sauvages.

C'est ainsi que les villes et villages situés sur les sommets portent chez nous des noms d'origine latine ou des noms de saints. Les Romains pour implanter leurs oppida et les Saints pour fonder des abbayes, ne trouvèrent, en effet, de terre libre que sur des points élevés.

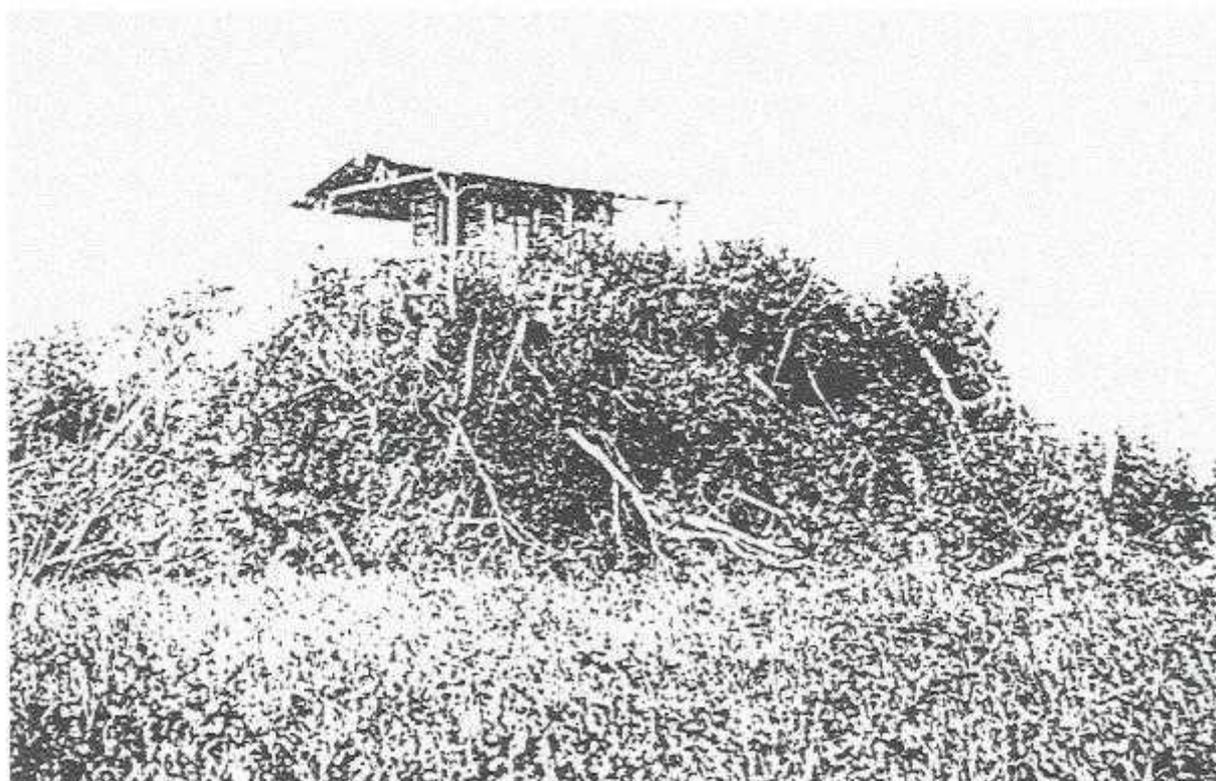
Les vérifications de cette réalité historique, pourtant vieille de plus de deux mille ans, surabondent!

Listes. des buttes, Tumulus, Tombelles.

Annois, Attilly, Clastres, Croix-Fonsommes, Cugny, Etreillers, Fieulaine, Fluquières, Fonsommes, Foreste, Frières-Faillouël, Flavy-le-Martel, Guivry, Holnon, Lesquières St-Germain, Maissemy, Moy-de-l'Aisne, Omissy, Pontru, Vermand, etc...



La butte de Vouël



**La butte de Frières,
édifiée par les celtes, fut récupérée comme observatoire
par le prince Eitel (Kronprinz) en 14/18**

LES GALLO-ROMAINS .

Entre les hypothèses des chercheurs de la préhistoire, la vision des vestiges laissés et les brumes des connaissances historiques, l'imagination de chacun est appelée à combler les interstices obscurs. Astérix, Obélix et leurs créateurs ont réalisé une résurrection ludique proche du véridique sinon du vrai. Les preuves attestent, en tout cas, que de 1400 avant J.C jusqu'à l'arrivée des Romains et la mention par Ptolémée de l'existence de notre contrée parmi le monde connu, nos ancêtres vécurent dans un cadre raffiné et équilibré. L'écriture n'était pas le fondement de la société et ce fait seul, vu d'une époque où les médias ont confondu liberté d' informer et information libertaire, la rend sympathique et conviviale. Le pâtre et le paysan vivaient au milieu de sa famille élargie, à l'abri de buttes et de leurs feux. Les divinités cohabitaient pacifiquement et des hommes étaient appelés à des fonctions religieuses. Une mémoire collective avait pris racine et la généalogie des patriarches gravait les cellules cérébrales des jeunes dès le plus jeune âge. Le fil ne reposant sur aucun écrit dut être étiré fidèlement pour que, au dix neuvième siècle, il soit rapporté que Saint-Quentin fut fondée par RHOMUS ou RHOMAS, 17ème roi des Gaulois qui devait vivre vers 1440 avant notre ère .

Vers l'an 200 avant JC, un évènement lointain provoqua un cataclysme radical. L'Empire de Chine dont le niveau de vie était à cent lieues du nôtre acheva l'ouvrage que les cosmonautes aperçoivent encore à l'œil nu de leur capsule: la grande muraille.

En Occident, les éléphants d' Hannibal effrayèrent l'Espagne, la Provence et le Latium en vain et Carthage finalement passa sous le joug de Rome. L'univers grec pourtant à son apogée, à cause de la funeste alliance des successeurs d'Alexandre avec les puniques, connut le même sort.

Moins étonnant qu'il n'y paraît quand on connaît aujourd'hui l'affliction que vivent les fonctionnaires affectés au nord de la Loire, le Vermandois est plus proche des steppes et de la Mongolie que de la Méditerranée. En effet, les premiers tremblements vinrent de l'Est. Une tribu de Belges pénétra dans notre zone, apportant vraisemblablement l'orge et la technique du malt nécessaire à la bonne bière. La qualité de la terre, l'eau et la bonne température de nos hivers firent le reste pour donner aux fruits de la vigne qui poussait chez nous en sa limite nord extrême une concurrente redoutable. Pas sitôt tirée, la boisson mousseuse fut ingurgitée par les Cimbres qui n'eurent que le temps de préparer la cuvée des Teutons.

Cette dernière peuplade, poussée par d'autres, fut appelée par le destin à un rôle particulier puisque, deux mille années après leur premier passage, l'évocation de ceux ci ranima en chacun, dès la vue des casques à pointe un subconscient stupéfié par la brutalité et le sens de l'obéissance.

Pillards comme les autres, ils avaient, en plus, une manière de faire indélébilement teutonique qui sacralisait la force et bafouait le droit. Les Teutons crurent pouvoir dominer l'univers et affrontèrent Rome jusque dans son sanctuaire. Comme leur Führer fut vaincu à la bataille d'Aix-en-Provence, cette funeste envahisseuse implora et quitta la scène pour quelques temps.

Amenés par les Teutons, des cousins germains avaient pris rang dans le chapelet des invasions, si bien que la civilisation gauloise, qui n'était qu'une imbrication de peuples attachés à leur sol et avec des croyances voisines, optera progressivement pour l'empire du Sud.

Le peuple celte, maître du feu et du fer, n'apporta pas son adhésion au modèle germanique et se trouva plus en communauté de pensée avec les Romains, non les légionnaires stupides mais avec les vrais Romains. Virgile, auteur des Bucoliques et des Géorgiques, fut le plus grand de ses poètes et mérite le titre de premier citoyen d' honneur de notre région. L'abbé Coliette qui rédigea le premier ouvrage sur l'histoire du Vermandois en 1758 mit en exergue la citation du grand poète latin.

" Salve, magna parens frugum, Viromandua tellus,
magna virum : tibi res antiquae laudis & artis.
Ingredior, sanctos ausus recludere fontes"

Géorgiques Livre 2 ver 173

Oh Sainte, mère de grands fruits, terre du Vermandois ,
de grande potentialité : à toi la pratique antique des laudes .
Laisse pénétrer les saintes fontaines"

La référence à Virgile n' avait aucune portée historique car ces vers étaient connus de tous les lettrés du temps et chacun savait que ce n'était pas le nom du Vermandois qui figurait dans la version originale. Toutefois, l'emprunt

à Virgile valorisait indiscutablement, aux yeux des lecteurs de ce temps, l'affirmation d'une communauté d'amour de la terre et de ses beautés par delà les siècles.

Nous aurons par la suite à reparler de Coliette et de son ouvrage mais il nous faut remarquer, dès son entrée en lice, l'esprit très particulier de l'époque où il écrivit. Sous la présentation savante, on découvre vite un polémiste sourcilieux, souvent imbu et suffisant, qui semble en guerre contre des hérésies. Dans ce climat, toute inflexion de la réalité trouvait un bien-fondé idéologique qu'il est bien difficile de comprendre aujourd'hui.

Les raisons invoquées par l'orthodoxie historique de la conquête des Gaules par Jules César sous-estiment toutes l'aspect subjectif de cette opération militaire : César n'aurait engagé les légions que pour "pacifier " des régions barbares ou pour assurer la route de l'étain vers l'Ecosse et l'Irlande !

En vérité, Rome et Jules étaient plus fins que cela !

La richesse et la beauté de nos terres étaient bien connues de nos voisins et un commerce florissant existait depuis longtemps. Les tribus qui les peuplaient étaient certes turbulentes et fières mais une majorité de celles-ci vivaient déjà sous les lois romaines ou bien avaient fait allégeance. Ce qui intéressait Jules et le Sénat romain était d'opérer une conquête assez facile, qui assurerait des réserves de blé pour Rome atteignant le million d'habitants, hors de portée de l'Orient, certes sous contrôle, mais où l'influence de la civilisation helléno-macédonienne damait le pion à l'hégémonie latine.

Par-dessus tout, la conquête militaire était la meilleure source d'audimat connue au Sénat pour un jeune général ambitieux. César va donc programmer sa guerre en parfait stratège des relations publiques et en grand technicien des médias. Son ouvrage littéraire n'a, de ce fait, rien à voir avec un dossier de communiqués de bataille, ni avec un traité de stratégie militaire, ni avec un journal de bord. Rien de bien précis n'y figure et pourtant il ne cesse d'être lu et relu par tous les historiens à la recherche de notre passé.

Relisons donc le livre deux qui relate la seconde campagne, soit en 57 avant JC.

La Guerre des Gaules s'est trouvé ainsi être le premier ouvrage parlant de nous.

Après sa première année de campagne en 58 av JC, dont l'objectif était de protéger la Franche-Comté, la Bourgogne et la Suisse, déjà alliées à Rome contre les Germains et les Suèves qui, quittant les plaines d'Alsace, voulaient voir la mer, César publia son premier livre et laissa ses troupes se reposer près de Dijon. La tribu voisine était celle des Rèmes dont le sanctuaire était la montagne de Reims. Coincée entre la Rome puissante au sud et les belges au nord et à l'ouest, un choix s'imposait et Iccios et Andocumborios, nommés pour la circonstance représentants du peuple rème, vinrent eux-mêmes déclarer leur alliance à César qui, avec le printemps, remettait ses troupes en marche pour de nouveaux pillages.

Les Rémois indiquèrent clairement que le Soissonnais qui abritait un peuple frère conspirait avec l'ennemi et que les Belges du nord avait l'appui des Germains situés à la droite du Rhin. Le plan de campagne fut ainsi tracé par la trahison.

César comprenait vite et agissait pareillement .

L'effectif ennemi fut chiffré comme suit sur la base des déclarations rémoises :

Bellovaques Beauvais	100 000 dont 60 000 d'élites
Suessions Soissons	50 000
Nerviens entre Escaut et Sambre	50 000
Atrébates Artois	15 000
Ambiens Amiens	10 000
Morins Boulogne	25 000
Ménapes Embouchure Escaut	7 000
Calètes Normandie Nord	10 000
Véliocasses Vexin	10 000
<u>Viromandues Vermandois</u>	<u>10 000</u>
Atuatuques Namur	19 000
Condruses Ardennes \	
Eburons " \	40 000
Caeroesi " /	
Pémanes " /	
Total	346 000

Ce chiffrage n'avait rien d'un recensement et évaluait la population en situation de prendre les armes beaucoup plus que des armées régulières. Les Bellovaques et les Suessions étaient " donnés " comme le risque majeur. Il n'en était rien mais les Rèmes comme César savaient déjà exploiter les statistiques qui sont la troisième forme du mensonge.

Rome disposait de quatre légions aguerries et de quatre nouvelles, soit 40 à 48 000 véritables soldats répartis en cavaliers numides, archers, frondeurs et la troupe.

Prétextant des troubles et des préparatifs d'agression de la part des Belges qui commençaient à se grouper autour de la Fère, César passa au nord de l'Aisne et installa son camp au delà de la rivière surmontée d'un pont. Il laissa, sur la gauche du fleuve, Quintus Titurius Sabinus avec six cohortes. Bibrax constituait une place fortifiée à l'extrémité du périmètre des Rèmes . Les Belges s'en approchent et attaquent les remparts . De nombreuses polémiques débattent encore sur la localisation de Bibrax. Si ce n'était pas Laon , c'était un des plateaux voisins . Averti, César lance en avant, de nuit, des troupes légères. Les Gaulois pris par devant et par derrière contourneront l'obstacle par le sud pour se poster face au camp de César. Les feux, placés sur les sommets du massif qui dominant, s'étaleront sur 12 kilomètres. César reconnut qu'il commença par surseoir à la bataille, puis calcula que cette troupe ne devait pas être supérieure en nombre à la sienne. L'habileté de César fut après de laisser les Belges descendre vers la tête de pont et de la contourner en mettant les pieds dans l'eau. Profitant du pont, les cavaliers firent des incursions dans les lignes arrières de la troupe embourbée pendant que les frondeurs et archers faisaient, de l'autre rive, un carton. Il n'en fallut guère plus pour que la glorieuse coalition rebrousse chemin avec des airs de débandades.

Les cavaliers numides se firent une joie d'étriper les fuyards et revinrent le soir au camp prudemment . César, fort de cette victoire, ordonna, dès le lendemain la marche forcée sur la capitale des Suessions . Pour conquérir la place, il fait monter à l'assaut les archers derrière des panneaux de bois et de peau légers que les autochtones n'avaient jamais vus auparavant. Le combat fut si bref que les Suessions obtinrent grâce pour leurs vies au prix de la prise en otage des deux fils du roi Galba. Les Bellovaques pourtant si nombreux sur la table d'effectif, regroupés dans leur capitale(lieu indéterminée mais entre Compiègne et Creil), furent encore moins ardents et dès que l'armée fut en vue de Bratuspantium, les vieux, puis les femmes et les enfants sortirent en tendant les mains.. Comme la région était riche, César prit six cents otages .

Il ne restait plus que 176 000 hommes à soumettre.

Les Ambiens n'obligèrent pas César à traverser tous les plateaux picards entre Oise et Somme, ils se "hâtèrent" de faire soumission complète et vinrent dire pis que pendre des Nerviens, ces voisins du Nord qui ne buvaient pas de vin, rejetaient les produits d'importation et ne portaient pas de bijoux.

D'un point que nous situerons entre Montdidier et Roye, les Romains partirent attaquer les Nerviens . Cela prit trois jours de marche, dit Jules César, et la position des troupes coalisées fut connue lorsque la longue cohorte arriva à 15 kilomètres de la Sambre.

Pendant tout ce trajet de 120 Km, l'armée romaine contourna le Vermandois par le sud en longeant l'Oise. Du haut de nos collines et des buttes, nos ancêtres virent passer les légions et firent d'intéressantes observations. Au chapitre des interrogations posées pour l'éternité, se trouve celle de savoir pourquoi César ne coupa pas au plus court au travers de notre région. Il passa prudemment au large et les Viromandues constatèrent :

- a) que les légions avançaient séparément , suivies chacune par la cohorte de leurs bagages et fourbi de campagne
- b) que la cavalerie légère redoutable pouvait être très gênée dans les terres de bocages aux nombreuses haies.

Ces deux indications, communiquées aux Nerviens, déterminèrent le moment et le lieu de la bataille. Bien que les Atuatuques ne soient pas arrivés, l'ordre de bataille fut donnée. César venait juste d'installer son camp sur une hauteur dominant la vallée mais, en vieux renard, venait juste d'adopter une progression plus resserrée, en regroupant les six légions en tête de colonnes avec les "impedimenta" (bagages) précédant les deux légions fraîchement constituées. La colonne était encore étirée et les cavaliers de reconnaissance traversèrent le fleuve. La cavalerie belge passa à l'attaque pour faire diversion et fixer l'ennemi, le gros des troupes attendait caché à la lisière des bois de voir arriver le début du convoi des bagages. A ce moment-là, la forêt se mit à courir, passa la rivière et remonta vers le camp romain.

César, débordé, reconnut dans son livre qu'il ne dut sa victoire qu'à l'expérience de ses capitaines qui surent pallier l'absence de commandement.

Sur l'aile gauche des Romains, la 9ème et la 10ème légion firent face aux Atrébates et les refoülèrent sous une pluie de javelots jusqu'au fleuve. Les Viromandues devaient être logiquement sur le flanc gauche des Atrébates et affrontèrent la 8ème et la 11ème légion. Le combat était numériquement équilibré mais Rome figurait dans une catégorie de professionnels et les nôtres chez les amateurs. Nos combattants furent également repoussés jusqu'au fleuve. Sur la droite, les Nerviens firent un combat superbe et pénétrèrent même dans le camp retranché romain.

La cavalerie errait, le flanc gauche était immobilisé, le front droit flanchait. Les cavaliers gaulois trévières, alliés de Rome, s'avisèrent que la paix des braves ne leur serait pas consentie et tournèrent casaque.

César ne dut son salut qu'aux deux dernières légions qui vinrent rétablir la supériorité numérique qu'il s'était bien assuré depuis le départ. Dans aucune autre page de la conquête des Gaules, César n'avoua avoir été aussi près de la défaite et en opposition avec des combattants aussi héroïques. L'hécatombe fut à la hauteur de l'âpreté du combat et César présenta au peuple de Rome comme une largesse le fait de laisser la jouissance de leurs terres aux quelques survivants. A lire entre les lignes, chaque citoyen de la ville-éternelle comprenait que des terres innombrables se trouvaient vacantes. La fin de la campagne consista à asservir l'Artois et à confier tous les territoires à la puissance romaine. César faisait des campagnes dans un but simple : celui de mettre en place une administration qui devait lui rapporter cinq cent mille sesterces par an.

Quoique la conversion soit hasardeuse, c'est un impôt de près de 50 millions de livres du 18ème siècle, près de 5 tonnes d'or, qui, bien sûr, allait peser beaucoup plus sur les petits perdants que sur les gros ou que sur les amis.

En l'an 1994, soit 2061 années après, ne soyez pas étonné de constater que la Picardie et la Haute Normandie figurent toujours en tête du palmarès des contributions fiscales françaises !

Le Vermandois, battu, n'avait que deux issues : payer régulièrement la rançon et tirer profit du nouveau monde auquel il était brutalement intégré.

L'Empire romain offrait des opportunités nouvelles que les artisans des forges, les potiers et les agriculteurs entrevirent vite. Aux moins clairvoyants, les administrateurs laissés par l'armée de César expliquèrent comment produire plus et mieux. Il était, en effet de tradition que Rome donnât à ses légionnaires fidèles, issus des quatre coins de l'univers, des terres à titre de pension. De nombreux vieux brisquards de la septième et de la onzième armée obtinrent donc des terres.

Ce n'étaient pas des agriculteurs et ne le deviendront jamais, mais, instruits de la dureté des citoyens romains pour les immigrants sans fortune, de la pusillanimité des chefs, et des plaisirs de la campagne comparés aux joies du régiment, ils s'implanteront véritablement chez nous. Une dimension inconnue chez les Celtes et les Gaulois pénétrait notre région pour la bouleverser.

Le légionnaire à la retraite comme l'administrateur comprirent vite que le sol du Vermandois rapportait non pas du trois ou quatre mesures de blé par setier mais du sept voire du huit. C'était beaucoup plus qu'ailleurs et, de surcroît, les filles étaient belles.

Les Romains conçurent ainsi cette notion de " panier " qui rassemblait l'actif, le passif et la situation nette de leur implantation en sol conquis. Le fiscus (panier) devint de ce temps la mesure du prélèvement annuel sur le travail de l'agriculteur et l'incitation directe au rendement et à la productivité. Le fisc et la fiscalité, loin d'être un fléau moderne, ont leur place dès les premières pages de notre chronique et ne nous quitteront plus. Même le "fléau de Dieu" n'aura pas raison de lui, non plus que les cahiers des doléances de la Révolution.

Comptable plus que conseil, pillard plus qu'ingénieur agronome, le Romain fit des agriculteurs de la région les plus productifs du monde et les plus imposés. Cette " valeur en terre", qui maintient sur notre humus les corbeaux plus fidèlement que sur tous les terroirs du monde, vient de ces temps lointains. Une pratique courante est de l'estimer par un "chapeau" lors des changements de propriétaire-exploitant. Les Romains la trouvaient naturelle et complémentaire de la rente, alors que les experts d'aujourd'hui se grattent encore la tête, sans doute moins bien faite que celles d'antan..

Lorsqu'en 52 avant JC, soit cinq années après l'arrivée des Romains, Vercingétorix interrogea les chefs de tribus du Vermandois sur leur ralliement à la coalition contre César, l'intégration des Romains était irréversible et nos hommes en armes ne figurèrent pas à Alésia.

Notre région bénéficia de sa nouvelle position au cœur de l' Europe romaine du nord. Les villas, c'est à dire les grosses fermes se multiplièrent. Vermand abrita dans son oppidum et dans ses abords une garnison romaine chargée de protéger les frontières.

La capitale de notre région vit le jour. Sur les collines de l'actuelle Saint -Quentin, avec les possibilités offertes par le réseau hydraulique, naquit AUGUSTA, une ville romaine nécessairement approvisionnée en eau courante.

Nous ne rentrerons pas dans le débat de savoir si ce fut Vermand ou Saint -Quentin qui se dénomma Augusta ou Samarobrive, ni celui de savoir laquelle fut la ville dominante, tant il est certain que ces villes étaient centrales dans l'écheveau des voies romaines et que les pièces à l'effigie d'Auguste et des empereurs y furent retrouvés en quantités équivalentes.

Rome régna pendant près de cinq cents ans, mêlant cet esprit de rigueur et d'universalisme à la pratique laborieuse des travaux du fer et des champs de nos parents.

La Pax Romana rendait caduc le dispositif des buttes et pourtant la mémoire de ces édifices était si grande qu'elles furent assimilées aux tombeaux des vieux soldats qui vinrent profiter de leur retraite sous nos nuages .

Le voile céleste qu' occupaient Rome, sa culture et ses dieux venait de se déchirer et la chrétienté commença par changer la datation du début des temps. Le calendrier de Jules fixa l'année à 365 jours, il ne restait plus qu'à modifier le rôle de l'homme sur terre.

De Palestine à Saint -Quentin, la redistribution des croyances s'achemina en une traînée de poudre .



L' Oppidum de Vermand (le Village d' Astérix mais en vrai)

Les Romains Gaulois

Avec l'irruption des Romains, le Vermandois cessa à tout jamais d'être une tribu autonome célébrant à sa manière ses dieux et organisant, sans autre contrainte que sa sécurité, son cadre de vie. César, dans ses harangues, promettait la paix romaine et le respect des peuples avec de solides références ; nos 10 000 citoyens en âge de porter les armes rangèrent leurs épées et leurs haches et cherchèrent au ciel un repos pour leurs âmes un peu troublées cependant. Les dieux celtes ne les avaient pas conduits à la victoire et ils présentaient moins de panache que leurs cousins du panthéon romain. Ceux-ci étaient aussi haineux, méchants et fourbes entre eux mais doués d'une tolérance confraternelle.

Ils admettaient tous les cousinages mais seule l'adoration des dieux romains avec les formules latines ouvraient la voie à la citoyenneté romaine. Celle-ci constituait le sommet de l'aristocratie des peuples un peu comme aujourd'hui les fonctionnaires de Bruxelles. A eux les bonnes situations, à eux les honneurs, les règlements et les émoluments. La seule différence venait de la résidence sur place. Cette singularité explique mieux que tout la réussite de l'Empire romain qui construisit l'Europe en moins de vingt ans. Les Romains n'aimaient guère leur administration centrale qui était un coupe-gorge institutionnalisé réservé à un nombre très restreint de familles. Loin des complots, des assassinats et des coups d'état, les citoyens romains trouvèrent ici un séjour agréable et comme la religion était très permissive sur le plan des mariages, des lignées nombreuses de romains-gaulois naquirent sous nos climats. L'accommodement matériel satisfaisait le plus grand nombre et pourtant nul, à part les Césars et les Augustes, n'était en paix avec sa conscience. L'univers était un, il n'y avait guère que trois écritures connues, l'hébraïque, la grecque et la romaine, mais il régnait une pagaille effroyable au ciel. Seule la religion juive était monothéiste, mais c'était la plus concentrationnaire des trois et était elle-même divisée en plusieurs obédiences. Amenée de l'Orient à dos de mulet, une présentation du monde pénétra jusque chez nous et fut largement récupérée par les druides à la recherche d'une bonne nouvelle, la lumière s'y opposait au taureau, c'était la religion de Mithra. Le taureau symbolisait l'ensemble des forces telluriques, de la fécondité animale jusqu'aux cataclysmes. La lumière ne se réduisait plus au Soleil des égyptiens, les peuples maîtrisaient le feu ; la bougie et la flammèche à l'huile s'achetaient au supermarché du coin, enfin le miroir, le verre et les pierres précieuses donnaient un éclat divin aux choses. La lumière captait le beau et l'énergie bienfaisante, le taureau fonçait aveuglément.

Le ciel devenait un registre en parties doubles plus facile à interpréter que celui d'avant où tous les dieux en même temps, mais sans voix.

Nul doute que "les temps étaient accomplis" comme l'écrit Saint Paul dans l'épître aux Galates et que le message chrétien pouvait illuminer l'univers !

Depuis la guerre des Gaules, l'intégration du Vermandois dans l'empire avait eu donc trois conséquences: la paix, la venue des Romains et de leurs poids et mesures, un certain désarroi spirituel. En peu d'années, s'ajoutèrent les voies romaines.

Si les buttes et les tombeaux anciens constituent les données les plus fréquentes de nos communes, la troisième, après la destruction de 14/18 et le cimetière militaire, est la présence des antiques chemins empierrés. Du fait des fleuves se croisaient là, la voie de Reims à Arras, celle de Soissons vers le Nord, celle d'Amiens vers la Sambre et la route de l'Angleterre vers Rome.

La grandeur d'Augusta fut confirmée quand un de nos concitoyens fut élevé à la dignité de chevalier romain : Brésius supérieur était son nom. Dans une cité riche où les pièces frappées aux noms de César, Auguste, Tibère et Germanicus circulaient en grand nombre, un serviteur fidèle, certainement apparenté par alliance, méritait bien cet honneur.

Au cours des quatre siècles de cette période, on distingue traditionnellement le haut et le bas empire . Le haut vit régner quatre dynasties impériales:

57 av J.C -> 68 ap : Les Julio-Claudiens règnent. Ce sont d'authentiques patriciens romains qui imposent une paix forte partout et s'occupent à s'entretenir.

-> 96 ap : Les empereurs Flaviens sont des gens de la campagne pragmatiques qui renforceront les frontières et l'administration centrale.

-> 192 ap: Les Antonins sont issus souvent des bourgeoisies romaines implantées hors péninsule. Ce sera le siècle d'or.

-> 235 ap: Les empereurs viennent de l'Orient. La paix romaine s'estompe. Le bas subit la double poussée vers l'Est et vers le christianisme

-> 265 ap: Trente années d'anarchie militaire ouvrent les frontières

-> 305 ap: Auréliens et Dioclétien. Dioclétien mal connu était de basse extraction, commença par persécuter les chrétiens de la plus dure manière connue puis fut très conciliant et finit en sage en abdiquant. Il fut aussi l'instigateur de l'impôt généralisé à tous les citoyens.

-> 392 ap: Constantin, Théodose.

Le christianisme, religion d'Etat, à compter de 313.

La date où notre concitoyen Brésius acquit sa citoyenneté romaine se situe vraisemblablement peu après l'édit de Caracalla qui, en 212, fit citoyen tous les hommes libres.

Dans sa fougue tiers-mondiste, ce dernier conféra même le titre de citoyen romain à son cheval. Un peu d'éthique et de raison semblait bien nécessaire alors que Rome gardait en souvenir vivace la folie de Néron qui avait incendié la capitale par caprice.

La démenche des grands protégeait notre zone éloignée et offrait un terrain propice aux idées pacifiques nouvelles. Que, dès le premier siècle, voire après la destruction du temple de Jérusalem, des familles juives soient venues et se soient installées dans les cités naissantes, est une quasi certitude. A Reims, Londres, Tournai et à Augusta, les communautés juives arrivèrent dans la nuit des temps. Leur religion sans prosélytisme s'accommodait partout et la possibilité du commerce et du change drainaient à nous les forces vives des enfants d'Israël. Avec les retraités de l'armée romaine, les druides défroqués, ils constituaient des relais naturels de la nouvelle religion. Sans aucun moyen de diffusion et sans arme, celle-ci se répandit dans l'humanité à une vitesse prodigieuse. Lorsque Néron prit sa lyre pour chanter la beauté le l'incendie de Rome vers 64 de notre ère, la ville comptait tant de chrétien qu'il en fit persécuter plus de 3000. Cet acharnement étonnant pour un Romain aurait eu aussi pour inspiratrice Poppée, sa maîtresse convertie au judaïsme.

Au IIème siècle, Lyon accueille une église chrétienne de langue grecque. En 177, le martyr de Pothin et de 47 compagnons attestent de deux choses : l'évangélisation avancée et le raidissement de Rome qui déclarera caduque la législation de Trajan(vers 110) qui stipulait " le fait d'être chrétien et de l'avouer n'entraîne pas de sanction légale ". Jusqu'alors, les chrétiens étaient vus comme une secte de "cardeurs, de savetiers et de blanchisseurs " particulièrement inoffensive. Malgré l'insécurité, vers 250, sept évêques partirent de Rome pour évangéliser la Gaule, l'un d'eux devint Saint Denis.

Quentin de très noble famille partit plus tard avec onze compagnons. Crépin, Crépinien, Firmin et Lucien et lui s'orientèrent vers la Picardie .

A cause de la répression, décidée par Dioclétien et inspirée par Galère, destinée à reprendre en main l'empire déliquéscent, Quentin qui prêchait auprès des communautés romaines et juives fut arrêté par le préfet de Rictiovarus en 287. Son martyre figure sur nombre de sculptures et de vitraux. Les ferronniers du secteur eurent une singulière commande qui comprenait deux longues broches de fer destinées à traverser des épaules jusqu'aux cuisses et dix lames fines à glisser sous les ongles. Quentin, après une prière, se présenta aux bourreaux. L'ignominie de l'opération s'acheva par l'agonie du martyr dont on trancha la tête qui fut jetée dans la Somme. Peu de temps après, un soldat romain, ému par la misère des habitants d'Amiens, trancha son manteau en deux. Il devint prêtre et évêque de Tours vers 330. Saint Martin n'eut pas à subir le martyre car la gaule romaine était quasiment christianisée. Les reliques de saint Quentin reposaient dans les eaux sombres de la rivière. Le miraculeux alors surgit. Cinquante cinq années plus tard, une Romaine quasiment aveugle du nom d'Eusébie a la vision d'un ange qui lui dit :

" Va dans la Gaule, cherche un lieu appelé Auguste de Vermandois et à l'endroit où le fleuve est traversé par la voie d'Amiens à Laon, tu trouveras le corps de saint Quentin, mon martyr. Après l'avoir montré au peuple, tu l'enseveliras, alors tu recouvreras la vue. "

Près d'Augusta, Eusébie interrogea un vieillard, Eraclien, qui lui indiqua le lieu où la voie traversait le fleuve. Bientôt après la surface se rida, puis s'entrouvrit, et les restes du bienheureux Quentin apparurent.

Eusébie ensevelit le martyr près du fleuve et recouvra la vue. Une chapelle fut élevée et le lieu dit, Vicus Sancti Quintini, donna son nom à la cité.

Eraclien comme la majorité des habitants savait, bien sûr, mais ignorait que l'empereur romain avait changé d'opinion et était très heureux de venger la mémoire de celui qui avait osé leur parler. Le miracle de l'aveugle retrouvant la vue ajoute à l'histoire très réelle un élément invérifiable. Les rationalistes raillèrent ce point , dont les progrès des soins de la chirurgie oculaire nous apprennent aujourd'hui la probabilité fréquente.

Le martyr de saint Quentin était au cœur de la tragédie romaine car ses acteurs en étaient directement issus . Quentin, en effet, n'était pas un quidam. Son père Zénon était sénateur romain et sa famille donna plus tard un empereur. Galère ,l'inspirateur de la répression a donné son nom à toutes les périodes noires de l'humanité. Eusébie était une grande dame qui fit le voyage avec une grande suite. Eraclien, le vieillard, lui seul est de chez nous. Encore habité des croyances celtes, il apprécie les Romains sans s'obliger à croire à leurs dieux. Et pourtant, Quentin a subi le martyre devant lui pour avoir osé parler d'un dieu unique, frère de tous les hommes et une femme était venue de loin pour le mettre en terre comme c'est aussi l'obligation pour les petites gens de chez nous. Un brin d'émotion et de respect fit couler une larme à l'œil du vieux Gaulois qui comprenait tout à coup que Quentin avait été sacrifié pour lui. Les martyrs de Soissons, Amiens , Senlis, Boulogne eurent aussi leurs témoins secrets jusqu'au jour où l'expression religieuse fut libérée. Dire que la conversion fut générale serait omettre le fond de croyances celtes qui différenciait le Gaulois des champs et le Gallo-romain des villes. Les cités avaient, elles, choisi la croix comme symbole de ralliement à une vision du monde, une, sainte, apostolique. Le terme catholique manquait à l'inventaire car les conciles n'avaient pas encore précisé les dogmes fondamentaux de la nouvelle religion. Très peu de temps après, le concile de Nicée fixera le "credo" , statut constitutif de l'Eglise catholique . Il précisera aussi les rapports des chrétiens avec les païens . Ce mot qui a un sens plus proche

aujourd'hui de celui de mécréant, d'athée, voire de communiste, définissait la population des ruraux et des paysans dont les évêques connaissaient les rites traditionnels et qui étaient écartés momentanément des élus. Les rites dits païens perduraient mais avec certainement moins de ferveur car les fouilles ont démontré que le théâtre de Vendeuil fut délaissé définitivement vers la fin du troisième siècle .

Augusta, la romaine, devenait Saint-Quentin, la chrétienne. Comme ces événements furent localisés à l'Augusta Viromanduorum et que Saint Quentin fut dévastée par les barbares vers la fin du IIIème siècle, obligeant les Romains à s'installer derrière les murs de l'oppidum de Vermand, lequel fut à son tour dévasté par les Vandales en 407, ramenant sans douter les habitants au bord de la Somme, une violente querelle d'expert s'est levée très tôt pour localiser la cité la plus sainte, celle du martyr.

Comme beaucoup de thèmes réduits en peau de chagrin par le rationalisme et le positivisme, ce débat n'intéresse absolument plus personne. Coliette qui écrivait au milieu du 18ème siècle aurait fustigé durement notre scepticisme et notre manque de foi. Laissons-le s'exprimer sur l'argumentation qui ferait de Vermand, le lieu de sépulture du Saint :

" O mes frères, ô mes concitoyens, ô la province et le diocèse du Vermandois, ô toute la France entière ! , où en sommes nous !. Quel comble d'impertinences, de cacophonies, de suppositions, de rêveries, de gratuité, de déraisonnements et de contradictions on a seriné contre notre Saint, notre ville auguste et contre nous ! Mais on ne nous enlèvera pas la vérité: elle est à nous; elle a parlé et nous a délivrés. Si elle avait moins combattu pour nous etc... etc "

L'abbé Coliette, sur ce thème, devait maintenir éveillé un large auditoire venu l'écouter à la basilique, vers 1758, mais approfondissait-il la foi des petits gens qui, trente années après, auront, dans les cahiers de doléances, à parler des curés qui n'avaient pas à travailler pour vivre ?

La difficulté de localisation d'Augusta, au delà de la polémique, fut le résultat de destructions d'envahisseurs. Ce ne furent pas les premiers ni les derniers mais les voies romaines venaient de baliser la route des pillages et amenaient très directement vers un nouvel eldorado. La fréquence des destructions va s'intensifier malgré la présence des troupes romaines et reportera à la conscience des Vermandois le passé encore proche où le pays s'appuyait sur ses propres forces et sur ses buttes pour sauver ses récoltes, son bétail et ses huttes.

La première destruction d'Augusta qui entraîna le repli sur Vermand et Marteville de la société romanisée demeure un mystère pour l'historien. La destruction de Vermand est précisément connue tant par la date : 407 ap Jc que par ses envahisseurs: les Vandales .

Mais qui donc, à l'intérieur du limes, avait donc pu fomenter des troubles entre 300 et 400 ?

Les rapports impériaux en parlèrent peu, car il n'y avait sans doute rien à gagner. N'y avait-il rien à perdre ?

Vers la fin du troisième siècle, Rome renforça ses troupes en Picardie de 25 à 30000 hommes car un certain Postumus, allié des Romains, se payait "sur la bête" et finalement rançonnait à son profit la voie Boulogne Trèves. En 367, l'empereur Valentinien vint à Amiens et y présenta solennellement son fils devant les troupes. La place de Noviomagus, le Nouveau-Marché, Noyon la chantante, sera ainsi créée de toutes pièces derrière de solides remparts pour protéger les commerçants fidèles à Rome. Il y avait beaucoup de sollicitude de la part du pouvoir central car un péril était à craindre.

L'histoire officielle évoque surtout les invasions petites et grandes. Il nous faut parler aussi de la colère des petits.

Les ponctions des percepteurs romains et des propriétaires, souvent, descendants de légionnaires retraités, mécontentaient la Gaule récemment soumise (cf texte ci après de Lactance vers 310). Par l'édit du Maximum, l'impôt venait à frapper les premiers tisserands de laine de nos régions.

La grogne devenait rage contre les symboles de la puissance romaine chaque fois que celle-ci fléchissait sous les coups de butoirs des barbares du nord.

La première révolte paysanne toucha notre contrée vers 310-330 et est connue sous le nom de révolte des " Bagaudes".

La ville naissante de Saint Quentin en fut très vraisemblablement la victime. Cette supposition extrapole simplement le fait que les révoltes paysannes sont une rengaine de notre histoire et que depuis des millénaires, les jacqueries et les manifestations d'agriculteurs ont droit de cité. Depuis longtemps, les forces de l'ordre savent qu'il n'est pas utile de s'y opposer et s'en gardent bien.

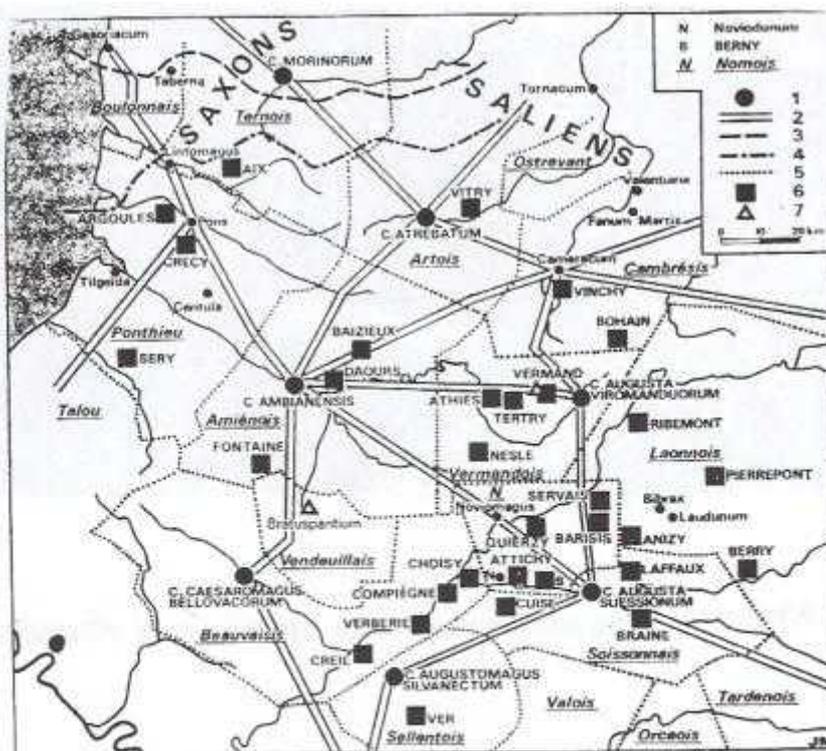
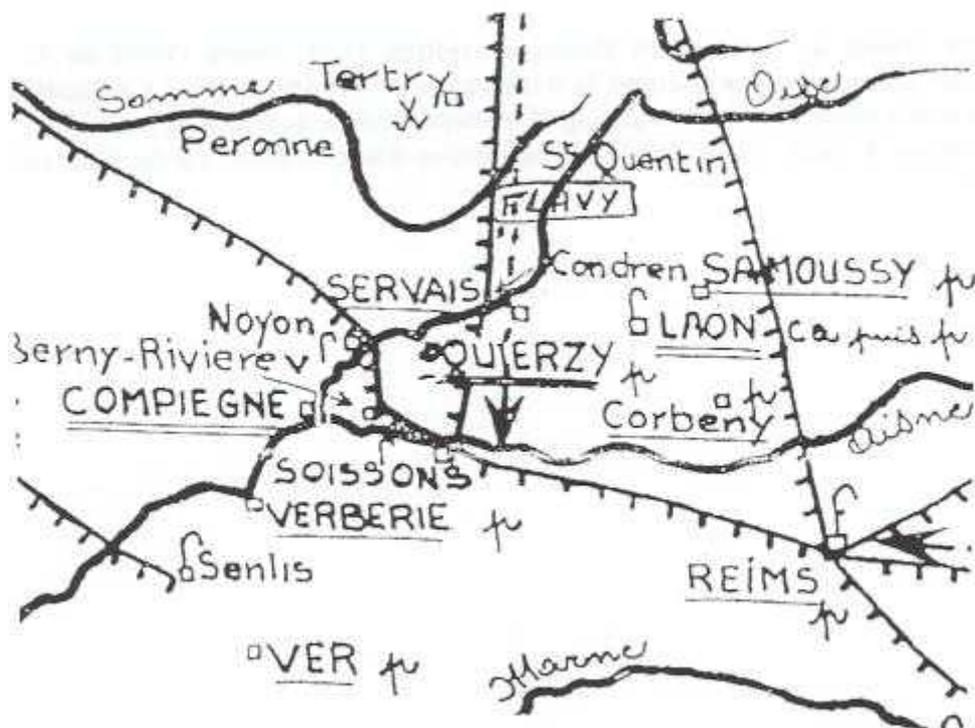
Entre la Rome fiscaliste et policière et les voisins remuants mais si sympathiques dans leurs innocences primitives, le peuple va s'orienter vers le moindre mal. Le choix portait entre Galère, Misère, Aventure, trois compagnes qui ne nous quitteront plus !

Les siècles qui suivront seront des siècles de grandes afflictions mais l'Empire romain s'était condamné.

Le martyr de saint Quentin avait été ignoble, l'oppression du petit peuple injuste mais cela n'était rien. Le 8 octobre 362, à Origny-Sainte-Benoîte, le bourreau coupa à coup de hache une consœur de Quentin. Elle aussi était Romaine comme sa compagne Léobérie et animée par une foi de douceur et de piété aux antipodes de la mentalité de ceux qui régnaient à Rome. Dioclétien avait agi avec dureté et pour la grandeur de l'Etat, Julien l'Apostat et le préfet de la province Matrocle, juif d'origine, voulurent briser le mécontentement populaire mais se trompèrent de bouc émissaire. Benoîte vivait pieusement dans une petite maison qu'elle avait fait bâtir sur une colline, au bord de l'Oise. Elle aidait les pauvres et prêchait le salut des filles et fils de Dieu. Comme le Christ, elle fut arrêtée, souffletée, fouettée, jetée au cachot. Les narrateurs de l'époque qui n'avaient pas un millième des connaissances médicales de notre époque, rapportent qu'elle attrapa une " plaie universelle ". Nous savons bien aujourd'hui ce qu'est une infection généralisée et les fièvres, faiblesses, fragilités qu'elle entraîne, et pourtant Benoîte sortit guérie. Matrocle s'acharna et la fit mettre au supplice du chevalet puis la renvoya en prison. Benoîte réapparut pleine santé, au grand dam du préfet qui préféra en finir. Nos ancêtres étaient restés circonspects devant le supplice de Quentin, le doute n'était plus de mise maintenant que Benoîte avait été vue quasiment ressuscitée.

°Lactance:" Esprit fécond en inventions et en machinations scélérates, Dioclétien associa trois princes à son pouvoir, divisant le monde en quatre parties et multipliant le nombre des armées. Les colons, voyant leurs ressources épuisées par l'énormité des impôts, abandonnaient leurs champs, qui retournaient à la forêt. Pour que la terreur fût partout, on morcela à l'infini les provinces, et voici que plusieurs gouverneurs et de multiples bureaux écrasent chaque pays, presque chaque cité : ce n'étaient que fonctionnaires des finances, magistrats et vicaires des préfets.... Comme ses énormes iniquités avaient tout enchéri considérablement, il s'efforça par une loi de fixer les prix des marchandises. Alors on vit, pour des articles infimes et de misérables denrées, le sang couler à flots. La cruauté fit tout disparaître du marché, et la hausse des prix sévit plus gravement encore. Enfin, la loi tomba en désuétude par la force des choses."

Les voies romaines.



16. L'ESPACE PICARD DURANT LE HAUT MOYEN AGE

- 1 = cités « romaines »
- 2 = principales voies romaines
- 3 = au Nord : vocables germaniques prépondérants
- 4 = au Sud : vocables germaniques exceptionnels
- 5 = limites des pagi
- 6 = palais ou villa neustriens
- 7 = chef-lieu de tribu gauloise abandonné au 1^{er} siècle.

L'arrivée des FRANCS

L'époque, où traversant le Vermandois, Antonin avait mesuré, en pied Aetiussins, la distance de Augusta à Cambrai, Condren et Soissons, remontait à deux siècles déjà. En dépit des troubles populaires, la province occupait une place centrale dans le dispositif et de Théodoric. L'Empire romain n'avait finalement jamais été aussi proche. Valentinien était venu présenter son fils aux troupes à Amiens. Le porteur de l'héritage culturel romain portait le doux nom d' Ausone. Grammairien érudit, cet éminent latiniste était originaire de la région bordelaise et il chanta les côtes de Saint-Emilion dans de nombreux poèmes. Chrétien de peu de conviction, il fut surtout le précepteur du futur empereur Gratien à Trèves qui était une des quatre résidences impériales avec Rome, Constantinople et Alexandrie de 367 à 385 .

Vers 377, 378 arrivèrent des steppes centrales poussés par le vent d'est, les Wisigoths et les Ostrogoths : variété juive-arienne, issue peut-être des 12 tribus d'Israël. Ces peuplades demandèrent asile à l'empereur représenté à Constantinople. Celui-ci, hors d'atteinte des vagabonds et pourvu de sérieuses réserves en nourriture, refusa. Le droit à l'immigration ne pouvait être reconnu aux arrivants puisque les Romains n'occupaient véritablement nos latitudes que depuis deux siècles. La décision prise, Gratien confia l'Orient à Théodose. La coupure demeura formelle mais lorsque , après une courte cavalcade, les Ostrogoths furent arrêtés aux frontières actuelles de la Yougoslavie et que les Wisigoths pillèrent Florence et Pise vers 400, l' Occident et l'Orient firent leurs adieux pour des millénaires.

Même la route Rome-Trèves présentait dorénavant des péages périlleux !

Les Romains de nos régions ne pouvaient plus se fier au Rhin et aux Oppidums du Nord, ils passèrent des contrats avec les chefs de tribus voisines : Francs au Nord de part et d'autre du Rhin et donc soumis en partie, Alamans sur la forêt noire et l'actuelle Ruhr, Burgondes un peu plus loin.

Un fléau, outre l'instrument à battre le blé, définit le fer d'une balance. Quand il apparut en Occident, Attila devint le " fléau de Dieu ". Malgré la forte odeur de ses accoutrements et ses grosses moustaches, il fut sans doute moins meurtrier que Théodose qui extermina 7000 chrétiens en Thessalonique et, pourtant, mérita son titre. La balance changea de côté et de 430 à 450, les piliers de l'Empire romain d'occident vacillèrent sur leurs bases pour choir définitivement en 478.

Attila, selon diverses sources, aurait dévasté l' Augusta du Vermandois après Reims et Laon ; pourtant peu de preuves indiscutables l'attestent. Son itinéraire dans notre pays ne fut guère glorieux et une espèce de miracle incompréhensible fera que la croix des chrétiens, on ne sait pourquoi, atténuera partout ses ardeurs. Il est vrai qu'à Metz comme à Reims, les seuls opposants seront les évêques qui s'offriront vivants à l'épée du barbare. L'humain mongol dut se lasser de tueries de notables en robe et sans armes, n'est-ce pas, hun ? A Paris, l'obstacle s'appellera sainte Geneviève. Abomination ! Son chemin de croix se poursuivra jusque devant le pape Saint Léon où il n'aura même plus le réflexe de mettre sa main sur la garde de son épée.

Partout ailleurs, ses manières de faire provoquèrent des fuites éperdues. Les premiers à déguerpir devant les Huns furent les Vandales. Dans leur course éperdue, ils rasèrent Vermand, Marteville, Amiens, Arras? Tournai, Soissons, Reims mais échouèrent sous les remparts de Laon.

Etaient-ils suivis, accompagnés ou précédés par les Alains et les Suèves ? Le problème des langues et la rapidité des faits firent obstacle à un enregistrement et au contrôle des visas, l'infiltration fut vraisemblable.

L'empire prenait l'eau de toutes parts. Les Wisigoths en 410 atteignent Rome, la pillent et rejoignent l'autre colonne qui ira fonder un royaume wisigothique de Gibraltar jusqu'à Bordeaux. Dans notre région, ce qu'il restait de citoyen avait dû trouver l'abri dans les bois et le vide s'était installé dans les murs des villes.

Cette situation s'avérait bien tentante pour la petite tribu des Francs qui de Maastricht, Liège jusqu' au relief du Teutoburger Wald, cherchait un peu de soleil et de considération. Clodion, leur chef, vint en 428 jusqu'à Cambrai et régla le sort des derniers fonctionnaires en place.

Pour parcourir le trajet de Cambrai à Saint-Quentin , les premiers Francs eurent besoin de 20 années et en 448, dans le climat jubilatoire consécutif à la prise de possession des sources de la Somme et de l'Oise, de deux villes et , sans doute, avec une forte participation de la population locale, une fête que l'on ne peut que qualifier de populaire échauffa les Francs et les Vermandois. La vigne poussait chez nous, et le vin devait avoir une robuste charpente. Noyon, La Fère, Laon, Amiens, Paris, Reims demeuraient sous le contrôle des troupes romaines et de leurs reîtres. Aetius était leur général et disposait encore de troupes disciplinées.

Profitant de la beuverie, elles vinrent, sans invitation, au milieu de la surprise partie et défirent la joyeuse bande.

Mérovée et Childéric retournèrent prudemment au nord de Cambrai, sans amertume jusqu'au jour où Aetius envoya ses agents secrets pour solliciter l'aide des Francs. La mission fut aussi dépêchée à Toulouse auprès du roi

des Wisigoths. Une coalition armée bien hétéroclite et disparate, sous le commandement d'Aétius, préfigurait un consensus national, poussé par un instinct primaire de conservation. Attila avait pillé Metz, la Champagne, évité Paris à cause de Geneviève puis avait buté contre Aetius et Theodoric, le Wisigoth à Orléans. Aetius et Attila étaient de vieilles connaissances puisque le premier avait séjourné à la cour, bien plus policée que l'imagerie le prétend, du chef des Huns.

La troupe renforcée par les Francs de Mérovée fut rassemblée près de Troyes, sur les célèbres champs catalauniques et, là, en automne 451, la horde sauvage du fléau de Dieu fut vaincue. L'armée coalisée d'Aetius écrasa un autre regroupement de circonstance de tribus de Germanie. Théodoric de Toulouse aurait pu occire le père du futur Théodoric des Ostrogoths avant de perdre la vie à son tour. Cette bataille compte parmi les plus importantes de l'histoire et parmi les plus sanglantes. 250 000 hommes y auraient trépassé.

Les pertes, dépassant les espoirs de gain, Attila fit demi-tour vers la Hongrie avec un petit crochet à Rome où le pape comprenant la détresse du soldat blessé dans son honneur lui signa un chèque, lui recommanda une retraite bien méritée et l'assura même de son amitié s'il quittait le plancher au triple galop.

La boucherie de la bataille et le retour penaud de l'envahisseur accélèrent l'agonie de l'Empire. Aetius n'avait été qu'un élément du rempart où le pape, Sainte Geneviève et les alliés francs formaient les tourelles principales. Egidius, fils de Aetius succéda à son père mais ne put pas empêcher les Francs de redescendre vers l'Oise. En 475, les Francs seront définitivement installés chez nous.

Possibilité de s'y fixer s'offrait définitivement à eux puisqu'en 476, Rome sombrera, laissant la place à une tribu amie, on ne sait pourquoi, les Ostrogoths.

Cette amitié, si ce terme convient dans un univers qui réapprenait la diplomatie, sera confirmée plus tard quand Théodoric, roi des Ostrogoths, celui-là, et non des Wisigoths (le Théodoric de Toulouse avait péri aux champs catalauniques), épousera une sœur de Clovis. Ce nouveau monarque mariera sa fille au roi des Burgondes, sa nièce au roi des Thuringiens, sa sœur au roi des Vandales occupant Carthage et sa dernière fille au roi des Wisigoths.

L'empire perdurait mais les lois de la démocratie aristocratique romaine faisaient place à une diplomatie de chefs de tribu et d'alliances matrimoniales. Tous les historiens affirment qu'il s'agissait d'un retour à la barbarie. En une génération, pourtant, ces monarques seront chrétiens, les femmes occuperont des positions sociales qu'aucun empereur romain n'avait accordées à aucun membre de la gent féminine et la chrétienté soutiendra une internationale européenne omniprésente.

Les Quentin et Benoîte avaient eu beaucoup de semblables en deux siècles aux quatre coins de l'Occident. Comme Saint Martin, qui n'eut plus à connaître ce sort, ils faisaient toutefois partie de la "haute", et portaient la tunique romaine. Notre région pourtant suivit le mouvement:

l'évêché de Saint Quentin, en effet, entama sa lignée avec Hilaire en 365 après JC. Il fut suivi de Martin, Germain, Maxime, Fossone, Alterne, etc Sophronie en 511, Alomer en 530, Saint Médard en 531 etc etc.....

L'institution existe toujours, malgré ses doutes..

Le catholicisme aura, tout au long des siècles, une histoire ambiguë avec notre région et ses habitants. En ce quatrième siècle et début du cinquième, deux points de repères attestent d'une présence chrétienne déjà forte : Clovis donna La Fère à sainte Geneviève en reconnaissance pour son intervention inspirée contre Attila et contre Egidius, à Homblières, fut retrouvée dans une tombe un des témoignages les plus précieux de la Gaule primitive. Il s'agit d'une coupe ou d'un ciboire en verre peint, représentant Daniel dans la fosse aux lions et Adam et Eve au Paradis terrestre. En son centre, le chrisme PX est entouré d'étoiles, symbolisant le firmament

L'objet est maintenant visible au Louvre.

Homblières reçoit-elle les dividendes du legs d'un de ses anciens ? Retire-t-elle, simplement, la fierté de savoir ? Le vol du bien et l'oubli me semblent plutôt son lot.

L'autre témoignage a la forme d'une énigme. Les premiers Saints, après les apôtres, furent désignés par des décrets impériaux les condamnant au martyre. Saint Martin innove par la charité et le dévouement épiscopal.

Il rencontrera un jour Saint Patrick qui réussira aussi paisiblement à évangéliser l'Irlande, c'est à dire la dernière branche authentique des Celtes. L'Irlande et la France ont une très vénérable histoire commune qui commença en ces siècles et nous a apporté une sainte très proche puisqu'il s'agit de Sainte Grimonie, Vierge et martyre célébrée à la Capelle. Contrairement à Sainte Benoîte venue du Sud, Grimonie est née en Irlande et était fille de roi. En contact avec les premiers évangélistes, elle fut instruite dans la foi catholique alors que ses parents restaient fidèle à la religion et aux traditions de leur royaume celtique.

L'ordre du monde la désignait pour épouser le vaillant chevalier beau ou vieux, puissant même impuissant que ses parents lui choisiraient. Tel était bien l'ordre universel ! Grimonie, capricieuse sans doute, s'enfuit, traverse la mer déchaînée pour rejoindre la Gaule belge où le culte nouveau est toléré. Craignant une incursion de piraterie armée par ses parents, elle remonte jusqu'en Thiérache, en vivant simplement et en fréquentant les lieux de prière. Profitant, sans doute, de complicité de la part des Francs encore barbares, une troupe de soldats irlandais arrive à la retrouver dans sa lointaine cachette. A nouveau, elle refuse de se soumettre à l'autorité parentale et à l'ordre séculaire des choses. La promesse d'un beau mariage ne la fait pas fléchir. Elle est mariée au Christ. Cet aveu lui vaut la mort. Enterrée subrepticement par la troupe irlandaise, sa mort sera rapportée par les chrétiens du pays comme une histoire singulière car les histoires de famille ne sont pas des affaires publiques, mais la mémoire des femmes perpétue l'évènement. Le corps est retrouvé intact, plusieurs décennies après, de nombreux miracles se produisent et le village de la Capelle naît autour de la chapelle. Les ossements de Sainte Grimonie, comme ceux de Sainte Preuve, elle aussi vierge et martyre postérieurement à Grimonie, ont été cachés sous la Révolution et demeurent parmi les objets constitutifs de notre civilisation.

Le débat sur la place de la femme dans le monde déchaîne encore des passions primitives alors que, pourtant, chacun sait bien que, sans le sacrifice de Grimonie, la liberté et l'humanité seraient des valeurs plus étriquées et moins exaltantes.

Les Francs sont là.

En l'an 475, les Francs retrouvèrent ce pays ami où ils. aimaient déjà se rendre en visite privée. Le Vermandois, pays de lait, de miel et de vin gardait une culture ancestrale celtique où les feux de la saint Jean sur toutes les buttes du pays annonçaient l'hiver et où le 25 Mars, les druides vêtus de robes blanches allumaient les bûches sacrées. Les deux peuples se ressemblaient dans leur mode encore très rustique de vie, dans la préférence de la chasse et de la chevauchée sur la lecture et la réflexion et dans la certitude que l'existence libre et au grand air valait tous les palais du monde. Les Francs arrivaient de loin avec une réputation un peu moins mauvaise que les autres pour avoir su cohabiter longtemps avec les Romains, tout en gardant des liens avec des tribus plus hostiles comme celles de Thuringe, les Saxons, les Suèves, les Alains et même les Vikings. Une certaine pureté raciale les distinguait des Mongols, Hongrois, Asiatiques laissant à penser aux ethnologues qu'ils venaient de Scandinavie alors que leur langue les rattachait aux langues germaniques dont certains dialectes sont encore très proches de l'ancien francique.

Cette tribu, sous le règne de Clovis, traversa le Vermandois, accompagnée de Ragnachaire, roi de Cambrai pour se défaire de Syagrius, dernier prince romain qui se reconnaissait au service de l'empereur d'Orient, puisque plus personne à Rome n'assurait la continuité.

La victoire de Soissons en 486 n'est qu'une date car la bataille n'eut rien à voir avec celle des champs catalauniques. D'abord, Clovis traversa sans aucune difficulté notre région, l'évêque de Vermand envoya certainement des fax à ses homologues de Reims et Senlis, ce qui facilita la marche en avant plus que le contraire. Coucy, qui dépendait de l'évêché de Reims, aurait pu être un obstacle infranchissable, aucune halte n'y fut faite.

Pourtant en rentrant à Soissons, Clovis mettait la main sur l'inébranlable administration fiscale qui, par delà les temps, constituait l'épine dorsale du pouvoir des colonisateurs et, dès lors, il ne sera plus parlé d'une tribu mais d'un Etat, du royaume franc, du royaume de France. Dans cette métamorphose qui résulte du passage d'un monde sans écriture et sans administration à une puissance financière et juridique, le Vermandois comme les Francs perdront leur caractère tribal. Pourtant cette ethnie, petite ramification d'une ou plusieurs autres branches, avait un nom. Jules César parlait de la cité des Viromandues ; le village de Vermandovilliers indique aussi clairement que les hommes d'ici ne peuvent se confondre avec ceux d'à côté !

L'origine de l'ethnie comme de son nom reste inexplicable, aussi convient-il de dresser ici l'inventaire des suppositions.

La chronique du Hainaut, qui est un ouvrage important, cite un certain Vermandion, chef des huns, ce qui a laissé à penser qu'une branche de ce peuple soit venue s'installer, mais l'hypothèse est, bien sûr, à exclure, car le nom latin circulait bien antérieurement.

Par contre, il se peut fort qu'un ou plusieurs chevaliers de chez nous, hostiles à Aetius aient rejoint la coalition formée par Attila et aient été reconnus comme Vermandions.

Plus parlant est le rapprochement entre Vermanus et Germanus, surtout en rappelant que le sens étymologique de germanus est vrai, authentique.

Que quelques germains pussent avoir été reconnus comme patriarches de la tribu relève de la forte probabilité. L'analyse latine du mot vermandois mérite aussi d'être citée mais rend perplexe car la traduction en "porte parole du vrai" peut aussi bien être retenue que celle de "mangeur d'hommes".

Les origines du Vermandois s'éloignant jour après jour, la tentative d'explication devient sujette à délire affabulatoire. Il nous faut, à nous qui demeurons les pieds sur terre nous contenter de nous interroger sur le miracle de la transmission de la terminologie.

Comment, donc, la population en changeant de colonisateur va-t-elle conserver ce signe distinctif, incorporé dans son nom ?

L'administration romaine, dont l'efficacité fiscale et militaire a tenu l'Europe pendant plusieurs siècles, avait installé sans doute dans notre contrée un dignitaire de haut rang, citoyen romain nécessairement, de longue ascendance et avec des états de services qui lui valaient une liste civile rondelette.

Rome, dans nos régions, avait accordé à ses semblables un titre de comte dont l'importance se mesurait à leur panier, c'est-à-dire à l'assiette fiscale qui leur était reconnue. César avait trouvé un peuple, les romains convertiront cette manne en un panier confié à un comte et les Francs reprendront la place telle quelle. Douze siècles plus tard, un individu dont les attaches avec la région seront des plus ténues, se déclarera toujours comte du Vermandois. Les habitants du pays lui seront tout à fait étrangers, ses revenus tirés de chez nous insignifiants et pourtant, le Comte du Vermandois portera à la face du monde la conscience d'être le président d'un conseil imaginaire de surveillance d'une personne morale enregistrée au début des temps historiques. En lui supprimant son titre, l'individu perdra la boule et la société, un archiviste payé avec des ronds de jambes et des flatteries de petit garçon.

Les générations suivantes seront, elles, les vraies perdantes, car l'entité sera découpée, de nombreux villages voisins n'auront plus les mêmes valeurs, la capitale perdra son arrière pays, les recherches archéologiques d'Athies seront séparées de celles de Vendeuil ou de Vendhuile; combien de blessures à l'amour-propre du pays, par pure méchanceté ?

La sagesse des Francs, en arrivant chez nous, sera profonde et vénérable. Même en changeant les hommes et les dieux, n'est-il pas plus sage de récupérer des titres qui accordent la légitimité et ne sont que tiges de papier plutôt que de les brûler au nom d'un hypothétique progrès qui restera toujours à démontrer ?

Mérovée, Clodion, Clovis, que beaucoup de manuels rangent parmi les barbares, ont été tout le contraire et notre terre en porte témoignage.

En effet, si les premiers gouverneurs de la province sont peu connus, on sait que Léodégarius, ou Léger fut comte de Boulogne en 484. Eméramus ou Aimeri épousa une comtesse d'Aquitaine et agrandit les provinces sous son autorité. Wagon 1er lui succéda en 511. Wagon II s'enrichit de seigneuries dans le Cambrésis et en Bourgogne. Il avait marié sa fille Bertrade au roi Clotaire II qui hérita ainsi du Vermandois vers l'an 600. Dans la famille royale mérovingienne, le Vermandois sera confié à Garifrède vers 660 par Clotaire II. Ce comte fut donc le premier d'une longue lignée qui, après le capitulaire de Quierzy vers 870, (Il s'agit de ce petit village à côté de Noyon, dont il sera souvent parlé par la suite) prendra soin de faire enregistrer tous ses membres.

Les Francs prendront le relais des Romains souvent par le jeu des mariages, à tel point qu'il sera souvent jaser, par des cours jalouses d'Europe et d'Asie, que la France descendait des Gaulois par les femmes et de Rome par les mâles.

La France se distingue nettement des pays, états, Land du reste du monde par la féminité qui caractérise cette nation. Marianne figure une réalité profonde qui commença en cette époque lointaine après les sacrifices de Sainte Benoîte, de Sainte Grimonie et grâce à la première de nos reines : Sainte Clotilde.

Clotilde, comme son futur époux, n'était pas issue de familles du type bon chic, bon genre. Son père Chilpéric et son oncle Gondebaud se disputaient la Bourgogne, dominée par un envahisseur german, goth et arien, qui s'étendait de Metz jusqu'aux confins du Mâconnais. Le voisin du nord et de l'ouest n'était autre maintenant que la tribu franque. Entre les deux zones, Saint Rémi priait Dieu et parlait de paix. Que le mariage ait été arrangé, n'étonnera personne.

Clotilde fut élevée par Gondebaud qui avait assassiné son père. Un jour, elle recevra la visite d'un mendiant Aurélius, agent secret d'une puissance étrangère qui lui parlera de Clovis et obtint, dit-on, son consentement. Gondebaud donna le sien aussi, pensant se débarrasser d'un témoin gênant et convaincu de sa supériorité sur la tribu voisine.

Le mariage eut lieu en 493 et fut heureux puisque plusieurs enfants naîtront. Clovis s'était marié à 27 ans et mourra à 45. Pendant ce laps de temps, il arrêtera la progression des Alamans à Tolbiac avec l'aide de Dieu et au prix de son baptême, vengera son beau père en battant le fils de Gondebaud et en annexant la Bourgogne, puis en battant les Wisigoths à Vouillé près de Poitiers. En 510, à Tours, l'Empereur de Byzance Anastase consacra sa gloire en lui conférant le titre de " roi des Romains ".

Il mourut en 511 et fut enterré à Paris, à l'église qui venait juste de recevoir le corps de Sainte Geneviève.

Pour être complet, il faut aussi ajouter qu'il trucidait pratiquement tous les petits rois de Cambrai, Tournai, jusqu'en Rhénanie qui pouvaient faire ombrage à son pouvoir.

L'histoire lui fit reproche de ces règlements de " comtes " et le félicita de l'anéantissement des royaumes burgondes et wisigoths. Pas un jugement de l'histoire ne sera jamais exempt d'idéologie et de parti pris. Toutes les annexions trouveront des défenseurs patentés. Toutes les mesures de police seront, pour l'éternité, impopulaires.

Pourtant l'appréciation historique est tout à l'opposé des intentions avouées de Clovis. La vengeance inspirée par Clotilde et l'action militaire commanditée par saint Rémi ne visaient pas vraiment à une annexion. Clovis tenait à chasser l'arianisme et à honorer ainsi la promesse faite à Rémi d'être l'apôtre de la Trinité. Son but n'était pas de piller ces états, ni de les déstabiliser. Sur le plan intérieur, la cruauté du roi fut indiscutablement sanglante mais n'était-elle pas le vrai prix de l'instauration de la monarchie. Le roi portait l'onction divine, son pouvoir était un, même si son dieu était triple. Tous les autres étaient de trop.

Dans l'histoire de France, Clovis n'accéda pas à l'ordre des saints. Pourtant son prénom se perpétuera d'âge en âge sans aucune objection religieuse. Saint Louis comme tous ces homonymes prédécesseurs étaient dépourvus de saint patron. Pas tout à fait, Clovis avait une sépulture solennelle, avait reçu le pouvoir de guérir les écrouelles et était célébré dans certaines églises.

Lorsque Louis IX vint inaugurer la basilique de Saint-Quentin, sept siècles après Clovis, le roi, dit-on, fut très ému d' être sur un des hauts lieux de la vie de son saint ancêtre, pratiquement dans la ville de son saint patron.

L'importance du passage de Clovis dans le Vermandois pour l'histoire du monde comme la Sainte Trinité s'élèvent au rang des articles de foi. Rien ne le prouvera jamais. Toutes les objections s'effondrent pourtant l'évidence.

La pénétration des francs.



Ste Geneviève, Patronne de Paris. Clovis lui donna la fère en apanage.



Fille d'agriculteurs, elle vint à Paris à la mort de son père. Lors de l'invasion des Huns, elle promit aux parisiens qu'il ne leur arriverait rien. Attila, en effet épargna la ville. Elle fut vénérée dès lors comme patronne de Paris.

L'activité des rois fainéants en Vermandois.

"Qui sait ? Peut-être les Barbares n'ont-ils pu pénétrer dans l'Empire romain qu'afin que partout, en Orient et en Occident, les églises du Christ fussent pleines de Huns, de Suèves, de Vandales, de Burgondes, et d'autres peuples innombrables de croyants. Ne faudrait-il pas alors louer et célébrer la miséricorde divine, puisque grâce à notre ruine, tant de nations ont eu connaissance de la vérité, avec laquelle elles n'auraient pas été en contact autrement ?"

Ces questions posées par Orose au Vème siècle, nous le savons maintenant, étaient proprement prophétiques, et pourtant la prémonition pêche par angélisme. L'Empire romain n'avait jamais été une cité de Dieu sur terre et s'il avait pu apparaître la cité des hommes pour certains, c'était celle de " happy few" qui acceptaient un voile de

l'épaisseur de la toile à péplum sur les appels de la conscience.

Sans Clovis, en effet, que serait devenu ce que nous savons du débat inauguré moins de 70 ans avant par Saint Augustin, sur la cité de Dieu et la cité des hommes. En exécutant devant toute son armée un soldat au nom du vase de Soissons, Clovis avait inséré une dimension nouvelle dans la fonction royale qui était inintelligible aux empereurs : le roi, aussi, avait à rendre des comptes à Dieu, à son fils et à son église.

Ni Clovis, ni Orose, ni Rémi, ni Augustin ne pouvaient entrevoir un instant le monde qu'ils contribuaient à construire. Et pourtant tout se passa en un siècle obscur et de décadence !

L'année où les terres franques allaient être partagées entre ses fils, les évêques de France se retrouvèrent en concile à Orléans en 511. Saint Rémi, Saint Vaast, Saint Gildard frère jumeau de Saint Médard, Saint Germain étaient là dans cette assemblée vénérable. Sophronie représentait le Vermandois.

La qualité des participants aurait dû, en toute logique, résoudre des questions fondamentales de la foi et figurer parmi les grands conciles de la chrétienté, mais ce serait oublier qu'une Eglise demeure constituée d'hommes ressemblant plus à leur temps qu'à des images pieuses. Nos saints pères, évidemment inspirés par le Saint Esprit, décideront que les clercs seront nommés par le roi à l'exception des fils et petits-fils de prêtres..... songeaient-ils à la sainteté, ces évêques doués de sens du concret ?

Cette décision, prise à une date charnière par des saints éminents, est totalement ignorée de tous les manuels de l'histoire, alors qu' aucune de nos cathédrales, aucun mur d' abbaye, même en ruine, n'est explicable sans ce rappel. Entre le concile d'Orléans et le célibat des prêtres, cinq siècles vont s'écouler, qui chacun, à sa manière, va conforter l'Eglise, créer les lignées de prélats et accroître ses richesses.

En coupant les têtes des statues des saints à la Révolution, le peuple croyait s'attaquer à des symboles, il fut là aussi trompé, c'étaient bien les saints qui nichaient dans les porches et les voussures qui avaient édifié la puissance de l'Eglise, d'une Eglise ouverte à tous en principe !

Les saints d'alors n'avaient pas les mêmes perspectives que nous, comme ne l'auront pas les fils de Clovis. Thierry, Clodomir, Chilbert et Clotaire prirent dans l'ordre Metz, Orléans, Paris et Soissons. Clotaire, dernier fils de Clotilde, hérita du Vermandois, pièce centrale d'un territoire qui allait de Beauvais jusqu'à Liège, voire jusqu'au Rhin mais ces lointaines provinces n'étaient guère sûres et les villas, propres au séjour du prince, peu nombreuses.

Clotaire mourut à Compiègne en 561 à 61 ans après une chasse en forêt de Guise. Sa vie est un morceau de choix pour ceux qui aiment les grands espaces, les femmes et l'existence frustrée de gens simples. A l'exception de sa déclaration peu avant sa mort ("Hélas ! quel pensez-vous que soit le roi du ciel, qui fait ainsi mourir de si grands rois sur la terre ?) ", son œuvre législative est des plus minces. Pourtant comme son père, il agrandira le royaume en battant les Thuringiens et en annexant la France du Sud-Est et sera l'ami d'un Saint que nous apprécions particulièrement puisqu'il fut l'évêque de Vermand : Médard. Dans le butin collecté en Thuringe par lui et par Thierry, son demi--frère, roi d'Austrasie, il ne sera pas trop exigeant et ramènera une jeune captive de 10 ans et son frère. Ils étaient neveux d' Hermenfrois, roi de Thuringe et valaient tous les trésors. Clotaire les installera dans une de ses villas préférées : Athies en plein cœur du Vermandois. La jeune Radegonde vécut là comme les jeunes filles de chez nous, occupée par les tâches ménagères et instruite des prières et des prêches de l'évêque de la ville voisine. Malgré le déracinement, le sang fut le plus fort : elle développa un port de reine et une vive intelligence qui subjuguait Clotaire dès que Radegonde fut en âge d'être mariée.

Le caractère d'une fille de Thuringe élevée dans une ferme de chez nous où la femme sait diriger les chevaux, planter, récolter le blé, tisser et préparer la bière ne peut se manipuler comme celui des filles des îles indolentes ou de l'Arabie. Radegonde s'enfuit d'Athies dès qu'elle eut connaissance du projet de mariage de Clotaire, qui n'avait rien d'un chevalier puceau et fringant, ayant déjà eu trois épouses. Radegonde invoqua son amour pour le Christ et son désir de rester vierge, disent les ouvrages religieux pour pensionnats de jeunes filles. Elle cédera pourtant aux pressions du roi et son mariage sera célébré très solennellement à Soissons. Reine, elle assumait parfaitement sa tâche et exerça une forte influence sur ce mari mal dégrossi. Dévouée pour les pauvres et les malheureux, elle fit construire un hôpital à Athies et aurait même, miraculeusement, fait sortir des fers les prisonniers des geôles de Péronne. Clotaire retrouvait une femme de la classe de sa défunte mère et en était heureux. Radegonde avait un tempérament de reine jusqu'à la perfection, au point même d'obtenir le divorce. Son mari avait fait tuer son frère pour des raisons qui ne nous sont pas connues et aussitôt, Radegonde fit comprendre qu'elle ne pouvait plus, en conscience, assumer son rôle de reine de France. Elle prit l'initiative d'aller à Noyon voir Saint Médard et de lui faire part de quitter son mari.

Médard était expert dans le règlement de conflits portant sur des vols mais la demande de Radegonde n'avait pas encore de jurisprudence. Les couvents de femmes n'existaient pas. Par contre, l'église honorait la virginité et le dévouement total pour les autres.

Les moines de Lérins commençaient à diffuser l'idée d'une existence possible à l'écart du pouvoir royal et pour le bien de tous. Médard hésita, dit-on, et finalement aida Radegonde à rejoindre Saint Martin à Marmoutier, l'abbaye qu'il avait créée. Son influence et sa raison tempèrent la colère de Clotaire et Radegonde partit. Après Tours, elle fonda l'Abbaye de la Sainte Croix à Poitiers où grâce à sa sainteté et à sa reconnaissance comme reine, elle obtint du patriarche de Jérusalem la dépouille du bienheureux martyr, Saint Mammès et surtout de l'impératrice Sophie d'Orient, un morceau de la vraie croix.

Pour Poitiers, un autre enfant du pays, Charles Martel, lèvera dans le Vermandois tous les chevaliers nécessaires pour vaincre les chevaux de feu de l'Islam. Le péril représenté par l'envahisseur n'apparaissait pas à nos concitoyens mais l'œuvre de Radegonde et le bout de la croix appartenaient à notre contrée ; les biens d'une femme de bien ont une valeur inestimable qu'aucun musulman ne comprendra jamais. L'arabe, convaincu de la supériorité d'une religion qui admettait la naissance miraculeuse du Christ, eut bien du mal à comprendre l'acharnement bestial de ses adversaires à défendre une communauté indépendante de femmes et un colifichet de bois vermoulu.

Grâce en soit rendue à Sainte Radegonde d'Athies, et fille de Thuringe, pays d'Allemagne qui souffrira autant que le nôtre des vicissitudes de l'histoire.

Comme Saint Rémi, natif de Laon, Saint Médard, né à Salency, joua un rôle déterminant auprès du roi. Sans l'avoir voulu, il déshérita un peu notre région en installant l'évêché à Noyon en 531, après le pillage d'une bande de Vandales qui passait par là. Il est vrai que la place était plus proche de son village natal mais, ce ne fut pas une cause suffisante. La proximité de la cour royale qui travaillait à cheval entre Compiègne, Soissons, était plus importante. De plus, Médard obtiendra de son roi l'évêché de Tournai, ce fut la consécration suprême des Francs et de l'Eglise qui n'avait jamais auparavant autorisé pareil cumul des mandats.

Le regret de l'assoupissement de l'évêché du Vermandois doit être ici tempéré car, même résidant à Noyon, la circonscription épiscopale restera et demeurera celle du Vermandois. Médard l'avait voulu ainsi et aurait été bien désolé de la trahison dont nous l'accusons à tort. L'histoire du monde est pleine de ces destinées contraires à la volonté des hommes ; Médard serait d'ailleurs bien surpris de savoir que son nom figure sur la liste interminable des prénoms démodés, que sa place sur le calendrier n'intéresse que les maraîchers, jardiniers et les marchands de parapluies, enfin que le citoyen à l'évocation de Médard, tourne bien les yeux vers le ciel mais uniquement pour y apercevoir les nuages.

Dans cet héritage involontaire, Médard pourtant n'aurait pas désavoué la "fête des rosières", cette fête des jeunes filles aux accents païens qu'il avait reconnue et autorisée dans son village natal de Salency. La rosière deviendra, grâce à lui, une de ces institutions merveilleuses, tellement simple, tellement belle que seuls les poètes, les peintres et les âmes pures peuvent en exprimer la perfection.

Dans le monde laissé par Clotaire et Médard, un sentiment de sage équilibre se laisse discerner. Les clercs enseignaient et défendaient la veuve et l'orphelin, les chevaliers respectaient Dieu et les hommes, et les paysans faisaient fructifier la terre.

Au premier plan que restait-il à faire aux rois bénis de cette contrée ? L'historien révèle ici sa vraie nature, c'est un vampire, voyeur ou un idéologue fanatique, parfaitement incapable de comprendre que des rois trouvaient bon la chevauchée, la chasse et une transhumance éternelle entre les villas qui jalonnaient la terre. Ces rois n'étaient pas fainéants comme le jugea plus tard Eginhard pour justifier le coup d'état des pipinides contre les descendants de Clovis, mais simplement de bons gestionnaires, soucieux de ne pas favoriser trop cette économie monétaire qui avait déjà coulé l'Empire.

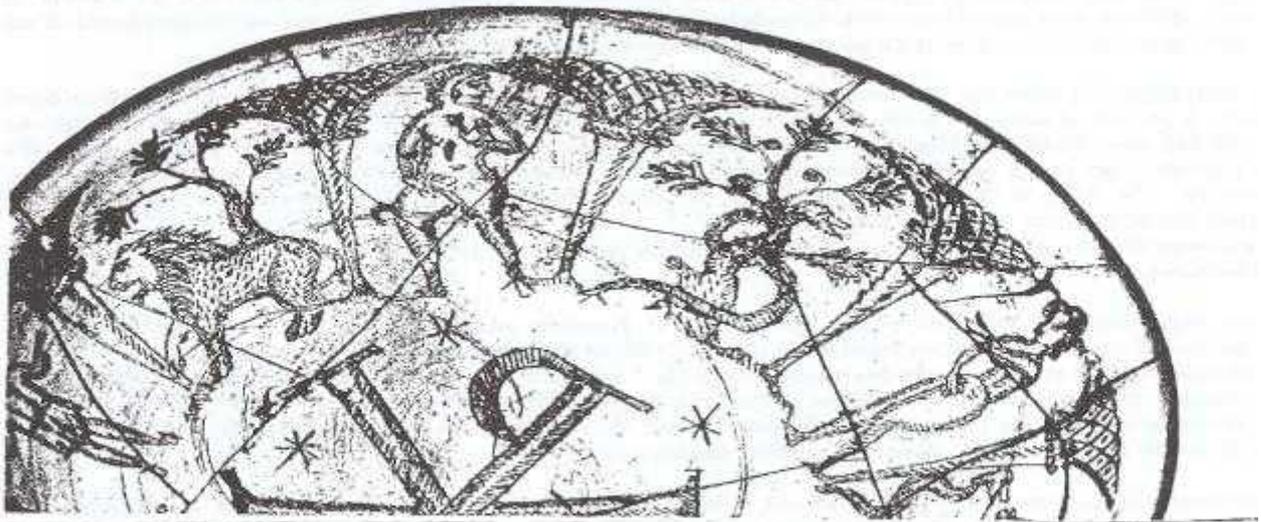
Faut-il ajouter qu'ils furent aussi fin diplomates !

Pendant cinq siècles, la paix règnera dans le Vermandois et dans les pays voisins. Les buttes resteront les principaux édifices militaires, les églises et les abbayes représenteront la société civile bien avant que les premiers châteaux forts ne sortent de terre.

Parce que notre région ne revivra plus un temps de paix aussi long, une analyse s'impose. Clovis, roi de Tournai fit comme son fils Clotaire une guerre contre la Thuringe ; cette région centrale et riche de l'Allemagne fait de la sorte son entrée dans notre histoire. A chaque fois, les Francs trouvèrent sur le flanc-est des Ardennes un solide appui. Les habitants de cette région dont Trèves, ancienne cité impériale, était la métropole, affirmaient une parenté avec nos Francs français.

Ils seront qualifiés de ripuaires car vivant sur les rives du Rhin, de la Moselle et de la Meuse. Clovis, qui épousa Clotilde la sainte sur les conseils avisés de Rémi, savait pouvoir compter sur l'amical soutien des ripuaires ; n'avait-il pas épousé en premières noces une princesse franque née au delà des Ardennes. D'elle, il aura son premier fils Thierry qui recevra naturellement Metz, Trèves et toute l'Austrasie. Clotaire, son demi-frère, prendra l'ascendant sur toute la fratrie et pourtant maintiendra Thierry dans ses possessions, lui laissant même la quasi totalité du butin sur les Thuringiens à l'exception de Radegonde.

Cette entente entre Francs fut le ciment de l'Europe beaucoup plus que celle nouée avec les Burgondes et les Goths. Charlemagne la confortera car il comptera dans ses ancêtres plusieurs ripuaires mais il sera le seul unificateur physique. Les Francs allemands et les Francs de chez nous seront frères au sens plein du terme, sans abaisser l'un par rapport à l'autre. Ce n'est que bien plus tard, que les liens de fraternité seront oubliés ; les français revendiqueront des valeurs universelles pour dominer l'autre, les Francs de Germanie rappelleront que les Francs constituaient une race et que ce caractère imprimait une dépendance supérieure à la raison. Les Francs pensaient moins et vivaient heureux, à l'instar de rois fainéants, modèles exemplaires pour les membres d'une société aspirant au bonheur et à la prospérité.



Coupe de verre(fin du IVème siècle)découverte à Homblières, chrisme et scène d'inspiration biblique. Musée du Louvre. Cette coupe est l'un des témoignage les plus précieux de la Gaule primitive.

Le Vermandois au cœur du monde.

La vision paneuropéenne des Francs saliens s'inspirait de conceptions plus fédéralistes qu'impériales de la "chose publique" et la politique passera au second plan derrière les rapports de personnes. Cette étrangeté qui vaudra de la part de ses contempteurs des qualificatifs de barbares permettra, pourtant, la construction de l'Europe sans dirigisme, sans parlement ni parlotes interminables. Des rives de la mer du Nord à l'Espagne et l'Italie, les régnautes deviendront toutes parentes et les jeunes héritiers prendront très jeunes l'habitude de séjourner longuement dans des cours lointaines. Un latin de cuisine servait de langue commune et l'avis de l'internationale catholique sera recherché partout où des risques de divergences seront suspectés. Le droit Canon s'imposera à tous par simple consensus. Nos régions du Nord déjà infiltrées par les Romains n'avaient pas vraiment vécu dans des états de droit où la justice menait une existence légale. Lorsque en 534, Clotaire gagnera toutes les terres des Burgondes jusqu'à la Méditerranée, il pénétrera dans des états de droits anciens avec de véritables traditions judiciaires . A ces particularités, il fallut que la monarchie franque s'adapte également.

Les évêques et les clercs seront partout des appuis dévoués mais le besoin se fera ressentir d'un élargissement des fonctions administratives. C'est sans doute, à cause de cela que la puissance des maires de palais va devenir grandissante.

Dans cette mosaïque de peuples, les rois vont construire l'Europe avec la technique des castors qui sont des animaux remarquables chez lesquels la femelle provoque tous les débordements de lit de rivière et où le mâle travaille avec les attributs de son sexe.

Ainsi, l'histoire de France et d'Europe va se transformer en une préface à plusieurs épisodes du magazine Point de Vue, satisfaire totalement les commentaires de concierges, et rapporter mille et une scènes de ménage. Gratter quelque peu le subconscient de tous les Européens et vous verrez la profondeur de ce sentiment commun de curiosité à l'égard des princes et de passion généralisée pour les histoires d'amour des princesses et des rois.

De la mort de Clotaire, enterré à Soissons, en 561 jusqu'à la bataille de Tertry en 687, notre contrée va assister à de sanglantes rivalités féminines dont on peut s'interroger, dès le départ, sur la portée historique réelle. Brunehaut, Frédégonde comme plus tard les empoisonneuses de la cour de France et jusqu'à Marie Antoinette portent la caractéristique commune de l'excès tant dans les crimes supposés que dans la haine publique à laquelle elles auront à faire face. S'il y a peu de jugement de complaisance à l'égard des reines, la faute en vient bien évidemment à la manière de régler les conflits personnels de nos consœurs : l'homme trouvera juste un duel inégal placé sous le signe de l'honneur alors que la femme écartera toujours le duel comme moyen et l'honneur comme mobile de ses règlements de comptes.

Cette divergence de point de vue sera le facteur discriminant qui écartera la femme du statut d'être humain, pendant des millénaires et jusqu'au milieu de ce siècle, car ce n'est que depuis trente ans que la femme peut signer ses chèques, réclamer justice et travailler à son compte.

Cette digression ne vise à pas à t'égayer, lecteur, dans des propos philosophiques mais bien à te faire découvrir le monde d'aujourd'hui: le Vermandois et l'Aisne sont, en effet, traversés par la chaussée Brunehaut. Comme on nomme aujourd'hui les principales autoroutes, cette route a perpétué le nom de cette reine de roman feuilleton.

Clotaire décéda en 561 laissant deux fils: Sigebert reçut la rive sud de l'Oise et son prolongement vers les Ardennes et épousa Brunehaut, fille du roi wisigoth d'Espagne, Chilpéric eut la rive nord, Noyon, Amiens, Péronne, Saint-Quentin, Cambrai, Tournai et épousa Frédégonde. Paris commençait à être une cité importante et pourtant les deux frères la considèrent comme un bien indivis sans grand intérêt et ne valant aucun séjour prolongé. Frédégonde, moins connue que Brunehaut, est le personnage intéressant de cet épisode, c'est en effet une fille de chez nous. On sait qu'elle est née à Avaucourt en Picardie, d'une naissance obscure. Attachée à la maison d'Audouaire, femme de Clotaire, elle obtint d'être marraine d'une des filles, ce qui lui permit de rester au palais lorsque la seconde, venue comme Brunehaut d'Espagne, chassa la première. Frédégonde comprit vite sa haine viscérale contre les brunes du sud et fit assassiner Galsuinte. Le roi épousa alors cette fille sans titre mais qu'il devait connaître depuis ses tendres années et, en cadeau de mariage, fit jeter Audouaire dans un de ces fleuves chauds et limpides de la région où les corps sont rarement retrouvés. Avec un tel palmarès, Frédégonde devint l'âme damnée de son mari puîné et une assistante dévouée.

Brunehaut séjournait le plus souvent du côté de Cologne mais ne se refusait pas des séjours à Reims et Laon. Frédégonde pensait que les habitants de nos régions avaient les meilleurs chevaux, les épées les plus tranchantes et qu'il suffisait de compléter l'armement par quelques poisons violents pour obtenir la réunification des terres franques. Par cinq fois, Chilpéric pénétra dans les propriétés de Sigebert. Celui-ci ne disposait sans doute pas d'une "ost" aussi vaillante que son frère mais l'Austrasie comptait des grands plus riches en arrière-ban et une amitié forte avec la Bourgogne, voire jusqu'avec les Lombards. En 575, Chilpéric fut, pour la première fois, repoussé dans Tournai que les Austrasiens assiégeaient. Frédégonde, de rage, fit assassiner Sigebert avec des

armes empoisonnées. Chilpéric triomphait mais "bien mal acquis". Brunehaut n'eut de salut que dans la fuite chez les Burgondes avec son fils. Notre reine Frédégonde resta à côté de Chilpéric jusqu'à la mort de celui-ci en 584 (certaines mauvaises langues disent qu'il fut assassiné par Frédégonde qui aurait craint une répudiation à la suite d'une liaison avec un maire de palais du nom de Landri, oh ! que de suppositions infondées !). La confrontation avec Brunehaut allait commencer. Sans vouloir faire de parallèle entre les deux femmes, il faut noter que Frédégonde mourut en paix en 595 et fut enterrée avec son mari à l'église Saint Germain des Prés.

Brunehaut, ayant sauvé son fils, se débarrassa d'un prétendant au trône, fils de Clotaire, et non encore majeur afin d'assurer la régence. Elle fit assassiner Wintrion, duc de Champagne et maints autres grands et se rendit si odieuse qu'elle fut chassée, nue de son royaume. Ce n'est pas sur la chaussée Brunehaut qu'elle fut retrouvée et il est peu probable qu'elle soit passée à cette occasion dans le secteur. Elle continua pourtant ses méfaits, après avoir séduit Thierry, son propre petit-fils, qui l'avait recueillie dans le dénuement.

On sait que finalement, elle fut condamnée à être tirée par un cheval indompté, attachée par les cheveux jusqu'à ce que mort s'ensuive. La chronique ne dit pas la non plus où le spectacle fut donné.

La chaussée Brunehaut n'est qu'un indice improbable d'un fait véridique dont notre région fut l'origine et le support. Brunehaut eut droit cependant une sépulture chrétienne à l'abbaye de Saint Martin d'Autun, mystère supplémentaire !

Cette fin peu glorieuse eut lieu en 614 ou 615. C'était un épisode d'une rubrique des haines ordinaires sur un fond politique : le conflit entre la Neustrie et l'Austrasie. Les rôles de la Bourgogne et de la Bavière formaient un arrière-plan qui marqueront l'histoire pendant des siècles. Quelque chose avait imprimé le subconscient des différents peuples et un sentiment de ressemblance unissait des communautés sœurs mais pouvant se détester jusqu'au crime passionnel.

L'époque glorieuse de la Neustrie dont le Vermandois était proche du cœur correspond sensiblement au triomphe de Clotaire aidé de Frédégonde jusqu' au règne de Dagobert puis , avec moins d'intensité, jusqu'à la bataille de Tertry, soit de 561 à 687. Les rois et les maires de palais n'apportaient pourtant rien. Ils percevaient, buvaient, guerroyaient au lointain pour des caprices d'enfants gâtés et n'avaient cure du reste. Tout au plus, peut-on penser, respectaient-ils l'Eglise et les artisans qui leur fournissaient bonnes armes pour ferrailer, bons grains pour manger et bons chevaux pour cavalier. Ainsi va la prospérité qu'elle bénéficie de l'oubli des grands et du respect des nantis mais ne laisse que des traces éparses et fluettes dans l'histoire. Cette période fut, en effet, pour nos régions une nouvelle avancée dans le christianisme. La paix en Neustrie, la gloire de son roi et sa foi proclamée va amener chez nous les enfants de Saint Patrick, l'Irlandais. Le mouvement des prêtres et moines irlandais concrétisait des relations de voisinage et une identité de vue et de vie. Aussi furent-ils nombreux ces prêtres irlandais d'un nouveau style qui vont durablement pénétrer le pays. Le plus éminent fut certainement Saint Colomban qui rédigea la règle de cette communauté missionnaire. Les contes celtes n'étaient pas rejetés, une assimilation intelligente des récits populaires autorisait une évangélisation plus adaptée, surtout le travail des champs s'intégrait dans la mission de l'homme sur terre. Colomban passa chez nous avant d'aller vers Luxeuil, Saint Gall et l'Italie . Beaucoup de ses compatriotes s'arrêteront, défricheront, prêcheront, baptiseront et bâtiront des églises.

Leurs missions étant identiques ; les vies de chacun seront souvent semblables et la canonisation couronnera leur mérite.

Ces saints irlandais ont été nombreux :

Saint Fursy qui décèdera dans le Ponthieu. Evêque vénéré, ses reliques seront mises en lieu sûr, assez loin de la côte pour échapper aux raids des Normands. Il deviendra ainsi le Saint de Péronne. Ce ne fut que justice qu'un saint d'outre-mer soit honoré en cette ville dont l' étymologie vient de Parona Scottorum.

Saint Gobain, moins mitré, vivra dans l'humilité auprès d'une petite communauté perdue dans le massif forestier immense des Sires de Coucy et osera l'impossible : convertir les hommes des bois. Il fut martyrisé par les barbares et par la presse officielle. Son nom demeurera inscrit, par miracle, au lieu de son souvenir et ce n'est que mille années après que Colbert en créant dans cette clairière une grande manufacture lui rendra sa notoriété.

Saint Boétien(668), noble irlandais connut un sort identique sans la célébrité. Sa vie austère et son langage d'exigence irriteront les barbares de Pierrepont près de Laon. Sa châsse conservant sa tête est toujours exposée malgré les siècles de profond obscurantisme qui séparent notre ère de son temps.

Saint Eton dont la statue figure à Flavy le Martel et qui dut prêcher vers Cambrai,

Saint Kilian qui évangélisa Aubigny.

Partout se créent des " Xénodochia ", maisons d'accueil pour voyageurs chrétiens. Mais celles ci ne sont que des commodités rustiques, souvent de simples huttes, pour des missionnaires qui ne fréquentent plus l'élite et qui veulent porter la parole et la bonne nouvelle aux gens simples.

Ils mèneront un travail d'obscurs avec pour seule ressource l'exemple. En haut, mieux financés, d'autres saints obtiendront des résultats plus probants :

Saint Géry , patron de plusieurs paroisses du Nord du Vermandois et évêque de Cambrai, et de haute naissance franque fondera Bruxelles,

Sainte Aldégonde, patronne de Maubeuge.

La christianisation de la Neustrie était presque achevée et Saint Colomban trouva surtout en Austrasie des terres à évangéliser. Il sera plusieurs fois confronté à Brunehaut et sera finalement bien soutenu par elle (ce qui peut expliquer sa sépulture chrétienne). Après avoir séjourné sur le plateau proche de Besançon, il fonda l'abbaye de Luxeuil, puis celle de Saint Gall en Suisse (Gall était avec lui) et finalement celle de Bobbio en Italie d'où il entama la conversion des rois lombards, toujours ariens et rebelles au dogme chrétien.

Si Boniface fut l'apôtre de l'Allemagne, Rémi et Médard furent ceux des Francs, Colomban mérite le titre d'apôtre de la Lotharingie. Cette désignation se constate encore aujourd'hui dans les chrétientés de Lorraine, Franche-Comté, Suisse, Bourgogne. La foi y est l'apanage des gens simples et leur fierté. L'Irlandais Colomban ne devait pas dire grand chose d'autre.

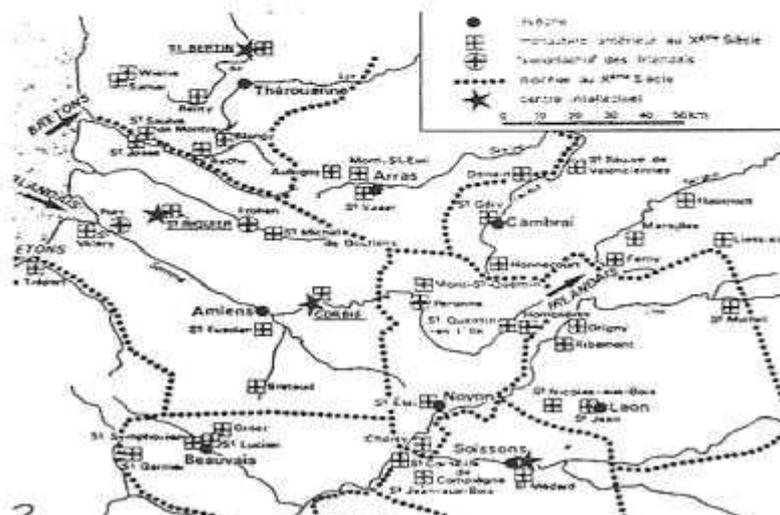
La providence lui avait offert des auditeurs attentifs qui, avec les chevaliers croyants de la France Neustrienne, se ligueront à temps pour barrer la route aux chevaux légers de l'Islam qu'un certain Mohammed commençait à professer en Arabie dans ces années 600.

Le monde semblait occupé par les péripéties de conflits de harpies haineuses alors qu'il s'agissait plus que jamais de savoir si Dieu appartenait aux grands, aux faibles ou aux soumis ?

Pierre tombale de la basilique de Saint-Quentin.



La christianisation de la Picardie.



Dagobert à Homblières et Eloy en Vermandois.

Le septième siècle répond absent à l'appel de la quasi totalité des livres d'histoire de classe. Tout au plus, comme exutoire à une curiosité excessive est-il donné à fredonner la chanson de Dagobert de de sa culotte à l'envers . Les paroles de la chanson sont d'une grande portée épique et résumant merveilleusement la situation de la royauté en cette époque. Mais réduire un siècle à la caricature d'un règne de 7 années s'avère très injuste... tout particulièrement pour notre région.

Le seul érudit qui finalement célébra ce siècle fut Mabillon, né dans les Ardennes et mort à Saint-Germain-des-Prés. Il déclara que le septième siècle avait été l'âge d'or de la France.

Pour le Vermandois, ce ne fut pas un siècle de paix, mais la structure du monde faisait que les guerres n'étaient faites que par des volontaires pour des causes fondamentales et que le peuple avait droit à la paix de l'ordre naturel. On vécut donc en ce temps comme des dieux en France , sous le regard admiratif du monde et celui indiscret de la jalousie.

Clotaire II, en délaissant Soissons pour Paris et après avoir attaché Brunehaut par les cheveux à la queue d'un cheval fou, confia notre région à Garifrède vers 600. Il fit bien d'autres opérations de donations, dévolutions, tractations sur ces terres de Neustrie qu'il hérita de son père Clotaire et de Frédégonde d'Araucourt. En une époque où l'argent ne circulait guère, les premiers textes fourmillent de ces donations notariées dont la contrepartie monétaire où en nature figurait souvent peu dans le texte. En acquérant son fief, ce seigneur devenait l'obligé d'un contrat qui s'appuyait entièrement sur les coutumes franques. Les domaines d'alors formaient des cellules de production dans lesquelles les éléments humains et matériels étaient indissociables. Leurs gestions par les Romains avaient permis de connaître les revenus annuels en nature et en argent qu'ils secrétaient. Le roi, en désignant un seigneur, ne faisait que donner un gérant à l'entreprise ; le droit de vie et de mort, d'usus et d'abusus faisaient partie des pouvoirs de gérance mais jamais intégralement. La gérance, la tenure s'inspiraient du droit romain et étaient de nature temporaire, le plus généralement d'une durée de 12 ans. Cet usage était plein de raison. Le bénéficiaire disposait d'un temps de gérance satisfaisant pour "faire sa pelote" tout en le contraignant à rester fidèle à son maître. La gérance n'était transmissible à priori qu'à une personne et les domaines royaux gardaient ainsi le caractère de " fiscus" qui avait présidé à leur naissance. Il n' y avait pas de contre-indication à installer un proche sur une parcelle du domaine puisque la responsabilité du tenancier principal l'engageait, sa vie durant, vis à vis des tiers. Le droit se déclinait sur l'adage simple d'un roi, une foi, une loi.

Ni écrite, ni discutable, la loi n'avait qu'une apparence d'unicité, car les clercs obtiendront dès le concile d'Orléans une justice particulière.

La foi s'incarnait au sens laïque dans la personne du roi. Le roi n'était-il pas doublement élu, par le peuple qui le hissait encore sur le pavois et par l' onction de l'huile sainte?

Le roi était fondamentalement unique et seul face à sa conscience.

Cette constitution naturelle se heurtera comme toutes les entreprises aux dures réalités de la continuité et de la transmission du pouvoir.

Les enfants royaux devenaient rois et ce principe inapplicable aux citoyens obligeait le morcellement du domaine royal.

Le pays franc qui allait de la Loire au Rhin fut ainsi coupé en deux, en trois, réunifié une fois, deux fois, trois fois par le simple jeu des partages héréditaires et aussi par les assassinats et des " contrats " exterminateurs. La dague et les poisons formaient l'attirail des diplomates et les traités qui fleuriront en France plus tard n'engageront que les clercs. La race des seigneurs, elle , ne sera respectueuse que de sa parole et des usages de la tribu.

Ceux-ci plaçait la mort au centre de la justice : l'ordalie laissait à l'aléatoire improbable la possibilité de juger à la place de dieu, le prix du sang réglait à la manière du talion les conflits entre les hommes, la " faide" autorisait de tuer pour laver son honneur.

Jamais sans doute n'y eut-il autant de justice en France !

Cette forme barbare de justice ne s'appliquait qu'aux rois, heureusement !

Le peuple vivait loin des conflits sanguinaires des princes de sang, n'ayant pas le sang bleu. La ligne de partage entre les deux mondes se situait très haut, puisqu'elle fut constituée par les maires de palais qui s'occupaient du peuple sans pour autant se mêler des histoires de la dynastie. Leur heure viendra vite car l'internationale catholique penchera naturellement vers le petit peuple.

Aussi les péripéties des Clovis II et III, Clotaire I, II, III des Chilpéric, Sigisbert etc sont de peu d'intérêt. Pour une armure, ils céderont une terre à une église ; pour un cheval, un seigneur obtiendra un domaine ; la France servira de menue monnaie en un époque où l'argent-roi sera supplanté par le roi et ses gens.

Pourtant pour un monarque ambitieux, les métaux précieux peuvent être utiles.

En 613, la réunification de la Neustrie et de l'Austrasie sera refaite sous Dagobert I. Né en l'an 600, il n'accèdera la fonction royale qu'en 632 et pour 7 années. Son histoire courte se trouve éclipsée par celle du grand Saint Eloy, patron des orfèvres et des serruriers. L'évêque de Noyon était preuve vivante de la suprématie de la Neustrie sur sa voisine et éclipsait son confrère de Reims. Surtout, il s'appuyait sur la nouvelle richesse du pays. Les fours de maréchalerie, les forgerons, les potiers et les orfèvres proliféreront le long de l'Oise et de la Somme. Sous la protection du premier prélat du pays, ces artisans très exposés pourront enfin faire valoir leur art. Les donations citées plus haut récompenseront souvent une église qui n'était qu'un intermédiaire dans une vente d'armes. Saint Eloy pourtant veillait à ce que ce commerce se limite à réduire les prétendants au trône et laisse se multiplier les maîtres de forge, tâcherons et les plus secrets de tous : les orfèvres.

L'évêché de Noyon devint ainsi la première puissance financière du pays. Paris qui dépendait de l'évêque de Sens commençait à poindre son nez mais ne cachait pas sa jalousie pour Noyon aux mille cloches et aux nombreux monastères. Eloy connaissait bien son roi et le royaume. Les grands seigneurs manifestaient encore leur attachement ancestral à ces provinces du Nord allant jusqu'à Cologne et il fallait établir des ponts entre Neustrie et Austrasie qui se chamaillaient sans cesse.

Parmi les raisons qui le poussèrent à construire la première basilique de Saint Quentin, il y en eut d'autres tout autant matérielles et stratégiques.

Le Vermandois faisait partie du domaine royal depuis Clotaire II. Dagobert Ier, empereur éphémère de l'Orient, puis Clovis II et Clotaire III voulaient sur leurs terres une manifestation de splendeur royale. Saint Eloy, spécialiste des chasses, fit exécuter des fouilles dans la première église et finit par découvrir le 3 Janvier 640 le corps du martyr. La corporation des orfèvres transforma les ossements blanchis en reliques rehaussées d'or ciselé, de pierreries fines et de velours rouge.

La perfection du travail attirera de partout des admirateurs époustoufflés par la beauté de l'objet autant que par la grâce divine. Saint-Quentin devint un lieu de pèlerinage qu'affectionnaient nos campagnards. Ils pouvaient admirer ce métal inaltérable qui contrastait tellement avec le fer grossier des outils, s'interroger sur le sens du contenu de l'écrin et prier Dieu, qui fait les saisons, de maintenir éternellement les preuves de sa magnificence et de sa bienveillance.

La prière du petit peuple naturellement confondait dans un même élan de piété le saint martyr, le saint des saisons et le saint des dorures. L'émotion troublait les êtres sincèrement car il n'était montré que la chose, aucune clause annexe d'indulgence, de pardon ou de rémission ne polluait la démarche et il n'était encore exigé aucune contrepartie en sous ou soumissions.

L'investissement s'avéra si profitable que plusieurs abbés joignirent à leur nom les titres de Custodes, coutres ou trésoriers. Par là, ils désignaient à chaque pèlerin qu'ils étaient, sans contestation possible, les receveurs des dons avec ou sans reçus.

Les églises gothiques de France construites à partir du dixième siècle figurent parmi les grands chefs-d'œuvre de l'humanité. Reims, Beauvais, Paris, Amiens, Soissons, Noyon et plus loin Chartres et Orléans, pourtant, ne restituent qu'une partie de leurs splendeurs en couleurs, ors, statues et chants. L'imagination permet de recréer ce monde qui nécessairement dura plusieurs siècles pour parachever les plus beaux bâtiments que l'imagination des hommes et la science des tailleurs de pierres ne réalisa jamais !

Pareils édifices plongeaient leurs fondations dans une société durable avec des convictions solides et non pas sur du sable. Il fallut parfois un siècle pour atteindre la coupole ou le premier clocher, mais pour préparer l'œuvre, trouver les maîtres d'œuvre, les finances, les techniques, il en faudra trois à cinq.

La foi qui déplace les montagnes ne mettra que la dernière touche à l'œuvre des siècles. et des humbles.

Dans ce monde en surgescence, le Vermandois assista enfin au combat des maires de palais de la Neustrie et de l'Austrasie.

Elbroin, en Neustrie, rassemblait la force, la magnificence et les meilleures opportunités commerciales de la région. A l'Est, l'Austrasie subissait une bipolarisation entre le Nord et les régions burgondes. Les pipinnides avaient l'administration des régions de la Sambre et des Ardennes. La rivalité entre ces fonctionnaires sous-estimés par des chefs querelleurs et stupides débouchera sur un règlement de compte.

Il eut lieu à Tertry en 686.

Et le Vermandois devint le centre politique du monde.

Le second seigneur du Vermandois après Garifrède fut Ingomare. Il sera une pièce maîtresse de la Bataille de Tertry en 686.

De Tertry à Quierzy.

Alors que l'Asie Mineure et l'Afrique du Nord bouillonnaient de la gestation du monde islamique, l'Occident vivait un siècle calme, troublé uniquement par quelques querelles de familles. Il serait hâtif d'en déduire, toutefois, que n'existaient pas des divisions internes profondes dans les domaines de la politique, des cultures, de la religion et de l'économie, mais malgré la pluralité des coutumes, pays, monnaies, usages, une conscience collective s'était bien cristallisée autour de la lignée franque et de la loi salique et autour de la religion catholique.

Comment le modèle vint à impressionner dans les lointains oasis d'Arabie, peu d'historiens ont osé la recherche, pourtant l'Islam va s'inspirer et radicaliser le prototype. Les dogmes de la Sainte Trinité, l'Eglise indépendante, la discussion stérile seront purement évacués pour les rendre compatibles avec la loi salique et les règles de la chevalerie. Les bases ainsi revisitées et les armes de la cavalerie allégées, l'Islam va, à l'instar des Francs, conquérir comme une traînée de poudre, toute la partie oubliée de l'Empire romain. A l'époque de la bataille de Tertry, l'Espagne jusqu'aux portes de la Turquie et les frontières de l'Inde est sous le contrôle des descendants du prophète.

Les Mérovingiens doivent cesser d'importer le papyrus d'Egypte et se rabattre sur le parchemin. C'est sous cet éclairage, qu'il faut situer l'importance de ce choc de quelque deux mille cavaliers, tous cousins de, part et d'autre de l'Omignon.

L'Italie n'existe pas, la Bourgogne est certes riche mais se satisfait de sa vassalité franque, l'Allemagne attend Saint Winfried (St Boniface pour nous et pourtant né anglais) qui va venir l'évangéliser après avoir sacré roi des Francs, Pépin le Bref.

Seuls les Francs constituent une vraie Nation qui, de la Loire à Châlon sur Marne et jusqu'à Cologne et aux rives du Rhin, est suffisamment riche et forte pour que les aigreurs et méchancetés des familles régnantes se dissolvent devant la puissance du consensus commun.

Le ciment de la religion et des traditions franques fut consolidé par la mise en place de nombreux corps intermédiaires: l'Eglise, ses clercs de père en fils et ses "fabriques" qui préfigurent les premières associations à but non lucratif, les abbayes dont Saint Benoît a codifié les règles vis à vis du monde profane, mais aussi, les fermes, les palais qui sont nombreux et autonomes sous la gestion de maires, les agents divers du fisc, l'armée attend de naître mais se manifeste chaque année par la réunion de l'Ost, enfin les juifs qui seront vraisemblablement les colporteurs auprès des Arabes de la nouvelle d'un monde de progrès attendant un vrai messie.

A Tertry, ce ne sont pas seulement la Neustrie et l'Austrasie qui sont définitivement scellées, mais aussi le rôle des maires de palais au sein de l'histoire, car va s'affirmer la conscience nationale et historique de ces

Mais revenons au siècle qui va être celui des maires de palais.

Sous le très jeune successeur de Dagobert, Clovis II (639-657), le gouvernement de la Neustrie et de la Bourgogne revint à la mère du roi, la reine Nanthilde et au maire du palais Aega, puis à sa mort, à son successeur Erchinoald. A la mort de Nanthilde, celui-ci gouverna seul pendant quinze ans. Parent de la mère de Dagobert, il maria sa fille au roi de Kent et donna à Clovis II une esclave anglo-saxonne ravissante qu'il épousa: la reine Bathilde. Celle-ci deviendra à son tour régente pour son fils Clotaire III et, à la mort d'Erchinoald, favorisera une politique centralisatrice dont l'instrument sera Ebroïn, nommé, par elle, maire du palais en 658.

Les évêques de Bourgogne, de Lyon, et même Sigebrand à Paris prennent des allures de grands féodaux insoumis, Ebroïn les fait exécuter. Comme Sigebrand avait été nommé par Bathilde et suspecté de complot contre Ebroïn, Bathilde est contrainte de se retirer à l'abbaye de Chelles qu'elle a fondée. Cette maison deviendra la plus prestigieuse pour les dames de l'aristocratie et méritera à Bathilde le titre de Sainte. Chelles ne sera pas sa seule réalisation; Saint-Denis, Saint-Maurice d'Agaune et Corbie reçoivent d'importants domaines et privilèges et deviendront des points d'ancrages très forts pour le pouvoir royal que les Carolingiens n'auront qu'à récupérer.

L'Austrasie était, elle, sous la domination de Grimoald, maire de palais de la lignée des Pépin. Il persuada le roi sans enfant d'adopter son propre fils rebaptisé du nom mérovingien de Childebart. De ce côté-là de l'Oise, furent également fondés de grands monastères, Stablo et Malmédy pour les hommes et Nivelles pour les femmes (fondée par Sainte Gertrude).

Le roi Sigebert eut finalement, contre le projet de Grimoald, un enfant : Dagobert II. A la mort du Roi en 656, Grimoald exila en Irlande Dagobert et fit roi Childébert, l'adopté.

Les Neustriens ne pouvaient tolérer pareille atteinte à la lignée mérovingienne. Ils firent tuer Grimoald et nommèrent Childéric II, frère du roi de Neustrie Clotaire III.

La première tentative des pipinnides échouait. Childéric II, plus fort du soutien de ses princes que son frère Clotaire, nomma roi Thierry III, son frère, à la mort de Clotaire sans même demander l'avis des grands de Neustrie et avec le soutien de Léger, évêque d'Autun et de Warin, le Comte de Paris. Ebroin alla se réfugier à Saint Denis. Mais la Neustrie n'aimait pas ces manières et Chilpéric et sa femme tombèrent dans une embuscade en 675, dans la forêt de Brotonne, près de Rouen . Saint Ouen, évêque de cette ville, ne devait pas être innocent et Ebroin retrouva le pouvoir. Saint Léger, qui était en résidence à Fécamp, paya de sa vie son allégeance à l'Austrasie.

C'était comme un retour à la case départ, après vingt années. Ebroin était à l'Ouest et Wulfoald, le pipinnide, avait réinstallé Dagobert II. Un nouveau conflit de frontière provoqua à Langres en 677 une nouvelle bataille et un nouveau pacte entre les deux pays francs.

Mais en 679, l'Austrasie est à nouveau décapitée de son roi et de son maire . Ebroin exigea la soumission au seul roi survivant, Thierry III, et battit les troupes austrasiennes près de Laon.

Mais, vainqueur, Ebroin sera assassiné en 680 par Ermenfroi. C'est la revanche des pipinnides . Le nouveau Maire de Palais de Neustrie, Warathon entame un processus de paix pour éviter les pépins. Mais son fils Gislemar le destitue et reprend la lutte près de Namur. Ce fils combattif mourut opportunément et Warathon retrouva le pouvoir et organisa sa succession en faveur de son beau-fils Berchaire.

Celui-ci voulut poursuivre le conflit armé, contre l'avis de la noblesse neustrienne. L'évêque de Reims, Réole, fit appel à Pépin et ce fut la bataille de Tertry .

Après la victoire, c'est surtout l'arrangement qui importe: la solution consista à couvrir d'une institution commune les deux grandes entités politiques du monde franc. Le roi neustrien Thierry III gardait résidence à Paris, mais son maire de palais devait être pipinnide, Nordebert fut le premier . Pépin II continua à résider sur ses terres d'Austrasie et gérait son pouvoir au travers de Drogon, duc de Champagne et de Nordebert, maire à Paris.

Il n'y avait qu'un roi mais deux gouvernements qui ne faisaient qu'une dynastie.

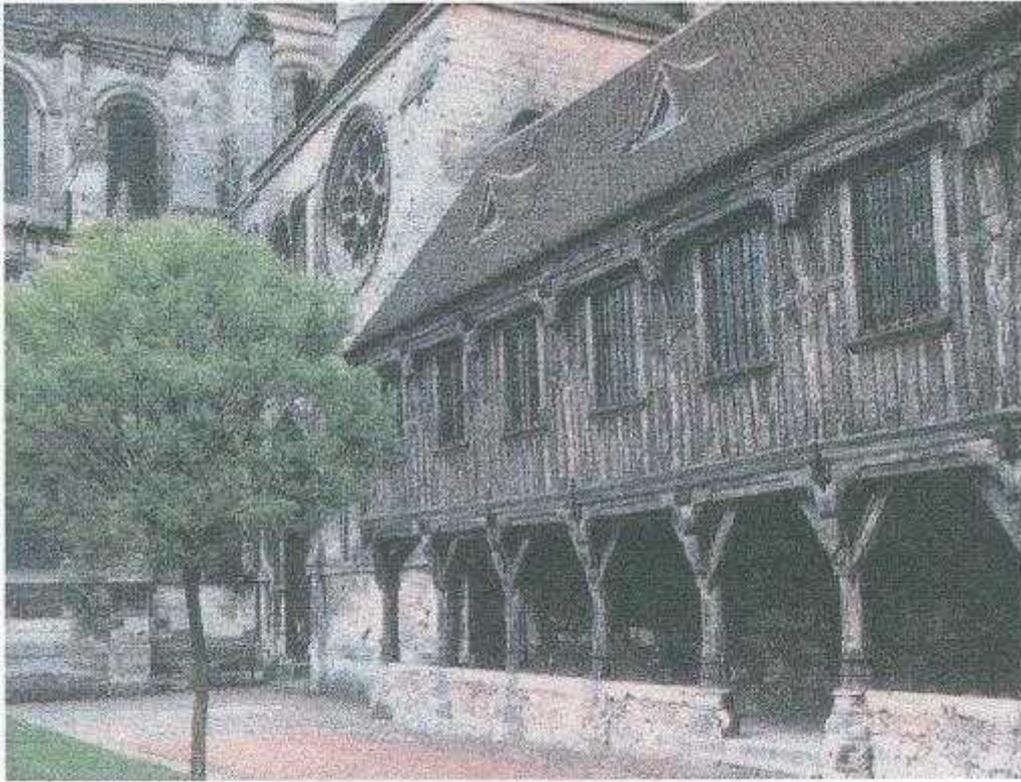
Cette situation paradoxale dura de 687 à 751, bien assez longtemps pour que les rois fainéants mérovingiens se discréditent d'eux-mêmes et que les pipinnides assoient leur pouvoir.

Au cœur de celui ci se trouvaient les villas de la famille dans notre proche région. L'Oise était l'épine dorsale depuis toujours et les Pépins possédaient l'importante villa d'Hannappes avec les forêts d'Andigny et du Nouvion et la villa de Quierzy qui contrôlait les forêts de Compiègne, Saint Gobain et de la Beine. Cette dernière deviendra dès Tertry le centre névralgique du Royaume franc. Le roi, lui aussi, détient de riches terres chez nous, Athies déjà citée, Mennessis que Chilpéric confiera à Saint Armand , l'évêque de Maastricht , Ham et beaucoup d'autres lieux.

Quierzy est à mi-chemin de Soissons et de Laon, de Paris et de Liège, sans doute de Tours et de Cologne. Les vestiges manquent totalement de cette grandeur incomparable et pourtant Quierzy comme Tertry sont bien au centre de l'Histoire européenne et méritent de figurer dans les livres de tous les enfants de la communauté.

On sait que Charles Martel y est mort et que Pépin le Bref aussi. Charlemagne y serait né, bien que nombreux pensent qu'il est né dans le fief de sa mère Berthe, à côté de Laon.

Derrière chaque roi, l'histoire nous révèle un Saint. Avec Pépin le Bref, ce sera Saint Boniface, l'évangéliste de la Haute Lotharingie qui le sacrera roi mais avant cet événement majeur, il nous faut parler du plus grand des grands, son père Charles Martel.



Joyau du Moyen-âge

Pépin, Charles Martel, Quierzy et Charlemagne .

Pépin d'Héristal, qui infligea à Berchaire et au roi mérovingien la défaite de Tertry, était déjà de la troisième génération des maires de palais d'Austrasie. Le premier des pippinides, Pépin le Vieux , dit de Landen, son grand-père avait été le défenseur zélé de la foi chrétienne, ce qui lui vaudra la béatification. Pépin d'Héristal sera , de ce fait, naturellement contre la politique d' Ebroin qui veut abaisser les grands évêques et contre son inspirateur. Finalement, il triomphe et règnera sans autre partage que l'influence de son épouse Plectrude, de la riche lignée des francs de la région de Trêves .

Au décès du vainqueur de Tertry, les règles de succession d' un maire de palais, princeps, n'avaient pas encore ce caractère indiscutable de celle des monarques, bien connue sous le nom de loi Salique. Cette loi d'ailleurs n' en était pas une puisque sa seule expression connue réside dans un texte du 17ème siècle et on comprend que Plectrude ait cherché à écarter Charles, fils de Pépin et d'une concubine Alphaide, au profit de son propre fils Théobald.

Le roi et son maire de palais neustrien ne pouvaient que s'inquiéter de la velléité de Plectrude et de l'emprisonnement de Charles.

Un premier assaut aux troupes de Théobald fut donné à Saint Jean de Cuise près de Compiègne, sur les toutes premières marches du domaine d'Austrasie. Les Neustriens sous les houlettes de Chilpéric II, nouveau monarque et de Rainfroi, nouveau maire du palais, croient leur heure venue. Ils s'allient avec les Frisons et Saxons pour prendre l'Austrasie à revers et avant même le choc des armes exigent de Plectrude la restitution de la quote-part du trésor revenant à la Neustrie et à la Bourgogne. C'est alors que Charles s'évade de prison . Il comprend vite la marche à suivre et , entouré de partisans, il affronte les ennemis du nord., les Frisons. Ce n'est pas une réussite sur le plan militaire mais c'est une victoire sur l' opinion publique .

Charles apparaît comme le seul défenseur des francs contre les barbares et se rallie les suffrages de la marâtre Plectrude. Mais seuls les Neustriens représentent une opposition et Charles va donc se remettre en selle et se diriger vers des champs de batailles que nous connaissons bien. Près d'Amblève, puis à Vinci , l'affrontement sur les terres attenantes au Vermandois, tourne à l'avantage de Charles. Vinci, le 28 mars 717, confirme le rôle de chef d'Austrasie et, sans mal, Charles obtient le trésor d'Austrasie et la ville de Cologne, que sa belle mère tenait sous son boisseau.

Dès lors, il fait flèches de tous bois, attaque les Saxons, profite de la mort du roi des Frisons pour conquérir Utrecht et confier l'évangélisation à Saint Willibrod. Le Nord contenu, il règle son compte aux Neustriens le 14 Octobre 719 entre Senlis et Soissons à Néry. N'est on pas là en plein cœur de la Neustrie sur une terre de fisc bien plus intéressante qu'une couronne ? De ces chevauchées entre Vincy et Néry , Charles gardera l'amour profond de cette vallée de l'Oise et des terres de Quierzy qui occupent idéalement la place centrale au cœur des pays francs. Car c'est lui qui contrôle les finances, c'est à dire les réserves des grandes fermes, les chevaux et les forges. Son pouvoir s'organise par le réseau de braves à qui sont confiées les villas, et par le réseau des clercs qu'il protège. Petit à petit s'édifie une chevalerie et une féodalité soucieuse de développement économique comme de salut des âmes. Par le jeu des alliances , le domaine pacifié s'étend de la Garonne jusqu'au Rhin. Les Juifs de Cordoue qui suivent les Arabes comme interprètes, changeurs, médecins trouveront un nom pour ces peuples qu'ils verront combattre : les EUROPEENSES.

Charles ne s'engage pas si loin de ses terres pour rien. L'Aquitaine et la Septimanie sont encore sous contrôle des Francs, mais les Arabes font des percées fréquentes et, porteurs d'une vision d'un monde unifié alors que le monde franc restait tiraillé depuis Clovis et Saint Augustin entre la cité des hommes et la cité de Dieu .

Le même type de dilemme concerne Rome et les Lombards. Les rois lombards menacent en permanence la papauté qui serait prête à sacrifier son pouvoir temporel pour plus de sécurité spirituelle. Dès lors, la Cité de Dieu qui n'est que la communauté hiérarchisée des clercs va se rapprocher naturellement de l'organisation très matérielle des maires de palais.

Il ne manque à celle-ci que l'onction divine or Pierre ne peut-il pas lier sur terre comme aux cieux ? La chrétienté va naître de cette conjonction pragmatique : Charles viendra aider la papauté, puis arrêtera les Arabes pour honorer la mémoire de Sainte Radegonde. Ses actions dépasseront les actions de simple police et les commandos de piraterie car elles seront "récupérées" par les clercs et la papauté pour trouver une suite aux actes des apôtres.

Mais pour parler de foi religieuse au travers de faits guerriers, la description objective risquerait de troubler le lecteur, il sera donc adopté une narration nouvelle que la littérature reconnaîtra comme de la " chanson de geste". L'expression a été réductrice pour la majorité des littéraires de tous les temps. Pourtant, en notre époque de clips audiovisuels, les spectateurs que nous sommes perçoivent mieux le pouvoir évocateur des re-récréations puisque que chacun éprouve chaque jour devant son poste de télévision combien on se lasse plus vite d'une relecture que d'une rediffusion.

Charles Martel, l'intrépide va ainsi devenir dans les récits du cycle de "Guillaume d'Orange", le fantastique héros épique d'un art nouveau qui va agir comme le véritable ciment de notre patriotisme et de notre langue.

Longtemps après, le cycle de Charlemagne fera l'objet de nombreuses versions. Il faut aussi introduire ici dans les prémices de la littérature européenne, le cycle dit du Graal et de Tristan et Iseut qui mêlent si fort les accents celtiques et le combat de la foi chrétienne. La présence d'un chevalier musulman dans ce cycle établit de façon formelle que la pénétration arabe n'était plus crainte en tant que telle. Nous verrons par la suite que les premières traces de ce cycle ont été transmises par les abbayes de Saint-Quentin et du Vermandois, où résidaient encore de nombreux missionnaires irlandais, un peu nostalgiques de leur île et fort satisfaits du comportement des chevaliers francs.

Les péripéties de la bataille de Poitiers en 732 (ou 733, date soutenue par J.H Roy et J Deviosse) contre Abd El Rhaman qui y mourut ne présentent dans ce contexte que peu d'intérêt. Elle fut un peu à l'instar d'une récente guerre d'Irak où la relation médiatique rendait les faits militaires plutôt décevants. Poitiers marquera simplement la limite nord des incursions arabes et le début d'une reconquête, qui descendra jusqu'à Narbonne et la Septimanie (Languedoc, Provence).

La population des régions asservies par les maures accueillera chaleureusement les chevaliers. Pour une bonne majorité, ce sont des libérateurs. Fini, cet impôt des pirates musulmans payé par les seuls infidèles !

La papauté se félicitera de la détermination de Charles et essaiera de l'amener à contrer les Lombards. Mais Charles qui porte maintenant le nom de Martel et qui confie ses deux enfants à des éducateurs très chrétiens, a pu apprécier la vaillance des Lombards qui se sont alliés aux combats du Sud de la France.

De surcroît, par tradition franque dont les lombards sont proches cousins, le fils de Charles, Pépin est " fils lombard par les armes " et cet honneur, réservé aux monarques, donne de l'appui aux ambitions du maire de palais . Aussi, Charles recevra personnellement la chaîne du tombeau de Saint Pierre en reconnaissance de son rôle dans la défense de la foi et de la papauté.

Pour ce faire, une ambassade extraordinaire sera ordonnée par le pape Grégoire II qui, avec comme légat Saint Boniface, viendra lui remettre à Quierzy.

Charles, en effet, après 27 ans de règne en qualité de maire du palais d'Austrasie , et après quelques années de règne informel du fait de vacance du roi mérovingien de Neustrie depuis 737, s'installe de plus en plus fréquemment à Quierzy. Tombé malade à Verberie, c'est à Quierzy qu'il attachera son cheval et décèdera le 22 octobre 741.

Pépin est sur place. Il pourrait immédiatement revendiquer aussi le titre de roi. Il préférera attendre la réunion de l'Ost à Soissons pour cela. A Pâques 742, il est toujours là et c'est bien normal, son épouse Bertrade, native de Samoussy près de Laon, accouche de son premier né. Il héritera, sur place du prénom de son grand père, dont le cheval est encore là. Charles montrera vite ses qualités de cavalier, d'homme et de chrétien et deviendra le premier empereur du Saint Empire.

Le Vermandois consolait ses plaies de Tertry et de Vinci par ce bel enfançon que le monde entier voudra récupérer.

Des historiens jaloux prétendront qu'il est né en Ingolsheim et que son empire était germanique. Cette cruelle contre-vérité se propage toujours et fausse complètement la compréhension de notre histoire.

Nous la combattons, bien sûr, avec la force de conviction de la vérité utile à tous les Européens sincères .

Pépin le Bref et Carolus Magnus .

La mort de Charles Martel, le 22 octobre 741, à la bordure de notre région clôture une période heureuse dont seuls les livres érudits, quelques sépultures et nos églises portent témoignages. Le Vermandois avait bercé sur son terroir les Celtes, les Romains, les Francs et une cohorte de saints authentiques, les avaient nourris et surtout fourni en chevaux et en armes. Le fer était, de loin, l'élément le plus important de la puissance et nos campagnes abritaient toutes un maréchal-ferrant et un forgeron et des apprentis. La corporation honorait Saint Eloi et bénéficiait d'une protection particulière de la part des clercs et des abbés. Le heaume, l'éperon, l'épée droite et fracassante, le poignard effilé, la pointe de la lance ne sortaient pas comme des produits standards de l'usine, ils subissaient un rituel qui donnait une valeur sacrée à l'arme et obligeait son détenteur au respect de la morale chrétienne. Le commandement " tu ne tueras pas " n'écartait pas l'usage de l'arme blanche, laquelle ôtait rarement la vie mais avait pénétré les consciences des fabricants comme des utilisateurs. L'église donnera de manière informelle une imprimatur sur les types d'armes et il ne faut pas s'étonner que plus tard, à la suite d'une autre bataille en Picardie, l'arbalète sera excommuniée comme étant contraire aux principes chrétiens. La flèche ne perforait-elle pas les armures mortellement ?

Une autre élément de puissance se faisait jour dont nous avons aperçu l'apparition avec la première chanson de geste sur " Guillaume d'Orange" , c'est le sentiment national. Le pays des Francs existe au delà de sa représentation physique par la monarchie. Il a son historien en la personne de Grégoire de Tours et ses habitants ont été immortalisés depuis plusieurs siècles par Sidoine Apollinaire.

La suite de l'histoire va s'inscrire dans le droit fil de la continuation mais avec un élément nouveau qui place Pépin le Bref en tête d'une ère nouvelle. Pépin et son frère ont reçu une éducation Le contenu des programmes

de leur éducation nous est totalement inconnu et pourtant les choses de l'esprit devaient y tenir une place insoupçonnée. Son frère Carloman à qui son père avait promis une mairie et des palais préférera, après de nombreuses campagnes guerrières, la vie religieuse dans une abbaye d'Italie. Saint Benoît avait préconisé un quart de temps pour les activités libres de l'esprit : lectures, réflexions, recherches et Carloman se complaira sans cette vie. Pépin, lui, est obligé de tenir sa place auprès des grands, mais l'histoire ironise assez sur le fait qu'il est, bref, petit. Il lui faudra pour combler cet handicap beaucoup de savoir, de finesse, d'intelligence et, bien sûr, de l'audace.

Qu'y a-t-il de vrai dans la légende qui fit la célébrité de Pépin et que relate tous les historiens anciens ?

Rien, sans doute, sinon l'intention. Citons Moreri qui écrit au début du 17^{ème} siècle : " On dit qu'au commencement de son règne, s'étant aperçu que les seigneurs français n'avaient pas tout le respect possible, à cause de sa petite taille, s'adressa à eux, un jour qu'il vit un lion furieux qui s'était jeté sur un taureau et leur dit qu'il fallait lui faire lâcher prise. Ils s'en effrayèrent, mais, étant sauté lui-même de son estrade, il alla droit sur le lion, le coutelas à la main et lui donna un si grand coup qu'il lui sépara la tête du corps, son épée même étant entrée bien avant dans le cou du taureau.

-Hé bien, dit-il, vous semble-t-il que je sois digne de vous commander ? Voyez ! "

La scène ne peut pas appartenir qu'à la légende car le message est clair. Aussi petit soit-il, le roi peut tuer les prédateurs du royaume mais, ce faisant, il peut aussi blesser ceux qui se prennent pour des taureaux.

Son intelligence se manifestera aussi, vis-à-vis de l'Eglise et de la papauté. Bien que fils par les armes de la Lombardie, il comprend l'émoi de la papauté menacé par cette nation de banquiers entreprenants.

Pour conforter son pouvoir, il a besoin de la richesse de l'Eglise de France. De l'autre côté, le pape a besoin des armes de France pour s'assurer une assise matérielle suffisante et ne plus craindre les créanciers milanais. Dans ce jeu subtil et dangereux, Pépin va attribuer les abbayes et les églises les plus riches à des parents proches. Saint Denis reviendra à Fulrad, son précieux conseiller. Il donnera à son demi frère Jérôme le comté du Vermandois et surtout la position d'abbé de Saint Quentin. Saint-Riquier et la grande abbaye de Prüm près de Trêves vont ainsi passer dans des mains amis en douceur puisque Pépin va prudemment soutenir le pape.

Dans l'action diplomatique, Pépin sera superbement aidé par son épouse Berthe, née à Samoussy, Berthe est proche des premiers mérovingiens d'Austrasie et son père porte le nom de Caribert, porté exclusivement par cette lignée. Outre des possessions dans le Laonnois, elle a aussi des biens le long de la Moselle et sera une épouse et une mère modèle.

Au palais de Quierzy, où naîtra Charlemagne et où viendra le Pape, elle fait mettre des fleurs sur la table du banquet ce qui étonne le monde, et fera installer une salle d'eau.

Sur son inspiration, sera créée la grande capeline: la berthe, qui recouvre tous les vêtements et permet de monter à cheval. Sa disgrâce, Berthe a un pied plus grand que l'autre, se commuera vite, comme la petite taille de son époux, en motif d'affection supplémentaire de la part du peuple tout entier. Fait presque unique, en ces temps, elle sera pratiquement la seule compagne de son pépin chéri. Il est vrai que le roi souffrira tôt d'hydropisie. L'éducation et la culture ont élu domicile à la cour. Charlemagne, comme s'est souvent le cas dans de nombreuses familles, sera élevé dans l'admiration totale de son grand père, cavalier croyant mais largement ignare beaucoup plus que de celle de son père, piètre soldat mais vrai roi de culture et de destination. Pépin le Bref manifestera de la clairvoyance même dans sa succession. En donnant à Charles la Neustrie et en donnant l'impression de favoriser Carloman, plus cultivé et mieux marié, Pépin organisait les conditions d'une confrontation stimulante qui réussira au delà des espérances.

Dans cet éloge appuyé du frêle Pépin, il faut mentionner les événements importants de sa vie : le couronnement, la venue du Pape Etienne et son action contre Aistulf, le roi des Lombards.

Ces événements préfacent toute la vie de Charlemagne et explique le tournant important pris par notre pays au sein d'un monde en profonde mutation.

La monarchie mérovingienne, vacante pendant sept années, à la suite de la mort de Thierry, se trouvera finalement un successeur en Childéric III, mais Pépin avec Fulrad, abbé de Saint Denis tient toutes les rênes du pouvoir depuis la mort de son père et l'entrée dans les ordres de son frère.

Childéric III est à l'image de toute la première dynastie, inculte et presque demeuré. Fulrad, en mission à Rome où il retrouve Saint Boniface, l'inspirateur de Charles Martel, pose alors au pape Zacharie la célèbre question:

- Les rois n'exercent plus le pouvoir dans notre royaume. Est ce un bien, est-ce un mal ?

Il sera répondu :

- Mieux vaut appeler roi celui qui exerce le pouvoir effectivement, afin que l'ordre ne soit pas troublé.

Childéric III fut " déporté " à l'abbaye Saint Bertin de Saint-Omer et Pépin en novembre 751, à l'occasion de l'Ost d'automne sera élevé sur le bouclier à la manière franque par tous les seigneurs réunis à Soissons, puis consacré roi avec du Saint Chrême, toujours à l'église Saint Médard de Soissons.

Fulrad et Boniface, comme Rémi, auparavant, avaient tout manigancé. Car Etienne II qui succédera à Zaccharie en 752 sera tellement sous la presse du roi des Lombards que sa consécration ne pourra se dérouler normalement.

Un peu désespéré, et bien conseillé, il quittera l'Italie inhospitalière, traversera les Alpes et viendra en Picardie. Il fut accueilli à Ponthion sur l'Oise, à Saint Denis par Fulrad, et sacrera roi, à Saint Denis, Pépin et ses fils. C'est là consécration de la dynastie. Pour ce sacre, le prix à payer sera contenu dans la charte signée à Quierzy le 6 Janvier 754. La papauté reçoit l' Exarchat de Ravenne, ou plutôt, le roi de France reconnaît les droits du pape sur la plus importante et riche église de l'Occident . En filigrane figuraient l'obligation de récupérer cette possession par les armes, la rupture définitive avec les empereurs de Constantinople qui considéraient Ravenne comme leur bien propre et un conflit avec les Lombards.

L' ost partit donc en 754 vers la Lombardie et vers Ravenne et les "Etats du Pape " s'agrandirent de manière sensible. Il fallut revenir en 756 avec des légistes car tout n'avait pas été réglé. Finalement le pape devint Chef d'Etat et Pépin quasiment son égal sur le plan temporel. La chrétienté disposaient de deux colonnes fortes pour l'édification de la cité de Dieu.

Pour autant, la vision politique de Pépin ne s'arrêta pas là. Comme les mérovingiens et ses prédécesseurs, il s'inquiétera du voisinage des Saxons. Le martyre de Saint Boniface et de plusieurs clercs en plein huitième siècle à Mayence en 754, n'était plus un crime envers la foi mais bien un crime envers la civilisation. Pépin préparera la solution finale de ce problème en commençant l'édification d'un palais à Aix la Chapelle .

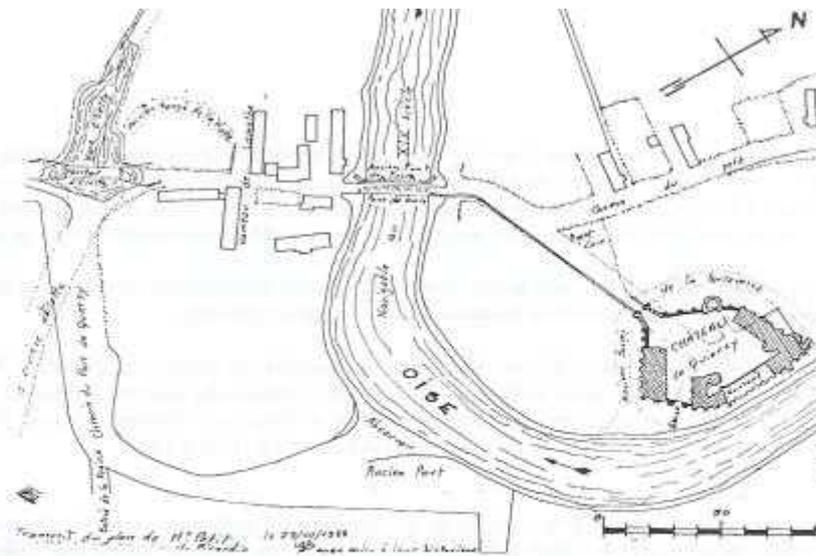
Charlemagne dont l'enfance et l'adolescence seront heureuses, sans contraintes excessives de son père et de sa mère, trouvera un chemin tout tracé avec des repères solides. Il le suivra fidèlement tout en regrettant toute sa vie, de ne pas avoir été aussi assidu à l'école que son père.

On sait ce qu'il en advint par la suite pour tous les enfants d'Europe.

Pépin le Bref fut enterré à Saint Denis, où le rejoindra Berthe. Parmi les œuvres de son existence, il en est une qui, au regard de l'Histoire, a une dimension primordiale.

Pépin le Bref, en effet, inventa aussi les brèves. C'est lui qui instituera les Annales, qui enregistreront par écrit, les faits et gestes du roi. Le modèle donné sera recopié par les abbayes et les principales fermes, terres de fisc et villes du royaume. Ce n'était pas encore l'Etat Civil mais la France prenait date dans l'histoire du monde.

Clovis était passé du monde de l'oral à celui des lois écrites. Grâce à Pépin, la France rentrait dans celui de la culture et de l'histoire, prenant par là même le chef de filat d'une Europe des lumières.



Quierzy, derniers vestiges de la principale villa carolingienne. Charles Martel y est mort, Pépin le Bref y passa la majeure partie de sa vie, Charlemagne y est très certainement né.



▲ *Bâtiment du prieuré qui existait encore après la guerre de 1914. Il a été démolé par son propriétaire depuis.*



▲ *Porte du prieuré.*

◀ *La tour Roland.*

Saint Gengoul et Sainte Hunégonde, Joyeuse et Durandal .

Tout était déjà tracé sur la terre et dans le ciel, lorsque Pépin le Bref fut rappelé à Dieu. Jérôme, son frère, tenait le Vermandois ; le domaine des Francs nichait entre des frontières sûres et reconnues, les alliances avec la papauté étaient scellées.

Le monde chrétien avait reçu la grande majorité de ses saints et ceux ci avaient trouvé des emplois à durées éternelles. Surtout l'éducation des enfants venait de marquer une timide avancée, témoignant d'une modification plus profonde, voire révolutionnaire : la famille chrétienne modelait la nouvelle société.

Le couple de Berthe et de Pépin en donne une preuve éclairante. Les clercs se conformaient depuis le synode de Tours à cette contrainte, avec profit pour l'Eglise mais il manquait à cette organisation sociale un saint patron défenseur des mariages chrétiens_ ratés.

Pour la défense de l'institution, il fallait au ciel un avocat qui puisse plaider. Grâce à Gengoul, qui fut un vaillant compagnon d'armes de Pépin le Bref, ce sera chose faite. Trahi et trompé autant qu'on peut l'être par une femme volage et pire, il se conduira en époux chrétien , dévoilant enfin au monde ce qu'il fallait faire dans cette situation embarrassante : comment démontrer la faute d'une femme qui n'avoue pas (le test de l'eau tiède qui a été remplacé depuis par d'autres tests plus fiables) , comment traiter la pécheresse (réclusion à vie au couvent, moyen d'exécution dont la disparition a largement contribué à l' affaiblissement de l'institution) ! La réponse est enfin livrée aux victimes de ce sacrement .

Saint Gengoul, cocu éternel originaire de Varennes et d'Avallon, mérite beaucoup plus que nos prières. Nous lui devons notre admiration pour lui-même et pour sa cause. Sans lui, ni l'Afrique, ni l'Asie, ni l'Amérique n'atteindront le degré culturel de notre région du monde .

Avec Joyeuse et Durandal qui ont très certainement été fondues dans les forges de nos villages, il va solenniser la force de nos institutions. Celles ci dureront inébranlables pendant plus d'un millénaire, assureront l'absolue suprématie d'une civilisation qui depuis le divorce et Malraux sait qu'elle aussi est mortelle.

La relation dans ce mémorial de la vie de Saint Gengoul ferme ce huitième siècle qui fut l'un des âges d'or de la contrée en insistant sur le très long cheminement de cette institution singulière qu'est le mariage chrétien. Sainte Hunégonde, née à Lambay en Vermandois, qui deviendra abbesse de la grande abbaye de femmes d'Homblières, connue depuis déjà plusieurs siècles mérite aussi dans ce cadre d'être citée . Presque cent ans avant Gengoul, elle aussi sera aimé d'un homme qui voudra être son époux mais pour des raisons de vocation, elle choisira "l'habit" et la virginité. Pour autant, Eudaïde, notre ancêtre l'aimera jusqu'à son dernier jour et comblera l'abbaye de présents et de dons.

En peu de temps, l'amour aura franchi deux étapes fondamentales de sa destinée : le remords et le regret. Ni l'un, ni l'autre ne faisaient obstacle à l'institution du mariage, celui ci prendra alors la place centrale que nous lui connaissons dans la vie intime de chaque être et de la société entière.

Dans ce monde où percent les premiers accents romanesques, chevaleresques et romantiques, Charles arrive comme un gaillard mal dégrossi qui aurait pu mal tourner si la voie n'avait pas été balisée par son père et l'exemple donné par sa mère.

Ce n'est que tardivement que ce batailleur et ce coureur de filles et de grands chemins cherchera à comprendre par lui même. La rencontre avec le sage Alcuin d'Angleterre, rencontré comme par fait de providence en Aquitaine, après le rude choc de Roncevaux, tranchera le règne très long pour l'époque (45 années) en deux périodes assez distinctes.

Dans la première Charles soumettra la monde : les Aquitains orgueilleux, les Saxons infidèles, les Lombards avides, les Bretons indépendantistes comme on fait plier la bête traquée à la chasse avec de l'intelligence, de la vivacité et de l'instinct.

Autour de lui, les historiens ont chiffré à quatre mille environ son armée de chevaliers. Bien sûr, c'est l'aristocratie de nos régions mais l'ascension sociale n'est pas un vain mot et le peuple fait corps derrière ses chefs. La légitimité du pouvoir ne se fonde pas encore sur des titres, la vaillance demeure le critère mais avec la condition nouvelle que celle ci ait une cause juste. Après Roncevaux et le début de la correspondance avec Alcuin, Charles sera tout aussi présent à cheval mais se fera lire à chaque repas des extraits de Saint Augustin. La science, l'aménagement de ses châteaux, la construction du canal Rhin/Danube, la justice, la musique romane, la prospérité de toutes ses possessions du Vermandois et d'ailleurs, constitueront autant de sujets d'intérêt pour cet être en construction permanente.

Une polémique d'historien porte sur la question de savoir si Charlemagne a véritablement désiré la consécration impériale et son titre d'Auguste. Derrière la confrontation d'idées, l'analyse cherche à mieux cerner la personnalité de l'homme. Charles possède déjà une kyrielle de titres à son arrivée à Rome et la plus grande part a été gagnée par l'épée mais à Rome, il est Patrice des Romains presque par hérédité, son père n'avait-il pas été nommé patrice en même temps qu'il recevait l'onction royale conjointement avec ses fils ? Charlemagne n'a pas de maître mais il comprend la prodigieuse situation que lui a léguée le Bref. La couronne impériale ne l'intéresse nullement sauf si ses fils sont associés à l'évènement, comme il le fut avec son père.

Charles ne demande pas les honneurs, il revendique la charge pour lui et ses descendants, il accepte les signes du pouvoir pour l'exercer, pas pour s'en parer. Le sens de la famille, de la lignée et de la justice historique transcende complètement la satisfaction de la promotion .

Notre empereur s'affirme déjà comme un capétien et pourtant il vit comme un Franc. A cause de sa vigueur, il faudra restaurer dans les annales le terme de concubine, dont la connotation latine était très mal vue et qui s'ajoutera à celui de femme, épouse, compagne.

Beaucoup de filles du pays plairont à ce gaillard. Il aimera moins, semble-t-il, les intellectuelles et les ambitieuses de haute naissance mais succombera, en fait, facilement à toutes les belles.

Il résistera pourtant aux tentations de " l'affaire du siècle", qui sait le "coup du millénaire " : l'impératrice de Byzance : Irène .

Les avantages de la réunification de l'Empire romain surpassaient toute comparaison et la voluptueuse impératrice avait en plus tous les charmes de la persuasion. Charles ne joindra ni l'utile, ni l'agréable car il est trop fils de paysan de chez nous. Il n'aime pas les grandes villes et surtout cette alliance risque de diluer son pouvoir, celui de sa parentèle et celui de ses propres enfants. Un tien vaut mieux que deux tu l'auras !

Car d'avoir galéré en chevauchées éperdues de Saragosse à Cologne et de Utrecht à Rome, Charles sait mieux que personne que l'on ne connaît pas ce que la main n'atteint pas. Dans la réticence à gravir la dernière marche de la consécration humaine, l'empreinte de la personnalité est la plus forte.

Les vrais raisons du refus du voyage à Constantinople restent parmi les grands mystères de l'histoire. Considérée, de notre point de vue régionaliste et avec le recul de 12 siècles, la décision de Charlemagne conforta la prospérité de notre Europe neustrienne et austrasienne et lui assura un développement réel pendant un demi millénaire, à " l'abri de frontières sûres et reconnues ". Et pourtant l'excès de nationalisme étroit qui va en résulter anéantira nos villes avec une violence bien pire que celles des pirates barbaresques qui seraient devenus nos amis si Charles l'avait voulu !

De cette heure aussi, le destin de notre pays se trouvera marqué. En choisissant la sécurité et le repliement, Charlemagne pouvait-il imaginer que la région qu'il adorait parcourir derrière le cerf traqué serait anéantie par la mitraille, la bêtise et la petitesse de l'esprit humain ?

Grâce lui soit cependant rendue, lui qui " inventa l'école ", l'écriture caroline, et fit des dons importants pour la construction de la première basilique de Saint Quentin. Il nomma plusieurs membres de sa famille sur notre bonne terre à fisc et son sang circule encore dans nombre d'habitants de la région.

Les premiers Seigneurs Abbés du Vermandois.

Avec Clovis, les saints, Pépin le Bref, Bertrade et Charlemagne, notre terroir occupait une position centrale non seulement sur la carte. Cette particularité ne va pas cesser tout à coup brutalement . Toutefois, le nombre de personnages va brutalement s'accroître. Le paysan qui sème, fauche dans un état de semi-esclavage sera toujours aussi obscur qu'avant. Le forgeron comme le clerc va commencer à sortir le soir mais ses interventions hors de son atelier sont toujours rares et intermittentes. Par contre, arrivent sur la scène les parents, cousins, amis de sang royal. Ils vont l'occuper jusqu' à la Révolution française et même après. Notre récit va donc, par la force des

choses, devenir encore plus incomplet, schématique et arbitraire. Mais aussi plus critique car s'il reste encore beaucoup à bâtir, tout semble prêt pour l'accomplissement . Par contre, rien ne s'aperçoit encore des facteurs de mort et de destruction qui vont sourdre des enfers pendant les temps nouveaux et qu'il nous faudra découvrir .

Jérôme, fils de Charles Martel, avait reçu le titre et les revenus de l'église de Saint- Quentin en 741. Sa position sociale était d'être abbé-comte ou inversement. Qu' importe le titre, il figurait parmi les oncles de Charlemagne et le jeune Charles chevauchera sans aucune crainte sur tous ses domaines. Les meilleurs cavaliers et compagnons de la région rejoignirent naturellement la troupe des quatre mille hommes qui soumettront l'Occident . Jérôme figurera au premier rang lors du couronnement royal à Noyon , le 9 octobre 768 . Il décède en 771 et ses fonctions sont confiées à Guintard et à Fulrad. Guintard est un preux que Charlemagne récompense par le titre de comte. Fulrad est un fils de Jérôme qui hérite du titre d'abbé et donc de la trésorerie du fief.

Guintard sera présent à Quierzy en hiver 775 lorsque Charlemagne va décider la soumission des Saxons. Il participa certainement aussi à la campagne.

Fulrad lui sera le bâtisseur de la première basilique , l'église construite par saint Eloi ayant été incorporée dans un monastère qui assurait la garde du saint lieu de pèlerinage, derrière des murs épais. La récupération des offrandes des pèlerins passait par la construction d'un édifice plus grand. Très généreusement aidé par Charlemagne et ses fils , la basilique fut édifée de 813 à 826. En 835, Hugues, successeur de Fulrad et fils naturel de Charlemagne, procédera au transfert des reliques de saint Quentin dans une crypte sous l'abside . Plus tard, d'autres ossements viendront les rejoindre. La basilique sera dès lors le centre de la vie régionale et la pompe à finance de la famille comtale.

Cette famille directement issue des pipinnides sera une des plus importantes de France et règnera sur la région jusqu'à Philippe Auguste. Ce personnage très particulier de notre histoire nationale et dont on se plaît à répéter qu'il a fait la France avait pour parrain le comte du Vermandois. Dès qu'il le put, il annexa la maison de son parrain à la sienne, il avait de gros besoins d'argent vers le milieu du 13ème siècle. La contrée fut donc quasiment autonome pendant quatre siècles. Malgré les normands, la grande peur de l'an mil, la peste et quelques tremblements de terre, l'époque fut un âge d'or pour nos concitoyens mais aussi pour l'Europe entière. Lorsqu'au quatorzième siècle, l'usage se répandra d'écrire les " riches heures " des châteaux, l'époque bénie sera déjà révolue et l' écriture évoquera avec nostalgie un temps irrémédiablement passé.

Sous les seigneurs du Vermandois pousseront de terre : la basilique gothique de Saint-Quentin, le château de Péronne, le fort de Ham, le château de Coucy, les abbayes et tous nos villages. Derrière cette profusion de pierres et de clochers, il faut citer aussi les progrès de l'agriculture sans lesquels rien de durable ne serait possible.

Il faut donc relater la généalogie de cette puissante famille, d'abord parce qu' aucune pensée n'est accordée à sa mémoire dans nos institutions et dans les cours d'école et d'histoire et ensuite parce qu'elle vécut ce que vécutent tous les habitants de ces siècles.

Une opinion commune aujourd'hui divise la société française en favorisés et défavorisés depuis toujours, sans aucune nuance, ni graduation, ni explication. En suivant l'histoire d'une famille, cette dichotomie paraîtra beaucoup moins véridique.

Les députés du peuple d'aujourd'hui vivent-ils de façon aussi proches de la terre et de ses habitants ?

Avec deux siècles de mandats et des moyens incroyablement plus développés, leur bilan et les fruits de leurs actions ne supportent pas la comparaison ; les comtes du Vermandois méritent bien notre estime.

Charlemagne qui laissait une importante progéniture mit en selle Louis le débonnaire ou le pieux avec le titre d'empereur, Carloman qui ne vivra guère avec le titre de roi de France, Pépin, le bossu comme roi d'Italie où il ne séjournera guère , Hugues étant abbé du Vermandois, principal notaire du royaume et premier conseiller de l'empereur. Mais les vies sont courtes en cette époque, Hugues décédera et le titre d'abbé sera donné à un petit fils de Louis le pieux dont la mère Gisla a épousé le Comte de Frioul : Adélarde.

Celui-ci continuera l'œuvre et fera déposer le corps de Saint Cassien à la basilique en présence du nouvel empereur : Charles le chauve , son oncle . Celui ci était à Saint-Quentin en l'hiver 841.

Toujours entreprenant et au service de sa famille et du peuple, il proposa à Charles le Chauve, la création d'un Hôpital et en obtint bien sûr la concession. C'était en 853.

Quatre années plus tard, Charles repassa à la basilique et, conseillé par Adélarde, il rédigea un traité de Paix entre ses neveux. Mais les jalousies des enfants et la compétition vers les revenus va diviser l'empire . Adélarde meurt en 864 et une petite curée s'abat sur son domaine.

Louis le Débonnaire, fils choisi par Charlemagne, parmi son importante descendance, pour lui succéder n'avait pas eu la sagesse de son père ou son " incontinence" et n'eut que trois enfants, malheureusement de deux lits. Lothaire, l'aîné était fils d' Ermengarde et Louis le Germanique et Charles le Chauve de Judith, princesse de Bavière.

Charles qui était le plus germanique des trois frères obtint la Neustrie, agrandie de l'Aquitaine et de la Septimanie ; une France rabotée à l'Est par la Lotharinge.

Jeune et déjà roi, il se rapprocha d'Adélarde notre comte-abbé pour deux bonnes raisons : celui-ci était riche et solidement implanté dans son fief et surtout car Adélarde présentait la singularité d'être, tout à la fois, son neveu et son oncle par alliance (Charles épousa Ementrude, sœur d'Adélarde). Cette place particulière permet de comprendre que les abbés de Saint-Quentin furent, à compter de 844, tous laïcs et comtes en même temps.

Charles le Chauve passa fréquemment en Vermandois puisqu' il passa l'hiver 841 à Saint Quentin après la bataille de Fontenay où il avait affronté les troupes de Lothaire, son frère aîné.

En 857, il est là avec toute la cour, et, en séance solennelle, règle les conditions d'un traité de paix entre ses neveux , fils de Lothaire, et reçoit, peu après, Louis le Germanique, son frère.

La ville comprend déjà un monastère, un hôpital, une superbe collégiale et tout un petit peuple de marchands, pieds poudreux, Juifs, Syriens, forgerons et tisserands.

Toutes proches, les abbayes de Vermand, d'Homblières, d'Origny, de la Fère sont autant de pôles de développement intermédiaires vers d'autres centres , Corbie, Noyon, Soissons, Laon, Cambrai, Laon, Saint Riquier, Saint Denis.

Cette prospérité avait déjà été reconnue par un grand spécialiste de l'époque : Aron Rachid Calife de l'Espagne sarrasine où fleurissait à cette époque une société de tolérance judéo-islamique qui donnera le joyau qu'est le palais de Grenade et sauvera le savoir millénaire de l'Égypte et de l'Orient grâce aux juifs séfarades.

D'autres envieux ne se contentèrent pas de vouloir commercer, ils prirent des armes de fer, qu'un voisinage avec les peuples de haute Allemagne et de Thuringe leur avait permis de découvrir et de copier et de frêles barques effilées au nom effrayant : les drakkars. Les Vikings latinisés en Normands avaient vu Charlemagne exterminer 4000 païens saxons, proches cousins de leur peuple. Grands voyageurs, ils n'ignoraient pas les troubles qui commençaient à gagner l'Empire de Constantinople. L'Angleterre, très christianisée, n'avait pas été un obstacle à leurs incursions, bien au contraire. Ils décelèrent vite qu'une faille fragilisait la société chrétienne où le peuple commençait à s'étonner de la richesse du clergé. Un petit peuple primitif s'alliait spontanément à eux et des trahisons nombreuses firent croire aux envahisseurs qu' ils étaient attendus.

Les invasions des Normands préfigurent les guerres modernes: pénétrations lointaines, brèves avec destructions exemplaires et pillages systématiques. Par le chenal de la Somme, Péronne, Vermand, Saint Quentin furent pillées en 851, puis en 859. La Basilique de Fulrad, achevée 59 ans auparavant avec les subsides de Charlemagne, brûla comme pratiquement tout le pays.

Charles qui réside très fréquemment à Quierzy est directement atteint dans sa chair, car il assiste , en parti impuissant, à ces incursions. Sa fille Judith est mariée au roi d'Angleterre du Sud, lui aussi, sous la pression des nordiques, enfin son frère Louis le Germanique profite de toutes ces occasions pour aider les Normands, liquer les victimes des pillards contre le roi.

Le 21 mars 858, alors que les Normands menacent pour la seconde fois, les vassaux de Charles le lâchent et Quierzy n'offre plus de défenses suffisantes.

Ne pouvant compter sur l'aide des troupes de Louis, prudemment Charles file au delà de Reims sur les terres de Bourgogne . Louis le Germanique veut profiter de la situation et invite les évêques et comtes-abbés à Reims. Ceux ci, qui s'étaient déjà réunis à Quierzy en 849 et avaient apprécié la sagesse de Charles se méfient et se réunissent sous la crose de Immon, évêque de Noyon et d'Hincmar, archevêque de Reims et sous la protection d'Adélarde à Quierzy.

De là, ils adressent une lettre à Louis le Germanique, l'engageant à respecter les droits et propriétés de l'Eglise . Déjà l'Eglise de France sait que sa cousine germanique courbe l'échine devant le pouvoir temporel et les Rémois savent déjà que l'Allemand n' a pas que des intentions pures. Hincmar soulèvera la population contre les troupes de Louis, et rejeté par le clergé, Louis préférera la retraite. Charles le Chauve put ainsi rentrer dans ses États. En voisin, il apprendra l' assassinat de l'évêque de Noyon : Immon et la destruction de la collégiale de Saint Quentin . pensant qu' un arrangement avec son frère suffirait à contrer le péril, il se rendra en 865 à Cologne.

Les deux frères sont de bonne composition et s'accordent sur un modus vivendi, sans obligation militaire.

De retour à Quierzy, Charles constate l'appauvrissement du pays consécutif aux pillages des Normands. Naïvement, comme de multiples souverains après lui, il prendra une ordonnance dont l'histoire produisit de nombreux fac-similés. Il sera défendu, avec des sanctions dûment prévues, de refuser une bonne monnaie.

Que des citoyens aussi raisonnables que nous-mêmes en viennent à refuser de la bonne monnaie relève de l'énigme !

Quelque part pourtant, un problème devait se poser sur la valeur de l'argent !

La situation ne manque pas d'inquiéter Charles le Chauve et son gouvernement.

Le 4 Janvier 873, toujours à Quierzy, il signe douze capitulaires contre les voleurs, les malfaiteurs et les traîtres. Il fait encore une donation à l'Abbaye de Chelles où sa fille Hermentrude est abbesse, puis part pour Rome. La mort de son frère Lothaire et le fait qu'il ait avec Adélarde réglé le conflit entre les deux fils du Lorrain, lui valent le mérite de recevoir la consécration impériale. Il la reçoit en 876 à Rome des mains de Jean VII, pape d'une époque obscure.

De retour à Quierzy en 877, il convoque l'Ost . Mais ,malgré la distinction suprême d'empereur unique puisque Louis le germanique est décédé, il n'arrive pas à organiser une véritable armée qui irait combattre pas très loin de ses bases : en Italie où les Vikings arrivent.

Une armée, ce ne sont que des hommes et pour faire marcher des soldats, le titre d'empereur ne suffit plus, il faut des gages et des concessions. Le capitulaire de Quierzy de 877 organisa dans ses 33 articles, sans vraiment le vouloir, un monde qui dura mille ans. Les seigneurs qui possédaient des terres par tenure précaire et donc des revenus acceptèrent de combattre qu'à la condition que ces propriétés leur soient reconnues toute la vie durant, si l'engagement féodal est respecté, et passera aux héritiers des deux signataires. Les biens de l'église feront l'objet du même traitement mais comme le clergé n'est pas tenu de combattre, ceux ci seront garants des biens des seigneurs en campagne. La féodalité naîtra, ainsi, sur les bords de l'Oise et avec elle la noblesse et les généalogies. Car il faut pouvoir concurrencer l'ancien et le nouveau testament. Pour être propriétaire de la terre promise, il faudra justifier ses ascendants par preuve irréfutable et ce depuis la date de 877.

Peu avant cette date phare, Adélarde mourut. Charles le Chauve avait marié sa fille Judith au roi d'Angleterre mais ces rois-là ne conviendront que rarement aux princesses françaises. Judith tomba-t-elle amoureuse ou fut-elle enlevée par le romantique Baudouin des Flandres ?

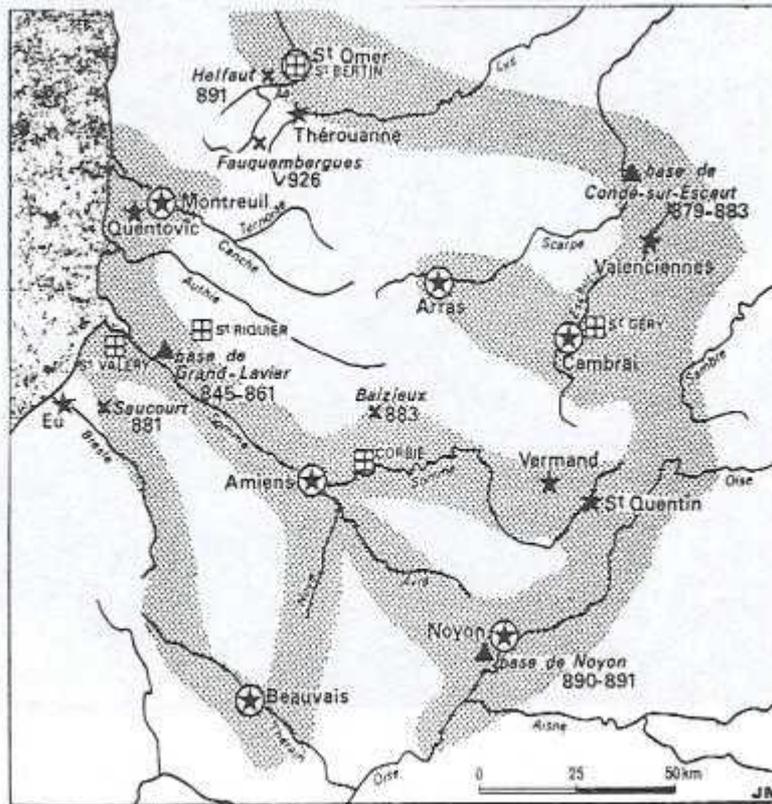
Le roman d'amour ne fut pas si anodin que cela puisque Charles fut très courroucé par cette aventure et il fallut l'intervention du pape pour autoriser le mariage avec Baudouin.

A ce gendre forcé, Charles donna le Vermandois.

Charles le Chauve régna donc de 840 à 880 en véritable ami et protecteur de notre province. A plusieurs occasions, il est relaté la cordialité des ambassades avec l'empire musulman. Le monde ne semble subir que la violence des Normands et Charles va organiser une défense solide qui durera mille ans.

Charles, dont la vie fut plutôt paisible, n'eut pourtant pas une mort banale. Son décès fut, en effet, imputé à son médecin, Sedécias, " juif de nation", qui l'aurait empoisonné . Le diagnostic du décès, partout escamoté, se réfugie derrière cette caricature d'explication, comme s'il s'était agi d'un complot ; le même qui avait sacrifié le Christ, le Mossad aurait tiré les ficelles !

De ce fait historique, nous ne retiendrons pour notre part que le fait que la communauté juive existait déjà sur notre périmètre comme l'atteste les rues des Juifs et l'histoire des quelques familles de cette confession de Saint Quentin et d'ailleurs.



- ★ ville attaquée par les Normands
 - ⊞ abbaye attaquée par les Normands
 - nouvelles murailles
 - ▲ camps
 - ✕ combats
 - ▨ zone de passage des Normands
- 891 date du combat ou de l'occupation des camps

19. LES NORMANDS EN PICARDIE

LES NORMANDS (ou Vikings) assiègent Paris défendu par le Comte Eude et l'Évêque Gozlin (886).



LES NORMANDS

Venus des pays scandinaves sur leurs « Drakars », grandes barques à voiles et à rames, les NORMANDS envahirent l'Europe. Ils remontent les fleuves, pillant et massacrant, et repartent chargés de butin

La motte féodale



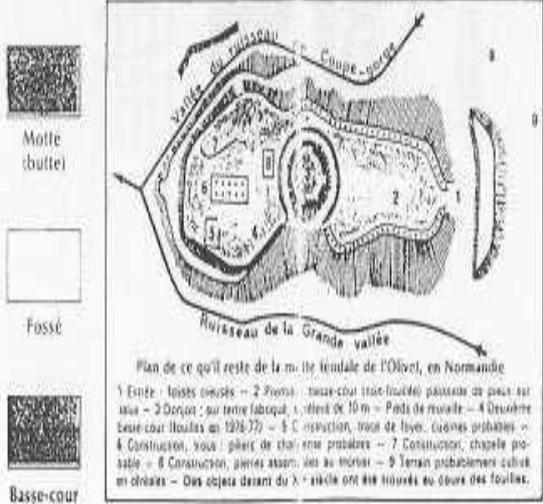
Les premières mottes sont apparues au IX^e siècle. La motte féodale comprenait :



- la butte de terre également appelée motte
- les fossés
- la basse-cour*
- la tour de bois ou donjon.

* Basse-cour : à ne pas confondre avec le sens du mot basse-cour aujourd'hui.

Croquis de la motte féodale de l'Olivet en Normandie



Les Comtes héréditaires .

Sédécias, le médecin suspect, volontairement ou non, frappait dans le dos la dynastie carolingienne. Charles le Chauve venait d'atteindre une position aussi élevée que celle de son grand père et avait organisé l' autodéfense de l'Occident. Sa disparition opportune redonnait force aux assaillants de l'extérieur et aux diviseurs de l'intérieur.

La succession entre les fils était mal emmanchée . Quant aux Normands, rien ne semblait vouloir les arrêter et le comble sera atteint lorsque les Normands pilleront Quierzy et Noyon en 891, détruisant pratiquement ce haut lieu de notre histoire nationale et organisant un repaire de banditisme à partir de ce site. Entre temps, Paris avait été assiégée en 885. Le péril durait depuis une trentaine d'années et arrivait à son paroxysme. En face, le pouvoir est entre les mains de Louis II dit le Bègue et son frère Louis III. Ils ne règneront véritablement que pendant 4 à 5 ans sans s'imposer mais laisseront un héritier de sang : Charles le Simple, fils du bègue. Les fils de Louis le Germanique, par contre, semblent plus vaillants mais face aux Normands, c'est bien Robert qui mérite le titre de fort. Robert est comte de Paris, son heure arrive.

Aux multiples incertitudes qui s'abattent sur la région se joint un appauvrissement généralisé et avec lui, diverses restructurations. Les fonctions d'abbé et de comte avaient déjà été abusivement fondues par souci d'économie et de finances publiques. L'affectation des fonds importait plus que leur origine et le monarque veillait au grain.

Lorsqu' après la mort d'Abélard, Charles confia le comté du Vermandois à Baudouin, mari de sa fille Judith, il en confiait les bénéfices mais la propriété restait à cette lignée de Pépin, roi d'Italie dont Abélard n'était qu'un représentant mandataire. Les revenus de Saint-Quentin dont le nom venait de remplacer celui d'Augusta dans les textes officiels seront encore acquis à Thierry, le fils de Baudouin mais celui ci mourut en 8èsans descendant. Le comté du Vermandois, Péronne, Ham, Saint-Quentin, Athies ravagé par les Normands, n'était plus le pactole qu'il n'avait cessé d'être. C'est pourquoi, il fallut, sous l'éclairage du capitulaire de Quierzy, retrouver les comtes héréditaires qui pouvaient se prévaloir de droit sur le comté.

Abélard avait caché la forêt et Louis le Débonnaire avait, de fait, favorisé son neveu italien au lieu et place du fils de son Pépin. Car c'est bien Pépin qui avait hérité du titre . Bernard son fils, roi d'Italie, complota contre son oncle Louis le Débonnaire, pensant obtenir la place. Le châtimement du complot respecta les anciennes coutumes franques et Bernard eut les yeux crevés. Trois jours après, il en mourut et Pépin, son fils, héritait de ses biens . Celui ci ne sera plus roi d'Italie mais, de plein droit, dès l'an 818, seigneur de Péronne et Saint-Quentin. Situation paradoxale, puisque pendant tout ce temps, Abélard sera la cheville ouvrière du pouvoir de Louis et de Charles le Chauve. Ce n'est qu' en 886, à la suite du décès de Thierry, que Pépin , arrière petit-fils de Charlemagne récupérera son comté ou du moins ce qu'il en restait.

L'héritage avait beaucoup souffert mais Saint-Quentin avec ses dix paroisses, les abbayes et tous les " fèvres " de la région (nom des forgerons en langue d' oïl) n'était pas " a quia ". Les comtes du Vermandois retrouveront vite une place centrale sur l'échiquier et pour longtemps maintenant que le capitulaire de Quierzy a rendu impossible les falsifications et captations abusives.

Pépin de 886 à 892 fut donc Comte du Vermandois et associa son fils Herbert à son gouvernement. Le père avait plutôt combattu Eudes , le comte de Paris. Le fils fut l'allié du frère d'Eudes, Robert le Fort dont il épousa une fille et fut, plus tard le beau-père de Robert 1er, qui épousa Béatrice , sa cousine donc.

Dès cette entrée en matière, le pont entre Carolingiens et Capétiens éclaire le siècle à venir. La famille d'Herbert a un lointain contentieux avec les descendants de Louis le Débonnaire et, de plus, a besoin de fonds pour reconstruire les terres dévastées. Une alliance avec les Capétiens va se faire progressivement.

Les derniers Carolingiens, issus de Louis le Débonnaire, n' inspirent guère confiance. Charles le Gros que les seigneurs français vont chercher en Germanie puisque Charles le Chauve n'a plus de descendance passe un marché de traître avec les Normands. Pour 10000 pièces d'argent, ceux ci acceptent d'aller s'amuser ailleurs, vers la Bourgogne sans pour autant se plier aux règles de l'hospitalité. Les seigneurs sont furieux et, à la diète de Ribur, en 887, Charles le Gros est démis. L'ancienne division entre Neustrie, Lotharingie, Germanie revient à l'ordre du jour. Eudes, vaillant défenseur de Paris devient le roi officieux de Neustrie à l'époque où Pépin d'Italie recouvra son comté du Vermandois. Repousser les Normands était devenu plus dur depuis que Charles le Gros avait traité avec eux.

Lorsque Charles le Simple retrouva le titre de roi de Neustrie en 898, ce fut un combat de tranchées. Herbert Ier du Vermandois, allié à Robert le Fort, frère de Eudes, partit en campagne contre le Comte de Flandre et Raoul de Cambrai qui soutenaient Charles le Simple. Mais ces derniers reprennent, avec l'aide des Normands, Saint-Quentin et Péronne en 897.

Pour autant, Herbert, qui tua Raoul de Cambrai en combat près d'Origny, se rangera du côté de son cousin Charles le Simple pour son couronnement royal à Reims en 902. De cette allégeance, il récupérera le titre de comte-abbé de Saint-Quentin, ce qui était bien l'essentiel. Mais Herbert Ier est assassiné pour venger l'honneur des Cambrésiens. Herbert II lui succède et est marié à Hildebrande, une propre fille de Robert le Fort. Herbert a de grandes ambitions. Lorsque, par le traité de Saint Clair sur Epte, Charles le Simple confirme l'implantation des Normands, Herbert voit rouge. Son pays est hérissé de mottes féodales qu'il a fallu ériger contre ces païens venus d'ailleurs. En Allemagne, Ludwig IV l'enfant, dernier carolingien de la lignée germanique meurt en 912 et Herbert II voit son rival avancer encore d'un cran. Mais Herbert sait bien que tous les grands vassaux n'apprécient guère celui qui s'allie à la force brutale des Normands et se fait conseiller par Haganon, débauché de la pire espèce. La calomnie est largement entretenue par Robert le Fort, comte de Paris qui attend son heure. Ainsi en 920, Robert, duc de France, se fait nommer roi.

En 923, Charles le Simple, allié avec des Normands, affronte les Parisiens. Il est sévèrement battu mais croit en la solidarité du sang. Herbert du Vermandois lui est proche et a manifesté dans le passé des marques d'allégeance. Naïvement, Charles le Simple demandera et obtiendra de se réfugier dans le Vermandois. Herbert II attendait celui qu'il considérait comme son rival de toujours. Allait-il, celui qui était surnommé Anquetil, devenir roi ? N'était-il pas descendant en ligne directe de Charlemagne et Comte-Abbé d'une des régions centrales du Pays ? Tout alentour lui appartenait à l'exception de Laon, capitale mythique des Carolingiens !

Herbert, l'Outremer et Albert.

Jamais le Vermandois ne tenait autant son avenir entre ses doigts. En cette année 923, le dixième siècle de l'ère chrétienne était déjà entamé et pourtant la crainte de la fin des temps prévu par les millénaristes et Saint Jean semblait encore loin. Ce siècle est aussi un des mal aimés de l'histoire officielle. Il compte pour nous parmi les plus éminents. Même si les événements seront nombreux, ce sera un siècle de paix qui s'achèvera par la consécration des Capétiens. La providence et la sagesse des hommes avaient donné deux fers au feu de notre région de paysans et de forgerons. Les deux lignées les plus aptes au commandement figuraient à égale distance. Le bon choix, comme souvent, ne se dévoila pas le premier.

Herbert II tenait à sa merci Charles le Simple et le déplaça dans un premier temps de sa forteresse de Château-Thierry vers celle de Péronne qui est parvenue jusqu'à nous. Selon les usages, Herbert n'avait pas retenu la femme de Charles qui ira se réfugier dans sa famille anglaise emmenant son fils Louis qui nous reviendra avec le qualificatif d'outremer. Sa mère, qui répond au doux nom d'Ogive, est fille d'Edouard dit l'ancien, roi d'Angleterre.

La bataille de Soissons eut lieu en 923 et Herbert II gardera Charles jusqu'en 929.

Cette décennie fut un peu troublée. A Rome, le pape fera déterrer son prédécesseur pour le présenter en justice. Les monastères que Louis le débonnaire et saint Benoît d'Aniane avaient voulu unifier au concile d'Aix la Chapelle en 817, ne trouveront plus d'appuis solides. L'ordre de Cluny va donc naître avec la bénédiction du comte d'Aquitaine que l'ordre de succession et la richesse tiennent loin des troubles en revendiquant son indépendance avec le pouvoir temporel. C'était un affront sans pareil à l'Etat tel que nous le concevons aujourd'hui. Ce fut plus encore, car le bluff réussira plusieurs siècles !

Cette réalité historique nous oblige à gommer de notre analyse la conception de l'Etat et du pouvoir central, qui est la nôtre mais qui n'avait aucun sens en ces temps.

La liberté, la courtoisie et le respect étaient beaucoup plus forts qu'aujourd'hui et le monde occidental vivait fort bien sans Etat. Le monarque d'alors, Charles le Simple, était prisonnier ; son geôlier ne demandait qu'un peu de terre mais ne revendiquait ni honneur, ni pouvoir législatif.

L'histoire s'écrivait autour d'une compétition de familles en oubliant complètement que le monde prospérait et se construisait de solides mottes féodales et des bastides.

Il importait peu au petit peuple de savoir qu' Hugues, fils de Robert Ier, beau frère d' Herbert nomma Raoul, son autre beau-frère, comme seigneur de Laon pendant la captivité de Charles. Mais le seigneur de Laon est pour tous l' héritier impérial et nombreux seront les grands d' Aquitaine et de Normandie qui refuseront l'allégeance. Pour justifier son pouvoir usurpé, le roi est alors obligé d'affronter ceux qui s'opposent à sa reconnaissance. Ainsi, Raoul détruira encore l' aura carolingienne au profit de son commanditaire robertien. Herbert rigola moins quand Raoul reprit Péronne sans toutefois récupérer Charles le Simple. Pour contrer Raoul assis sur son promontoire de Laon, Herbert imagine de couper les arrières de son nouveau rival pas seulement en annexant Reims. Comme cette ville approvisionnait depuis l'antiquité le trésor impérial, Herbert intriguera avec des

Quentin et Péronne en 897. Pour autant, Herbert, qui tua Raoul de Cambrai en combat près d'Origny, se rangera du côté de son cousin Charles le Simple pour son couronnement royal à Reims en 902. De cette allégeance, il récupérera le titre de comte-abbé de Saint-Quentin, ce qui était bien l'essentiel. Mais Herbert Ier est assassiné pour venger l'honneur des Cambrésiens. Herbert II lui succède et est marié à Hildebrande, une propre fille de Robert le Fort. Herbert a de grandes ambitions. Lorsque, par le traité de Saint Clair sur Epte, Charles le Simple confirme l'implantation des Normands, Herbert voit rouge. Son pays est hérissé de mottes féodales qu'il a fallu ériger contre ces païens venus d'ailleurs. En Allemagne, Ludwig IV l'enfant, dernier carolingien de la lignée de Louis le Germanique meurt en 912 et Herbert II voit son rival avancer encore d'un cran. Mais Herbert sait bien que tous les grands vassaux n'apprécient guère celui qui s'allie à la force brutale des Normands et se fait conseiller par Haganon, débauché de la pire espèce. La calomnie est largement entretenue par Robert le Fort, comte de Paris qui attend son heure. Ainsi en 920, Robert, duc de France, se fait nommer roi.

En 923, Charles le Simple, allié avec des Normands, affronte les Parisiens. Il est sévèrement battu mais croit en la solidarité du sang. Herbert du Vermandois lui est proche et a manifesté dans le passé des marques d'allégeance. Naïvement, Charles le Simple demandera et obtiendra de se réfugier dans le Vermandois. Herbert II attendait celui qu'il considérait comme son rival de toujours. Allait-il, celui qui était surnommé Anquetil, devenir roi ? N'était-il pas descendant en ligne directe de Charlemagne et Comte-Abbé d'une des régions centrales du Pays ? Tout alentour lui appartenait à l'exception de Laon, capitale mythique des Carolingiens !

Herbert, l'Outremer et Albert.

Jamais le Vermandois ne tenait autant son avenir entre ses doigts. En cette année 923, le dixième siècle de l'ère chrétienne était déjà entamé et pourtant la crainte de la fin des temps prévu par les millénaristes et Saint Jean semblait encore loin. Ce siècle est aussi un des mal aimés de l'histoire officielle. Il compte pour nous parmi les plus éminents. Même si les événements seront nombreux, ce sera un siècle de paix qui s'achèvera par la consécration des Capétiens. La providence et la sagesse des hommes avaient donné deux fers au feu de notre région de paysans et de forgerons. Les deux lignées les plus aptes au commandement figuraient à égale distance. Le bon choix, comme souvent, ne se dévoila pas le premier.

Herbert II tenait à sa merci Charles le Simple et le déplaça dans un premier temps de sa forteresse de Château-Thierry vers celle de Péronne qui est parvenue jusqu'à nous. Selon les usages, Herbert n'avait pas retenu la femme de Charles qui ira se réfugier dans sa famille anglaise emmenant son fils Louis qui nous reviendra avec le qualificatif d'outremer. Sa mère, qui répond au doux nom d'Ogive, est fille d'Edouard dit l'ancien, roi d'Angleterre.

La bataille de Soissons eut lieu en 923 et Herbert II gardera Charles jusqu'en 929. Cette décennie fut un peu troublée. A Rome, le pape fera déterrer son prédécesseur pour le présenter en justice. Les monastères que Louis le débonnaire et saint Benoît d'Aniane avaient voulu unifier au concile d'Aix la Chapelle en 817, ne trouveront plus d'appuis solides. L'ordre de Cluny va donc naître avec la bénédiction du comte d'Aquitaine que l'ordre de succession et la richesse tiennent loin des troubles en revendiquant son indépendance avec le pouvoir temporel. C'était un affront sans pareil à l'Etat tel que nous le concevons aujourd'hui. Ce le fut plus encore, car le bluff réussira plusieurs siècles !

Cette réalité historique nous oblige à gommer de notre analyse la conception de l'Etat et du pouvoir central, qui est la nôtre mais qui n'avait aucun sens en ces temps.

La liberté, la courtoisie et le respect étaient beaucoup plus forts qu'aujourd'hui et le monde occidental vivait fort bien sans Etat. Le monarque d'alors, Charles le Simple, était prisonnier ; son geôlier ne demandait qu'un peu de terre mais ne revendiquait ni honneur, ni pouvoir législatif.

L'histoire s'écrivait autour d'une compétition de familles en oubliant complètement que le monde prospérait et se construisait de solides mottes féodales et des bastides.

Il importait peu au petit peuple de savoir qu' Hugues, fils de Robert Ier, beau frère d' Herbert nomma Raoul, son autre beau-frère, comme seigneur de Laon pendant la captivité de Charles. Mais le seigneur de Laon est pour tous l' héritier impérial et nombreux seront les grands d' Aquitaine et de Normandie qui refuseront l'allégeance. Pour justifier son pouvoir usurpé, le roi est alors obligé d'affronter ceux qui s'opposent à sa reconnaissance. Ainsi, Raoul détruira encore l' aura carolingienne au profit de son commanditaire robertien. Herbert rigola moins quand Raoul reprit Péronne sans toutefois récupérer Charles le Simple.

Pour contrer Raoul assis sur son promontoire de Laon, Herbert imagine de couper les arrières de son nouveau rival pas seulement en annexant Reims. Comme cette ville approvisionnait depuis l'antiquité le trésor impérial, Herbert intriguera avec des espèces, des chevaux, des terres et de nombreux cadeaux pour faire nommer son fils évêque de Reims. Tenant l'argent et la ville lige de l'empereur, Herbert pense que le fruit va lui tomber dans la main. Il ne pense pas à l'Empire mais seulement à la ville de Laon qu'il veut pour siège.

Herbert manquera, là, d'envergure car il aurait pu construire l'Europe qui n'attendait qu'un volontaire et s'aliènera : les Capétiens, c'est à dire la France pour de longs siècles, les Anglais, parents de Louis d'Outremer et l'Allemagne, laquelle trouvera dans l'évocation de l'Empire carolingien son unique ferment d'unité nationale.

Herbert a fait plus qu'incarner le Vermandois. Ses vellétés laisseront des empreintes durables sur le pays et ses habitants. Contrairement à François Mitterrand, il n'osera pas le coup d'Etat permanent et contrairement à Charles de Gaulle, il n'aura pas d'ambition pour la France et l'Europe.

Pourtant notre prince fut vraisemblablement aimé et soutenu par son peuple.

Ainsi, après la révolte des prélats contre la nomination abusive d'Hugues, le fils d'Herbert nommé archevêque de Reims à cinq ans, les seigneurs d'alentour entamèrent des repréailles en accaparant divers fiefs (dont Péronne et Saint- Quentin), les habitants ne tardèrent pas à se soulever et à réclamer le retour de leur compatriote.

Mais Raoul et Hugues le Robertien sont encore les plus forts et Herbert perd l'espoir de prendre le funiculaire qui monte à la vieille cité laonnoise.

Il reprend Charles le Simple sous le bras et le conduit chez Guillaume Longue Epée, le Normand. Celui ci sait que c'est Charles qui a signé le traité de Saint Clair sur Epte et a donc permis l'installation des Vikings. Guillaume se jette aux pieds de Charles et lui rend hommage. Herbert calcule que Raoul et Hugues le Grand vont suivre et tous unanimes reconnaître son droit sur la capitale, Laon.

Raoul et Herbert se réconcilient donc pour la façade mais Raoul ne cède rien sur Laon. Herbert n' a que la parade de remettre Charles le simple en résidence surveillée. Raoul pour équilibrer les pouvoirs, enlève Albert, le propre fils d'Herbert.

La situation arrivait à une impasse que la providence compliqua encore. Raoul vint à décéder. Hugues le Capétien se retrouvait aux avant-postes alors qu'il se voulait " en réserve de la République", voilà pourquoi il rappela Louis d'Outremer, seul carolingien de sang plus pur qu'Herbert.

Ce Louis venu d'ailleurs récupère vite l'allégeance des Normands, sans hésitation, sans p't êt ben qu' oui ou pt'êt ben qu'non. Puis, le pape Etienne se range sous sa bannière, le clergé anglais et une bonne part du clergé allemand le soutient. Le sire de Coucy et l'évêque de Reims firent une fois de plus la différence et Louis vint s'installer ouvertement à Laon en 937.

Déception cruelle pour Herbert mais désappointement également pour Hugues qui recule d'une case. D'autant que Louis d'Outremer devenu Louis IV a appelé au secours la marine anglaise qui désole les côtes.

Se profile alors sur l'avant-scène, le vernissage de la première guerre mondiale.

Hugues le Parisien se rabiboche avec le Vermandois, les Normands se joignent à lui, Arnould de Flandre aussi, surtout il épouse une fille d'Othon 1er dit " le grand" fils d'Henri l'Oiseleur et tous font allégeance au Germanique.

En face, Louis IV reçoit l'appui des ducs de Lorraine, Comte de Cambrai, Comte de Verdun et de Hollande et tient superbement Laon. Qui osera donc débloquent cet imbroglio qu'Herbert n'avait pas imaginé et sans doute pas souhaité ?

D'autant que les alliances n'évitent pas certains couacs. Guillaume Longue- Epée (objet sans doute volé chez nous lors d'un raid) est amené à en découdre avec Arnould de Flandre sur les rives de la Somme par simple saute d'humeur puisque l'un et l'autre étaient là pour signer un traité de paix.

Autre couac, Louis IV meurt lors d'une chasse au loup dans le massif du Chemin des Dames à 33 ans. Nous sommes en 942 et Hugues, comte de Paris, laisse son fils Lothaire accéder à la fonction d'empereur avec pour terre de fisc, le plateau inculte de Laon.

Puis Herbert du Vermandois meurt en 943. Il a placé ses enfants en flancs gardes ; Robert est comte de Troyes, Eudes, comte d'Amiens, Herbert, comte de Meaux, sa fille a épousé Thibault qui verrouille la route de Reims à

Laon au niveau de Montaigny. Hugues, certes n'est plus archevêque de Reims. Pour lui succéder : Albert 1er, l'otage de Hugues de Paris.

La mort de Hugues se devait d'être exploitée par l'un ou l'autre camp et donna deux versions.

Flodoard relata qu'Herbert décéda paisiblement à Saint-Quentin, entouré de ses enfants et enterré à Notre Dame de Labon .

Selon une autre version, il fut pendu sur ordre de Louis IV au mont Fendu, toujours nommé mont Herbert.

Louis IV était mort depuis un an, rendant cette relation un peu suspecte. Ce que la légende rajouta fut imaginé pour discréditer la mémoire du comte.

Le roi aurait, selon cette historiette, tenu conseil à Laon, en présence du comte.

- "Quelle peine doit-on infliger au sujet qui, traître à son souverain, a fini par lui ôter la vie ? Herbert, de bon conseil, prôna la potence.

- " C'est ton arrêt de mort !" dit alors le roi à Herbert qui le fit attacher aux fourches patibulaires ! Aux minutes de son agonie, Herbert aurait dit:

- "Nous étions douze qui trahîmes le roi Charles !"

L'anecdote de l'arroseur arrosé fut reproduite, à maintes reprises, dans presque tous les récits féodaux. C' était une clef de voûte de la justice féodale et un récit obligé des classiques médiévaux. Sans trop polémiquer sur les circonstances réelles de la mort de Herbert, constatons la contribution intéressante de la région dans le fondement de la culture européenne.

A ce récit, il faut bien sûr rapprocher les décisions du synode de Charroux en 989, quarante six années après Herbert.

Il y fut institué : la Paix de Dieu , interdiction de combattre du mercredi soir au lundi matin, les quatre semaines de l'Avent, les quarante jours de carême, pendant toutes les grandes fêtes, interdiction de toucher aux biens de l'Eglise, aux clercs, aux pauvres, aux moines non armés, aux paysans, aux ustensiles de labour et aux récoltes.

Quelques jours avant ce sommet de notre civilisation, Albert 1er, fils de Herbert, mourut. Abbé laïc de Saint Quentin et tenant le premier rang des abbés de France, notre sire eût été fier des actes du synode. Sa vie entière traça la voie vers ces mesures de paix et d'humanité et lui valut le titre d'Albert le Pieux.

Deux années auparavant, Hugues Capet, fils de Hugues le Grand et cousin par alliance de Albert avait obtenu l'onction royale entre Soissons et Noyon avec l'allégeance du comte du Vermandois.

Herbert avait été un fomenteur de troubles en une époque troublée. Albert construira la paix d'une période heureuse. Il ne peut pas être dit que l'histoire se soit faite sans les hommes et que le monde ait vécu à l'écart de notre propre destinée.

Le Vermandois était au cœur du monde, comme depuis toujours, pour le meilleur à venir et le pire sans cesse réalisé.

Albert avait été longtemps l'otage de Hugues le Grand et avait rencontré, en maintes occasions Raoul que son père jalousait. Quand Raoul mourut, l'opinion accusa Herbert de sa mort. La médecine scientifique était encore dans les limbes et rien n'était aussi impensable qu'une mort naturelle.

Le Vermandois paya, à nouveau, des droits de succession. Avant Albert et justifiant son retour; Raoul de Gouy, fils de Raoul pénétra jusqu'à Homblières et à Saint-Quentin qu'il pillait et désola. Albert 1er, parce que c'était l'esprit de Quierzy, récupérait l'héritage mais sans possibilité de bénéfice d'inventaire. La renommée du pays comme sa richesse était fortement entamée, l'honneur ne laissait pas le choix, il fallait toujours tenir.

Après deux seigneurs turbulents plutôt que méchants et inconscients, Albert sera le Pieux. Il rendit au chapitre de Saint-Quentin ses droits et revenus, installa les reliques de saint Prix, évêque de Clermont, en son château, puis fonda une abbaye dite de Saint-Prix à Rocourt. Il garda le titre d'Abbé-Comte et le statut laïc mais plutôt que de suivre les seigneurs germaniques qui chercheront à capter les biens du clergé, il patronnera l' élection, par ses pairs clercs, d'un doyen, responsable de l' Ordre avec la magnitude de sens que ce mot prendra dans les ordres religieux.

En 948, il restaurera l'abbaye d'Homblières en la confiant aux bénédictins qui vinrent remplacer les religieuses établies là depuis 3 siècles.

Vers 960, Albert fut un innovateur, il mérite toute notre affection à ce titre, en accordant une Charte aux habitants de Saint Quentin, qui sera presque sans précédent dans l'histoire.

Cette charte traversera l'histoire comme la lignée des doyens de Saint- Quentin.

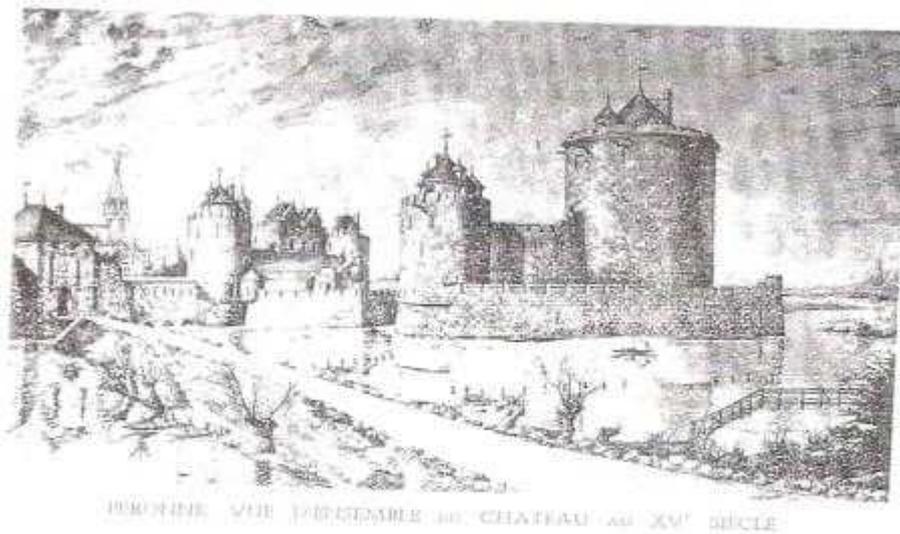
Les modernistes et même beaucoup de chrétiens progressistes rangent ces objets à l'étagère des reliques. Ce faisant, ils se déconsidèrent d'entrée en manquant de respect :

- Un doyen qui occupe cette fonction depuis mille ans a nécessairement plus d'expérience qu'une vedette du Top cinquante,
- Un écrit qui stipulait, il y a plus de mille ans, que les habitants de la commune ont la liberté de leurs personnes et de leurs biens, porte témoignage que nos lointains ancêtres connaissaient déjà le sens de ces mots et en avaient une perception plus opérationnelle et concrète que nous -mêmes.

Albert le Pieux mourut en 987. Nulle statue ne l'honore et aucun instituteur n'évoquerait son nom auprès des enfants de la contrée qui recherchent désespérément comme tous les jeunes en formation des modèles à suivre et des exemples à imiter.

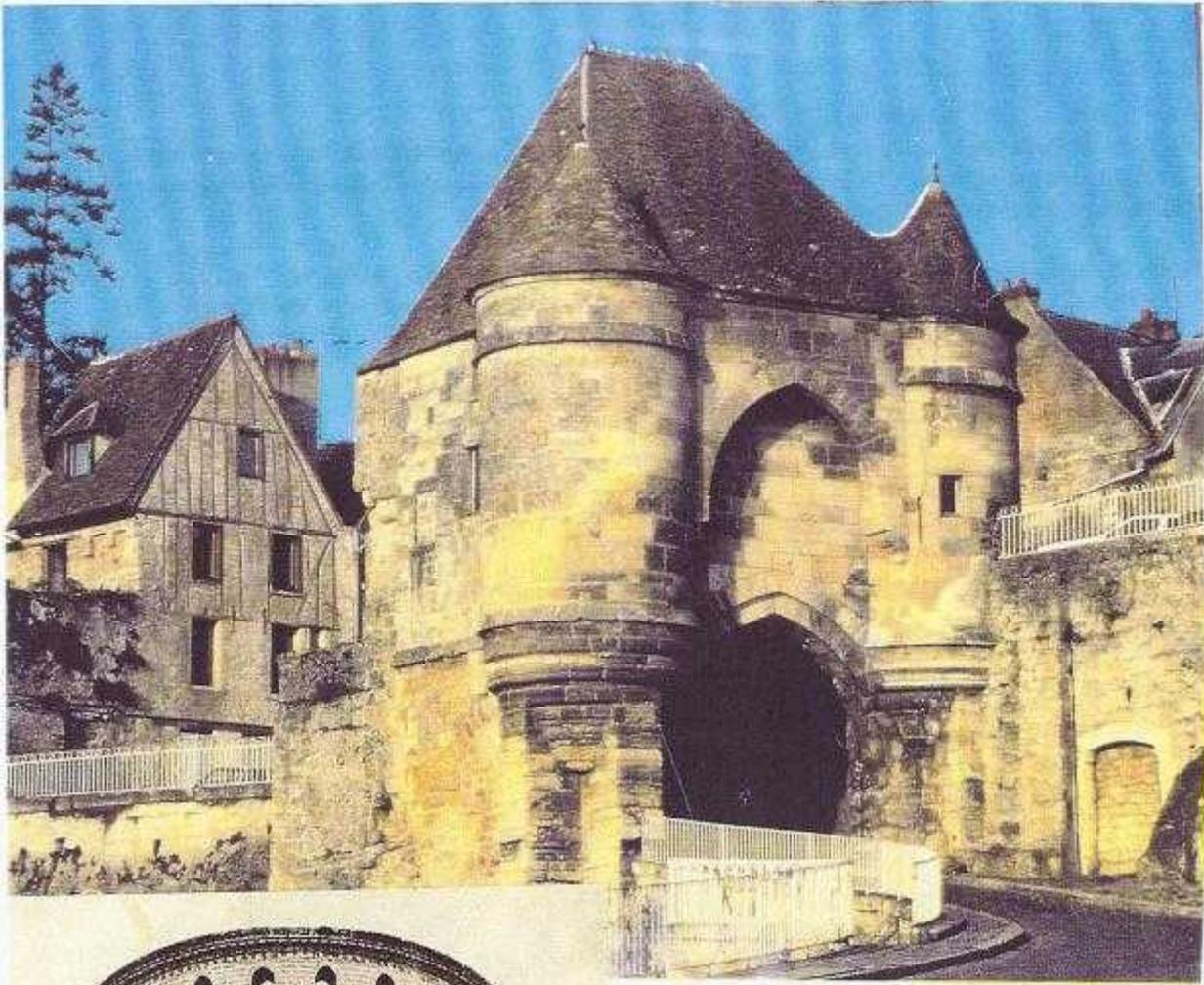
De son ménage avec Gerberde, fille de Louis d'Outremer, il eut quatre enfants:

Herbert III qui lui succéda, Othon mort sans postérité, Lindulphe, évêque de Noyon et Gui, nommé plus tard trésorier de cette riche église.



HERBERT III, DUC DE BOURGOGNE, CHATEAU AU XV^e SIÈCLE

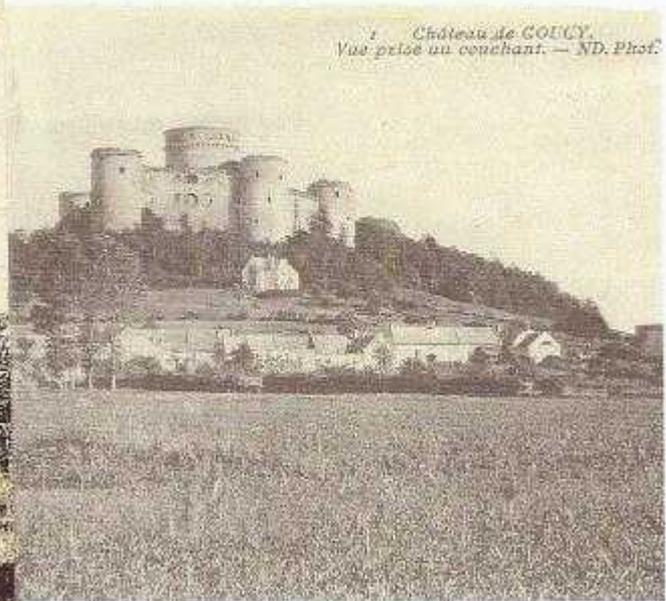
Les belles murailles, enjeu des rivalités.



LAON , LA PORTE EST .



1 Chateau de Coucy. - Le Donjon (La plus grosse Tour du Monde)



1 Chateau de COUCY. Vue prise au couchant. - ND. Phot.

Hugues Capet, Aldabéron, Gerbert.

En cette année 986, Louis le Fainéant portait le flambeau des Carolingiens. Ce n'était qu'un frêle filet de lumière qu'un courant d'air léger pouvait étouffer face à celui du flambeau qu'arborait Othon le Grand. Les querelles de familles autour du Vermandois avaient laissé les terres reconnues par les traités de Verdun et de Strasbourg sous une domination germanique.

L'Allemagne, christianisée par Boniface et pacifiée par les seigneurs francs, développera bien à l'abri des incursions arabes et nordiques, une économie prospère et un clergé opulent.

Othon n'avait pas l'impedimenta des textes et des coutumes de Neustrie. Les synodes germaniques n'avaient pas établi de règles précises, le traité de Quierzy n'était pas opposable aux chevaliers. Surtout l'onction royale n'existait pas hors de la fonction impériale.

Il fallait, dès lors, restaurer le Saint Empire germanique. Othon le grand, fort de son pouvoir temporel sur l'Italie récupérera le titre. Tout ceci était événementiel, car l'empire faisait figure de pays sous développé à côté du nôtre. La manière d'organiser la cité, pourtant, va assez vite faire diverger les routes des deux pays jusqu'à briser en deux un peuple qui avant l'an mil constituait une nation. Othon I, dit le Grand, né en 912 et mort en 973 était fils de Henri l'Oiseleur, roi Saxon élu empereur non consacré à la suite des tribulations de Charles le Simple sur nos terres du Vermandois. Comme tous ceux de sa race, Othon était hanté par le souvenir de Charlemagne, qui n'était qu'un lointain parent, et par l'onction impériale. Cette formalité apparaît aujourd'hui, où les sondages font et défont les élus du peuple, bien mystérieuse. Ce sera pourtant " l'affaire européenne " pendant plusieurs siècles et la division interne de l'Occident, qui conduira aux guerres mondiales, ne se comprend guère sans le rappel de ce sacrement. De surcroît, là comme ailleurs, le Vermandois joua un rôle.

Alors qu' Hincmar, l'évêque de Reims, en 866 avait réaffirmé les droits des églises locales contre l'autorité papale, puis sponsorisé la publication du martyrologe d' Usuard qui fondait le culte de nos saints français, l'église d'Allemagne était encore sous les feux d'une évangélisation récente et ne présentait pas de structure suffisante pour contrer et infléchir le pouvoir. Othon Ier, qui surveillait de près toutes les gesticulations qui troublaient Laon, avait compris que Lothaire, petit fils de Charles le Simple et de Louis d'Outremer ne serait jamais rien . Lui-même pouvait se prévaloir d'avoir évangélisé par l'épée des peuples entiers de l'Europe centrale et il était de plus le souverain terrestre craint des Pays Bas jusqu'en Italie, en passant pas la Lorraine comme dit la chanson et par la Bavière comme dit l'échanson.

Sacré empereur en 962, Othon va se servir du principe que "l'autorité impériale dérive directement de Dieu". Lorsque le petit roi de France viendra plus tard dire qu'il est empereur dans son pays, il ne voudra dire que cela.

Par ce sacre, Othon se faisait reconnaître le pouvoir total sur l'église d'Allemagne, lequel n'existe que par les hommes: ce sera la querelle des investitures.

Othon nomma donc les évêques et les abbés et, plus encore, fut reconnu comme le contrôleur permanent de la régularité de l'élection du pape. La France demeurerait la fille aînée de l'Eglise mais, dans le cortège des accrédités au Saint Siège, l'Empire passait devant.

Lorsque l'archevêché de Reims se trouvera vacant, Othon trouvera chez son obligé, très cher, l'évêque de Metz, un petit neveu intelligent et pieux. C'est ainsi qu' Adalbéron accéda à cette fonction en 969.

Comme Saint Rémi, ce sera un faiseur de roi mais son prédécesseur ayant fait publier le martyrologe des saints français, le rôle sera clos et Adalbéron oublié. Pourtant tel Albert Ier du Vermandois, c'est un des personnages principaux de son temps. Ecrivain, érudit et pédagogue, il écrira plusieurs des épîtres connues comme étant celles du pape Saint Sylvestre.

Il fit, lui aussi, une analyse fine de la société où il distingua les obligations des " Orationes, Bellatores, Laboratores ". La société dite de l'ancien régime est portée par cette formulation sur les fonts baptismaux : les clercs parlent et écrivent dans la seule langue écrite du temps; les chevaliers se battent ; les paysans et les artisans" labeurent" et chacun trouve ainsi son salut et la chrétienté son équilibre.

Equilibre et non cloisonnement car le changement de statut est rendu possible par différentes passerelles, solidarité et non concurrence car les moyens des uns ne peuvent être utilisés au détriment des autres.

Dans ses réflexions, certainement influencées par le seigneur du Vermandois qui créa la fonction de Doyen, Adalbéron prend ses distances avec le pouvoir d'Othon et sa main mise sur les Oratores... et leurs finances.

Il essaiera à diverses occasions de favoriser une alliance entre les Carolingiens régnant à Laon : Lothaire puis Louis V le fainéant et Othon et ses successeurs. Il sera aidé dans sa démarche par Albert Ier du Vermandois, oncle par alliance de Lothaire. Mais les Carolingiens croient trouver leur revanche contre l'empereur saxon lorsque Othon II meurt. Son fils est encore jeune et Lothaire pénètre en Alsace et en Lorraine avec brutalité. Adalbéron en a écho de ses parents lorrains et se fâche avec Lothaire. Le roi le fait traduire devant une grande assemblée réunie à Compiègne. Adalbéron n'aura même pas le temps de se justifier, car Hugues Capet à la tête d'une petite armée dispersera la Cour et mettra fin au procès. La mort précipitée de Lothaire, outre qu'elle laisse une jeune veuve qui épousera Othon d'Allemagne, permet à Adalbéron de retourner en grâce auprès de Louis V le Fainéant. Celui-ci, fort de son appui auprès de ceux qui sont devenus ses beaux-frères, veut éliminer ce prélat indécis et théoricien de l'autonomie du clergé. Il assiège Reims et l'accuse à nouveau de trahison. L'histoire bégaye et Adalbéron est à nouveau cité à Compiègne mais Louis V meurt le 22 mai 987 à 20 ans. Sans héritier, c'est son oncle, Charles de Lorraine qui deviendrait Roi mais c'est un vassal de l'empereur et un de ses plus proches . Tous les grands étant présents à Compiègne pour son procès, Adalbéron fait écarter l' élection de Charles de Lorraine et soutient celle d'Hugues Capet.

Le seul véritable prétendant eût été Albert Ier du Vermandois, mais la providence et Adalbéron en avait disposé autrement. En effet, Albert décède en cette année charnière de notre histoire. Pour sacrer Hugues Capet, deux cérémonies électives eurent lieu, une à Senlis et l'autre à Noyon. La dernière était la plus probante. En effet, Adalbéron rassemblait là les pairs clercs du royaume : les évêques de Laon, Langres, Beauvais, Châlons et Noyon .

Lindulphe, fils d'Albert Ier participa au vote et confirma l'élection . Il restait à procéder au sacre à Reims qu'Adalbéron effectua le 3 Juillet 987. Pour mettre un dernier nœud au paquet bien ficelé, Hugues déclara renoncer à la Lorraine, apposa son sceau au bas d'un parchemin (le papyrus n'arrivait plus) et signe une paix définitive. Derrière ce traité destiné évidemment à éviter la grande guerre, se profilaient deux personnages qui méritaient aussi des récompenses : Herbert III, le fils d'Albert, mort récemment, qui reçut d'Adalbéron les terres de Sinceny et de Chauny vraiment en cadeau, puisqu'il ne fut astreint qu'à brûler des cierges sur le tombeau de l'apôtre du Vermandois, et Gerbert, un moine venu d'Aurillac, proche conseiller de l'archevêque qui négociera avec Othon, d'une part son accord, et avec Hugues de l'autre pour que son fils Robert soit associé à son règne avec pour maître à penser Gerbert, lui-même.

Gerbert réalisait là un tour de magie. Lorsqu'Adalbéron décédera, ce diable d'homme prendra sa place et sera même Chancelier de France avant que la fonction ne revienne à Raoul, un fils naturel de Lothaire. Mais déjà Gerbert vise plus haut, humilié pas ce camouflet, il se retournera vers Othon qui le nommera Archevêque de Ravenne.

C'était la voie royale pour la mitre papale qu'il obtiendra en 999 et gardera jusqu'en 1003. Gerbert qui prit le nom papal de Sylvestre II fut donc l'éducateur de Robert II le Pieux et l'un des maîtres fondateurs de l'école épiscopale de Reims et de l'Université de Laon. Outre qu'il fut le pape de l'an Mil, il présente surtout l'originalité d'être le pape de la Renaissance. Il connaissait les mathématiques, la médecine, la chimie et toutes les sciences d'alors. Comme Albert Ier du Vermandois et tous les paysans de chez nous qui savaient maintenant que la vérité n'était plus la parole du seul chef et que chacun avait une place dans l'ordre de la cité, il inaugurait une ère nouvelle.

Le début de cette ère nous est particulièrement proche car la quasi totalité des villages de notre région sont mentionnés pour la première fois dans ces années qui vont de 930 à 1030.

Les premiers seigneurs se forgeront des armoiries, les clercs noteront scrupuleusement la vie des chrétiens, les communes et les professions se feront connaître par des chartes. Il était temps de bâtir en dur.

Gerbert apportait à Rome, qui était encore trente années auparavant la pétaudière où les fils de prêtre, les papesses et les corrompus disaient des messes, un air de révolution. Il fut accusé de sorcellerie et de magie. Des détracteurs avancèrent même que sa science lui venait d'années d'études faites à l'université judéo-arabe de Cordou, l'homme n'était peut-être pas pourri, mais sa science venait de Lucifer , il n'en fallait pas plus pour discréditer en ces temps.

Malgré l'ignorance et les craintes, un esprit nouveau venait de souffler sur le monde.

Raoul le Grand.

Pour certains , l'entrée dans le douzième siècle est à marquer d' une pierre blanche car apparaît pour la première fois la mention de " nation picarde".

Les provincialistes extrapolent par analogie l'existence d'un peuple unifié par l'histoire et la culture et prêt pour le sacrifice suprême. Ce peuple serait celui qui nous connaissons aujourd'hui par son parler et sa région.

La réalité s'avère fort éloignée car dépendaient de cette nation les ressortissants de Liège, Maastricht, Amiens, Saint-Quentin, Noyon, Laon, Arras, Tournai mais non les Lillois, ni les Compiégnois, ni les habitants de Beauvais. Elle mérite toutefois considération car c'est le haut degré de civilisation de ce périmètre qui se trouve honoré.

La diffusion de la charrue à socs asymétriques, le collier de trait pour les chevaux, l'assolement triennal ont sculpté nos terroirs et rythmé les années depuis cette date et sans grande modification jusqu' aux années cinquante du vingtième siècle.

Les abbayes de la région imprégnées du souvenir des moines irlandais et des exploits carolingiens garderont mémoire de récits légendaires et imaginaires de personnages qui sont souvent présentés comme issus de Haute Bretagne, voire de Grande Bretagne. Tristan et Yseut, le roi Arthur, Lancelot du Lac et la saga du Graal doivent leur merveilleuse existence à un moine érudit de l'abbaye de Saint-Quentin qui rassembla et fit la première rédaction de l'épopée. Ceci n'est guère pour étonner quand on entend le nom même des héros. Ils sont français ou à tout le moins francisés de longue date.

Ces deux composantes de la vie du comté alors que notre récit n'atteint que la fin des années mille, soulignent la faible distance qui nous séparent de ces temps. L'agriculture est toujours notre richesse et retient par son humus millénaire plus de corbeaux que nulle part ailleurs. Les récits de l'épopée celte inondent nos téléviseurs comme tout les écrans de la terre et nos enfants croient confusément en l'existence de héros dont rares sont ceux qui savent qu'ils sont aussi issus de chez nous.

Deux personnages très modernes vont aussi passer près de chez nous en ces temps : l'un est mal connu bien que fondateur de l'Abbaye de Prémontré et l'autre plus puisqu'il forma avec Héloïse un des premiers couples mythiques : le philosophe Abélard .

Laon, ancienne capitale d'Empire abritait à l'ombre de son évêché une école épiscopale dont les origines remontaient à Charlemagne et qui avait connu des fortunes diverses. Parce que sa librairie, pillée autant que faire se peut par l'administration parisienne, fut absolument prodigieuse, plusieurs ouvrages attestent de l'éclat de l'école : le zéro y apparaît, la musique y est pour la première fois écrite(écriture messine de l'époque de l'évêque Drogon de Metz) bien avant l'écriture grégorienne . Aux alentours de 1100, un de ses écolâtres (la distinction élèves/enseignants dénaturera l'école plus tard) du nom d'Anselme de Laon fut l'inventeur du zéro et se lança dans un débat qui divisa les "penseurs": la querelle est connue sous le nom de querelle des nominalistes et des réalistes : comme le zéro, une idée est un concept qui peut n'exister que dans l'esprit...

La pensée pouvait traiter de choses imperceptibles et virtuelles. Anselme l'avait pressenti et plus tard Abélard l'amoureux osera défendre l'affirmation . La thèse de ce dernier complète celle d'Anselme et est connue sous le nom de conceptualisme : les idées générales existent comme des conceptions de l'esprit mais ne font pas partie du monde réel. Ce merveilleux philosophe et théologien, après les martyrs de la chrétienté, fut un des premiers persécutés de la science. En 1121 à Soissons , il fut condamné et excommunié pour la première fois. En 1140, à nouveau, le synode auquel participa Saint Bernard de Cîteaux le condamna et l'excommunia pour une seconde fois. On sait parce qu'il a écrit lui même sa vie, que son existence fut difficile et pourtant Abélard trouva des protecteurs pendant ses vingt années de galère. Ce monde n'était pas monolithique car les Universités étaient nées. Regrettons à nouveau que la terre picarde n'en hébergeât pas. La "nation picarde" n'existait, en effet, qu'au sein de ces nouvelles entités qui regroupaient en nations les étudiants de chaque grande région.

L'école de Laon manqua donc l'occasion de se muer en Université, alors qu'elle était célèbre pour les matières enseignées : le grec, la musique, la médecine, les mathématiques et quand Abélard y séjourna, la théologie. Elle assurait à l'évêque une réputation d'ouverture intellectuelle et attirait les esprits audacieux. Parmi ceux ci, Norbert était un visionnaire, il s'était violemment opposé aux vellétés de l'empereur germanique Henri II depuis Canossa jusqu' au concile de Worms . Là même, il sera encore plus papiste que ses confrères. Il fut préférable qu'il s'éloignât un peu. Parce qu'il connaissait la réputation de notre évêque Barthélémy, il le sollicita pour venir installer une abbaye et fonder une communauté sur les terres épiscopales. C'est ainsi qu'il fonda l'abbaye et l'ordre de Prémontré en 1121. Là, formé sous la règle de Saint Benoît, de jeunes ecclésiastiques, vont être préparés à l'apostolat dit paroissial. En équipe de deux, ces missionnaires seront affectés aux petites communes rurales et dans les bas quartiers des villes naissantes.

L'ordre des Prémontrés existe toujours et a survécu aux siècles.

Il innovait par le respect des vertus de l'Eglise et l'ardeur missionnaire. Ces principes mettaient en péril les rentes des abbés ; l'abbaye fut plus tard récupéré par les managers et le recrutement de défenseurs du bas peuple freiné. L'idée dut s'exiler . Pourtant, quand, un dimanche matin, viendront sonner à votre porte deux jeunes Mormons à vélo, en cravate et chemise blanche , repensez à Norbert de Prémontré !

Cette époque de diffusion profonde de la foi a laissé pour la postérité un témoignage indiscutable. Aux sources de l'Escaut, se trouve aujourd'hui le village de Bony. Alors que tous nos villages étaient fichés, ce n'était encore qu'une terre en friche qu'un serviteur du mayeur de Saint-Quentin demanda pour s'y retirer du monde et s'y livrer à une vie de retraite religieuse. Garembert vécut là en état d'absolue pauvreté mais accueillant tous les errants et les malheureux voulant se joindre à lui. Sa communauté devint vite importante mais n'avait pas de prêtre. Parmi les premiers sortis de Prémontré, un jeune prêtre accepta de vivre avec cette communauté misérable. Un village naquit ainsi, avec la charité de nos seigneurs qui n'imposèrent qu' un cens de 12 sous par an pour toutes les terres occupées. Les terres furent labourées, une église construite, une maison de religieuses qui fut transférée plus tard à Macquincourt, Bony devenait pierre vivante. Garembert ne prétendait pas à l'état de clerc défini par le pape Grégoire et par le concile de Latran, et ne fut pas admissible à la canonisation mais fut reconnu bienheureux.

Comme Abélard et comme Norbert, Garembert préfigurait une nouvelle race d'hommes, celle d'individus qui seuls, par l' effet de leur seule volonté et action, concrétiseront des idées nouvelles. Dans ce monde, où la spiritualité commençait à agir, et où les communes se constituaient, justement pour pouvoir agir, c'est-à-dire ester comme dit toujours le langage juridique aujourd'hui, Raoul-le-Grand ou le Borgne chercha à servir au mieux son sol et donc, ce qui revenait au même, son image et sa gloire.

Il était fort et bien mis de sa personne et cousin de Louis le Gros, lui aussi de bonne mine, et roi de France. La distinction de Roi était passablement écornée. Philippe Ier avait expérimenté que son onction ne lui évitait pas l'excommunication alors que ses frasques n'étaient pas que dictées par l'amour des belles. Godefroy de Bouillon qui en 1099 avait pris Jérusalem s'était vu proposé le titre de Roi de Jérusalem , l'avait refusé, au grand soulagement des barons et des évêques, se contentant de titre de protecteur du Saint Sépulcre

Etre Roi n'ouvrait plus de crédit et Louis n'était qu'un seigneur d'une principauté très réduite de Senlis à Orléans et coincée de toutes parts, mais c'était sans compter sur Raoul du Vermandois, Capétien par son père et Carolingien par sa mère, dont le domaine était beaucoup plus vaste, comprenant Crépy en Valois, Noyon, Péronne, Saint-Quentin et jusqu'aux terres d'empire du Nord .

En 1111, un vassal du roi de France, Hugues le beau, seigneur de Puiset et lointain cousin de la mère de Raoul du Vermandois se met à rançonner le comté de Chartres. Raoul n'est encore qu'un jeune homme de vingt ans et, avec ses troupes, participe aux escarmouches. A la prise du château de Livry qui verrouille le contournement de Paris, il perd un oeil mais est vainqueur. Hugues sera fait prisonnier et le premier récalcitrant sera éliminé.

Le service que venait de rendre le Vermandois à la France méritait une contrepartie.

Le départ des croisés laissait des fiefs en certaines mains peu scrupuleuses. Ainsi Enguerrand de Boves devint Seigneur de Coucy en l'usurpant à son seigneur Albéric, puis épousa Alde, qui lui apporta Marle . De Marle à Coucy en passant par La Fère, Laon et les forêts de Saint-Gobain, le domaine formait une pénétrante dans l'axe Saint-Quentin, Péronne et Meaux, Orléans . Thomas dit de Marle car le château de Coucy n'existait pas encore et parce que c'est au château de sa mère qu'il fut élevé, fit partie de la première croisade de 1096 qui après Byzance et Antioche reprit Jérusalem, la ville sainte. Comme Hugues du Vermandois, il revint au pays frustré de ne pas avoir reçu de principauté et déçu du peu de profits d'une si longue expédition. A son retour, il commença par " tuer " son père et attaqua une terre d'église de l'évêque d'Amiens vers Roye sur Matz.

En cette "occasion", il fit périr trente hommes . Comme en cette même époque , Simon du Vermandois, évêque de Noyon commençait l'édification d'Ourscamps confié à l'ordre de Cîteaux, il fallait que cette cruauté cesse au plus vite . En 1114, il sera excommunié par un concile de Beauvais et toutes ses terres sur le comté d'Amiens lui seront confisquées.

Dans ce climat de compétition vers les bonnes places et en raison des ponctions monétaires occasionnées par les croisades, l'arbitre suprême, la majesté royale manquait terriblement de moyens et ses plus proches soutiens les évêques lui accordèrent un très important coup de main.

En 1111, fut instituée la " communauté populaire", rassemblant en milices armées, les serfs d'église, les curés et les clercs sous les bannières paroissiales. La piétaille n'avait pas l'élégance et la technique des chevaliers mais les forgerons, bénis par le clergé, adapteront les lances, les casques et allègeront les épées pour ces soldats d'un nouveau type. C'était une pierre de plus dans le jardin des grands féodaux insoumis et orgueilleux.

Thomas de Marle, mis au ban de l'église et de la chevalerie, chercha appui et finance. Laon, cité phare de l'Occident, n'était pas qu'un temple de connaissances et de lumières. Les conflits d'idées s'exprimaient comme ailleurs. La simonie qui perturbait l'église avait, en la personne de l'évêque de Laon, Gaudry, successeur de Barthélémy, un partisan acharné. C'était un allié tout trouvé. De plus, les habitants de la ville n'étaient pas insensibles aux propos audacieux des nouveaux intellectuels. Ils se révoltèrent, une première fois, en 1115, contre tous les grands : seigneur cruel, évêque simoniaque, prévôt corrompu. Le roi et les communautés populaires vinrent mettre de l'ordre, mais il fallu attendre 1117 pour que le pouvoir concède une charte de libertés aux habitants. Cette paix était nécessaire car Louis le Gros voulait consolider de manière magistrale son pouvoir royal. L'empereur germanique Henri V exerçait une pression intolérable sur la France minuscule où son roi vivait prisonnier. Il n'avait même pas pu être couronné à Reims et l'empereur venait de rappeler ostensiblement son pouvoir sur la Champagne. Le roi convoqua ses fidèles dont Raoul du Vermandois comptait parmi les meilleurs et les milices populaires à Saint- Denis . Avec l'oriflamme de Saint-Denis et les bannières provinciales, la troupe attaqua l'Empereur sur les coteaux de Champagne au cri de "Mont-Joie-Saint-Denis" exprimant en raccourci, la direction à suivre, la conduite à tenir et le signe de ralliement. La victoire sur l'empereur consacra le cri qui devint une formule magique pour les soldats combattants sous la bannière fleur de lysée.

Thomas de Marle, réfugié dans son château de Coucy, restait à éliminer pour éradiquer les vassaux insoumis. La bataille eut lieu en 1130. Les troupes royales, Raoul du Vermandois, Odon II de Ham dit Pied-de-loup entreprirent le siège. On dit que c'est Raoul qui blessa gravement Thomas. La charité imposait de ne pas achever un chevalier, il fut fait prisonnier et acheminé à l'école de médecine de Laon. La médecine du temps se chargea d'abrèger sa survie.

Le seigneur du Vermandois, qui résidait le plus souvent à Péronne et souvent à Crépy en Valois, n'avait plus grand chose à craindre et son roi non plus. Les normands, les Flamands, et beaucoup d'autres puissances attendaient sans doute leur heure mais Louis avait nommé Raoul comme sénéchal de France et les autres avaient vite compris qu'il valait mieux se tenir coi.

L' aura royale reprenait des couleurs. Louis fit venir le pape Innocent II pour sacrer son fils Louis VII le jeune. Innocent II séjourna à Crépy au château de Raoul. Il y rencontra donc l'épouse de notre seigneur, du moins sa dernière Adélaïde de Guyenne qui était la propre sœur du Roi. Le Vermandois était bien alors l'ainée des filles de France et lorsque le roi repartit en croisade, il confia son armée à Raoul, c'était bien la plus grande marque de confiance qu'il pouvait donner à celui qui avait perdu un œil pour lui.

Raoul et le roi Louis VI sont peu évoqués dans l'histoire officielle qui se contente d'insister sur la faiblesse de la France face aux puissances montantes que sont l'Angleterre, l'Allemagne et l'Espagne. Mais s'appuyant sur une population cultivée, des milices populaires et une grande confiance dans la vaillance physique de ses chefs, la monarchie et la France n'étaient pas affaiblies. Innocent II, qui n'était pas naïf, l'avait pressenti. La France savait, comme le Phénix, renaître de ses cendres.

Raoul II et Philippe d'Alsace.

Deux siècles après l'époque héroïque où Herbert II, sire du Vermandois séquestrait l'empereur Charles III, la famille avait des liens avec les plus grandes lignées de l'Europe. Les fils de ce seigneur avaient recueilli des terres proches, Troyes, Meaux, Châlons, Beaune, Amiens et Hugues, l'évêché de Reims. Ce prolifique seigneur, me direz-vous, devait avoir aussi des filles ?

Deux, en effet, vécurent. Alix épousa Arnoul Ier le Grand, Comte des Flandres qui gouverna cette importante province voisine de 918 à 964 et fut l'une des mères de cette importante lignée.

La seconde fille ne se maria pas au loin, non plus, mais opta pour les rives ensoleillées de la Loire. Elle épousa Thibaud Ier, comte de Tours, Blois et Chartres. Sa descendance dut garder une nostalgie des provinces du septentrion et s'employa à remonter vers la Champagne au grand déplaisir du roi de France. Quoi qu'il en soit, son arrière petit fils Thibaud III récupéra la Champagne, tout en mariant son fils à la fille de Guillaume le conquérant. Leutrade figurait comme ancêtre vénérable pour la Champagne et l'Angleterre.

En regardant la carte, apparaît une géopolitique d'alliances complexes déjà très raffinée et assez équilibrée.

La puissance de la Champagne, ses liens avec l'Angleterre et plus tard avec la Navarre confirmaient une richesse bien connue de nos prédécesseurs. Plus nouvelle était celle des Flandres. Cette province humide, fangeuse et venteuse semblait profiter avec retard des premières abbayes riches de Saint-Riquier, Thérouanne et Saint-Omer et commençait seulement à développer de manière intensive, l'élevage du mouton et de l'orge à bière. Ces productions de pays pauvre trouvèrent un socle propice lorsque, après Hastings et la conquête de l'Angleterre, les grandes voies commerciales se mirent à traverser ce plat pays.

Pour réussir le décollage économique, les comtes des Flandres s'appuyèrent sur l'église, le commerce et l'artisanat. Le plus fameux de ces comtes fut Baudouin V de Lille. La métropole du Nord, capitale des Flandres pendant un millénaire fut, en effet, sa création. Il s'était rendu compte que son pays, tiré vers le Vermandois riche au sud-est, l'était aussi au nord-ouest par ses échanges vers l'Angleterre. Il craignait, à terme, la bipolarisation et imagina de construire sa capitale à mi chemin de ces deux aimants. Lille n'était qu'un marécage et Baudouin en fit don à une communauté ecclésiastique avec charge d'installer un lieu de culte et une zone quasiment franche pour les négociants et artisans qui voudraient s'implanter. L'idée, on le sait, réussira et la province en sortira renforcée. Il y a même fort à parier que ce libéralisme d'entrepreneur d'état ait marqué de manière indélébile les populations flamandes au plan de l'audace commerciale et de l'esprit d'entreprise.

Les grands, dans le Vermandois, comme en Flandres, n'étaient pas que des vassaux insoumis et rebelles à l'autorité royale comme cherche à le faire croire l'histoire de France. Ce furent aussi des administrateurs attentifs et inspirés, souvent très appréciés du peuple.

Le visionnaire Baudouin de Lille eut deux enfants : l'aîné hérita du Hainaut et du prénom qui sera porté six générations de suite et est devenu le prénom de prédilection de la monarchie belge, le cadet eut la Flandre et la Frise, cette province riveraine du "Vater Rhein" dont la partie la plus originale traverse la plaine d'Alsace.

La liaison fluviale deviendra aussi familiale lorsque Robert Ier mariera sa fille Gertrude à Thierry d'Alsace qui deviendra comte des Flandres en 1128.

La famille d'Alsace comptait parmi les grandes références de la Chrétienté : Sainte Odile avait déjà son pèlerinage et était invoquée pour toutes les maladies des Yeux, Saint-Bruno, vers l'an mille, canonisé avait été pape sous le nom de Léon. Aussi Gertrude se confia à son mari en bonne chrétienne, sûre de la foi de son époux. Celui-ci fut, en effet, un époux modèle et le couple eut deux enfants: Philippe Ier dit d'Alsace et Marguerite d'Alsace.

Philippe, superbe parti, épousera la fille aînée de Raoul-le-Grand, sénéchal du royaume, chef de l'armée. Le mariage eut certainement lieu à Péronne ou à Noyon et les réjouissances furent certainement nombreuses, même pour le petit peuple qui n'était jamais oublié dans les sacrements chrétiens.

Une ombre, cependant, obligea toute l'assistance à un peu de retenue, et la raison du peu de relation de

l'évènement vient sans doute de là. Lors de son mariage, Elisabeth, bien que l'aînée ne pouvait que souffrir en silence de la maladie de son frère Raoul II. Affligé d'une maladie depuis son jeune âge, il végéta et mourut à 17 ans. L'historien Henri Martin, fils de Saint-Quentin rapporte que la ferme de Saint-Ladre, située au faubourg d'Isle est sise sur l'emplacement d'une léproserie, fondée vers l'époque de Raoul.

La lèpre faisait sa première apparition dans notre histoire peu marquée par les maladies jusque là. Les vieux dictionnaires prétendent qu'elle fit son apparition en France avec l'invasion romaine. La Gaule de l'époque était un vaste territoire que seuls des soldats de constitution robuste parvenaient à traverser au pas du légionnaire de ses régions sud jusqu'aux nôtres, aussi le fléau s'éteignit de lui-même sous les rigueurs du climat. Les croisades avaient été beaucoup plus perfides car les hommes et les chevaux ignoraient tout des risques des voyages lointains et parce qu'il ressortait du devoir de la chevalerie de ramener un malade, même agonisant, jusqu'à sa terre natale, la lèpre tuberculeuse arriva tout soudain sur les citoyens du 12ème siècle alors que le soldat romain, qui subissait les premières faiblesses, était laissé au bord du chemin avec un viatique pour revoir le soleil et y mourir. Plusieurs sites à La Fère, Péronne, Noyon, Saint-Quentin, et même dans de petits villages remémorent ce terrible fléau qui frappa fortement les populations et instilla dans les esprits que la terre sainte n'était pas si saine que cela. Un mouvement de solidarité naquit à la suite de cet avant-goût de peste qui avec l'épidémie terrible marqua un tournant dans l'histoire du monde. L'expression de " tournant de l'histoire" ne peut être utilisée qu' avec parcimonie car son contenu relève du subjectif, pourtant, dans cette avancée de l'humanité qui habitait dans nos maisons et chassait sur nos terres, un paramètre va changer : les purs peuvent revenir impurs, les francs rentrer souillés et affaiblis, nos bannières devenir des linceuls.

Le Roi Renaud de guerre revint.

Alors que l'épopée carolingienne assimile la défaite de Roncevaux avec panache, aucun texte épique ne parlera d'Antioche et de Jérusalem.

Seule, la nation juive continuera à souhaiter chaque année de se revoir à Sion. Les Chrétiens d'ici verront chaque jour les lépreux et se mettront bien en tête de passer au loin le plus possible.

Une très petite minorité, malgré la laideur, la puanteur et le péché, combattra le devoir d'exclusion de ces ci-devant croisés mis en croix par eux mêmes. Cette charité semblera se mettre en place très lentement. Et pourtant, dans les régions reculées du monde d'aujourd'hui où sévit encore cette maladie aisément guérissable, l'organisation la mieux structurée et la plus présente est bien l'Ordre des Chevaliers de Malte.

Les premières léproseries s'avèreront des mouiroirs pour beaucoup de détracteurs pendant de longs siècles d'obscurantisme. On peut aussi avoir une vision positive de ces premières tentatives de gestion de ce qu' il faut bien qualifier de vrai défi aux religions, aux sociétés, à tous et trouver admirable que la solidarité ouvrait spontanément des restos du cœur avec toit pour la nuit, à des époques que nos écoliers croient caractérisées par l'exploitation de seigneurs riches et en bonne santé sur des serfs, endettés et malades.

Raoul II ne décéda pas au terme d'une longue vie, d'excès et de méchancetés, il eut en partage la léproserie et connut la réclusion pour mourir à 17 ans.

C'est sa sœur ainée Elisabeth, qui récupéra la seigneurie de Péronne et du Vermandois et, étant marié au Flamand Philippe d'Alsace, ce dernier devint le chef de nos cités, terres et forêts, de nos églises et de nos châteaux.

Cette transition s'effectuait en l'an 1167. Elisabeth n'aura pas d'enfant et à sa mort, le fief revint à sa sœur Eléonore. Celle-ci sera aussi sans descendance, si bien que les descendants de Philippe d'Alsace revendiquèrent le Vermandois. Dans cette requête légitime, le propre filleul de Philippe d'Alsace avait des prétentions. Après tout, il tenait de son parrain son prénom Philippe et de l'origine de Saint-Quentin, son surnom, Auguste.



SIGILLUM ALIENOR COMITISSI
SCI QUENTINI ET VALIESI



Philippe Auguste troublera un peu la dévolution entre les familles directes, en bafouant sans doute le respect qu'il devait à celui qui fut, pendant son enfance, son tuteur moral, mais il avait assimilé une leçon : le Roi a d'abord besoin d'une assise sûre, de soldats, d'agriculteurs, de chevaux, de blés, d'épées et des forteresses existantes. En annexant le Vermandois aux terres royales d'Ile de France, le roi commettait une félonie mais il n'aimait guère ses cousins flamands, ni personne et Philippe était de la trempe de Jules César, calculateur et politique. Il achetait une région prospère en promettant simplement de maintenir les droits et privilèges des communes et communautés. La frontière avec les terres d'Empire, le fort de Péronne, celui d'Athies, les abbayes et le fisc annuel comportaient quelques atouts. La France assimilait notre comté qui devenait terre du Royaume et nous, ses habitants, prenions la nationalité française. Jusqu'à la Révolution, les rois de France respecteront les écrits d'avant. Six siècles durant, le charte de Saint-Quentin sera l'écrit constitutif des habitants de la commune, relisons-le ici dans sa version confirmative de Philippe Auguste :

I:- Sachent ceux présents et à venir que nous avons accordé et fait jurer en notre nom de garder et de maintenir inviolablement dès que le comté du Vermandois sera en notre possession, les us et coutumes dont les habitants de Saint-Quentin jouissaient du temps de Raoul et de ses prédécesseurs sans préjudice néanmoins de l'obéissance et délit qui nous est due comme souverain et du respect qui est dû à l'Eglise de Saint-Quentin comme épiscopale et à cause de sa juridiction de chrétienté.

II:- De même tous les pairs du Vermandois et grands personnages du Comté ont juré de l'observer, les clercs, sauf le privilège de leur ordre, les chevaliers, sauf la fidélité due au comte comme souverain.

III:- Les habitants de la commune ont la liberté de leurs biens ; aucune réclamation ne peut être faite si ce n'est par jugement des échevins...

VI:- La commune ne pourra exercer la justice hors de la banlieue, mais dans ses limites, elle l'exercera telle qu'elle le devra.

VII:- Si un étranger ayant commis un meurtre, un vol ou un rapt, se réfugie dans la ville, il pourra être arrêté par notre officier de justice en quelque lieu de la ville qu'il soit.

VIII:- Un étranger peut se faire incorporer dans la commune à moins qu'il ne soit de nos hommes ou serfs.

IX:- Nos francs hommes pourront s'établir dans la commune, sauf à payer, au seigneur abandonné, le droit personnel, ou par ceux qui ne sont pas attachés à la glèbe.

XI:- Un délit constaté et dont la plainte est faite en présence des mayeurs et jurés, entraîne la démolition de la maison du malfaiteur ou le rachat si les mayeurs et les échevins le veulent ; la rançon est employée à entretenir les fortifications de la ville.

XIV:- Si quelqu'un forfait à la commune, le mayeur peut le sommer de paraître en justice ; s'il ne se présente pas, il peut être banni ; et sa maison démolie, même dans la banlieue par les mayeurs et les gens de la ville.

XV:- Tout habitant peut être cité partout où il est rencontré seulement de jour. Si quelqu'un meurt, possédant quelque tenure, le mayeur et les jurés doivent mettre aussitôt les héritiers en possession ; ensuite, s'il y a procès, la cause sera débattue.

XVI:- Tous les procès doivent se terminer dans l'enceinte de la ville de Saint Quentin.

XXIV:- Il sera payé pour l'entretien des chaussées de la ville, une obole par voiture de 2 chevaux non ferrés, et un denier quand ils seront ferrés; le double pour une voiture de quatre chevaux.

XXV:- Un homme étranger est sauf de ce qu'il apporte; mais ce qu'il laisse appartient au seigneur délaissé pourvu qu'il en ait disposé comme il doit à son seigneur...

XXXVIII:- Au premier ordre, la commune se rendra à notre armée; ceux en armes ne seront tenus de comparaître en justice depuis l'ordre donné.

XIV:- Nous ne pouvons ordonner la refonte des monnaies sans le consentement du mayeur et des jurés.

LVII:- Nous ne pouvons mettre ni bans, ni assises de deniers sur les propriétés des bourgeois.

LIX:- Les gens de la ville peuvent moudre leur blé et cuire le pain où ils le veulent.

LX:- Le mayeur et les jurés peuvent, s'ils ont besoin d'argent pour la ville, lever un impôt sur les héritages et l'avoir des bourgeois et sur toutes les ventes et profits en ville.

Ce texte anticipe toutes les chartes qui fleuriront alentour : Reims en 1139, Amiens, Compiègne, Noyon et le Vermandois, dont la commune de Saint-Quentin devenait le phare en inaugurant l'ère nouvelle. Celle-ci a produit les cathédrales gothiques, les forts et châteaux et les bijoux de notre civilisation. Dans l'arrière plan de cette réussite, travaillaient les paysans depuis toujours, les clercs, maintenant astreints au célibat et à la pauvreté, des villageois soucieux de respect, des étrangers nombreux dont notre charte rappelle l'existence. L'homme n'accède pas, comme dans le mécanisme révolutionnaire, au pouvoir.

Il offre sa force de travail, se voit reconnaître les droits sur les fruits de ses entreprises et donne en gage, pour ses actions, sa maison.

Ce contrat qui donnait comme sécurité, pour tous, les propres biens de nos parents aura une singulière destinée puisque toutes les pierres dressées du pays seront jetées au sol autant par des envahisseurs que par des alliés. Nos

pères admettaient cette sanction au nom de la justice. L'auraient-ils supportée de causes injustes ?

L'Hôtel de ville, expression des libertés municipales!**Bouvines, le XIIème Siècle.**

S'étirant sur près d'un millénaire, le moyen-âge demeure toujours une pomme de discorde au sein de la communauté nationale. Encore aujourd'hui, le clivage politique se trace entre ceux qui, héritiers de Jules Ferry, considèrent cette époque comme un long calvaire et les héritiers de Michelet qui y voit notre âge d'or. Quelque chose de notre culture baigne dans une appréciation inconsciente et déterminante, déchirant, à tout jamais, notre communauté en deux.

L'ignorance, comme le disait déjà Pascal, est la chose la mieux partagée car cette longue période recèle autant de sublime que d'infâme, autant d'admirable que de détestable et pourtant les présentations les plus objectives ne rallieront jamais les opinions des adeptes des deux camps. L'idéologie, qui est une manière dogmatique de parler de l'histoire semble, aussi, être née en ces temps obscurs et y avoir laissé son empreinte.

"Bon fut le siècle, au temps des anciens,
on y trouvait foi, justice et amour
croyance aussi, dont il reste bien peu;
et si changé, perdu a sa valeur.

.....

De tout en tout se vont affaiblissant;
la foi du siècle va tout défaillant ;
Frêle est la vie, ne durera longtemps. "

Les premiers poèmes de la langue française portent aussi le sceau d'une certaine nostalgie historique. En ce milieu du douzième, ce texte annonce déjà cette sinistrose que certains croient être un mal moderne et hexagonal. Il porte le poinçon de ce fond de morosité que les Celtes ont, paraît-il, légué aux habitants de notre pays mais révèle des préoccupations nouvelles.

Le consensus va s'étiolant et la coupure se dessine.

Les chevaliers, seigneurs, chrétiens d'observance et de façade, recherchent dans les querelles une justification à leur privilège de porter les armes. Les serfs accèdent au statut de manant qui n'est que la liberté de fuir, si les choses tournent mal. Rien de plus ne leur sera alloué par la religion du salut. L'Eglise, dans ce monde qui va construire le Mont-Saint-Michel, les cathédrales d'Amiens, Reims, Noyon, Soissons, Beauvais, Paris, Chartres, devient malade.

La vision du monde ne sera plus unanimiste. Le Gaulois, robuste, franc et paillard donnera une progéniture faite de pessimistes, frileux, épargnants, administrés et aussi de sceptiques, pragmatiques, rebelles. Heureusement, l'héritage était colossal et les trois cents fromages existaient déjà..... rendant le Français, à tout jamais, difficile à comprendre pour un étranger.

La France, n'existait pas encore, me direz-vous !

Le domaine royal, hérité par Louis VII, n'était qu'une langue étroite de terres allant de Noyon à Orléans, surnageant au dessus de domaines beaucoup plus étendus à la manière d'une île. Son père avait ferrailé ferme avec l'appui du comte du Vermandois, pour éloigner Marle et Puiset qui menaçaient Laon et Troyes. Louis VII, parce que l'Angleterre, la Normandie, l'Aquitaine sont devenues les provinces riches, est marié avant la mort de son père à Aliénor d'Aquitaine.

Pour la jeune fille, c'est presque une mésalliance. Le roi de France est un rustaud marié à une bordelaise. Paris est un cloaque alors que Saint-Emilion a été chanté par le poète latin Ausone, et fournit le meilleur vin du monde et les esprits les plus subtils.

Ce sera le début tragique d'une saga infernale. Le mariage durera de 1137 à 1152, années pendant lesquelles le jeune roi aura plus à faire qu'à s'occuper de sa diablesse de femme. Mais Louis est un pieux, prompt à l'assaut mais pas bon au lit. Il combattra d'abord Etienne de Blois qui était le successeur de la couronne anglaise pour remettre la Normandie au duc d'Anjou, Henri Plantagenêt d'Angers. Puis, sur l'insistance de saint Bernard, il rejoindra la grande Croisade avec Conrad d'Allemagne. Ce qui aurait dû être une promenade en pays conquis, butera sur la perfidie des Grecs, pourtant chrétiens, et sur le constat d'adultère d'Aliénor, sans doute les chaleurs d'Orient ! Louis sera trop bon, car au concile de Beaugency sur Loire, il est pressé d'en finir avec cette galante et pour faire annuler son mariage plus rapidement, il accepte de restituer à la dame de Bordeaux ses comtés de Guyenne et Poitou, un bon quart du pays en somme.

Ce divorce à l'amiable fut, vraisemblablement, forcé car la dame placera son existence postérieure sous le signe de la vengeance et de la haine féminine.

Elle épousera Henri II Plantagenêt et le servira fidèlement comme souveraine d'Angleterre toutes les fois qu'il faudra pour rabaisser le roitelet naïf. Dans cette lutte, ses propres enfants seront aussi retors qu'elle, ce qui fera la matière de nombreux romans anglais qui aiment, par dessus tout, les intrigues fourbes et perfides et du théâtre shakespearien dont l'objectif sera de démontrer la suprématie des Anglais sur leurs ennemis, quels que soient les moyens.

Louis aura finalement un fils d'Adèle de Champagne dont le parrain sera le seigneur du Vermandois. Philippe Auguste, à quinze ans, contre l'avis de sa mère, épouse une certaine Isabeau du Hainaut, âgée de treize ans . Philippe d'Alsace, son parrain, avait-il manigancé l'affaire ? Certainement, mais le filleul lié par tous les liens possibles ne sera pas docile longtemps. Philippe Auguste, selon une disposition fréquente, n'imitera pas son père et s'inspirera du souvenir de son aïeul : Louis le Gros. Comme lui, il partira petit et n'aura aucun des gestes charitables de son père. Le peut-il, pris dans sa souricière, et pressé par le clergé à faire comme les autres un tour à Jérusalem ?

Son action sera toute pragmatique mais sans état d'âme. Le parrain, comte du Vermandois, est aussi son tuteur et le chef des armées. Pareille tutelle risquait de briser l'échine de la monarchie. Le Capétien connaît le talon d'Achille de Philippe d'Alsace : comte-pair de France, sans descendance. Vite, Philippe Auguste revendique le Vermandois et l'Artois et mobilise son ost, les milices religieuses et les communes, c'est que son assise militaire est large. Il encercle Paris avec toutes ses troupes. La manœuvre est d'essence politique car Paris n'est pas hostile au roi mais les observateurs voient bien l'Ultima ratio. La commune de Paris va tomber dans les mains du roi et grossir considérablement les effectifs armés.

Aucun des féodaux alentour ne pourrait contrer la marée de la piétaille et Philippe, l'Alsacien des Flandres, est trop proche du suzerain, de plus, il meurt opportunément en Palestine en 1191. Pour plier honorablement, une médiation menée par le roi d'Angleterre, Henri II Plantagenets et le légat du pape reconnaît Bohain, Saint-Quentin et Péronne et Ham au roi, son vivant durant. Mais, notre sire, Eléonore, dernière fille de Raoul mourra en 1214 sans enfant. Philippe Auguste annexera à cette date notre région au domaine royal sous administration d'un bailli. La terre à fisc tombait depuis 1191 à pic car notre petit roi voulait faire honneur à son rang. Faire la troisième croisade avec Richard cœur de Lion et Frédéric Barberousse était un challenge ruineux, bien qu'il ait fait précéder l'enrôlement d'un nouvel impôt : la dîme sarrasine.

Le roi de France se sortira honorablement de la confrontation mais tirera mieux la leçon: les croisades ne servent à rien ; les Anglais comme les Allemands sont des fastueux alors que lui n'a que le moyen d'être vertueux et habile.

En butte avec Richard au cœur de Lion, avec Jean sans terre, Baudouin des Flandres, l'empereur, tous seigneurs de larges contrées, l'art du roi de France sera de lutter sans arrêt mais sans provoquer la coalition des ennemis-confrères et de s'appuyer non sur ses vassaux mais principalement sur les milices religieuses et des cités libres. La multiplication des chartes a aussi ce petit côté pratique.

La vertu pratiquée préfigure la " raison d'Etat " et l'exercice de la monarchie au sens plein. Les tours du château de Péronne seront multipliées, la dîme très scrupuleusement perçue, les évêques français respectés. Lorsque Baudouin des Flandres envahira l'Artois, Philippe contre-attaquera mais comprendra vite qu'il vaut mieux céder et pactiser.

La seule vertu que ce roi n'aura pas, montre à quel point la tutelle de Rome importait dans ces temps. En 1199, Philippe II épouse Agnès, la fille du Duc de Moravie, après avoir répudié Gelberge, sœur du roi du Danemark. Fait sans respect des formes et des usages, le pape n'autorise pas le mariage et jette l'interdit sur le domaine royal. Tous les clercs se trouvent, dès lors, en situation d'insoumission: ni prière, ni dîme, ni messe, le roi est nu. La situation durera 8 mois et finalement, est-ce la raison ou le démon de midi ?, Philippe rappellera Gelberge à ses fonctions.

L'anguille royale saura aussi faire de l'extorsion de fonds sur la communauté juive, des marchandages avec les grands, mille petites et grandes vilénies et restera pourtant pour toujours le vainqueur de Bouvines.

A force de lutter contre tous séparément et de se mettre à dos l'arbitre suprême en robe papale blanche, Philippe le combattant attisera l'union sacrée de ses ennemis. Ainsi Jean Sans Terre coalisera l'Empereur germanique Othon, le Comte de Boulogne, les Anglais et toutes les troupes fidèles aux Plantagenêt pour aider Baudouin des Flandres que le roi de France déteste cordialement pour avoir échoué contre lui dans sa première tentative en Artois. L'affrontement eut lieu à Bouvines en 1214.

La victoire, indécise jusqu'à la fin, et lieu de faits d'armes légendaires puisque l'étendard allemand y fut volé par les Français, constitue pour l'ensemble des historiens l'acte de naissance de la nation française.

Les troupes royales rassembleront les seigneurs et leurs troupes mais surtout les milices communales et c'est bien d'elles que jaillira la force du triomphe. Or, les communes et les grandes abbayes disposant d'une troupe ne sont guère nombreuses dans le pays étriqué d'île de France. Orléans, Paris, Meaux, Rouen et une partie de la Normandie qui viennent de rallier depuis peu le domaine, et dans cette liste pèseront, encore une fois, lourds Compiègne, Soissons, Laon, Reims et tout le Vermandois. Pour les habitants proches du lieu de bataille, la motivation était double: Philippe était leur seigneur, les coalisés se réclamaient de Charlemagne et de l'église de Rome mais oubliaient l'histoire.

La milice de Saint-Quentin comprenait Gérard de la Truie, qui perça le cheval de l'empereur et Wallon de Montigny à qui fut confié l'oriflamme de Saint-Denis. Bouvines n'aurait pas été possible sans cette foi inexplicable d'un peuple qui portait une espérance. Le roi récompensa la région en y mettant en prison le comte de Salisbury, frère du roi d'Angleterre, ce qui revenait à promettre à la ville et à son clergé, le revenu de la rançon attendue.

Le règne de Philippe Auguste ne finira pas avec la victoire de Bouvines mais nous ferons une halte en cette année 1214, après 34 années de règne et presque autant d'incorporation du Vermandois dans le domaine royal.

L'inventaire de ces quelques décennies confond tous les économistes et les analystes: les cathédrales gothiques se mettront à pousser avec leurs clochers vertigineux et leurs rosaces admirables, un peu en contrebas, des beffrois symboliseront une structure nouvelle, à l'écart, les seigneurs soucieux d'efficacité seront moins audacieux en architecture mais placeront sur chaque butte un fort plus ou moins grossier mais toujours imprenable.

La littérature et la musique laisseront moins de traces visibles et pourtant formeront le véritable terreau de notre culture.

Cette évocation dithyrambique oublie qu'il a fallu parfois plus d'un siècle pour finir les gargouilles, les mâchicoulis, et les carillons des campaniles et que la France, à la disparition de Philippe Auguste, ne comptait que peu des monuments que nous admirons aujourd'hui, le dénombrement pourtant nous le prouve : la majorité de ces œuvres admirables germeront dans les esprits et se préfigureront dans la pierre en quelques courtes années.

Avec des croisades multiples, des batailles parfois féroces des grands, des problèmes insolubles de dévolution, les Francs vont devenir maçons et construire des merveilles, comme si tous les troubles du monde n'étaient rien que des motifs risibles à caricaturer dans les voussures de pierre et que la vie humaine au service de l'esprit donnait un sens à tout, jusqu'à la matière.

Il faut regarder les cathédrales en oubliant toutes les balivernes que les éducateurs et même les curés diffusent et toujours considérer le travail des bâtisseurs et le rôle de la pierre d'angle.

La plus profonde sagesse réside dans la boutade du graveur de pierre à qui l'on demandait ce qu'il faisait. L'un répondit qu'il travaillait la pierre, l'autre, qu'il gagnait son pain et le dernier dit qu'il construisait une cathédrale !

Toutes nos vies hésitent entre ces trois options. Nos prédécesseurs nous donnent une réponse éclatante: ni le travail, ni l'argent ne sont des fins, jamais, nulle part !

Les croisades, les Cathédrales, les écrivains, les sciences .

Notre cheminement dans l'histoire est un exercice littéraire que le cinéma et l'imagerie virtuelle enrichissent pour peu que le lecteur fasse la plongée dans la re-création du passé. En arrière-plan, les lignes du paysage sont les mêmes que celles que nous voyons tous les jours. Au premier-plan, à l'exception des silos, ce sont les églises qui invitent à l'entrée concrète dans les 12 et 13èmes siècles. La majorité de ces bâtiments sont de reconstruction récente mais les volumes sont proches de ceux des bâtisses des siècles anciens. Rares sont les hommes qui justifient et défendent de tels édifices pour la société contemporaine ! Ce doit être un pied de nez d'ancêtres espiègles, car, comme Nostradamus fera des prédictions ésotériques jusqu'à nos années de fin du 20ème siècle, les églises ne peuvent pas avoir été érigées pour un autre but que de nous intriguer encore et toujours.

A la basilique de Saint-Quentin, sur le sol, un labyrinthe force l'œil à chercher l'issue d'un entrelacs inextricable. Les rosaces ne se retrouvent nulle part sur les façades des maisons à colombages, sur les beffrois et sur aucun palais latin ou grec.

L'aventure de l'architecture est indissociable des croisades car elle donne à la spiritualité de l'époque une dimension verticale en compensation d'une dimension horizontale entravée.

Après la première croisade de Bernard l'Ermite, notre concitoyen picard, la seconde rassembla en 1147 le roi de France et l'empereur d'Allemagne. La troisième conduisit notre sire Philippe Auguste, Richard Cœur de Lion et Frédéric Barberousse , certes, à Jérusalem, mais aussi à se détester dès le retour.. En 1202, l'Empereur d'Allemagne partira avec ses seigneurs sous la pressante recommandation du pape qui veut éloigner Henri IV des tentations des investitures . En 1212, l'Europe centrale fraîchement christianisée se joindra au convoi.

Cette même année, partira de la Somme ou de l'Oise la croisade des enfants. Les légendes racontent que des enfants partirent en bandes vers la terre sainte et furent pris par les barbaresques et vendus comme esclaves. Certains pensent que la cohorte se disloqua bien avant d'atteindre les côtes de la Méditerranée. La fin de cette pieuse aventure dut toutefois toucher les esprits car les énergies se démultiplieront sur notre sol non plus pour partir mais bien pour fixer Dieu chez nous.

Et Dieu est lumière...

Pour que les églises cessent d'être des forts obscurs, la lumière devra traverser la pierre et transpercer la muraille. La rosace s'imposait à l'architecte et petit à petit va entraîner un formidable pas en avant des bâtisseurs.

La première rosace apparut sur la basilique des rois à Saint Denis vers 1144. L'arc était encore en plein cintre, roman. Saint Rémi de Reims aura la sienne en 1162. A Noyon, la rosace apparaîtra en 1186, à Laon en 1223, enfin à Notre Dame de Paris en 1245. La rosace ne figurait au départ que sur la façade mais l'effet magique l'attirera vite près du transept, de même qu'il faudra la placer toujours plus haut. L'histoire des cathédrales gothiques est bien celle d'un pari fou qui s'achèvera à Beauvais et à Strasbourg. Pour monter, la voûte deviendra ogive et l'arc gothique sera de plus en plus pointu.

Les cathédrales de France naîtront ainsi de l'exaltation des évêques, de la richesse des trésoreries des chapitres, et des risques du pèlerinage lointain. L'épopée du gothique à arc brisé commence à Chartres, Reims, Saint-Quentin, Amiens vers les années 1210. Les constructions dureront de 20 à 50 années. Celle de Beauvais sera achevée en 1272, mais les parties hautes s'effondreront peu après (1284).

L'avertissement fut sévère et bien d'autres inquiétudes occupaient le monde et les évêchés.

La dynastie capétienne directe vivait ses dernières années et l'Eglise était atteinte d'un mal terrible, qui va la discréditer, depuis l'institution de l'inquisition en 1194. Pourtant de ce siècle, commencé par le triomphe de nos milices à Bouvines et qui fera sortir de terre la basilique de Saint-Quentin, nous retiendrons cette journée de 1257, où Saint Louis viendra à Saint-Quentin inaugurer la collégiale que nous voyons encore aujourd'hui de toutes les buttes dominantes de la région. On dit qu'il séjourna plusieurs jours, heureux de pouvoir prier son saint patron. Mais quel était donc le saint patron d'un saint lui-même : Quentin, Clovis, Cassien ou Victorice ? Ces deux derniers furent transportés dans la crypte de la cathédrale, ce même jour. Clovis n'accéda pas à la canonisation qui fut accordée à Clotilde mais pour les rois de France, il était bien le saint patron et Saint-Quentin était le lieu mythique de la terre de France où ce fondateur, en passant, avait changé le monde avec l'aide de saint Médard et de saint Rémi.

Les rois n'entretenaient pas une vénération du passé en marge des bulles du Pape pour rien : la foi dans ses propres convictions est, plus que tout autre, l'apanage des peuples libres et des monarques éclairés.

La course au gigantisme qui élèvera la voûte de 35 m à Paris, à 37.95 à Reims, 42.30 à Amiens et 48 à Beauvais gratifiera le Vermandois d'un très honorable 43 m, mais quels furent les vestiges des croisades, me direz-vous ?

Aujourd'hui encore, le pèlerinage du diocèse est à Liesse. On y vénère une statuette de vierge mauresque à l'origine douteuse. Sans mettre en question la foi des pèlerins, cette vénération ne s'explique que par le traumatisme subi par les chrétiens du temps et par une habile récupération de l'Eglise : sans mettre en danger les récoltes, les dîmes et décimes et toutes les corvées et taxes, Liesse se substituait à une promenade hasardeuse qui ne rapportait rien !

Parmi d'autres vestiges, nous mentionnons aussi le village de Frières-Faillouel. Frières est la forme francisée de fratrie et rappelle que le lieu fut créé par des frères pèlerins revenus au pays après de nombreuses années et souhaitant vivre en communauté. Leur maison deviendra un village.

Mais la Palestine et le ciel sont loin, alors que deux nouveaux dragons pointent le nez tout près. Ceux-là nous accompagneront maintenant en permanence : l'Angleterre et l'Allemagne.

Parce qu'elle fut notre première ennemie et parce que la brouille fut une histoire de femme, la méfiance a toujours dominé dans les rapports entre les deux peuples. La "perfide Albion" sera toujours ce peuple incapable de parler notre langue, jaloux et joueur qui posera problème et placera Gisors aux portes de Paris. Après Aliénor d'Aquitaine qui changera de lit royal, Philippe Auguste et les milices du Vermandois tenaient par la victoire de Bouvines d'une part un droit de suite et, de l'autre, un otage en la personne du frère du roi. Sur le continent, les Plantagenets, c'est à dire Jean Sans Terre, puisque Richard Cœur de Lion est mort, avaient déjà essuyé une défaite en voulant conquérir le Poitou que Louis VIII le Lion encore prince héritier reprendra. Avec Bouvines, la coupe sera pleine et les barons anglais, las des querelles continentales demanderont la "grande Charte", copie dénaturée de celles des cités de chez nous. Les barons voulaient surtout ne pas avoir à traverser le "Chanel" pour des vétilles et revendiquaient, sur le continent, les fruits du pillage.

Mécontents, les barons appelleront Louis de France pour le faire Roi. En 1217, Louis a hâte de régner et il saute sur l'occasion comme sur le premier bateau. Londres, les barons et les petites anglaises, à l'instar d'aujourd'hui, ne méritaient qu'une courte visite. Il repassa en France pour l'hiver et aussitôt, une révolution de palais réinstalla Henri III, fils de Jean Sans Terre. Aux premières tulipes, Louis repart conquérir sa couronne mais tombe dans un guet-apens.

Le jeune Henri III réfléchit : réclamer une rançon, c'est provoquer la France et déclarer la guerre que les barons ne veulent pas. Ne pas la réclamer, ne serait pas anglais ! Finalement, averti de la faiblesse des finances françaises, il accordera à Louis une prime de départ de 10000 marcs d'or. Louis le Lion acceptera le cadeau et quittera les rives insalubres de la Tamise. Dans le calcul du Français, il y avait le projet tacite de renflouer la caisse pour reprendre les domaines des Plantagenet en France.

Des acquisitions d'abord, Boulogne, Montreuil, Clermont en Beauvaisis puis des batailles vont réapparaître : Chinon, Fougères, Saintes. A cette dernière, en 1242, le roi d'Angleterre va perdre son trésor et Louis IX faire la bonne affaire. La fin de son règne sera, de ce fait, plus paisible. Il pourra inaugurer la collégiale de Saint-Quentin et y remercier son saint patron et finir son règne au pied de son chêne de Poissy. La trêve dura un peu plus longtemps que d'habitude et Saint Louis commença l'édification de Carcassonne et multiplia les châteaux dans la province de Guyenne devenue vassale du roi de France.

L'Allemagne, n'avait de Reich que le nom. Othon avait été battu à Bouvines et le sentiment national, n'existant pas, n'en souffrit guère. L'évènement sonnera toutefois comme les cloches de l'angélus. Il était temps de s'éloigner des palais de marbre d'Italie où les querelles intestines et les cachotteries papales remplissaient l'ordre du jour. Heureusement, les grandes familles électriques de la diète s'opposèrent encore longtemps, mais déjà la "bulle d'or", qui sera de 1356 jusqu'en 1806 le texte de base de l'Empire allemand, naît dans les imaginations. Une grande famille de notre région y participera directement : la famille des Luxembourg.

L'inventaire du monde laissait au royaume de France une carte maîtresse à jouer ; les seigneurs français tenaient les lieux saints, les anglais se repliaient sur leurs positions, les germains se cherchaient, le trésor français venait de faire bonne fortune. La prospérité, fille de la paix pouvait frapper de sa baguette nos villes et nos campagnes. Les cathédrales repoussaient d'années en années les limites du possible. Deux éléments sont encore à mettre sur la liste, parce qu'ils expriment mieux que tout l'évolution des esprits : les œuvres écrites et les découvertes des sciences.

Le mouvement des communes et les étudiants canalisèrent un sang neuf et un esprit nouveau. Loin du pouvoir, l'expression populaire trouva dans le théâtre des places et des parvis son lieu de communication.

A la Fère, dotée d'une abbaye et depuis 1207 d'une chartre, accordée par Enguerrand de Coucy contre une rente perpétuelle annuelle de 100 livres parisis (bien utile pour l'agrandissement du château) Jean de la Fère sera l'un des premiers romanciers français. Il est l'auteur du " riche homme et du ladre".

Le thème même introduit tout Balzac, Dumas et une bonne moitié de la littérature américaine. La première pièce de théâtre vraiment française est en picard et fut jouée à Arras en 1276. Sa lecture est un ravissement car tout le peuple de ce temps évolue, parle et bouge de la manière la plus authentique. Le moine, intéressé par l'argent et porteur de reliques, le tavernier, le riquier, c'est-à-dire le riche, le médecin bien sûr ignare, le fou, les fées venues de l'époque celtique et le clerc Adam qui veut poursuivre ses études à Paris, les personnages vivent par eux mêmes et, ce n'est pas une savante construction dramatique qui structure le jeu théâtral. Ce n'en est que plus savoureux et merveilleux de fraîcheur.

N'entend-on pas, Gillot vantant la femme de Mathieu l'Anstier de " s'aider des ongles et des doigts contre le bailli du Vermandois " ! Et combien sont comiques les lamentations des clercs qui risquent de perdre leurs rentes s'ils se remarient (la " bigamie" des clercs était toute théologique puisqu'ils étaient veufs. Ce qui était choquant, c'était qu'ils reprenaient toujours épouses parmi les plus jeunes beautés du pays.)

A la fin du " Jeu de la Feuillée", les dernières tirades sont écrites en picard. On ne s'étonnera donc pas que cette pièce n'ait jamais été enseignée dans les écoles de nos arrondissements où il serait plus vite compris et apprécié qu'au collège de France. Ce faisant, l'Education Nationale, nous prive de notre seule thérapie authentique: notre rire.

Écoutons le moine de Jean Bodel né vers 1165 et mort lépreux vers 1210 annonçant l'heure de la séparation et la fin de la représentation.

" Je ne fach point de mon preu chi (preu: profit)
 puis ke les gens en vont ensi
 n'il n'i a mais fors baisseletes (baisseletes : filles)
 enfans et garconnalles. Or fai (garconnalles : groupe de garçons)
 s'en iron; à Saint Nicolai
 comenche a sonner des cloketes ".

Dans l'œuvre de Jean Bodel, il faut aussi mentionner son poème de " congé ", où il fait ses adieux à ses amis et leur demande de lui obtenir une place dans une léproserie. Le scribe s'effaçait devant l'homme de lettres. Le trouvère s'adressait à l'humanité de manière personnelle et pathétique.

Avec Jean de la Fère et Jean Bodel, un esprit nouveau soufflait qui révèle, plus que tout, l'humanité de nos prédécesseurs du 13ème ; pourtant le savoir en général, les sciences et les techniques demeuraient bien réduits. Il était surtout confidentiel et mal vu à la cour. L'Eglise admettait que les corporations possédassent des techniques architecturales, chimiques, sidérurgiques mais freinaient la synthèse et l'analyse scientifique. La foi chrétienne n'avait pas encore atteint toutes les couches de la société, pouvait-on laisser s'infiltrer le doute?

Il viendra, malgré les préventions, quand même !

L'inquisition, les Cathares, Valdo. Saint Louis. L'Anjou et La Mafia.

L'histoire est une ligne droite en virage permanent que l'on aperçoit dans un rétroviseur, le nez plongé dans le guidon. La relater tient de l'exploit du pilote dont l'attention surveille autant le poids lourd à dépasser que le bolide encore minuscule qui se rapproche et déjà domine la chaussée. En ce treizième siècle que l'on retient souvent comme celui de saint Louis alors que son règne dura 44 ans, la religion et le moyen-âge sont présentés comme triomphants. Si tel avait été le cas, notre région aimée du roi aurait sans doute témoigné une plus grande spiritualité religieuse au long des siècles, or le Vermandois sera encore largement considéré au XIXème siècle et encore plus maintenant comme une terre de mission, largement déchristianisée. Des événements lointains et sous-estimés cependant l'expliquent .

L'arianisme n'a, sans doute, qu'effleuré le Nord de la Seine mais avait été dominant en Bourgogne, Auvergne et dans le Sud-Ouest de la France, laissant derrière lui un sentiment mitigé sur les dogmes de trinité divine et du Christ, fils de Dieu et Dieu lui-même. Le voisinage avec l'Islam et avec les communautés juives tant au Moyen-Orient qu'en Espagne sans remettre en cause la supériorité de la Chrétienté instilla des motifs de scepticisme chez beaucoup de lettrés comme chez les gens honnêtes et aussi chez tous les nombreux révoltés par l'opulence de l'Eglise et par sa compromission avec le pouvoir.

L'origine du mouvement cathare est souvent placée dans une généalogie sulfureuse et hérétique très sophistiquée. Nous la placerons plus simplement au cœur même d'une société ouverte comme celle d'aujourd'hui où les sectes pullulent et en désarroi face à son avenir. La doctrine religieuse cathare s'inspire de certaines hérésies bien que ces points soient encore controversés mais c'est surtout l'institution qui détonne: église sans hiérarchie qui rejette les ajouts de Rome et veut retrouver la pureté originelle, dogme qui place le péché dans l'amour du monde et ose bénir la révolte, croyance dans le salut individuel.

Les temps n'étaient pas encore mûrs et la chrétienté, relayée par la force des chevaliers bardés de fer de nos régions, ne cherchera pas à comprendre au delà du crime de lèse-majesté.

La répression dans laquelle nombre de grands chevaliers se salirent est tristement célèbre du côté de Montségur, d'Albi, Lavaur et de nombreuses cités du domaine des rois wisigoths ariens. Le pire, pourtant, dépasse l'atroce et l'arbitraire. L'esprit humain admet la violence brutale comme un résidu de l'humanité mais ne tolérera jamais la torture des idées et des croyances. Or en 1184, un Pape italien, nommé après une décennie de décomposition de la papauté, recherche un moyen de réimposer sa présence et de conforter sa place devant l'empereur du Reich. Celui qui domine l'Allemagne s'appelle Frédéric Barberousse et est un germanique caractéristique : presque illettré, son modèle est bien sûr Charlemagne et ses droits sont à l'aune de ses forces.

L'entente de ces deux hommes donnera le pire des poisons de la Chrétienté: l'inquisition.

Les musulmans usaient efficacement d'une loi miséricordieuse pour les fidèles et des lois de la barbarie pour les autres. Pourquoi ne pas s'en inspirer ? Le châtement corporel fut donc admis pour les hérétiques ainsi que pour ceux coupables de trahison. Du châtement à l'aveu forcé, il n'y a que ce fil ténu qui sépare la torture et la sanction.

Dans ce monde confronté à l'obéissance aux dogmes et à la justice, des voies divergentes creuseront des abîmes profonds entre les peuples. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne opteront pour la justice expéditive. L'Angleterre, pour des histoires de femme, choisira de faire taire le défenseur de l'autorité du pape, Thomas Beckett, et s'orientera vers une justice pragmatique. La France eut, dans ce domaine aussi, une destinée moyenne. Saint Louis connaissait Frédéric Barberousse et les monarques d'Angleterre. Il n'ignorait pas que son aïeul Philippe Auguste s'était attiré les foudres de la papauté. Riche et bien considéré par ses voisins, Saint Louis se pencha sur la pratique de la justice. Malgré l'onction, le roi ne pouvait "dire le droit" infailliblement ; Louis consultera les avis les plus éclairés du temps parmi lesquels Pierre de Fontaines, bailli du Vermandois et natif de la région, faisait autorité. Ce juriconsulte ne pouvait s'être vu confiée la charge de notre région sans la compétence ni la confiance intime du souverain. Il utilisera, lui-même, le mot fort d'amitié dans un écrit paru en 1253 intitulé "Conseil que Pierre de Fontaines donna à un ami". Le roi ne s'estima pas outragé par l'outrecuidance d'un sujet qui osait lui donner un conseil d'ami ; le dialogue social et l'amitié se pratiquaient vraiment en ce siècle d'or.....,aussi, en 1254, le roi chargera le Parlement de la mission auparavant régaliennne de dire le droit. Le sire de Joinville, historien de la cour, dit de lui que le roi s'en servait pour "ouïr les plaids de la porte, pour recevoir les requêtes et faire droits aux parties". A coté d'une fontaine de sagesse et au pied de son chêne, Louis IX créa ainsi la justice contradictoire où l'accusé avait droit à une défense . Il limita aussi les pouvoirs des baillis sur le domaine royal.

La canonisation de Saint Louis en 1297 consacrait un homme, bien imparfait à beaucoup d'égards, un pays, le Royaume de France, encore petit sur la carte, et surtout un système : la primauté du droit.

Le monde ancien véhiculait encore des légendes tenaces qui reposaient, on peut le penser, sur des faits divers réels. Ainsi, la chronique rapporte qu'en ces siècles d'apogée, le village du Fayet fut le théâtre d'un acte de sauvagerie sordide. Rollon II, le seigneur du Fayet, avait fait un mariage envié avec Gabrielle de Vergy, belle pomme de l'Est bourguignon. De moindre culture qu'elle et plus intéressé par la chasse et la vie au grand air, Rollon sera trahi par la belle qui sera séduite par Raoul de Coucy, forte personnalité qui se moquait des rois et des princes et sera même un peu artiste, poète et musicien. Les temps n'étaient pas tout à fait prêt pour le Roman de la Rose. Rollon, dit-on, tua le prétendant, lui arracha le cœur et le fit manger à l'infidèle. Cinquante années après l'évènement, cela ne sera plus possible. La justice royale et la justice de l'Eglise se seront dotées de moyens qui permettront d'espérer en des lendemains meilleurs. Cet espoir perpétuel de l'humanité sera, à nouveau, ici comme ailleurs, déjoué par des périls nouveaux.

La volonté de bâtir une société juste au delà de la féodalité s'imposait chez nous comme une condition de progrès et d'avenir. Louis IX souhaitera vivement répandre cette semence de paix sur toutes les terres connues et sans chef.

C'est ainsi, que, sur les conseils du Pape, et des grands, il aidera son frère, le comte d'Anjou, à devenir Roi de Naples et des deux Sicile. En ce milieu du treizième siècle, ce domaine constituait la troisième perle des principautés françaises après le royaume, proprement dit, et les lieux saints. Pour la même raison qui fera de franc le synonyme d'honnête, la mayonnaise française ne prendra pas dans le mezzogiorno. La volonté de justice sera vite le motif de rejet de cette monarchie par le petit peuple.

Encore, aujourd'hui, ces terres brûlées sont le domaine de l'omerta, de la vendetta, du contrat sur les têtes et des parrains qui décident. Les juges continuent à y vivre sous escorte et en sursis. La " mafia " est, en effet, née, à cette époque, en réaction aux idées de Saint Louis et des monarques français. Mafia, ne l'oublions jamais, est la contraction du slogan qui apparaîtra pendant la domination française sur ces terres du sud : " Muerta alla Francia", mort à la France ! Dans le même temps donc où un pas significatif sera fait dans le bon sens, un rejet violent s'organisera ailleurs. Sans prôner de théorie de défense de la mafia, cette leçon de l'histoire n'est pas mentionnée dans les manuels de philosophie; la seule justice, digne de ce nom, est celle comprise et légitimée par le peuple, théorisée par Diderot. La présentation, plus généralement faite dans le "penser correct", est plus réductrice : les chevaliers français

auraient "exploité " les habitants du pays ; les fameuses "Vêpres Siciliennes" commémorant les assassinats de 1283 où beaucoup de nos compatriotes moururent, ne seraient, dans ce contexte, que de la légitime défense contre des colonialistes. Si tel avait été le cas, la France ayant quitté depuis longtemps ces terres lointaines, la mafia n'existerait plus depuis longtemps ! Organiser une boucherie au chœur des églises et au moment des vêpres était un message cynique, absolu et de longue portée : aucun pouvoir ne saura contrecarrer sans danger la pieuvre et ses sbires, aucune justice ne soumettra la "loi du milieu" !

A ceux, nombreux, qui croient qu'il ne reste plus guère à faire sur terre, les déboires de la justice contre le banditisme organisé invite à un sérieux examen de conscience. Les excès de pouvoir des petits juges, en cette fin de second millénaire, avec les "affaires" en France et " Manu pulite" en Italie ne sont-ils pas les résultantes amplifiées de trop d'années, qui font des siècles, de complaisances, faiblesses et inerties ?

L'Italie comme la Navarre ou la Poméranie peuvent paraître loin du Vermandois et pourtant la famille de Guise sera pendant plusieurs siècles toujours du côté de l'Italie; plusieurs villes de la région seront en Navarre, quant à la Poméranie son heure arrivera.

Philippe le Bel.

A la canonisation de Saint Louis, Philippe le Bel était sur le trône depuis 12 ans avec le titre de Roi de France et de Navarre. Il régna encore dix sept ans. Ce roi était d'un nouveau type qui inaugurerait ou préparait des temps inédits.

Son monde pourtant était, encore, à son avènement, celui du Concile de Lyon.

En 1274, l'apothéose, atteinte à l'inauguration de la Collégiale de Saint-Quentin, avait pris une dimension quasiment universelle. Saint Louis, certes était mort à Tunis d'une expédition malheureuse souhaitée par son frère, Charles d'Anjou qui pensait soumettre un voisin gênant de son royaume de Sicile. Cependant l'auréole du roi français, "Fontaine de la Justice" rayonnait toujours sur l'ensemble du monde connu.

Ainsi vinrent à Lyon : le pape Grégoire X, les représentants des royaumes de France, Angleterre, d'Aragon, de Sicile, de l'Empire d'Orient et même les mongols de Perse venus proposer une alliance contre le sultan turc.

La réunion de la société des nations n'avait pas grand chose à apporter à un monde qui vivait la paix au quotidien. L'Europe se devait de célébrer une période bénie. Lorsque deux siècles, plus tard, les seigneurs féodaux ressentiront le besoin de consigner les " riches heures " de leurs châteaux, l'évocation ne sera qu' une enluminure nostalgique d'un passé révolu. La chevalerie n'aura plus de pouvoir, et la peste et la famine décimeront les campagnes. Les "riches heures " demeurent toutefois de superbes tableaux d'un passé qui a vraiment existé..... au temps jadis.....dans le milieu du treizième siècle..

Le bonheur et la prospérité, dans notre livre de témoignage, ont la caractéristique constante de n'être jamais à l'heure. Commencées au quatorzième siècle, les "riches heures" montraient des campagnes prospères, des églises pleines, des chevaliers dévoués et fiers, et partout des bâtisses superbes, comme neuves. C'était bien une carte postale des douzième et treizième arrondissements, pieusement reconstituée pour les petits enfants qui ne connaissaient qu'horreurs et désenchantements.

Le Vermandois, avec Péronne fortifiée, dont le château avait été rénové par Philippe Auguste, les abbayes de Homblières, Noyon, Péronne, Saint Quentin et sa collégiale, les murailles de Coucy, Moy, Laon, Noyon la chantante, était un nid douillet sur lequel se reposait la France pour ses rentes et pour sa défense.

Nos voisins des Flandres et de l'Artois ne pouvaient espérer cathédrales aussi hautes, ni terres à blé aussi fécondes mais ils échappaient aux ponctions royales directes. Comme la sécurité régnait, les échanges favorisèrent vite les zones qui détenaient un peu de disponibilités. L'Angleterre, les pays de la Hanse et les Flandres avaient dans la pêche du hareng et la fumaison du poisson une matière première, formidable génératrice de revenus. Harengs et morues n'étaient-ils pas les aliments symboles de la chrétienté ? De plus, riches en sel et en protéines, ils assuraient des réserves alimentaires pour les longs hivers et les longs carêmes. Cette économie va rapidement en susciter une autre. Les hommes sont marins à plein temps, laissant aux femmes et aux enfants les salaisons et fumages. Que vont devenir les champs et les bêtes qui, depuis toujours, remplissaient l'emploi du temps de chaque jour de la vie ?

L'Angleterre fit ainsi la célébrité d'une petite île du large des Pays-Bas, où une variété de mammifères vivait, dans le plus total isolement, sans nécessiter d'entretien. Le mouton à poil long (de l'île de Texel) devint rapidement l'animal domestique de tout ce périmètre. Il fournissait la viande et une laine de qualité pour les vêtements.

Avec le poisson, la laine devint ainsi le pondéreux le plus transporté. Il s'échangeait contre du bois et des céréales dont ces pays étaient riches, mais aussi des épices et, petit à petit, des produits manufacturés. Les Flandres et l'Artois, depuis les déconvenues de nos expéditions lointaines faisaient figure d'Eldorado et ce, d'autant plus, que la fiscalité y était douce et légère....

..La prospérité des rives de la mer du Nord pesa de manière importante sur notre histoire, car du concile de Lyon à

" la grande peste ", soixante années seulement séparent des sommets de félicité et des abysses de détresse. L'éclat des provinces du Nord brillait d'autant plus fort et le cœur des Vermandois choisira secrètement, depuis cette date, de regarder vers les beffrois. Le percepteur venait du Sud et les affaires se faisaient avec le Nord. Les filles du Sud apportaient aux mariages des terres et des intrigues. Celles du Nord mettaient dans la corbeille des ducats, du travail et une robuste santé. Insensiblement, le sentiment d'appartenance au domaine royal sera objectivement ressenti comme un désavantage.

L'arrivée de Philippe le Bel va accélérer ce processus. Lui-même est fils d'une princesse du Brabant et a épousé la reine de Navarre. Ces héritages et la faiblesse des autres monarques lui donnent une place enviée. Il a laissé, cependant, à la postérité l'image d'un roi, panier percé, fourbe, cruel, assoiffé d'argent et beau. L'or n'est-elle pas la matière dans laquelle les rois gravaient les traits de leur visage ?

Avec Philippe le Bel, la monnaie faisait son entrée dans la panoplie des instruments du pouvoir régalien. Personne n'en connaissait, à dire vrai, ni les mécanismes, ni les effets pervers.

Philippe commença, comme tous les Golden Boys, très jeune. Dès son arrivée au pouvoir, il ordonna la baisse de la quotité d'or dans la monnaie imposée par le roi de France et qui avait donc cours forcé. Était-ce l'examen des comptes des communes que Saint Louis avait imposé dès 1256 mais qui remontèrent avec des retards importants à Paris qui obligeait cette manipulation ? Vraisemblablement pas, car les communes ne réclamaient pas grand-chose même si nombreuses étaient celles qui se trouvaient déjà en virtuelle faillite. Philippe, par la dévaluation, visait plutôt les régions récemment rattachées au royaume et surtout les évêques et les abbés, insupportablement riches et oisifs.

Le premier à manifester fut l'évêque de Pamiers en Ariège. Riche des confiscations des biens des Cathares, des prélèvements sur les pèlerins de Compostelle et des droits de douanes à l'import sur les marchandises venant des terres maures et juives d'Andalousie (l'orange était le plus rare et le plus cher des fruits connus), Bernard de Saisset, évêque, se retourna directement vers le pape et accusa le roi de faux-monnayage. Philippe le fait arrêter. Le pape Boniface VIII, lui aussi très près de ses pécunes, somme par la bulle " Ausculta fili ", au fils d'Auguste, de libérer le descendant des apôtres. Philippe lit la missive, la transforme en une boulette et la jette au feu, puis la remplace par un texte qui ne mentionne pas l'évêque de Pamiers, pas plus que la manipulation de la monnaie mais uniquement la " collation des bénéfices". Là-dessus, il convoque les États Généraux du royaume à Paris le 10 Avril 1302. Le Tiers Etat est au courant des finances communales, les seigneurs possèdent le droit de justice, quasiment indexé sur le coût de la vie et des rentes exprimées en nature.

Que va dire le clergé ? Partout les ordres mendiants, des franciscains aux dominicains, appellent à la vertu de pauvreté.

Le clergé, de plus se défie des papes italiens. Philippe obtiendra gain de cause pour une cause immorale et perverse, ce qui lui tendra la perche pour des dévaluations en série. Il fera même chuter la papauté italienne et appauvrira la riche contrée voisine.

Pour de maigres motifs, Philippe, ayant " collationné des bénéfices" partit en guerre contre le prince des Flandres : Gui, riche et rebelle (parce que riche). Il pénétra sur son domaine en 1300, le fit prisonnier ainsi que ses barons. Gui décéda en prison à Compiègne, sans que les affrontements ne cessassent . En 1304, les troupes françaises seront victorieuses à Mons en Puelle et le comte Robert, fils de Guy, se voit imposer le traité d'Athies de l'an 1305.

Ce traité mettra fin temporairement au conflit et sera aussitôt complété par une ordonnance obligeant le bailli de Paris à une autre manipulation monétaire. Athies, cité de Clotilde, Radegonde et Saint Thierry contribuait à flouer beaucoup d'épargnants, mais rétablissait aussi ses finances communales comme énormément de communes de France. Avec les rentrées inattendues d'argent, Philippe le Bel, vint en 1307 à Saint-Quentin où il séjourna avec la reine et toute la cour et fit renforcer toutes les fortifications.

La mécanique diabolique de la razzia était lancée et les Juifs et les Templiers tomberont bientôt sous les appétits voraces de ce monarque.

La politique de Philippe le Bel ne pouvait laisser indifférent et, à chaque spoliation, le parti gallican grossissait. Le pape, récusé par les États Généraux, veut reprendre ses troupes en main et convoque le synode des évêques français à Rome. Philippe réagit et reconvoque les États Généraux. Celui-ci choisira Guillaume Nogaret, ancien cathare, pour organiser un concile de toute la chrétienté et juger le pape. L'affaire était présentée comme la prétention d'une puissance étrangère sur des revenus nationaux. Machiavel n'était pas né mais avait déjà trouvé en Philippe son maître. Quant à Dante, il ironisait sur la divine comédie mais comprenait le risque d'une montée des nationalismes.

La mission de Nogaret fut facilitée par la rivalité des Colonna, famille ennemie du pape Boniface VIII et par la proximité du roi français des deux Sicile. Le Saint Père fut atteint d'une crise cardiaque, suite à une forte émotion comme on dit encore aujourd'hui dans ce pays où la mort arrive plus vite qu'ailleurs. (Nogaret l'aurait giflé, ce qui aurait provoqué la mort du pontife). Le nouveau Pape devenait sinon l'otage, du moins l'obligé de Philippe. Le séjour dans une ville aux pratiques malsaines était de moins en moins recommandable. Le pape vint s'installer à Avignon.

Philippe avait soumis à sa volonté : la papauté et les provinces riches des Pays Bas. Il lui restait à traiter le problème de l'Angleterre.

A cette affaire grave, il sacrifia sa fille Isabelle de France qu'il maria au futur roi d'outre manche: Edouard II. C'était l'assurance de la paix pour l'avenir et la justification du prix payé par les Juifs, les Lombards et les Templiers à l'autel de la raison d'Etat. Hélas, Philippe était un roi maudit et le destin donnera un camouflet à ses œuvres patiemment réalisées. La justice divine se plaçait du côté de Dante comme aux plus belles heures de la tragédie grecque. Petit-fils d'un saint vénéré, sa fin de règne sera occupée par de sordides histoires de femmes pécheresses. Le péché de chair atteindra les trois brus du roi. Comme feu Saint Louis avait assigné au parlement le soin de la justice royale, l'affaire cessait d'être privée pour devenir publique. Le droit canon et le droit civil ne plaisaient pas sur le sujet et les brus furent mises dans l'impossibilité d'assurer une descendance aux Capétiens. En 1315, Philippe le Bel meurt.

Trente années après, la France sera vaincue à Crécy et trois années après cette défaite, la peste noire tuera plus qu'aucune guerre, près du quart de la population du pays ! Les dévaluations et les jalousies pour les pays plus prospères ne représenteront que des peccadilles sur lesquelles toute l'humanité s'étonnera qu'elles aient pu être des pommes de discorde.

Avant cette plongée dans la tragédie, regardons une dernière fois nos belles campagnes, presque aussi peuplées qu'aujourd'hui, et nos villes fortes, abritées derrière de solides murailles, sûres d'elles-mêmes et immensément confiantes dans la justice royale.

Crécy. Luxembourg. La peste noire.

" Philippe, avant peu, tu seras assigné à comparaître devant le tribunal de dieu.

Maudit sois-tu et toute ta descendance !"

La malédiction des Templiers, condamnés au bûcher, sortait du cœur de chevaliers qui avaient fait vœu d'Eglise et n'avaient rien à se reprocher. N'étaient-ils pas pieux et dévoués, détenteur de legs laissés par les premiers et plus nobles chevaliers de la Chrétienté : Baudouin, Herbert, Frédéric, Saint Bernard même !

Ils seront les victimes expiatoires, sans doute innocentes. La volonté de puissance du roi français ne rencontra qu'une opposition fade de la part du pape et des évêques. L'argent serait-il devenu maîtresse du monde ?

La nef des fous, la comédie divine, Machiavel et toutes les estampes lucifériennes reviennent en force pour tirer vers le bas notre civilisation.

Des causes plus objectives sont malheureusement intervenues. Vers 1315, les récoltes sont mauvaises et la famine frappe durement les cités qui ont poussé trop vite en Italie, comme en France. L'urbanisation n'en est guère frappée et Dante qui jettera un œil pessimiste sur notre société n'entrevera pas le pire. Celle-ci frappa, au beau milieu du siècle, en 1350, et le tiers de la population française disparaîtra, victime de la peste noire. L'image de la mort ratissant avec une faux s'incrétait dans tous les esprits et sur de très nombreuses estampes. Le temps des cathédrales, des chartes et des libertés était bien révolu. La peste, c'était l'effroi d'un petit peuple d'artisans qui avait nourri en effectif les milices communales. La France perdait largement plus que le tiers de sa puissance militaire. C'était une catastrophe pour un pays qui avait osé braver sous Philippe le Bel le monde entier !

Le " fatum "ne fait rarement les choses à moitié et ce sera pire encore pour notre ambition nationale; la France venait de subir, deux années auparavant, une autre défaite.

En mariant Isabelle de France au monarque anglais, Philippe le Bel s'était endormi dans une fausse sérénité car ses fils, trompés par des femmes volages, n'arriveront pas à avoir de descendance.

Philippe V le Long convoquera les Etats généraux en 1317 pour écarter les femmes du trône. Lui, puis son frère, chercheront à déstabiliser les princes flamands sans apercevoir le risque de recours au voisin anglais. Or Edouard , le fils d'Isabelle de France, grandit et s'avère fin diplomate. Il soutient les Flamands contre les Français

sans participer lui même et va se présenter en 1338 à la diète de Coblenz sur les bords du Rhin pour obtenir les possessions du roi de France en terre d'Empire. Cette subtilité juridique qui nous échappe un peu aujourd'hui nous concernait tout particulièrement car l'Empire commençait aux limites nord du Vermandois : Cambrai, Arras reconnaissaient Edouard pour roi.

Poussé par les Flamands et nombre de nos concitoyens, Edouard pénétra en France en 1339 avec une armée qui avait tiré les leçons de Bouvines .

En face, le nouveau roi s'appelle Philippe VI de Valois et il attend l'Anglais sur la Somme au Ponthieu. Edouard a de solides appuis dans les Flandres et contourne les positions françaises. Remontant l'Escaut, cette rivière bénie des envahisseurs du Nord, il attaque Saint-Quentin en 1339 et ravage le pays, la Fère et Laon.

En 1340, les Etats du Vermandois déclarèrent ne pouvoir payer l'aide que le roi demandait un peu partout pour la défense du royaume !

Nos gens se méfiaient du nouveau roi, du Valois: l'activité de Philippe de Valois ne s'était-elle pas bornée à intriguer et à agglomérer les mécontentements des princes de sang et de la haute noblesse ?

Pour défendre la France, il s'appuiera surtout sur ce qu'il crut être le rempart de la chrétienté : la chevalerie et l'ost. L'affrontement eut lieu à Crécy en 1346. La noblesse française va perdre, sur cette terre picarde, une grande partie de ses illusions et beaucoup d'hommes. Les archers anglais faucheront l'élite guerrière avec une arme indigne de la chevalerie : l'arbalète. Autre surprise, la perfide Albion provoquera les Français dans un combat de nuit.

Parmi les Français, le duc Jean du Luxembourg, roi de Bohême, très âgé et aveugle tint sa promesse de chevalier et participa à la boucherie. Les Anglais, lorsqu'ils parlent des chevaliers français ont, encore aujourd'hui, une moue ironique. Bien que monarchistes et contempteurs de la noblesse, jamais ils ne comprendront les actes de bravoure qui exaltent notre sens de l'honneur: ceux du duc de Luxembourg et le célèbre

" Messieurs les Anglais, tirez les premiers !" (Il faut remarquer quand-même que le code de la chevalerie, remis à l'honneur par les ordres chevaleresques de l'époque interdisait de reculer, ce qui dans un combat, quel qu'il soit, limite fort l'action).

Le duc du Luxembourg rentre par ce comportement chevaleresque dans notre histoire. La majorité de ses fiefs se trouvaient en terre d'empire: la Capelle, les Ardennes, Liège, Maastricht. La superficie du Luxembourg, que nous voyons sur nos cartes, ferait sourire les anciens ducs. C'était une famille de première importance sur l'échiquier européen. Le pape Jean XXII avait même œuvré, une quinzaine d'années avant Crécy, pour faire reconnaître le droit du roi de France (Charles IV le Bel, dernier fils régnant de Philippe l'aussi beau) qui était marié à l'héritière des Luxembourg, comme empereur d'Allemagne.

Le malheur s'étant vraiment acharné sur les rois maudits, celle-ci mourut d'une chute de cheval et, une nouvelle fois, la construction de l'Europe dut attendre.

La renommée des Luxembourg, dont les jardins et le palais abritent les amoureux du Quartier latin et le Sénat de la République, doit beaucoup à plusieurs cités du Vermandois et de ses régions voisines. L'idée de Jean XXII n'obtint pas l'aval divin et notre région manquera son destin de lien entre les deux nations franques.

Après la mort de l'héritière du Luxembourg, après Crécy, relater l'histoire consiste en une énumération de péripéties sinistres et implacables. Qu'expliquer ? l'arrivée de la peste noire, les rois sans descendance, l'Anglais qui prête hommage , un jour et se délie, les Etats Généraux qui votent " la Grande Ordonnance" limitant les pouvoirs du Roi (proche dans l'esprit de la charte anglaise qui interdit les impôts destinés aux combats outre-Manche. L'usage était bien de faire campagne en "prélevant sur la bête", c'est-à-dire sur le pays conquis.)

Le monde était un peu dérégulé.

La France était en miettes. La papauté compta longtemps deux papes et, même un temps, trois (le concile de Constance dura 4 années de 1414 à 1418, dates prémonitoires pour ramener la papauté à un seul représentant). L'Orient, autre bateau ivre, tombera sous le cimetière des Turcs en 1453.

Mais, en ce début du quatorzième siècle, la dureté du temps n'est pas encore aperçue et à chaque coup dur, il sera imaginé une parade. Contre la famine de 1319 et de 1320, le roi Philippe le Long permit l'établissement de la foire de Saint-Quentin, le 9 octobre, à la saint Denis, avec franchise et exemption de tous droits.

La braderie annuelle, où chacun peut vider son grenier, est chez nous plus ancienne que l'Amérique et prouve bien que nos ancêtres respectaient déjà la police municipale et le paiement des patentes et surtout avaient des objets à vendre en cas de besoin.

Pour autant, le contrôle de la police municipale était encore contesté. Le bailli du Vermandois et le procureur du roi avaient revendiqué en 1316 le droit d'exercice de la justice aux magistrats municipaux dans les faubourgs. Charles le Bel, époux de la belle du Luxembourg, rendit ce droit aux magistrats de la cité, moyennant 600 livres tournois de peine pécuniaire en 1322.

Philippe de Valois, plus que ses prédécesseurs, avait besoin de Saint-Quentin. Il restitua , par la charte de 1347, toutes les anciennes libertés, privilèges et franchises.

C'était aussi le prix de la reconnaissance de la validité de notre milice . En effet, vers 1340, peu après l'entrée d'Edouard III en France, le fils du roi, Jean II le Bon, n'avait-il pas pris pour garde de sa personne et de son navire destiné à traverser le détroit, les Arbalétriers et les Pavésiens de Saint-Quentin !

La fidélité de nos concitoyens ne manqua pas, non plus, après la défaite de Poitiers où le roi Jean et son fils furent faits prisonniers par le Prince Noir, allié de Charles le Mauvais, roi de Navarre.

En 1356, à l'initiative d'Etienne Marcel et de l'évêque de Laon, les Etats Généraux seront convoqués et le paiement de la rançon décidé. Toute la noblesse du Vermandois mais aussi les cités contribuèrent, malgré la vive opposition d'une forte minorité. Au petit peuple insolvable, il fut demandé de relever les remparts dans le but " de se maintenir plus étroitement encore dans le service de l'obéissance au roi".

En une époque où il ne semblait plus y avoir place pour l'espérance, la région s'appuyait sur sa foi qui soulève les montagnes et permet d'affronter le destin. Plusieurs Saints et Saintes vinrent illuminer ces temps sombres.

Parmi ceux-ci, Colette de Corbie nous est particulièrement proche. Contemplative, recluse, mais rayonnante dans sa communauté, elle redonnera vigueur aux communautés clarisses et posera les fondements de plusieurs couvents. L'histoire ne rapporte pas, à ma connaissance, quel fut son message mais les théologiens affirment qu'elle fut une des inspiratrices de Jeanne d'Arc ; la bergère illettrée qui entendait des voix. Saint Michel et Sainte Geneviève, à qui Clovis avait donné la Fère, avaient parlé à Jeanne. Elle eut fort à craindre de l'accusation de sorcière. Heureusement que Colette, Catherine de Sienne et Thomas Eckhart à Strasbourg avaient auparavant témoigné de la force de la voix de l' Esprit Saint. Jeanne ne sera finalement pas condamnée pour avoir entendu des voix.

La spiritualité, comme l'arôme du vin, restitue souvent mieux que les rapports de presse l'évolution profonde des sociétés. Derrière Jeanne et Colette, il faut, en effet, aussi mentionner Christine de Pisan. Sa place dans le monde des lettres de la seconde moitié du quatorzième siècle lui vaut d'être écrivain officiel (Livre des faits et bonnes mœurs du sage Charles V), moraliste (Livre des trois vertus) et une authentique femme courageuse(Epître sur le Roman de la Rose et le Dit de la Rose).

Dans cet ouvrage, Christine défend la femme contre " l'aventure courtoise ", où l'amoureuse devait écorner le contrat de mariage . L'air du temps ne permettait sans doute plus les écarts des décennies précédentes mais l' Epître valait surtout parce que c'était une femme qui parlait d'elle-même, sous sa seule inspiration.

Son talent faisait merveille aussi dans les rondeaux. Ces petites poésies servaient le top cinquante d'alors et étaient fréquemment mis en musique. Guillaume de Machault compta parmi les compositeurs qui vivaient de cette musique fine et populaire.

Ce natif d'un village proche des sources de l'Aisne et de Reims devint, après un séjour chez le roi de Bohême, chanoine en cette ville de Champagne. La bohême, qui est toujours un mode de vie à consonance musicale, n'était pas limitée à Prague puisque son seigneur n'était autre que le duc du Luxembourg, fantastique personnage aveugle, combattant en armure et mourant sous la pluie des flèches, par fidélité au devoir de chevalerie. Il fut donc aussi le protecteur du créateur de la musique polyphonique. Ce génie de la musique mérite une des premières places dans la mémoire de l'humanité. Il vécut de 1300 à 1377.

Si jamais les livres futurs permettaient de diffuser de la musique d'accompagnement, c'est Guillaume qui dirait ici, mieux que ces lignes, la joie et le plaisir de vivre sur ce sol où nos contemporains n' entonnent que des lamentations et plaintes ternes.

Les temps troublés apportent également des idées fortes : les Etats Généraux de 1357 instaurèrent la monarchie parlementaire . Il n'en sera reparlé qu'avant la chute de la monarchie. L'institution donna l'image d'être une administration fiscale supplémentaire. La France en avait assez ! Personne ne s'inquiéta de ne pas en entendre parler !

Pratiquement, la même année, de l'autre côté du Rhin, la "Bulle d'Or" fixait la constitution de l'Empire, en prenant bien soin d'examiner ce que la France et l'Angleterre avaient à proposer. Les règles d'une monarchie élective s'appuyant sur une fédération donnaient un air de nation à un territoire vaste et composite: la reconnaissance s' effectuait avant la solidarité. La mécanique était complexe mais sage.

Chez nous, la solidarité existait depuis des lustres mais marchait à sens unique : la province avait payé et payerait. Paris continuerait à profiter, sans aucune reconnaissance du ventre.

Le Vermandois au temps de Charles le Sage, des deux papes. Vers la guerre de Cent Ans.

Sans que ce fut l'expression d'une volonté plus belliqueuse qu'ailleurs, la guerre de cent ans enserrera dans ses griffes notre province de son début jusqu'à sa fin et y développera misères et désolations en une proportion largement supérieure à la moyenne. Pendant ce siècle de conflit très localisé, le contemporain du 20ème siècle ne peut oublier que le monde prit, en contrepoint avec cette querelle de clochers, une toute autre dimension : vers la fin du treizième siècle, Marco Polo s'était aventuré jusqu'au cœur de la Chine et venait de rapporter quelques souvenirs qu'il évoquera dans la cellule humide d'une prison italienne . Au terme de la guerre de Cent Ans, l'Amérique sera découverte et les caravelles vogueront vers les extrémités de la terre. La France qui avait été toujours en première ligne quant aux grandes inventions et découvertes manquera à l'appel du large. Faute d'échappatoires, les conflits internes et larvés doubleront de violence.

Coincé entre les terres d'empire, la Flandre, l'Angleterre et la France, le Vermandois retrouva sa vocation d'origine de sacrifié, soit sous forme de champ de batailles, soit sous la forme plus moderne de monnaie d'échange. La terre devait encore tout supporter mais ce n'était pas sans cause que le Vermandois figurait, à nouveau, dans la sélection lugubre.

Herbert II avait été notre plus célèbre comte et avait placé ses enfants aux quatre coins de l'hexagone en miniature du pays d'alors. Leutrade, sa dernière fille, devint ainsi l'épouse de Thibaud de Champagne, premier comte de cet important domaine.

Lorsque Saint Louis, descendant de la famille du Vermandois, par la tante de Leutrade, Béatrice, régla le problème des Cathares et des Albigeois et s'intéressa à l'Aragon, le titre de Roi de Navarre retourna dans la lignée de Champagne. Philippe le Bel récupéra le titre et l'adjoignit au titre de roi de France en épousant Jeanne Ière. Elle fut la dernière reine-mère capétienne et, avec l'extinction des capétiens directs , c'est Louis, Comte d'Evreux et frère de Philippe le Bel qui prit cette couronne presque exotique.

Mais dans l'histoire des rois maudits, la fille du premier fils de Philippe le Bel, épousa le fils du comte d'Evreux, Philippe III. Le couple, contrairement à ses oncles, eut un fils : Charles le Mauvais, comte d'Evreux, de Champagne, Brie, Chartres et roi de Navarre. Outre ses possessions, seule sa grand-tante Isabelle de France était plus proche que lui du trône. Mais Isabelle avait été mariée à Edouard d'Angleterre et les pairs de France optèrent pour l'application de la loi salique qui écartait Charles le Mauvais et Edouard II puis III puis son fils le prince Noir, vainqueur de Crécy.

Un tournoi à deux ne peut durer longtemps. A trois, le Valois, le Prince Noir et le Mauvais, l'issue nécessite beaucoup plus de temps. Les trois personnages n'étaient que de vulgaires voyous mais affublés de titres de roi, parents, et possesseurs de fiefs riches. Dans l'arrière-plan, le peuple savait tout des duels fratricides commis sur son dos. Poussé par la famine et la crainte, il se souleva en Somme, Oise, Laon, Péronne, Montdidier. Ce furent les "Jacqueries", décrites comme sauvages. La localisation de ces soulèvements permet de penser que le Vermandois fut douloureusement concerné. Nombre de châteaux et chaumières partirent en fumée.

Sur la carte, les lieux de ces drames se superposent souvent avec des terres du Navarrais ou avec des terres proches de son domaine.

A cela, une explication s'impose. Lors de Etats Généraux de 1356 où Etienne Marcel et la noblesse accepta de payer la rançon de Poitiers au Prince Noir, la Picardie était représentée par Robert le Coq, évêque de Laon, et Robert de Corbie. Ceux-ci s'opposèrent au paiement de la rançon et soutinrent Charles le Navarrais, Mauvais de surcroît.

En Novembre 1357, celui-ci fut reçu en triomphateur à Amiens . . alors qu'il sortait de prison pour un meurtre ! Pendant deux années, les jacqueries auront des aspects d'escarmouches entre le parti des Navarrais et celui légitimistes des Valois. Charles le Mauvais dut même "évacuer" Robert le Coq, en difficulté à Laon, pour le nommer à l'évêché de Calahorra (en Navarre) . Mais il serait simpliste de penser que seuls ces deux partis avaient des défenseurs dans la classe moyenne de nos cités et villages. La Flandre était trop proche et l'Angleterre trop prospère pour ne pas pouvoir fomenter des troubles.

Le risque d'éclatement de la classe moyenne, prise entre la folie des familles régnantes et les jacqueries, amena les protagonistes à une accalmie. Une paix fut conclue avec le roi de Navarre à Pontoise en 1359 .Au départ, cette parodie de justice permettra des condamnations bénignes comme la flagellation ou la sanction- pèlerinage. Très vite s'ajouteront de réelles abominations: la confiscation des biens, la destruction des maisons, la mort sur le bûcher. Cette dernière s'inspirait de la vieille lubie de la purification par le feu et punissait les coupables de relapses ; c'est-à-dire ceux qui reniaient une religion même fraîchement adoptée ou imposée. S'appuyant sur ces textes, quatre siècles plus tard, Jeanne d'Arc, qui n'était pas suspecte de désobéissance à Rome, pas plus que de sorcellerie, fût brûlée vive à Rouen.

La répression sur les Cathares et sur les Albigeois sera l'ignominie qui provoquera des hauts le cœur chez nombre de croyants. Bientôt des esprits s'élèveront à Genève (Pierre Valdo vers 1200), en Angleterre(John Wyclif), à Prague (Jean Hus) pour sortir de l'Eglise de Rome et de son erreur.

Edouard d'Angleterre, ayant palpé la rançon de Poitiers, déclara abandonner ses prétentions sur le royaume de France. Ce n'était pas tout, il mettait main basse sur la belle province de Guyenne, en faisant reconnaître l'incursion illégale du Prince Noir.

Vous pourriez penser que la liste était assez longue ! Il y avait encore une cerise sur le cake ! Jean II le Bon était rentré en France mais l'imprudent monarque avait dû laisser ses fils en otage. Il fallut repayer pour réunifier la famille royale.

Cette guerre était ruineuse et la France se saigna les veines. Sous Jean le Bon, on ne compta pas moins de 85 dévaluations de la monnaie, soit une perte de 70 % de sa valeur. Les jacqueries, puis la révolte à Paris où Etienne Marcel sera assassiné s'expliquent aussi dans ce contexte de crise profonde.

Comme l'histoire est aussi une théorie ondulatoire, il fallait une pause. Le traité de Brétigny, par lequel Edouard fit le geste de réduire ses prétentions, peut aussi être interprété comme le constat que le pays revendiqué n'était plus à même de nourrir la bête et ne valait plus la chandelle.

Epuisée, la France trouva en Charles V le Sage, un monarque attendu. Son règne de seize années ne connaîtra pas de grande tragédie. Plusieurs signes sympathiques éclairciront même l'atmosphère : Du Guesclin devient notre héros national en gagnant les cœurs fiers de Bretonnes et d'Espagnoles ; le fils du roi, Philippe de France, comte de Bourgogne épousa Marguerite des Flandres.

Une résurrection de la Lotharingie et une version primitive de l'axe Nord-Sud prenaient place durablement et mettaient le Vermandois dans la position d'un coin fiché dans le flanc d'un tronc de chêne puissant. Les bienfaits de la paix coûtent souvent plus chers que les périodes troubles où les dettes quérables sont irrécupérables. Le pays se saigna à nouveau pour redresser ses finances et son crédit.

Le roi était, en son royaume, l'ultime bénéficiaire de chaque fait et geste de son bon peuple et Charles V le Sage chercha, sentant venir ses derniers jours, le moyen de s'assurer le bon souvenir de ses contributeurs. Il accorda à Saint- Quentin de nouvelles franchises mais estima qu'il fallait une mesure plus générale.

La fiscalité, empilation désordonnée de droits, taxes, corvées, dîmes, décimes, excises, péages, retombait immanquablement sur les mêmes. Le monarque décida donc en 1380, la suppression du "fouage", l'impôt inique par excellence puisqu'il frappait forfaitairement tous les paysans sans considération de ressources, de cheptel, ni de surface, ainsi que les petits artisans. C'était l'impôt per capita sur tous ceux qui n'avaient pour moyen de survivre que le travail de la terre ou celui de leurs mains. La suppression d'un impôt dans notre pays constitue un événement rarissime et une décision plus pragmatique que théorique. Ici, les plus pauvres ont toujours pu payer ; réduire la charge, autant enlever le collier aux chiens, pourquoi tuer la poule aux œufs d'or ?

Sitôt Charles V le Sage, mort, son fils surnommé, par dérision pour son penchant pour d'autres activités, le "Bien Aimé" ressortira la hache de guerre et arrêtera la gabegie de son père: le fouage fut rétabli . Essayez de vous installer dans l'agriculture ou dans certains petits métiers et vous comprendrez le poids rémanent du "fouage" sur ces activités où l'endettement commence avant les semailles et où les taxes et impôts grèvent tout le fruit des récoltes ?

Les révoltes reprirent rapidement en Picardie . Les mayeurs de Saint-Quentin et de Laon eurent quelques complaisances avec le petit peuple et laissèrent sans doute s'effectuer quelques "manifs" de mauvaise humeur . Ils furent promptement démis et les villes furent condamnées à des amendes. Cette sanction témoignait du mépris grandissant que les monarques Valois vont entretenir avec leurs sujets de cette région nord. Ceux-ci deviennent suspects ! Le pays voisin est sous domination bourguignonne et la fiscalité est là-bas un panier de fleurs sympathiques,. Comment éviter la tentation du large, si ce n'est en renforçant la chaîne. Vers les années 1380, les troubles gagnèrent toute l'Europe. Les Flandres et la ville de Gand joueront un rôle de plaque tournante de la révolte. C'est de là aussi que vint ce mouvement mystérieux des " Gens Intelligents ", dont la présence a été signalée à Saint-Quentin. En cette période sinistre, la secte n'empruntait pas les voies de la joie sur terre, loin de là. Son message confirmait l'âpreté des temps et donnait du grain à moudre à ceux qui étaient convaincus que seuls, les purs, solidaires, pourraient passer au travers .

L'anarchie du temps et des idées se mesure assez bien par le grand schisme de 1378, où la papauté disjoncta et eut deux papes.

L'affaire fut réglée plus tard mais les croyants comprirent qu' au delà d'informations tendancieuses et imprécises la maison n'étaient plus celle du Dieu véritable. Les gens intelligents l'avaient compris comme un grand nombre d'européens.

La méfiance construit la division et chasse la monnaie. Dans ce processus, la communauté juive, qui vivait paisiblement chez nous, s'avéra très exposée. La fin du règne de Charles V le sage et l'arrivée du "bien aimé" amenèrent le peuple de Paris et des villes de France à tirer sur l'ambulance : les juifs, qui pratiquaient le colportage, la médecine et le crédit, n'avaient rien à voir avec les misères d'un pays malheureux mais en paix, furent mis à l'index et nombreux furent expulsés de leurs maisons.

Le parlement, réuni sur ce sujet, fera réinstaller les Juifs avec l'appui des soldats et, par contre, laissera un peu filer le recouvrement du fouage des petits artisans de la capitale. Cette dérogation, une fois de plus, elle, n'arriva pas jusqu'à nos rives.

Le phénomène d'éclatement tua également le Vermandois.

A partir de ces années, ce qui constitue une entité géographique indiscutable et un chapitre de l'histoire du Pays, sera volontairement oublié.

L'hôtel de ville de Saint-Quentin, qui fut construit de 1330 à 1509 sous l'impulsion de Noël Collard, en porte témoignage. Sur la façade, s'affichent six écussons :

l'emblème des comtes de Moy(fretté), dont le magnifique château construit vers la même époque n'est plus que souvenir, celui de la famille des de la Fons (Fonsomme) représentant trois hures, celui de la ville représentant Saint- Quentin encadré de Fleurs de Lys, celui du Vermandois (échiqueté surmonté de lys), celui des familles d'Y (chevronné), celui des familles d'Origny (dauphins adossés).

La ville ne fédérait alors plus qu'un terroir réduit. Les autres communes regardaient ailleurs et dépendaient de seigneurs rivaux sinon hostiles dont beaucoup ne juraient plus fidélité aux seules fleurs de lys !

Le Vermandois restera pourtant car le titre de comte demeurera et sera porté jusqu'au célèbre fils de Louis XIV, qui le porta sans que jamais personne ne vit son visage. C'était un titre appartenant à la famille royale et un de ses plus chers mais le siècle de la dislocation du monde transféra cette réalité concrète dans le domaine des esprits, des souvenirs et des songes prémonitoires.

La guerre de Cent Ans. Jeanne.

Le monde était devenu fou et l'épidémie eut son couronnement en 1392, lorsque le roi de France Charles VI fut, lui aussi, atteint. La psychiatrie séjournait encore dans les limbes et ce roi faible d'esprit, violent parfois, souvent lucide heureusement, était le roi consacré. Il restera en vie, souverain, jusqu'en 1422. Notre pays touchait le fond.

Bernard Shaw a écrit que " ce n'est que sur le papier que l'humanité a été, jusqu'à présent, un modèle de courage, de sagesse, de vertu et de liaisons durables ".

Cette réalité indubitable, le français chevaleresque l'admet moins bien que l'anglais amoral et pragmatique. Et pourtant à la fin de la guerre de Cent ans, c'est un anglais qui contredira les écrits honteux et reconnaîtra la sainteté d'une jeune fille, modèle de courage et de vertu, par son seul témoignage. Cette affirmation verbale mettra quatre siècles pour être reconnue par l'Eglise. La vérité n'a pas toujours besoin des livres et l'humanité existe au delà des bibliothèques. Ce petit bout de femme, Jeanne d'Arc, n'étonna pas qu'un anglais mais celui qui déclara: " nous avons brûlé une sainte !" parlait vrai malgré toute la folie de ceux qui se disent sages et savants.

L'histoire magnifique de Jeanne qui est indissociable de celle de la nation française connut sur notre sol une page déterminante. Nombreux sont ceux qui ont préféré l'occulter par crainte de malédictions apocalyptiques, comme si Dieu devait punir les faiseurs de saints !

Charles VI, dit le Bien Aimé, passa à Saint-Quentin avec sa charmante épouse, Isabeau de Bavière. Quoi de plus normal, la ville aimait et était aimée de son roi. La collégiale subissait régulièrement des agrandissements et ce passage fut commémoré par la pose d'un vitrail sur le côté nord et aujourd'hui disparu représentant le couple royal agenouillé à côté du martyr. Les destructions n'ont pas fait regretter sa disparition et pourtant quelle leçon pour nos écoliers et pour nous-mêmes ! Quentin honorant un roi fou et sa femme qui bradera le pays !

Peu de temps après la visite, le processus meurtrier s'accéléra. Le roi d'Angleterre Edouard III est dépossédé de son trône par Henri IV, comte de Lancastre(ou Lancheater). Le frère du roi de France, le duc d'Orléans, est assassiné sur ordre du duc de Bourgogne, Jean Sans Peur . L'héritier du duc d'Orléans organise sa vengeance en rassemblant autour de lui les "armagnacs", ducs de Berry, Bourbon, Bretagne et connétable d'Albret. La folie du roi laisse la porte ouverte à une coalition bourguignonne, proche de la reine. L'Anglais, qui n'aime rien tant que la division sur le continent et estimant le pays suffisamment gras après 35 années d'une relative paix, va, en 1415, descendre pour revendiquer à nouveau le trône de France. Le choc eut lieu à Azincourt. Si la nation française est, dit-on, née à Bouvines, la nation anglaise est issue de cette victoire. Shakespeare va, en effet, la mettre en toile de fond de son œuvre. Tous les Anglais seront initiés à admirer en vers et avec des mots forts leurs seigneurs et le meilleur d'entre eux, leur roi : du féodal de souche française sans vergogne et pilleur sans scrupule, le dramaturge fera un être humain, torturé et pathétique.

Des 1700 prisonniers égorgés, il ne fut point parlé. Les huit barons qui périrent dans la bataille glorifièrent la vaillance de l'agresseur. Les ducs d'Orléans et de Bourbon, qui furent faits prisonniers, témoignèrent de la magnanimité du prétendant au trône. Nombreux furent les seigneurs et simples soldats de la région qui trépassèrent à cette bataille funeste. Citons particulièrement Robert de Bar, comte de Marle, grand bouteiller de France, président de la chambre des comptes de Paris, seigneur de Ham ainsi que le Gaucher de Rouvroy, vicomte de Ham, sire de Coudun et chambellan de Charles VI. La mort du premier, Robert de Bar, précipita le mariage de sa fille , Jeanne de Béthune, avec Jean du Luxembourg en 1418. Ce grand était aussi seigneur de Beaulieu et Beaufort, dont nous reparlerons bientôt.

La désinformation fut, il faut le dire, d'une remarquable efficacité car la monarchie anglaise gagna dans l'opinion une notabilité que les rois de France qui n'oseront pas mettre en vers la défaite de leurs ennemis, n'atteindront jamais.

Azincourt fut un désastre logique, la France n'ayant pas d'âme ni de guide. Les militaires situent aussi à Azincourt l'arrivée de la guerre moderne : Crécy marquait le glas de la chevalerie du fait de l'arrivée de l'arbalète, Azincourt inaugura les premiers coups de feu, preuve que Marco Polo n'était pas allé en Chine pour rien, (la bombarde était apparue peu avant) et enterra définitivement le mode de combat venu de la chevalerie .

A Azincourt, rien de la haine entre Armagnacs et Bourguignons, les grands crus rivaux, n'avait trouvé de motif d'apaisement . Quand Jean sans Peur fut assassiné en 1419 sur le pont de Montereau en présence du Dauphin, le fléau de la balance bascula. Le dauphin n'aurait-il pas commandité le meurtre ?

Les Bourguignons, entraînant Isabeau de Bavière et même le Parlement et le roi, pas vraiment lucide , ce jour-là, passent alliance avec l'Anglais. C'est le traité de Troyes dont les manuels racontent qu'il donnait la France à l'Angleterre. En effet, Henri V se voit donner la couronne alors que Charles VI a des descendants directs. Ce traité n'était pas qu'un papier avec des rubans. L'Anglais épouserait Catherine de France et la plus grande partie du Vermandois passerait en son pouvoir . Il y avait une logique économique dans cette attribution car la région était, au fil du temps, devenue une région drapière et lainière dont le commerce allait surtout vers le Nord, mais de là à devenir anglaise !

Henri V resta cependant notre sire jusqu'en 1434.

Jeanne, entre temps, chevaucha en prisonnière nos monts et valons.

Pour expliquer Jeanne d'Arc, il est fait souvent cas d'une intervention divine.

Que pouvait, en effet, comprendre une gardienne de moutons aux conflits sanglants entre des familles de haute noblesse ?

Qu'est-ce qui poussa Jeanne à aller démasquer Charles VII qui n'était pas convaincu d'être l'héritier légitime du royaume, doutant qu'il était de la paternité de son père ?



Seul le message des difficultés du temps et le besoin de paix va la conduire infailliblement. Après le sacre du Roi Charles VII à Reims, ville éternellement fidèle, il fallait reprendre Paris et cette Picardie carolingienne qui avait scellé son engagement de soutien de la foi. La région était à l'image du pays. L'Anglais était souverain. Parmi les seigneurs, Péronne et Ham étaient dans le fief des Luxembourg. A l'Est, les Guise avaient une forte influence. Tous vivaient au gré des circonstances et d'alliances fluctuantes. Dans ce monde, deux personnages vont se rencontrer : Jeanne et Guillaume de Flavy. Ce dernier est de cette noblesse du Vermandois qui enregistra sa lignée après le capitulaire de Quierzy et les croisades.

Comme les Saint-Simon, les Moy, ceux d'Y et de Fonsomme, il sait que ses rentes seront rognées à perpétuité par des fermiers chafouins et une administration vampire. Son avancement social passe par le service armé en étant le brave des braves qui sera remarqué par le roi, ou par un beau mariage, ou encore par une "aubaine". Il est issu d'une lignée vaillante qui a suivi Herbert en Palestine, dont l'aïeul guerroya avec Charles V contre Jean le Mauvais, roi de Navarre au siège de Tournai en 1358. Son père a été Chevalier Teutonique et a combattu et évangélisé, par le fer, la pieuse Pologne.

Malgré l'ambition, Guillaume ne peut guère espérer mieux que cette charge de capitaine de Compiègne. L'Angleterre, la Navarre et la Bourgogne, tous les ennemis de la France ne sont pas loin. Pour garder Compiègne, la troupe n'est pas insignifiante mais il s'agit surtout de guetteurs, lanciers, arbalétriers habitués à monter à l'assaut de nos châteaux forts et quelques chevaliers.

Jeanne arrive avec une troupe de près de deux mille hommes, commandée par des zélotes de la première heure: Xaintrailles, Ambrois de Loré, Jean Foucaut, Hugli de Kennedy (écossais) et l'italien Baretta. Soissons vient d'être reprise. L'ennemi, sentant le danger, passe le pont de Choisy le Bac le 16 Mai et se place face à Compiègne le 20 Mai. L'armée anglaise se poste à Venette, les Picards des régions de Péronne, Bapaume, Thiérache s'installent à Clairoux et les Bourguignons à Coudun.

Guillaume tient la garnison, en grand péril, et Jeanne arrive, en partant à cinq heures du matin, le 23, de Soissons avec 32 hommes d'armes, 43 arbalétriers, 20 archers, son chapelain, Poton de Xaintrailles et Baretta.

Guillaume et Jeanne décident dans la journée un coup de main pour enlever un avant-poste isolé à la tête de la chaussée de Margny et tenu par Baudot de Noyelles (ville près de Lens, faisant partie du fief des Luxembourg).

L'opération commence à cinq heures du soir. L'incursion n'est pas attendue, mais, par hasard, Jean du Luxembourg (seigneur de Ham, Guise, Beaurevoir, entre autres) et le Seigneur de Créqui cheminent sur les falaises de Margny pour observer les défenses de Compiègne. Dès six heures, ils font lever la garnison de Clairoux. Peu après, les Anglais de Venette font de même et coupent le repli. Les assaillants se trouvent bloqués. Jeanne est désarçonnée par un archer picard du nom de Wardonne. La nouvelle fut vite colportée à l'arrière.

Guillaume ordonna à ses troupes de ne pas sortir et fit, dit-on, fermer les portes. Dans les jours qui suivirent, il consolida la place mais n'engagea aucune manœuvre pour récupérer la pucelle, son frère et ses compagnons.

Guillaume figure dans l'histoire pour ce non-événement. Comme Charles le Mauvais, Judas, il est le partenaire indispensable de la tragédie. Soldat, brave, courageux, réaliste, il a pesé l'affaire et en a référé à La Trémoille qui commande l'armée.

Jeanne a fait sacrer le roi, Compiègne est assiégée, son village natal subit depuis trop d'années les contre-coups de pillages et d'exterminations absurdes. En face, Jean du Luxembourg devrait être son ami. Il est picard contre les Picards. Dans les régions du Nord, la fille a autant de droits que le fils. Les voix, qu'est-ce pour un terrien où le catholicisme est encore en germe ? non, Guillaume n'ira pas sauver la fille à cheval ; d'ailleurs que représente-t-elle ? La Trémoille devrait recevoir les ordres du roi pour intervenir. Il préfère attendre l'ordre qui ne viendra pas. Le Vermandois laissa Jeanne à son sort et fit fermer les portes. Encombrante, trop près de la ligne de front, elle sera amenée à Ham, puis à Beaurevoir (dont le nom rappelle l'origine romaine qui jalonne la chaussée Brunehaut où se trouve encore une tour du château fort portant le nom de sa prisonnière).

Echappant un instant à l'attention de ses gardes, elle s'enfuit à pied et sera rattrapée à Nauroy en un lieu-dit "folemprie", étymologiquement, ce sont ceux qui la reprenaient qui commettaient acte de folie !

Jean du Luxembourg attendait que le roi paie rançon et trouva vite la jeune fille très, très embarrassante. Elle fut donc vendue pour 10000 livres tournois aux Anglais. Prise à Compiègne, qui était dépendante de l'archevêché de Beauvais, c'est à Cauchon que revint le devoir d'instruire le procès. Beauvais, relevant de la juridiction de Rouen, le sort s'acharnait sur Jeanne. C'est au cœur du Pays normand que l'affaire sera traitée et l'anglais voulait la mort de Jeanne !

Le Vermandois fut la limite du parcours de la femme soldat, mais également la ligne de départ de la sainte. Le procès de Jeanne est une des plus belles pages de l'humanité. Toute la raison est du même côté. Elle n'est que faiblesse. Pire, affaiblie, elle accepte la communion en s'engageant à ne plus porter d'habit d'homme. L'eucharistie reçue, elle se ravise et comme les soldats anglais ont laissé là ses habits masculins, elle les passe pour respecter son vœu précédent de les porter tant que la libération de la France ne serait pas achevée.

Jeanne savait qu'elle devait mourir et qu'il fallait qu'elle meure. Les juges avaient écarté les accusations de sorcellerie et d'hérésie mais son acte la condamnait pour relaps à la sanction antique de l'inquisition cathare: le bûcher.

Les grands, les clercs, tous avaient raison. Guillaume aussi. Et par-dessus tout le monde, le soldat anglais, ce 30 mai 1431, qui dira " nous avons brûlé une sainte ".

Nombreuses sont les vieilles de nos villages qui savent encore sur quelle route Jeanne passa avec son escorte. Le point de savoir, où elle allait et pourquoi, est effacé des mémoires mais le passage de la sainte est toujours vivant. Il y eut, sans doute, des paysannes et des ribaudes qui osèrent sortir de leurs chaumines pour regarder le cortège et s'étonner, à haute voix, des injustices, des trahisons et des violences faites à une femme, qui courageusement défendait un monarque qui régnait encore sur le patelin, huit années auparavant.



e de Jeanne à Chinon (miniature des « Vigiles du roi Charles VII »). Son combat, Jeanne le mène d'abord dans son propre pays, afin de faire promettre aux responsables de son pays de croire en eux-mêmes, afin de prendre en main leur destin.



La paix de Jeanne. La Bourgogne. Blanche. Le connétable . Castillon. La fin du Moyen-âge.

La mort de Jeanne n'était qu'un fait divers et pourtant quelque chose avait changé. Le concile de Constance avait contribué à un peu de clarté dans l'église. Partout l'individu commence à exister. Guillaume de Flavy comme tous les habitants du Vermandois avait suivi les échos que la rumeur colportait sur cet étrange procès. Aucun "papier" n'existait encore pour diffuser les débats mais l'opinion publique révélait, déjà, et même par son silence, une indiscutable existence. Le pays, des deux côtés de la fracture politique, écoutait et manifestait dans cette attention une unité de fait. Les batailles cessèrent une année durant et une trêve de quatre années prolongea cette période de grâce divine. Ce temps fut utile au roi de France qui se fera présenter une délégation venue de Saint-Quentin lui signifier sa fidélité en sa personne royale.

L'autre roi de France, Henri VI, roi d'Angleterre, après la mort de Jeanne ressentit l'appel du Saint Esprit. Sans l'onction, jamais le peuple ne le légitimerait. Aussi, le 16 Décembre 1431, il se présente à Notre Dame de Paris. La plupart des prélats du royaume étaient absents? N'était-ce pas en pleine période de chasse ? L'archevêque de Sens dont dépendait Paris s'était excusé. Finalement , c'est le cardinal d'Angleterre qui conféra l'onction, entouré des évêques de Paris, Beauvais, Noyon et du Chancelier Louis de Luxembourg, évêque de Thérouanne, comte de saint Pol, Bapaume, Péronne . Le peuple assista et ne retint de la cérémonie que l' expression "tiens, un ange passe !" que nous utilisons encore pour faire parler le mutisme contre une approbation tacite . On ne dit rien ! L'ange passe, on n'en pense pas moins !

Dix huit années après, la guerre de cent ans était terminée.

En 1435, Charles VI et le Bourguignon Philippe le Bon s'entendent et signent le traité d'Arras. Le Vermandois, sauf Ham et les villes de l'Oise, devint bourguignon. C'était un contrat d'échange très moderne que nous connaissons en finance sous le terme de bail à réméré.

Philippe achetait l'usufruit du Vermandois moyennant 400 000 écus d'or, avec foi et hommage au roi de France qui se réservait le droit de rachat. Par cet arrangement complexe, Charles VII restait souverain et seigneur sans les charges et les bénéfices et pouvait racheter le fonds de commerce. Pour les adeptes de la numérogie et des chiffres, le fonds de commerce de la région valait donc cette somme en 1435. A titre de comparaison, le bail représentait 40 fois le prix de vente de Jeanne d'Arc ; l'activité de rançonnage était bien plus rentable que les autres, n'était-ce pas conforme aux usages de la chrétienté ?

L' exécution de Jeanne frappa l'humanité car il s' était agi d'une faute doublée d'un archaïsme. Une preuve en fut donnée par un fait divers qui se déroula une décennie après à Nesles. Guillaume de Flavy, qui à défaut d'avoir sauvé la pucelle, avait gardé Compiègne, se trouva favorisé par l'affaiblissement des Anglais et la paix avec les Bourguignons. Cette situation méritait d'être rentabilisée. Guillaume organisa donc plusieurs expéditions parfaitement punitives sur Noyon qui avait été du côté du sire de Créqui. Avec ce petit pécule, il tenta une opération tout aussi cavalière en demandant la main de Blanche d'Overbreuc. Celle-ci portait le titre de vicomtesse d'Acy et avait 16 ans alors qu'il passait la quarantaine. Vicomtesse ! Il y avait un brin d'arnaque, là-dedans, que Guillaume avait flairé.

En effet, le précédent seigneur était mort sans héritier et la dévolution au père de Blanche était plus que suspecte, puisque de notoriété publique, il était arrivé désargenté de sa région d'origine proche du Boulonnais où l'anglais régnait maintenant.

Guillaume, en stratège machiavélique, épousait la fille, permettait au père de payer les frais, droits et impôts qui lui faisaient reconnaître la pleine propriété et récupérait le tout, par bon et valide mariage. La cérémonie eut lieu très solennellement à Compiègne en Avril 1436.

La pauvre Blanche, dont l'esprit était nourri des premiers sentiments de galanterie, de courtoisie et qui ne pouvait ignorer l'exemple de Jeanne, était livrée à un soudard, pingre(Blanche devait demander à l'intendant Simon d'Aubigny l'argent des quêtes et aumône) et coureur de jupes. Dans son infortune, elle trouva compassion auprès du barbier de Guillaume, Jean Boquillon et auprès d'un bâtard élevé à Flavy mais surtout l'amour auprès d' un jeune capitaine, Pierre de Louvain, commandant Noyon.

En février 1449, au château de Nesles où Blanche vivait cloîtrée, en entretenant une correspondance amoureuse avec Pierre, Guillaume vint la rejoindre dans ce château hérité de sa mère . Il sera étouffé sous un oreiller et saigné par Blanche et ses deux comparses.

L'affaire fit un bruit énorme et l'objet de nombreuses chroniques. Les Compiégnois poussaient un soupir de soulagement mais une femme qui était mère d'un enfant pouvait-elle commettre un crime au nom de l'amour ou du dégoût qui lui inspirait son époux ?

La justice d'alors se démarquait de l'arbitraire que saint Louis avait proscrit mais demeurait très primitive surtout en matière de mœurs et pourtant Blanche obtint rapidement une lettre de rémission, c'est-à-dire de sortie de prison. Son ami Pierre aurait payé .. Les frères de Guillaume dont certains étaient du côté bourguignon et d'autre du côté français demandèrent l'appel du jugement au Parlement de Paris qui servait de recours suprême pour la noblesse. Celui-ci confirma et le Roi publia le 14/11/1540 la lettre de rémission finale qui permettait à Blanche d'épouser Pierre.

Il est resté une chanson de cette affaire car Pierre aussi fit un séjour en prison à cause de cette affaire qui troubla beaucoup la petite noblesse.

- Je veux mon ami Pierre, tra la la la la la

Je veux mon ami Pierre, celui qu'est en prison, celui qu'est en prison !

Jeanne était passée, innocente et sacrifiée. Blanche sera coupable et libérée. L'une comme l'autre, comme Christine de Pisan et Colette de Corbie, elles avaient fait sauter un verrou du destin de l'humanité. Cette étape historique confondante fut peu relatée et commentée sur le papier, l'humanité sortait grandie, discrètement. Il faut rappeler aussi à cette date carrefour, que c'est Isabelle la Catholique, reine d'Espagne qui imposera un certain Christophe Colomb, qui provoquait des risées dans toutes les cours misogynes d'Europe, pour une expédition impossible !

Dans l'histoire de France, nos concitoyens qui tinrent le mauvais rôle font légion : Herbert, le Comte du Fayet, Guillaume de Flavy, Jean du Luxembourg, ajoutons Isabeau de Bavière dont le portrait résista aux bris de verre jusqu'en à la grande guerre de 1914/18 à la collégiale de Saint-Quentin. Cette galerie rassemble nombre de personnages que Jules Ferry, Michelet et d'autres ont mis à l'index par simplisme. Nous sommes ainsi dissuadés très tôt d'exercer notre esprit critique et transmettons inconsciemment ce qui est étymologiquement une malédiction. La nation n'aurait rien été sans nos ancêtres, personnages entiers et souvent courageux ! Au delà du bien et du mal, ils ont d'abord été des membres importants de la famille et leurs jugements ont été dictés par la terre, les liens de sang, la foi, les rapports de voisinage et indiscutablement un message pour leurs descendances .

L'évocation des considérations complexes qui ont présidé à des décisions condamnées n'a évidemment pas place dans les manuels ni dans l'opinion dominante.

Ainsi, trop souvent, les condamnations précèdent les jugements !

L'école de la République voudrait bâtir, sur ces déformations, une société réconciliée. La construction, qui en résulte, édiflée sur du sable, plonge l'humanité dans un malaise ressenti confusément et tragiquement.

Vérité en deçà des Pyrénées, Mensonge au delà, dit-on, pour mettre en garde des concitoyens souvent chauvins et ignorants. Peu soupçonnent que cette chaîne de montagnes puisse se dresser à cent kilomètres du centre du pays et le fracturer !

Parce que c'est un problème politique actuel, il nous faut parler ici de notre concitoyen Gabriel Hanotaux, natif de Beaurevoir qui, au début du vingtième siècle, a écrit l'" Histoire de La Nation Française ". Diplôme de profession, mais surtout homme politique très engagé, Hanotaux savait mieux que personne que la paix se construit sur des différences , sur l'amour des hommes et sur le pluralisme, et pourtant son œuvre porte la marque indélébile d'une époque qui endoctrine encore nos universités . L'histoire devait justifier la politique, pas seulement en théorie mais aussi pour asseoir une majorité au parlement de la troisième République. Dans ce contexte, ce natif de Beaurevoir, député de l'Aisne, ministre, n'imaginait pas qu' il ait pu agir comme un agent inconscient de la " Kulturkampf " qui détruira sa maison et son village. Il ne s'était pas trompé pourtant et son analyse était juste; la faute reviendrait plutôt à ces lecteurs, exégètes et aux professeurs !

Vers le milieu de notre chronique sur l'histoire du Vermandois et alors qu'entre en scène un autre personnage passionnant car il fut le bâtisseur du fort de Ham, notre cri de révolte est bien un appel au révisionnisme historique permanent.

La démocratie ne saurait survivre sans une perpétuelle remise en cause, l'honneur des peuples, affirmons le clairement, pas plus !

Cette philippique tombe, par mégarde, à la fin du moyen-âge alors que chaque page et chaque fait justifierait semblable plaidoyer !

Par ce détour philosophique, il n'est cherché, ici, qu'à exorciser une angoisse intime et à montrer combien nos croyances sont sujettes à caution : le moyen-âge, médiéval et obscur n'a jamais existé, pas plus que la France et la Nation et le conceptualisme d'Abélard demeure une grande question d'actualité ; seules, néanmoins, les décisions de nos ancêtres expriment concrètement une vérité respectable et significatrice et interpellent directement nos consciences.

Mais bref, coupons court à ces jérémiades !

Jean du Luxembourg, qui tenait Guise et de nombreux fiefs, reçut, par sa femme, Ham qui verrouillait les sources de la Somme et tenait la clef entre le Nord et l'Île de France. Alors que son beau-père avait été du côté du parti armagnac, lui est du parti des Bourguignons et d'Isabeau. Du 18 Janvier 1428 jusqu'à 1440, ses possessions feront tache d'huile : Vendeuil, Annoy, Bruyère et Annoy dans le Laonnois, Flavy-le-Martel, Beaufort. Ces investissements sagement réalisés ne devaient rien au hasard. Jean du Luxembourg n'avait-il pas vendu Jeanne d'Arc pour une rançon de 10 000 Livres Tournois. Lorsque le traité d'Arras viendra clôturer certaines querelles, le roi de France et le Bourguignon prendront en compte les nombreuses acquisitions de Jean du Luxembourg dans l'appréciation du crédit-bail du Vermandois, car nul n'ignorait que Jean n'avait pas de descendant direct.

Mais le marché avait été traité et le roi de France n'avait pas encore les moyens, la seigneurie revint donc à Louis du Luxembourg, Comte de Saint Pol, Connétable de France, neveu de Jean et héritier par son épouse du fief de Ham.

Il fut un des bâtisseurs du fort de Ham et, comme souvent en ces temps, se remaria, après le décès de son épouse, à une femme digne de son rang : pas moins que la sœur de la reine de France, Marie de Savoie.

La fonction de Connétable de France situait aussi ce seigneur important. Il n'était pas moins que le chef de l'armée, en une époque où l'art militaire subissait une véritable révolution.

La cavalerie était quasiment morte à Crécy, la chevalerie venait d'être étrillée à Azincourt et l'ost avait disparu en 1439 par l'édit du "deux Novembre" qui créait l'armée française. Interdiction était faite aux seigneurs de lever des troupes privées. Les capitaines des compagnies recevront dorénavant leur commandement du Roi seul, et le Roi sera dorénavant le seul signataire de la solde. Pour le financement de la troupe, une gentille taxe du nom de "Taille Permanente" faisait son apparition dans l'éventail des moyens de tonte du petit peuple. Finis les pillages pour les guerriers, reconnus pourtant comme un droit par les combattants francs, haro sur l'ennemi qui ose vivre de cette manière !

Le Connétable devenait un personnage anachronique mais, comme souvent dans nos armées, les officiers supérieurs et le supérieur des supérieurs gardaient tous les privilèges du rang, tout le charisme du chef et la gloire du grade. Il faudra attendre Richelieu pour supprimer le poste et le titre du pacha suprême.

Jean du Luxembourg, Comte de Saint Pol, seigneur de Ham, La Fère, Beaufort, Vendeuil, Guise, voire Coucy

etc.....non seulement portait le titre et assumait la fonction mais il était riche et puissant en plus... Le fort de Ham et les ruines des châteaux alentour attestent d'une puissance prodigieuse dont le dispositif est une énigme.

Vers où, ce réseau de forts était-il dirigé ? Bapaume Péronne, Ham, Guise verrouillent-ils la route Nord-Sud ou celle qui va d'Est en Ouest ?

Jean avait sans doute les moyens d'une ambition personnelle et des projets pour notre région.

Sa connaissance de l'art militaire et sa bravoure avait été démontrée lors de la bataille de Castillon, "Castillon la bataille" qui en 1453 chassait l'anglais de Guyenne et de Gascogne. Puis en 1465, à la bataille de Montlhéry, ses actes (et son mariage) lui vaudront le titre de connétable à la suite d'exploits guerriers.

Superbe et porteuse de bâtiments parmi les plus impressionnants du monde occidental, notre région ne fit pas attention au moyen âge qui allait mourir.

Par un texte promulgué en 1438, le roi supprimait d'un trait de plume l'obligation des "annates" au pape et confirmait les dispositions "canoniques" du concile de Paris du début de la même année, c'est-à-dire la supériorité du concile sur le pape et l'indépendance du Roi pour les questions temporelles. Les finances de l'Église faisaient à nouveau l'objet d'une O.P.A. sauvage pour la fortune unique du Roi. Il incarnait seul la nation et disposait de moyens pour la façonner. Gabriel Hanotaux jugera, en son temps, l'œuvre achevée : la Nation française érigée pour toujours ! Malraux, au début de nos temps, affirmera la fragilité de cette supposition, "Civilisations, nous aussi savons que nous sommes mortelles !"

Le Vermandois de la fin du moyen âge pensait aussi que tout était bien et que sa force participait de celle d'une nation modèle, n'ayant rien à craindre de personne. au monde !

Chez Charles le Téméraire avec les bourguignons. Le rachat du Vermandois. Louis XI à Péronne. La fin tragique de Jean du Luxembourg.

Le Comte de Saint Pol et Philippe le Bon n'avaient pas vraiment cassé leur tirelire en achetant à réméré le Vermandois et les villes de la Somme et avaient encore assez d'écus pour élabousser de fêtes et de magnificences tous leurs états. Philippe le Bon avait indiscutablement un sens des affaires qui faisait défaut à la monarchie française.

Comme la prospérité venait du commerce de la laine des régions flamandes, il instaurera l'ordre de la Toison d'Or. Dans cette distinction, Philippe pouvait incorporer tout à la fois les nobles vaillants(Louis du Luxembourg fut un des premiers chevaliers de l'ordre) mais aussi des tisserands et drapiers, capitaines d'industries, chevaliers nouveaux de temps nouveaux. La Bourgogne de Philippe se démarquait des pratiques du royaume et ouvrait la voie au commerce et à l'industrie. L'ouverture était judicieuse car les temps modernes venaient de commencer. Notre région, devenue bourguignonne, continua à admirer l'entraînement des chevaliers bien que les forteresses démontrassent déjà l'inutilité des armes blanches et s'intéressa à d'autres activités. Le tissage, les colifichets, la broderie, la teinture, la passementerie, vont connaître rapidement un essor prodigieux. Ces techniques exigent aussi quelques connaissances de chimie et de physique dont les développements ultérieurs assureront une vocation

Le traité d'Arras avait réglé l'appartenance des villes de la Somme. Tous les riverains y chantaient désormais " et, je suis fier et je suis fier d'être bourguignon " avec l'accent picard et du bout des lèvres. On parlait encore de la sympathie manifestée par la tante de Jean du Luxembourg et marraine du roi de France à la petite prisonnière du nom de Jeanne. Les rois de France , après tout, étaient tous natifs de familles du terroir et avaient conservé une réelle affection de la part du peuple en dépit d'une notoriété publique qui crédait le roi d'une situation de fortune bien inférieure à celle du Bourguignon. On le disait ouvertement désargenté .

Parmi les progrès du temps, il faut citer aussi les inventions des frères Bureau. Originaires de Reims, ces deux artisans transformeront le lourd canon et la bombarde en des armes légères et maniables. Expérimentées à Castillon la Bataille, puis à Montlhéry, les gueules de feu nouvelles donneront à la France un avantage considérable pendant des siècles.

De la capture de Jeanne en 1430 à la victoire de Castillon en 1453 et jusqu' au second traité d'Arras en 1482, notre région vécut une période de paix et de libertés économiques. Une grande partie des ornements de l' hôtel de ville de Saint-Quentin portent, dans leurs voussures et fleurs de pierre, témoignage que le sculpteur était et mieux nourri et mieux payé vers l'achèvement du bâtiment.

Nous emprunterons l'autre indice de la bonté de ces décennies au théâtre et à la pièce maîtresse de l'époque médiévale : La Farce de Maistre Pierre Pathelin. Comme son auteur est resté méconnu, les professeurs restent un peu cois sur l'intérêt de sa lecture et pourtant la pièce porte merveilleusement l'empreinte du peuple des petites villes vers 1460.

On y trouve Guillemette, la douce et sage villageoise, le malin Pathelin, clerc et avocat de son état, c'est-à-dire deux fois du côté de la morale et le drapier. C'est ce personnage qui est nouveau dans la comédie. Dans nos régions, il est vrai, les valeurs monétaires sont devenues courantes: l'écu, le parisien, le franc, le denier, les mesures diverses reviennent sous mille formes dans les disputes avec l'apparition nouvelle d'un sujet irrémédiablement drôle et oublié depuis longtemps: le crédit.

Le drapier: " Par le saint Soleil qui rayonne, je retournerai, qui qu'en grogne, chez cet avocat d'eau douce. Eh bien ! Comme il sait retirer les rentes que vos parents ou parentes auraient vendues ! Par Saint Pierre, il a mon drap, le filou ! je lui ai donné ici même. "

Il y a dans le langage de la pièce beaucoup de tournures qui ont inspiré le Capitaine Haddock et une synthèse particulièrement intéressante de la vision de l'époque. En effet, Pathelin, pour tromper son monde, va, à la scène cinq, s'exprimer dans les langues de l'époque. La représentation théâtrale n'aurait, en toute vraisemblance, pas été comprise au delà des zones où le français cohabitait avec le limousin, le flamand, le normand, le breton, le lorrain, le latin et bien sûr le picard.

Le drapier: " Dea! Il s'en vint en tapinois
atout mon drap soubz son esselle. Pathelin (en picard)

Venez ens, douce damiselle
et que veult cette crapaudaille ?
Alez en arrière, merdaille!.....

Ca tost, le veuil devenir prestre.
 Or çà, que le diable y puist estre
 en cette vielle prestrerie
 er fault il que prestre rie
 quand il deust chanter sa messe !

Guillemette: Hélas ! hélas! L'heure apresse
 qu'il fault son dernier sacrement

Le drapier : Mais comment il parle proprement
 Picart ? Dont vient tel cocarderie ?

Guillemette: Sa mère fust de Picardie
 pour ce le parle maintenant . "

Ce monument du théâtre fut composé trente années après la fin de la guerre. Il révèle un réel dynamisme commercial et aussi les problèmes moraux de la prospérité. Pathelin, qui devrait être le bon, est un filou. Le drapier niais et ridiculisé porte à la catharsis les problèmes de la majorité des spectateurs. Guillemette représente pleinement la femme, joyeuse, indépendante et fine et est devenue l'héroïne éponyme de la jeune femme de France .

Derrière les tours du connétable, le Vermandois profita indiscutablement de l'éclaircie mais déjà les nuages noirs gonflaient dans le voisinage.

Le Gentil Roi Charles VII avait consolidé la cagnotte et s'était bien juré de ne plus connaître les affres d'une situation financière délicate. Très tôt, son fils Louis , comme c'est le cas fréquemment dans les familles où le père économe réfrène les caprices des enfants, s'opposa à l'autorité parentale. A 17 ans, il soutient " la Praguerie ", mouvement de la noblesse qui trouvait prétexte dans le mouvement protestant avant la lettre de Jean Hus à Prague pour garder le droit de lever des troupes seigneuriales (Droit aboli par la Grande Ordonnance de 1439).

Puis il se ligua à l'Empereur d'Allemagne, exacerbé par la critique systématique des habitants d'une ville qui fera parler d'elle: Bâle. Arrivé à l'âge adulte, par son mariage avec Charlotte de Savoie , il devint le dauphin, régent de la province du Dauphiné et de ces belles montagnes.

Le futur Louis XI dévoila sa vraie nature. L'attirail royal comportait mille clauses fiscales et taxes nouvelles. Il lui fallait des moyens pour une politique à long terme.

Les exactions, spoliations, confiscations se fondaient sur une volonté souveraine et les victimes à l'instar de Mandrin qui restera célèbre " Nous étions vingt ou trente brigands dans une bande.... La première volerie que je fis dans ma vie....." ne trouveront de compensation que dans l'illégalité.

Le roi même, son père, entendit les suppliques de ses sujets et envoya une troupe pour arrêter le dauphin. Celui ci trouva refuge chez le duc de Bourgogne en Flandres.

Le 22 Juillet 1461, le roi meurt et Louis XI et Philippe le Bon font une courte chevauchée à Reims pour que l'onction royale oigne le front du frondeur.

Roi de France, Louis XI poursuivit les méthodes éprouvées par le Dauphin et devint le premier roi de France digne de ce nom. Le résultat vaudra à ce monarque une appréciation mitigée, trop faible avec son médecin, trop généreux avec ses serviteurs, fourbe c'est à dire très peu courageux, et très cruel. Les superlatifs ne manquent pas pour cet homme dont plusieurs caractéristiques affirment une vision des choses peu commune :

- . Il détestait Paris
- . A la fin de son règne, la taille atteignit quatre millions de livres, somme jugée fabuleuse et excessive toujours deux siècles après.
- . Il institua le Parlement de Bourgogne et celui de Bordeaux,
- . Il mit en place le réseau des postes pour les déplacements,
- . Il commença de dresser l'inventaire des coutumes de tout le royaume,
- . Il n'accepta jamais qu'un ambassadeur musulman rentre en France.

Il y avait du bourguignon et beaucoup de français dans ce visionnaire.

Son rôle, dans la destinée du Vermandois, est absolument capital et confirme, a contrario, qu'il ne pouvait y avoir de grand roi indifférent à notre province.

Dès 1464, moins de trois années après le sacre, Louis XI utilisa la clause de retour du traité d'Arras et rachetait le Vermandois, Amiens et Abbeville . Ponction bien sûr sur le dos du peuple et par la manipulation des mesures et des valeurs, diminution immédiate des rentes des privilégiés. Comme dans le Dauphiné, les grands se rebellèrent et organisèrent la ligue dite du " Bien Public", terme qui, depuis l'origine, est donc teinté de volonté de défense des droits acquis et de maintien des privilèges.

L'épisode de Montlhéry intervint dans ce contexte et donna à Louis du Luxembourg l'occasion de se glorifier: mariage avec la sœur de la reine, rente de 24000 livres, titre de connétable et même insigne de l'ordre de Saint Michel institué par Louis XI pour contrebalancer par la spiritualité évangélique l'ordre matérialiste de la Toison d'or.

Tant de cadeaux méritaient une contrepartie. En effet, Louis du Luxembourg était un seigneur à double serment. D'un côté, il prêtait allégeance au roi et, pour un montant au moins équivalent, au prince bourguignon. Or ce puissant avait aussi quelques raisons de craindre un Vermandois redevenu principauté ou comté comme au temps où Herbert avait séquestré l'empereur. A Conflans, un pacte fut conclu : moyennant 200 000 écus à payer après la mort du frère du roi, Charles, Comte du Charolais, Berry, Guyenne, Charles le Téméraire reprenait ses domaines. La note s'était donc alourdie pour Louis XI même si un petit crédit lui était alloué.

Un traité, comme la pluie n'arrête pas le pèlerin, ne pouvait pas détourner le roi de son " bon-vouloir ". Pour ce faire, il fallait fragiliser le Bourguignon et ramener Picardie et Artois au bercail. La Franche-Comté, l'Alsace suivraient naturellement. Louis XI finança donc la révolte des Liégeois. Ceux-ci comme toutes les bourgeoisies montantes, instruites par Gutenberg et les financiers italiens, manifestaient de la mauvaise humeur.

Or le roi de France semblait aimer ces rebelles et soutenait ouvertement le mouvement. A l'occasion d'une entrevue que le roi faisait à sa belle-sœur, Marie de Savoie chez le connétable Louis du Luxembourg au château de Péronne, le duc de Bourgogne, grand souverain des lieux était là. Ce n'était plus Philippe le Bon mais un certain Charles le Téméraire, allié au frère du roi, le très turbulent comte du Berry et de Guyenne. Même, s'il s'agissait d'une visite de famille, la rudesse du château ne pouvait qu'être le cadre d'une explication tendue ; ce que la diplomatie qualifie habituellement, par euphémisme, d'entrevue ou d'entretien chaleureux. Charles le Téméraire était le fils de Marie du Portugal et devait crier le plus fort ! Louis du Luxembourg était pris entre deux feux et surtout soucieux de ses domaines et de sa place sur l'échiquier européen. Par un concours de circonstances, il était même, par sa femme, devenu l'oncle du roi d'Angleterre Edouard . Dans ce pugilat verbal dont l'épaisseur des murs ne laissa passer que des échos assourdis, le roi de France, perdit des points sinon la partie. Le peuple reçut l'information que le roi était tenu prisonnier et même menacé de mort. La désinformation et la guerre des communiqués existaient déjà. Par ce traité dit de Péronne, le roi de France donnait à son frère la Champagne et la Brie au lieu et place de la Normandie qu'il gardait et s'engageait à aller combattre, au côté de Charles Le Téméraire, les Liégeois qu'il avait ouvertement soutenus. L'affront semblait fait au roi de France mais le malin gagnait sur plusieurs tableaux :

- * la Normandie lui était acquise,
- * la Champagne et la Brie allaient à son frère qu' il savait pouvoir réduire d'une manière ou d'une autre (l'usage des "bonnes fillettes" était déjà connu à qui osait s'en servir).
- * Les Liégeois battus auraient encore plus de raisons d'en vouloir à Charles le Téméraire

Sur le chemin du retour, Louis XI s'arrêta ostensiblement à Saint-Quentin et se montra largement au peuple. Rentré à Tours, il convoqua les Etats-Généraux et ordonna au duc de Bourgogne de comparaître. Le motif du contentieux était tout trouvé. Son frère n'étant plus comte de Normandie, la promesse des 200 000 écus était échue. Il ne fut tenu aucun compte des traités passés récemment et d'une éventuelle novation qui aurait rendu caduque ce vieil agrément. Le Téméraire refusa de se rendre devant ce tribunal subalterne. Le connétable de France, qui avait fait graver sa devise " Mon Mieult" sur la grosse du tour du château de Ham, fut donc commis à reprendre Saint-Quentin, ville royale. C'était du cent contre un, Louis du Luxembourg possédait tous les forts alentour et les Saint-Quentinois qui avaient été influencés par le mouvement des "Gens Intelligents" des villes du Nord et de la révolte liégeoise souhaitaient le retour de l'ancienne charte accordée par Philippe Auguste. Nombreux étaient cependant les nouveaux riches qui appréciaient l'économie nouvelle. Il était prudent de prendre une forte troupe. Il fut compté 200 lances et un grand nombre d'arquebusiers. Toute la stratégie personnelle de Louis du Luxembourg avait été de reconstruire le Vermandois dans ses frontières naturelles et voilà qu'il pénétrait au cœur du dispositif.

Il chassa immédiatement le gouverneur de la ville, le sire de Craon, militaire directement à la solde du roi. La logique le conduisait à se rapprocher du duc de Bourgogne, tout proche et défenseur des armées féodales et aussi de l'Anglais, fortement frustré et au fond prétendant légitime. Il demandait à ses voisins des soldats que ceux-ci recrutèrent sans problème. La soupe du connétable provenait d'une terre riche et le lard figurait à l'ordinaire.

Certainement que dans cette logique d'armement et d'ambition, Louis du Luxembourg sauta inconsciemment le Rubicon qui sépare la défense passive de la sécurité active ou peut être que son message fut mal interprété. Les troupes anglaises paraissaient invitées à Saint-Quentin par l'oncle de leur souverain. Quel ne sera leur étonnement d'être reçues à coup de canon !

Notre seigneur venait, sans doute, de se rendre compte que ses alliances, qui lui avaient servi pendant cinq années à bâtir une terre promise, risquaient de l'entraîner trop loin. C'était, à tout prendre un acte de fidélité au roi qui remoralisait les citoyens de France qui trouveront une autre aide providentielle à Beauvais, grâce à Jeanne Hachette.

Charles le Téméraire et Louis XI avaient donné maints spectacles de querelles sérieuses avec effets de bluff, chantage et arnaque. Une opération pourtant les liait de manière peu connue: Charles VIII, fils du roi de France, n'avait-il pas été fiancé à huit ans avec Marie, fille du Téméraire!

Devant l'attitude de Louis du Luxembourg, le Bourguignon lâcha Edouard IV qui lâcha son oncle et signa avec Louis XI le traité de Pecquigny(29.8.1475) sur la Somme. Une trêve de sept années était stipulée et un gros chèque scellait le tout: 75000 écus et une rente annuelle de 50000 écus. L'Anglais partait en confiant ses places fortes au roi de France. Louis du Luxembourg écrivit à son neveu " Qu'il était un lashe deshonoré et povre roi d'avoir fait ledict traité avecque Loys, soubz ombre de promesses qu'il luy avait faictes, dont il ne lui tiendrait rien et s'en trouverait deçeu". Ce courrier compromettant fut porté à la connaissance du roi de France par Jacques de Saint Pol, frère de Louis. L'affaire fut aussi rapportée à Charles le Bourguignon. Louis du Luxembourg avait failli à des principes de chevalerie. Il n'avait provoqué aucun combat, jamais fait couler de sang inutilement et était resté loyal, pourtant il comprit vite la cabale et se reconnut dans une situation critique: " Il ne savait plus que faire, sinon de mourir en sa peau comme le renard " relata un historien.

La mort de sa femme avait fait tomber le seul rempart à la vengeance royale. Charles le Téméraire le fit arrêter et conduire à Paris. Le Parlement le condamna à mort. Il fut exécuté place de grève le 2 décembre 1475, non pas proprement mais improprement par un bourreau novice et fiévreux qui fera rouler la tête à vingt pas

Il y a des bavures même chez ceux dont les clients ne se plaignent jamais....

La cruauté de Louis XI atteignit son apogée contre Louis du Luxembourg. Le personnage peut pourtant être regardé comme sympathique. Il voulait construire et il a beaucoup fait pour cela. Il voulait un Vermandois riche et heureux, ce qu'il réalisera presque. Comme Herbert, comme Guillaume, il n'osera pas aller au bout de ses actes, retenu sans doute par une main invisible qui a toujours dicté aux habitants du pays les voies du sacrifice.

Les manuels d'histoire détruisent complètement sa mémoire alors que même Louis XI eût certainement reconnu que son seul crime avait été d'écrire une lettre à son neveu pour le mettre en garde contre des traités, payables en écus frappés à l'effigie royale. Il n'eût pas toutefois discuté la sentence, c'était la sanction prescrite par l'ordre de Saint Michel. Ce code d'honneur est aujourd'hui occulté voire incompréhensible et les maîtres d'histoire se limitent à ressasser que le Comte de Saint Pol était un de ces grands seigneurs débauchés et désobéissants qui saignaient le petit peuple. Il méritait plus d'humanité, ce que le petit bourreau fit involontairement en rendant témoignage que rien n'est simple avant l'heure du jugement dernier.

**Devise du connerable.
Le dernier grand du Vermandois!
(CHATEAU DE HAM)**



Marie de Bourgogne, de France ou d'Autriche Marie du Luxembourg. Thomas More et Erasme La renaissance . Saint Simon. Luther.. Calvin.

Dans un chapitre précédent, évoquant la construction de l' Hôtel de Ville, le blason de Moy était apparu sur le fronton de l'édifice. Il fallait nécessairement un homme derrière cet honneur et un haut fait ! Les plaisantins, qui amusent la galerie aujourd'hui, n'avaient en ces temps-là guère de photos dans les magazines. Il fallait du rude et du sérieux.

A l'époque où Louis XI, Louis du Luxembourg et Charles le Téméraire vivaient un psychodrame à Péronne avec menaces de mort, vins fins, interdiction de sortir et repas de famille, un voisin jaloux s'était approché de la frontière : les terres d'un autre personnage important commençaient près de la Thiérache. Il était empereur celui-là ! du Saint Empire germanique en plus !

Sa chevauchée dans les parages n'était pas le fruit du hasard. Il était comme ces chasseurs qui se placent à la lisière des propriétés où une grande battue est organisée. Si l'opportunité se présentait de pénétrer le domaine pour récupérer du gros gibier, l'affaire était à suivre.

Maximilien d'Autriche était sur ses terres et n'alla pas lui-même faire cette incursion. Les tribulations de la ville de Saint Quentin faisaient que ses habitants étaient français, avec un souverain bourguignon, un Connétable descendant d'une famille qui avait failli donner un empereur au Reich et dont des parents siégeaient parmi les grands électeurs. Au delà de ces considérations confuses et imprécises, Saint Quentin occupait la place centrale de l' Europe des places fortes qu'elles soient de pierre, d'industries et de tourisme.

En commando, le seigneur de Montigny en Lorraine, Frédéric de Hornes essaya de surprendre en 1468 la ville avec une troupe de 1100 hommes . Entré par ruse à l'intérieur des remparts, il fut repéré et les habitants qui, comme des Suisses avaient leurs armes chez eux, les repoussèrent. Quel fut le rôle du Gouverneur de la place dans l'obscurité Toujours est-il qu'il garda son poste et que trois mois plus tard, alors qu'une troupe impériale s'avançait de la ville, l'alerte fut à nouveau donnée, dans des conditions plus confortables cependant. Les impériaux comprirent et rebroussèrent chemin.

Le seigneur de Moy rentra dans l'histoire pour avoir arrêté l' Allemand.

Par un pied de nez de cette capricieuse, le Vermandois tombera dans l'escarcelle de l'empereur peu après, comme de coutume, sans aucune consultation populaire.

On se rappelle que Charles le Téméraire et le Roi de France rêvaient d'un beau mariage entre le dauphin Charles âgé de 8 ans et Marie de Bourgogne, seule héritière. Mais, bien avant la majorité canonique de la princesse (13 ans), Charles Le Téméraire décède près de Nancy, en représailles de sa sévérité contre les Liégeois. Le projet échouera donc et Marie sera tout à coup moins intéressante qu'une princesse d'un pays de cocagne, avec des ports pour conquérir les Indes et rejoindre Christophe Colomb. Ce fut , une sorte de chassé-croisé, Charles épousera Anne de Bretagne, Marie, fiancée à Charles épousera Maximilien (éconduit par Anne dans la version française). Du consentement de ces dames, Paris deviendra la première ville bretonne et Saint Quentin et une grande partie du Vermandois deviendront allemandes.

Les deux contrats de mariage n'étaient pas du même tonneau : Anne de Bretagne avait signé qu' en cas de décès de son époux avant naissance d'un dauphin, elle épouserait son successeur, roi de France ! ni plus, ni moins ! Cette disposition donnera une autre Sainte à la France que nous citerons plus loin.

Marie, elle, ne s'engageait pas autant avec l'Allemagne. La région releva donc de Maximilien, le plus légalement du monde de 1477 à 1486. Marie de Bourgogne fit une chute de cheval mortelle en cette dernière année. Le Vermandois repassait en France. Le traité d'Arras avait réglé l'appartenance des villes de la Somme et les trois principales familles régnantes d'Europe avaient à l'ordre du jour des voyages de noces. Un temps d'accalmies devait suivre un temps de troubles. Michelet qui écrit au 19ième siècle, parlera de « Colérique Picardie » pendant les siècles de la fin du moyen-âge. Le mot est simplificateur et donc faux, mais la colère avait des motifs d'exister , nombreux et fondés. La jeune Marie de Bourgogne, seule fille du puissant et bouillant Charles le Téméraire, eut le temps de mettre au monde un fils : Philippe, dont la destinée, elle aussi, rejoint sur l'Olympe celle des plus grands. Il épousera l'héritière d'Espagne, encore Aragon et Castille mais à l'aube de régner sur le nouveau monde.

Ce Philippe n'oubliera jamais ses attaches bourguignonnes et Saint Quentin et la tradition familiale rapportera fidèlement l'importance de notre région sur l'échiquier européen. Le plus puissant des rois Philippe II, reviendra chez nous plus tard, comme en pèlerinage.

A la suite de la fin tragique de Louis du Luxembourg, le domaine du plus grand seigneur du pays, Bohain, Beaufort, Ham, Flavy, Athies ne fut pas ôté à sa famille. Une faute d'honneur méritait la mort mais pas l'expulsion, laquelle pénalise la parentèle plus que le fautif. Les domaines revinrent donc à sa petite-fille Marie du Luxembourg, héritière du titre de Comtesse de Saint Pol et de tous les biens. Son premier mari fut le comte de Savoie, lequel était tout aussi son oncle et le beau-frère du feu Louis XI. Mais veuve jeune, elle s'installa tôt dans les demeures de sa jeunesse. Son second mari obtenait par contrat une dot colossale tout à fait méritée par une bravoure rare. Le jeune François de Bourbon n'avait que 17 ans et venait juste de se glorifier lors de la Guerre d'Italie à Fornoue. Cette union célébrée le 8 octobre 1487 fut de courte durée car le jeune guerrier mourut de maladie le 12 octobre 1495. Marie, de cette date, resta veuve et jusqu'à sa mort le premier Avril 1548, soit pendant 53 ans, séjourna parmi les siens. Elle acquit ici le plus beau titre qu'aucune académie et aucune société philanthropique ne délivrera jamais, celui de « Mère des Pauvres ».

Ses œuvres sont innombrables et son nom rarement évoqué. Ni rue, ni plaque ne perpétue le souvenir de celle qui fonda des léproseries, des « fiefs de charité » (terres et domaines pourvus pour aider les plus pauvres: femmes battues, Juifs, bâtards, fuyards) et des sociétés paroissiales portant le nom d'un saint. La bonté se différencie du bien car elle n'a pas de traduction comptable.

Cette femme humble, attachée cœur et âme à ses bonnes cités de La Fère, Ham, Péronne était l'expression vivante d'une Europe en quête d'unité, de spiritualité et de charité. Sans remonter aux origines carolingiennes, la figure tutélaire du Prince Jean, mort à Crécy et roi de Bohême était toujours célébrée aux quatre coins des cours royales. De plus, parmi les cousins de Marie, deux figuraient parmi les princes électeurs d'Allemagne. La dynastie luxembourgeoise des Empereurs allemands dura presque un siècle, commençant par Charles IV, fils de Jean l'Aveugle en 1347, se poursuivant par Sigismond et Venceslas(à qui l'on doit la magnificence de Prague) et subit le même sort que la branche française ; sans héritier mâle la branche française se retrouvera alliée aux Bourbons, la branche allemande avec Elisabeth, fille unique de Venceslas, épousera Albert de Habsbourg.

Dans cette imbrication des terres, titres, droits de guerre, de justice et de droit, le Vermandois n'avait guère à craindre de l'avenir : jamais un Bourbon, ni un Habsbourg n'aurait porté atteinte aux œuvres de cette grande aïeule ; une guerre dévastatrice eût été une offense à l'honneur et au respect. Nos maisons, châteaux et églises se dresseraient encore face au ciel et perpétueraient cette sagesse qui contient toute la politique de l'ancien régime:

« **Bella gerant alii, tu felix, Austria, nube** »

Les autres font la guerre, toi l'heureuse tu épouses » .

Le précepte fut latinisé pour l'Autriche où les Habsbourg régnèrent jusqu'à la guerre fatale, il aurait pu être décliné pour notre province si la Révolution et d'autres idées modernes n'étaient venus bannir les liens du sang et de l'histoire.

Mais que l'image d'un Vermandois, terre d'élection des amours qui firent l'Europe, serait motivante pour la jeunesse d'aujourd'hui !

Après la vérité, l'autre victime des guerres est bien l'enthousiasme !

**Marie du Luxembourg. La mère des pauvres.
Seigneur de Péronne, La Fère, Ham etc...**

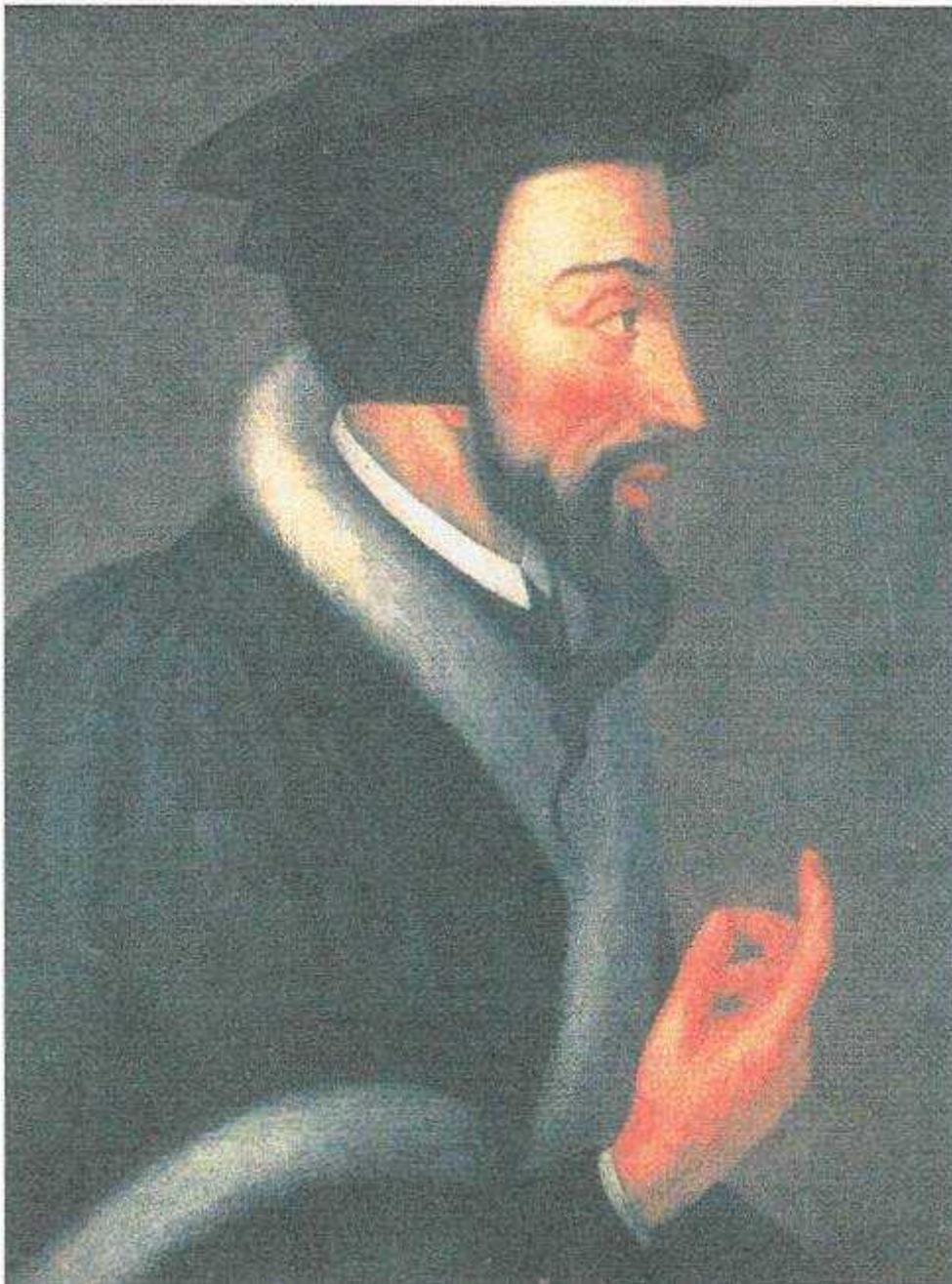
Marie de Luxembourg
bisayeule de Henry 4
qui avoit son bastion les
bastions de la Sire a
eluy de Vendome



Marie de Luxembourg

Livre d'heures de Catherine de Médicis
Bibl. nat. Paris. Ms Latin.

Jean CALVIN



Péronne et Saint Quentin D'Orange Nassau et Saint Laurent.

Avec le Connétable Louis du Luxembourg, beau-frère du roi de France, qui avait, à l'ombre des forteresses de Ham , Péronne, Marle, Coucy, voulu régénérer une province du Vermandois élargie entre les presse-papiers des deux premières puissances du monde, disparaissait aussi la dernière tentative d'une armée féodale en France. Un peu à la mode suisse, le citoyen portait alors par délégation des armes et s'entraînait toute la vie durant. Un fort sentiment de citoyenneté devait habiter la plus modeste chaumière et le simple soldat savait d'instinct pour qui et pour quoi il combattait.

L'interdiction des troupes armées autres que les troupes royales changea complètement la donne : la vaillance ne compte plus et la force rustique de nos paysans ne suffit plus sur ce terrain de sport. Un mercenaire s'avère plus rentable. D'abord, il offre sa force de travail avec d'authentiques diplômes techniques. Suisses, Italiens, ils connaissent les dernières armes à feu. Ils s'enrôlent avec leurs armes d'ailleurs. De plus, en cas de défaite, pas de rançon à payer !

L'armée royale va donc rapidement comme nombre d'armées européennes devenir une troupe bigarrée où les cadets de famille nobles à cheval commanderont à des brisquards étonnement aguerris et parfaitement insensibles. Une seule chose comptera pour ces derniers : la solde et la pinte.

Les guerres de la fin de l'ancien régime étaient par rapport à celles de la période antérieure affaires de pro et non plus d'amateurs : beaucoup plus de spectateurs avides de belles reproductions sur toiles mais beaucoup moins de chaleurs dans les tribunes et souvent des parties truquées ou sans véritable enjeu.

Nos livres d'histoire n'éclairent guère sur la part de " désinformation", de flatteries à l'opinion publique et sur le sentiment réel des combattants des conflits de cette époque. Louis XIV reconnaîtra dans ses mémoires son "faible" pour ces campagnes qui n'avaient pas d'autre objet que sa propre gloire. De ces quelques siècles de batailles de professionnels, la France retirera un encadrement militaire particulièrement capable qui, sous le commandement de Napoléon et avec l'adhésion du peuple retrouvée, soumettra l'Europe sans rencontrer de véritable obstacle. à la hussarde, dira-t on.

L'expression de " guerre en dentelles " vient aussi de cette époque où la vie de mercenaires ne comptait pas, alors que, par contre, le geste élégant du mouchoir de taffetas jeté négligemment par un capitaine chamarré, pour donner l'ordre de la curée, donnait toute la valeur au combat .

L'esthétique sublimait la technique militaire et occultait le sang grâce aux ors des costumes . La carrière militaire confinait aux métiers d'art . Ce raccourci condense dans le temps un phénomène qui dura près d'un siècle mais veut surtout éclairer la mutation profonde que va traverser l'opinion du peuple sur les gens en armes.

Après les manœuvres habiles de Louis XI, qui n'aimait pas plus la guerre que les connétables, les guerres d'Italie emboîtèrent le pas à la "Paix Perpétuelle" signée avec les villes Suisses par François Ier pour les aider à résister à ces Habsbourg, qui venaient de saisir la couronne impériale..

Ce traité Franco-Suisse permettait un recrutement massif de jeunes mercenaires, capitaines de guerre, condottieres qui vont venir renforcer nos troupes en leur apportant une technicité et un panache inégalés en temps qu'une fragilité totale : un mercenaire ne va-t-il pas toujours au plus offrant ?

Bien que présumé incorruptible, un Suisse a toujours le cœur en chocolat et fond à la première proposition chaleureuse !

Les rois de France avaient préféré une armée de parade et de chair à canon à coût modique plutôt qu'une armée nationale et avaient pris un risque sérieux ; affronter tous ceux, dont les coffres étaient mieux remplis en ducats, pièces et terres à céder, pouvaient avoir des effets pervers immédiats. Ces particularités des conflits de ce temps se devaient d'être rappelées ici car l'opinion publique va en moins d'un siècle subir en matière militaire un retournement complet.

La guerre ne sera plus l'affaire de tous, l'argent devient le commanditaire de la mort, l'espionnage et le débauchage deviennent des armes permanentes dans des guerres qui ne s'arrêtent plus. Toutefois derrière le vacarme des combats, les cris et les terreurs, la férocité des combats sera moins authentique et le petit peuple participera plutôt comme supporteurs dans les tribunes que comme pilier dans la mêlée.

Alors qu'en 1486, Louis le Connétable de Ham fut étêtée pour avoir tenté de donner une milice au Vermandois. En 1523, un de ses successeurs, Connétable également et parent éloigné du mari chéri de Marie du Luxembourg passera simplement à l'ennemi et viendra servir Charles Quint. Ce Charles III de Bourbon Montpensier combattit ainsi les Français sans état d'âme, n'était-il pas comme le gros des troupes un cadre polyvalent, apatride et à grosse valeur ajoutée ?

A cette partie de bras de fer avec les mains fermées sur de grosses pièces d'or, les vaillants rois français avaient le bras un peu court. Louis XII avait compris qu'il fallait assurer ses arrières et était venu à Cambrai, terre d'empire pour y signer en 1508, un pacte avec l'empereur d'Allemagne Maximilien et obtenir un peu de tranquillité. François Ier n'eut plus droit à ce parrainage, aussi, la victoire de Marignan, dont il est inutile de préciser la date, n'empêcha pas en 1525 la défaite de Pavie. Marignan avait permis un séjour de quelques années dans les belles villes italiennes. Pavie remettait tout en question puisque François Ier tomba aux mains du connétable félon Bourbon. Fait prisonnier, sa libération fut payée, comme c'était l'usage au prix fort. Les Flandres et l'Artois ainsi que la Bourgogne passaient à Charles Quint. C'était le traité de Madrid qui donnait en prime le Milanais au vaillant Bourbon et obligeait les deux fils de François Ier à séjourner en otage à la cour

d'Espagne.

L'humiliation de François fut telle que Calvin lui dédia son ouvrage principal dans l'espoir de le convertir : l'appui militaire inconditionnel des réformés était tout à fait susceptible de faire basculer le fléau de la balance et la proposition dut fortement embarrassée. Aussi pour démêler l'inextricable écheveau, il fut fait appel aux spécialistes des chaussettes à repriser. Marguerite de Bourgogne, grand mère de Charles Quint était encore vivante et Louise de Savoie, mère de François Ier, aussi. Pour rapatrier les deux petits otages, les reines-mères se retrouvèrent à Cambrai où les bonbons sont bons, les laines superbes et les pays proches pleins de souvenirs divers.

Le second traité de Cambrai, appelé aussi " la paix des dames " reprisa le traité de Madrid et la France récupéra la Bourgogne, Boulogne-sur-Mer et les villes de la Somme, perdue depuis Pecquigny, Ham et Péronne redevenaient françaises.

Charles Quint qui portait un peu de sang de la famille du Luxembourg dans les veines faisaient un cadeau à son royal cousin en lui restituant le Vermandois mais il fallait bien obéir à grand mère !

Ce monarque si puissant était un fils de la Bourgogne où depuis toujours la mère possédait l'autorité suprême et présentait les caractéristiques de l'Européen idéal : né à Gand, il parlait aux hommes en Français, aux chevaux en Allemand et à Dieu en Espagnol.

Sa polyglotie reflétait naturellement l'esprit et la spécificité des peuples et sa cours ne trouvait pas motif d'orgueil et de fierté d'être nécessairement trilingue. N'était-ce pas l'article de base de la construction européenne ?

Ni l'Espéranto, ni l'Anglais qu'il pratiquait aussi, ne figuraient aux rang des idiomes de premier rang .

Depuis 1525, notre roi mangeait des coulevres et de la soupe à la grimace dans un pays coincé entre l'Angleterre d'Henri VIII qui osera claquer la porte au nez du Pape pour des histoires de femmes et Charles Quint qui contrôlait le soleil vingt quatre heures sur vingt quatre, ayant des domaines dans chaque fuseau horaire.

Comment sortir la tête de l'eau ?

Faute des moyens qui permettent d'acheter des armées, François Ier va entamer une politique audacieuse : les rois de France avaient été les suzerains protecteurs des croisades et lorsque le comté des chevaliers croisés s'effondrera, les amitiés nouées avec les fils du prophète placeront les catholiques d'Orient sous la protection des rois de France.

Le pape Jean Paul II lors d'une homélie au Bourget avait troublé les fidèles par sa question :

France, qu'as-tu fait de ta promesse ?

Il y avait, entre autre, aussi le rappel de nos engagements envers le Liban, le peuple Arménien et les chrétiens des pays musulmans.

François Ier assumait, malgré les difficultés, cette obligation qui lui vaudra l'amitié du grand Pacha Turc. Ce dernier revendiquait aussi une place au jeu de marelle de l'Europe. Ses troupes s'étaient infiltrées jusqu'en Hongrie et, partout en Méditerranée, sillonnaient au gré des vents des corsaires habiles improprement qualifiés de pirates barbaresques pour nos éditorialistes.

Puisque le Bourbon venait de recevoir le Milanais qui s'étendait alors jusqu'en Provence, François Ier recommanda aux pirates turques des débarquements sur notre côte d'Azur. Le stratagème fut il organisé par le monarque français ou résulta-t-il du vieux droit d'aubaine sur tout ce qui traîne près des felouques?

L'annonce, en tout cas, de pillages par les Turcs, frères de lait de chèvre des maures, se répandit dans toutes les chancelleries et la rumeur incrimina le roi de France. Comme il n'est prêté qu'aux riches, les troupes de mercenaires qui attendaient la couleuvrine au pieds et l'épée au fourreau, jugèrent l'insinuation suffisante pour aller ferrailer.

Les plus scandalisés et , qui sait, peut être même les fomenteurs de toute la cabale furent les premiers calvinistes qui savaient déjà qu'il fallait se battre pour la vraie foi.

Cet arrière plan de rumeurs et d'insinuations, ainsi que de nombreux motifs inavouables offrir l'opportunité aux troupes du Comte de Nassau (ascendant direct de Guillaume d'Orange qui fondera les Pays Bas comme puissance autonome) de fondre sur la belle ville de Péronne. C'était le 10 Août 1536. Les douceurs de la saison et la proximité de l'objectif donnaient à la campagne qui regroupait des Flamands, Allemands et des troupes du Hainaut, un air de promenade de santé.

Mais Péronne n'avait pas été choisie comme l'une des places fortes principales de notre pays sans bonne raison. Non seulement, les bras de la Somme l'isolait au milieu de l'eau, mais la ville venait juste de recevoir de nouveaux remparts avec des échauguettes, des tours et des fortins. La bataille se commua en siège ponctué de nombreux tirs d'artillerie : un feu d'artifice somptueux avec quelques assauts en super cinémascope.

Les bourgeois et les paysans réfugiés à l'intérieur des fortifications prirent résolument le parti de se défendre contre des allégations invérifiables et partant suspects et , femmes et enfants, tous résistèrent .

Malgré un tir approximatif mais soutenu d'artillerie, qui endommagea la Grosse Tour construite par Philippe Auguste, la ville résista 32 jours. Le 12 Septembre, les assaillants scrutèrent le ciel et jugèrent bon de rentrer.

L'acte patriotique des Péronnais stoppa net les vellétés des " ferrailleurs " du Nord.

François Ier remercia la ville et ses habitants en accordant une charte de libertés et autorisa l'ajout au blason de la cité d'une couronne fleurdelisée.

La ville prit également à cette date sa devise: " Urbs Nescia Vinci"

Ville jamais vaincue.

L'Hôtel de ville s'orna d'une salamandre, qui était l'emblème de François Ier.

Toutes ces illustrations montraient la couleur à tous ceux qui seraient tentés de récidiver.

Cette défaite fera réfléchir les chefs malheureux. Le comte de Nassau se retirera sur ses terres où une histoire particulière était en germe. Charles Quint, lui aussi, trouva la potion amère et décida de quitter le monde. Pourquoi donc continuer à se préoccuper de toutes ces provinces nordiques où la foi se désagrège et où des petites villes résistent au plus puissant des monarques de la terre ?

Charles Quint confia le Saint Empire à son frère et l'Espagne, l'Amérique et toutes ses provinces bourguignonnes et flamandes à son fils Philippe II et se retira , au fond d'un monastère, pour entamer, en espagnol, un dialogue muet avec l'Eternel.

Le jeune hidalgo Philippe partait dans la vie avec un bel héritage, la bénédiction papale, un parrain empereur d'Allemagne et une femme rousse : Marie Tudor, la sœur du roi d'Angleterre. Sur la carte d' Europe, le domaine de François Ier faisait désordre au milieu des domaines de la famille, sans compter que ce pays vaniteux entretenait en son sein un mouvement hérétique qui fragilisait le pouvoir du tonton Ferdinand, Kaiser du Reich. Une belle opération devait absolument effacer l' affront de Péronne et sanctionner l'alliance de François avec Soleiman. Les Français, ressentant toute la pression du monde coalisé contre eux, retirèrent les troupes en campagne dans le Piémont avec l'aide de nos amis suisses pour renforcer la ligne de front de la Basse Champagne. Craignant pour Paris, François Ier signa un traité à Crépy en Laonnois par lequel il abandonnait ses prétentions sur l'Italie en obtenant toutefois que le Milanais soit confié à Charles d'Orléans, fiancé à une infante d'Espagne. Ce dernier mourut précipitamment et le traité devint caduc. Il fallait en finir avec ce roitelet français ! L'opération semblait toute indiquée puisque François Ier venait de trépasser laissant la place à Henri II. Ce fils cadet n'était pas destiné à régner mais la providence en disposait différemment et brouillait les cartes car il était marié à une Médicis. L'Italie du Nord risquait, à nouveau, de tomber du mauvais côté, d'autant que Charles Quint venait de donner la gérance du monde à son fils Philippe II.

Le nouveau monarque se devait d'introduire son règne par un coup d'éclat. Ainsi, Philippe II et son armée, sous le commandement du duc de Savoie, partie très prenante dans la bouillabaisse milanaise, et renforcée d'éléments d'outre manche, mit le siège à Saint-Quentin en 1557.

Face à cette armada, Coligny, amiral et grand protestant , n'avait que quelques troupes aguerris et les manants et bourgeois de la ville. Lui même séjournait à Ham plus souvent qu'au chef-lieu.

Pour préparer le terrain du combat qui devait apporter gloire au nouveau roi d'Espagne, un ingénieur anglais serait venu près d'un an auparavant reconnaître les fortifications de la ville. Ce chapitre d'espionnage si courant et bénin dans l'art des batailles occupe une importance extrême dans l'histoire du Vermandois comme du monde.

L'artillerie de Péronne, vingt années auparavant, avait juste endommagé la tour de Philippe Auguste mais, trop imprécise, n'avait pas fait tomber les remparts et ouvert la ville. L'espion anglais avait été vu autour des fortifications, mais nos concitoyens crurent que ses balades sur les plateaux alentour, ne relevait que de l'entraînement quotidien au jogging. L'anglais, de fait, avait tout repéré car il était, sans doute, un des tous premiers à avoir approfondi les travaux de Nicolas Tartaglia (1499.1557), mathématicien né à Brescia qui venait de divulguer les formules de la balistique.

Nos citoyens ne pouvaient savoir ce qui les attendait. Courageusement ils se résolurent à s'opposer à l'envahisseur, en bouclant la ville. L'ennemi s'installa tout autour et le prince du Piémont qui subventionnait les recherches du mathématicien planta sa tente à Rocourt. Gaspard de Coligny remontant de Ham put s'introduire dans la ville avec 200 à 300 hommes. Le gros des troupes fleurdelisées étaient encore loin avec 20000 hommes sous le commandement du maréchal de Montmorency.

La présence de l'amiral conforta les habitants et facilita l'organisation, avec les instances de la ville et une forte adhésion populaire, les défenses et les subsistances. Pour tenir, il fallait aussi faire de la diversion. Une sera tentée au faubourg d'Isle et une autre le lendemain, sans succès. Deux compagnies vont être rapidement levées parmi les habitants du pays sachant porter les armes par Caulaincourt et le baron d'Amerval.

Le renfort tarde et aussitôt la position et les problèmes de la colonne sont vendus aux Flamo-anglo-espagnolobourguignons. Le gros de cette troupe sera bloqué par des arquebusiers postés sur le chemin de Savy. Le même jour, 12000 anglais viennent renforcer le dispositif, ce qui permet de concentrer la batterie d'artillerie sur le faubourg d'Isle et le bas de la ville..

Le péril devient imminent et il faut à nouveau une manœuvre de diversion. Coligny supplie le Connétable de Montmorency de traverser la Somme au travers des marais de Rouvroy. L'infiltration furtive n'est pas encore enseignée dans les Etats-Majors et de Montmorency amènera ses cavaliers directement vers le Faubourg d'Isle, bien placée sous le feu précis de l'artillerie ennemie . Pendant ce cheminement, la cavalerie espagnoles profitera de la chaussée de Rouvroy pour traverser la Somme. On dit que le prince de Condé aurait fait savoir au Connétable que l'ennemi abordait son flanc gauche.

"- Avant que vous ne fûtes au monde, je commandais déjà les armées. Vous êtes trop jeune pour me dire ce que j'ai à faire ! "

répondit de Montmorency.

L'armée française avait aussi disposé quelques pièces d'artillerie en direction du Faubourg d'Isle pour faire une brèche dans le dispositif d'encerclement.

Et, les français attaquent ! Les soldats ennemies postées sont en apparence très vulnérables car pris en étau. Seulement, l'artillerie du duc de Piémont sitôt mis en branle s'avère d'une étourdissante efficacité sur tous les remparts même sur ceux qui sont de l'autre côté de son champ de tir tendu, alors que les boulets français se dirigent droit sur les mêmes remparts . Les fantassins ennemis attendront enfouis la charge de cavalerie qui n'aura pas lieu car la cavalerie espagnole attaquera sur le flanc. Non pas pour étriller les cavaliers français mais pour les fixer un temps, le temps pour l'artillerie de changer ses azimuts et de pilonner la cavalerie.

Le duc de Nevers arriva, avec ses fidèles, à contenir l'ennemi pour le contourner à Grugies, permettant au gros de nos troupes de battre en retraite sur Essigny.

La cavalerie était vaincue. C'était le 10 Août 1557.

Mais les assiégés demeuraient derrière des murailles encore présentes .

Très vaillamment, ils reprendront la tâche de consolider, remonter, réoccuper. Mais Philippe II, alerté par la belle victoire sur la cavalerie, arrive dès le lendemain de Cambrai. Cette venue avait valeur de commandement de se saisir de la ville !

Les boulets recommenceront de tomber avec ce qu'il faut de précision pour effrayer les habitants, ouvrir la murailles, briser autant que la puissance du feu et de la balistique le permettait. Toute la fine fleur du Vermandois sera exterminée, en compagnie du duc d'Enghien, du vicomte de Rennes, et de la quasi totalité de la noblesse picarde. Ceux qui gardèrent la vie, laissèrent des gages, comme ce chevalier d'Amerval qui perdit sa virilité et sera, pour le bon plaisir de Henri IV, l'époux de sa favorite Gabrielle . La ville, après la destruction froide des boulets, sera livrée au pillage et des incendies achèveront l'œuvre funeste. Cinq cents bourgeois périrent dans la ville livrée au pillage et à la curée. Quand Philippe II, après ses troupes, rentra dans Saint-Quentin, le jeune homme fut consterné.

Les abbayes étaient détruites, les églises avaient été profanées, les reliques des saints brisées et enlevées.

L'indignation monta au front de jeune roi d'Espagne lorsqu'il aperçut l'église dédiée à Saint Laurent complètement détruite.

Ce champ de ruine devait porter gloire à la victoire de Philippe, le jour de la Saint Laurent !

Les morts de Saint Quentin, ne venaient-ils pas de revivre la fin volontaire de Laurent, impuissants sur le grill et sous le feu ?

Le règne du nouveau roi venait d'être béni par Dieu qui est toujours du côté des vainqueurs, et pourtant la foi de l'Espagnol fut ébranlée. Ainsi, en marquant sa brillante entrée dans la vie active par la construction du palais de l'Escorial qui est à l'Espagne ce que notre château de Versailles est pour nous, Philippe gravera dans la pierre son tourment : la gloire, certes, ce sont les grands qui la récolte mais le mérite ne revient -il pas à ceux qui paient leur résistance de leur vie ?

Notre région n'a aucune place dans les Panthéons de France mais nous pouvons être fiers d'avoir résisté à l'Espagnol car il a rendu à la vaillance de nos concitoyens le plus magnifique éloge qu' il soit possible de faire.

Un autre message fut transcrit dans la pierre que toute l'intelligentsia rangera parmi les croyances de l'obscurantisme religieux : Laurent, comme les martyrs de Saint-Quentin démontraient l'inutilité du perfectionnement des armes et des répressions. Même la balistique ne pouvait tuer l'âme !

Philippe arriva assez vite à la conclusion que la guerre, avec les moyens de l'armement nouveau, était d'un prix trop lourd pour le peuple. Comme la politique lui commandait, par ailleurs de se méfier des anglais et aussi des allemands qui grognaient dans son dos, Il préféra signer la paix de Cateau Cambrésis en 1559 par lequel la guerre d'Italie était arrêtée, les évêchés de Metz, Toul, Verdun donnés à la France, Saint-Quentin restituée et Calais acheté.

Pendant deux années, le chef-lieu fut donc sous total contrôle espagnol. L'aide pour rebâtir fut réelle mais insuffisante pour faire revenir une population qui venait de découvrir l'horreur de la guerre moderne.

Parmi les sacrifiés de cette bataille, il faut aussi parler des quarante garçons nobles, pris en otage et élevés à la cour espagnole, selon de vieilles traditions de guerre. La chronique espagnole raconte que ceux-ci se rendirent célèbres par leur bravoure aux "Indes ", il s'agit bien sûr de l'Amérique latine où de nombreuses familles entretiennent le souvenir de leur ascendance européenne?

La belle défense de la cité fut honorée par deux ouvrages sculptés:

* par des vers latins gravés sur la façade de l'Hôtel de ville :

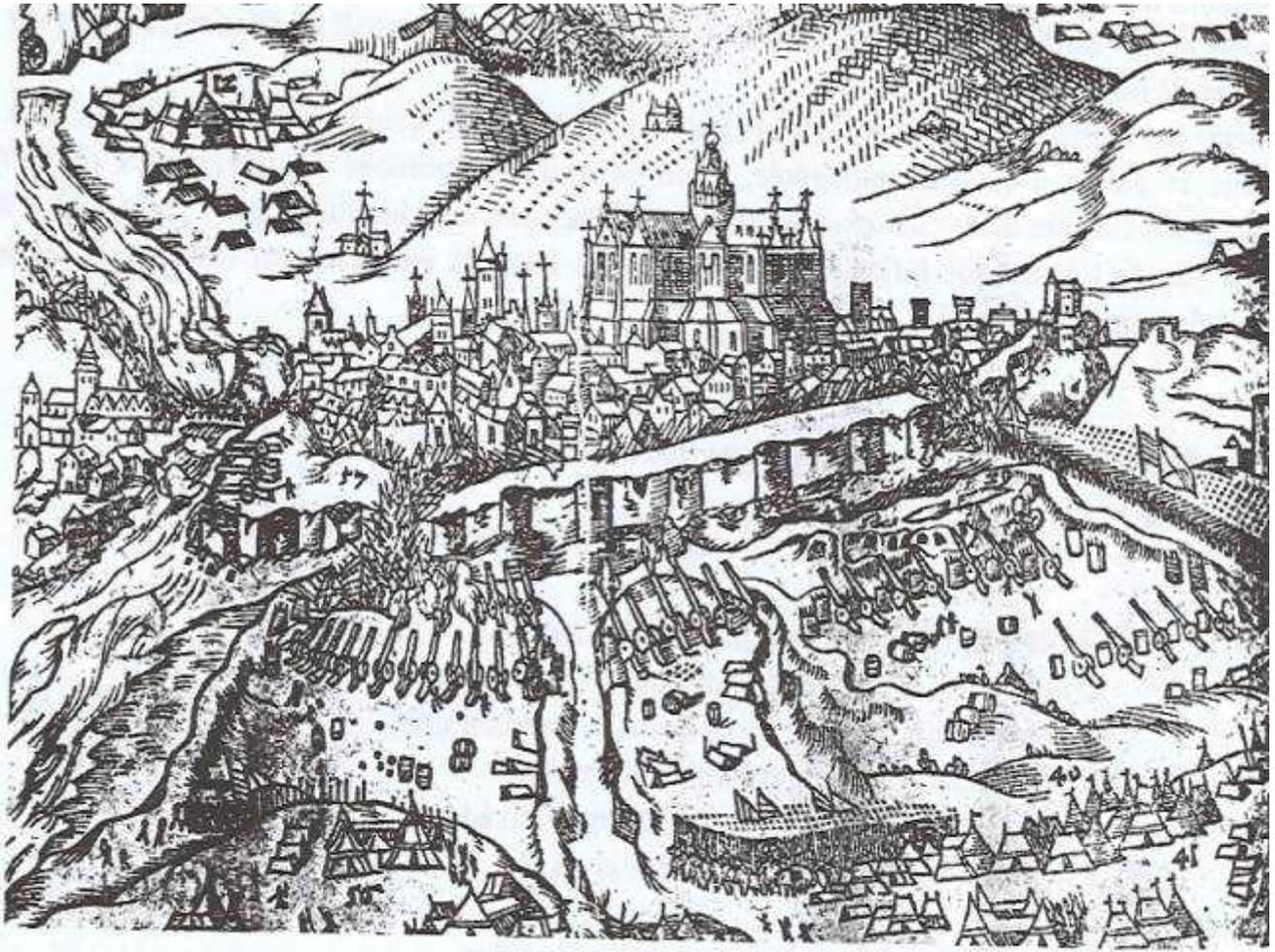
" Bellatrix, I, Roma ! tuos nunc objice muros !
Plus defensa manu, plus nostro hoec tincta cruore Moenia laudis
habent : Furit hostis et imminet urbi ; Civis murus erat, satis est sihi
civica virtus.
Urbs, memor audacis facti, dat marmore in ista
Pro patria coesos aeternum vivere cives. "

" Cesse de nous vanter tes murs et tes batailles,
Rome; viens admirer ces vaillantes murailles,
ces hardis citoyens qui, dans le Champ-de-Mars,
Servent à leurs cités d'invincibles remparts ;
Où la seule valeur, sans murs pour se défendre,
sait braver mille morts plutôt que de se rendre.
Leur ville, pour marquer qu'un grand cœur vit toujours, Lorsque
pour la Patrie, il immole ses jours,
Sur ce marbre parlant, une gloire immortelle ! "

* par un beau monument qui ornait la place centrale de Saint Quentin.



Ce n'était pas un monument pour les âmes simples, ni pour les adeptes des lendemains qui chantent, ni pour les partisans du pacifisme. Une municipalité de gauche où de droite l'a déplacé dans les années du socialisme. Remplacé par un grand vide, il n'invite plus les promeneurs ou les désœuvrés à une puissante réflexion. Pourtant, à sa manière, cette statue a autant d'importance que l'Escorial qui est le monument le plus visité d'Espagne.



XXII. LE SIEGE DE SAINT-QUENTIN PAR LES ESPAGNOLS (1557).

Gravure anonyme du temps

Fragment d'une gravure...



Coligny



Le traité de Cateau-Cambrésis Jeanne d'Albret et Henri IV.

La victoire de Saint-Quentin, du fait des fumées des canons, laissa un goût âcre et amer au fond de la gorge du jeune Philippe II. En remerciement, il combla d'honneur Philibert-Emmanuel de Savoie, lequel fit de même avec ses troupes, en oubliant toutefois de citer Tartaglia : l'auteur de "Quesiti et Inventioni Diverse" et père du tir efficace . Puis le roi d'Espagne jugea bon de stabiliser la ligne d'affrontement, tout en laissant aux Anglais le soin d'arrondir les terres d'Artois occupées, et se retira dans son palais de l'Escorial.

Du côté français, Henri II avait atteint 28 ans, lorsque survint la mort de son père, et avait toujours été bercé de récits de victoires sur la terre italienne. La campagne fut si parfaite qu'Henri se retrouva affublé d'une compagne directement tirée de ce roman-photo : Catherine de Médicis. Dans le lit du roi de France veillaient donc l'agent recouvreur des banquiers florentins et la nièce des papes. Singulière garde, qui mettait à l'abri à la cour tous les ultramontains et à l'écart des mondanités les gens du Nord de la Loire.

Le roi trouva, pour seule échappatoire, les bras de Diane de Poitiers, ce qui accrut encore le caractère acariâtre et l'humeur revêche de celle qui trônait au Palais du Louvre.

Une famille, pourtant, de notre voisinage va pénétrer dans le sérail : les Guise.

C'était la branche cadette des ducs de Lorraine, revendiquant sa descendance du grand Charlemagne, qui gardait le titre de Guise comme plus beau fleuron de son armorial. N'est-ce pas depuis toujours le verrou des sources de l'Oise et de la Sambre ? Passage obligé, dernier port de l'Oise, sa fortune s'était érigée sur une forme légalisée du grand banditisme : les droits d'embarquement, de débarquement, l'octroi et les droits de douanes.

La famille, outre l'esprit propre à la situation du fief, avait subi l'influence de Naples et de la Sicile du fait de ses liens avec la famille d'Anjou. Elle va être au cœur des drames de notre pays, tant par la gravité des faits que par la manière peu chevaleresque de leurs exécutions.

Une odeur de vèpres siciliennes, crimes sauvages et parfums d'encens, entourera leurs actes et donnera un aspect sinistre à la monarchie pendant presque quarante années. L'entrée des Guise " en cour " fut le résultat du comportement courageux de Claude, Ier duc du nom , en Italie au côté de François Ier contre Charles Quint. Avec son frère Cardinal, il conforta la position de l'organisation mafieuse à la capitale.

François, le cadet, dit le balafré, à la suite d'une estafilade gagnée aux pieds des remparts de Boulogne se comporta valeureusement à la bataille de Calais en 1558. La prise de la ville, pied à terre des Anglais sur le continent , adossée à la mer et faisant front à de vastes zones marécageuses, ne pouvait être la victoire d'un soldat vaillant, seul. L'armée comprenait aussi, Coligny, le connétable Anne de Montmorency, Antoine de Bourbon, tous guerriers chevronnés avec une réelle autorité sur les troupes, bien plus considérables que le jeune capitaine. Avant que d'accorder à l'un ou l'autre la paternité de la victoire, il importait pour le camp français de tirer les marrons du feu. Henri II présenta un projet de traité que les partis s'empressèrent d'accepter et de signer à Cateau-Cambrésis.

Ce village proche servit donc de cadre à la rencontre des envoyés Français et Espagnols. Il y fut conclu le retour de Saint-Quentin, Ham, Le Catelet à la France contre la cession de 98 places dites "considérables" et le versement de 500 000 écus aux Anglais pour Calais.

Le traité fut longtemps considéré comme désavantageux pour le pays par nos premiers historiens.

Le rapport des nombres, 3 contre 98, laisse croire à un marché de dupes et pourtant, il faut bien admettre que tels étaient les poids réels de ces trois cités pour le roi de France. Les places fortes cédées en Milanais, Piémont, Montferrat, Corse, n'avaient jamais eu et n'auraient jamais l'importance de notre région dans la destinée du monde !

Peu de temps après, pour célébrer les retours de Calais et du Vermandois au domaine, le roi invite ses principaux chevaliers à une Jardin-partie, loin de Paris, afin que la présence de Diane et les réjouissances gaillardes ne défraient pas trop une chronique malveillante et tatillonne.

Ces rencontres festives d'anciens combattants incluent, par tradition, un simulacre de tournoi des grands chefs . Henri II est donc opposé au connétable, c'est l'ordre des choses.

Et voilà que l'affaire tourne mal, malgré la différence d'âge qui devait mettre Henri dans sa quarantième année à l'abri des coups du vieillard, la lance du connétable traverse la visière du heaume royal et transperce. Catherine de Médicis devient régente du jour au lendemain et, à la manière des Italiens qui changent de gouvernement tous les quinze jours, Catherine va bouleverser la cour et l'administration. Montmorency est renvoyé, Diane exilée, les affaires militaires sont confiées à François de Guise, et les affaires civiles à son frère Cardinal.

La nomination valait pour François le bénéfice de la récupération du titre de vainqueur de Calais, au grand dam d'Antoine de Bourbon, qui pensait avoir, aussi, mérité une récompense. Roi de Navarre, ayant servi courageusement et victorieusement à Calais, il escomptait la récupération de la Navarre espagnole. Après le traité qui l'avait spolié et, voyant le Balafré préféré, Antoine nourrira un sentiment de frustration à l'encontre de l'Italienne, et même de la Papauté et rejoindra la religion de son épouse Jeanne d'Albret. Jeanne et Antoine de Bourbon portaient les héritages de quatre des plus importantes familles de France :

Jeanne avait mis dans la corbeille les fiefs d'Ariège, hérités du légendaire lèse-majesté, la Navarre avec un titre de roi et ceux d'Albret en Aquitaine, Normandie, Avesnes, La Fère, Marle etc, etc ...

Antoine était seigneur du Bourbonnais, de Vendôme, descendant d'un frère de Saint Louis et donc de sang royal, Son père, mort à Amiens, avait récupéré, par alliance les biens de la famille d'Alençon, et été gouverneur de Picardie. Son oncle François, devenu Comte de Saint-Pol, avait recueilli les possessions de la famille du Luxembourg, si bien que nombreux furent les Bourbons nés à Ham. Son frère Louis, prince de Condé, époux d'Eléonore de Roye puis de Melle de Longueville fut le chef militaire des protestants "Doux le péril pour Christ et patrie".

Le regroupement de cartes maîtresses dans les mains du jeune couple ne pouvait que porter ombrage à l'autre clan qui tyrannisait les couloirs du Louvre et , au delà, toutes les allées du pouvoir. La reine et les Guise n'avaient décrété qu'une chose : détruire le couple.

Parler des Guise oblige à évoquer aussi les autres membres de la tribu : François le Balafré, le cardinal Charles, l'oncle Jean et Louis le célèbre " diplomate des bouteilles" et aussi Marie Stuart .

Singulière et attachante Marie qui, en France comme en Angleterre, portait au cœur les stigmates d'une victime désignée pour la tragédie grecque et qui mériterait le titre de citoyenne d'honneur de notre contrée.

La ville de Saint-Quentin, de la mort de François II en 1560 jusqu'à la décapitation de la Reine d'Ecosse en 1587, contribua directement à ses revenus ; le roi avait, en effet, choisi sa bonne ville pour constituer le douaire (la pension de veuvage), de la reine de France retournée sur son île.

Quel était, donc, le lien que unissait Marie Stuart et notre région ?

Pour accepter d'assurer la retraite de cette étrangère, il fallait que nos concitoyens se sentent très proches d'elle ! C'était, il est vrai, un ferment de paix qui bloquait les hostilités entre les deux familles de Guise et de Bourbon. En effet, Marie était la fille du roi d'Ecosse et de Marie de Lorraine, elle même fille de Claude de Guise et d'Antoinette de Bourbon.

Cette dernière, fille de François de Bourbon et de Marie du Luxembourg , notre mère des pauvres, était née à Ham. Son portrait est toujours visible au Palais de Versailles. Le prénom de Marie se transmettait avec régularité dans la famille et Marie Stuart en fut doté.

Un équilibre semblait devoir s'établir entre les deux grandes familles issues de nos cités rivales de Ham et Guise : les Guise tenait le Gouvernement et Antoine de Bourbon était le Lieutenant-Général du royaume. Mais le dauphin François II époux de Marie Stuart meurt en 1560, entraînant la prolongation de la régence pour attendre la majorité de Charles IX.

La perspective de récupérer la Navarre espagnole s'éloigne encore et Antoine prend ouvertement le parti des Huguenots dont Jeanne d'Albret, sa femme, est l'une des principales défenderesses. A l'instar des provinces allemandes où le principe " Cujus regio, ejus religio ", tel prince, telle religion, fait adhérer rapidement des populations entières à la nouvelle foi, la France voit le protestantisme multiplier ses paroisses et le nombre de ses ouailles en quelques décennies.

Le concile de Trente, organisé par un pape père d'une importante progéniture, n'ayant pas condamné formellement les indulgences plénières vendues pour la construction de Saint Pierre de Rome, l'Eglise n'a pas encore récupéré un souffle nouveau et n'est pas arrivée à retenir en son cénacle : l'Angleterre, la Suisse, les Pays Bas et tout le Nord de l'Allemagne. La dernière circonstance aggravante vient de la nouvelle technologie de l'imprimerie ; comme la presse tourne exclusivement pour la nouvelle Eglise, toutes les élites des provinces rejoignent le mouvement.

Les abbés des provinces, nobles pour la plupart, voient se tarir rapidement leurs revenus et concluent une alliance objective avec les troupes royales sous le commandement des Guise. Des exactions nombreuses ont lieu qui exaspèrent et choquent les consciences.

La conjuration d'Amboise en 1560, fut une des premières fractures profondes qui va déchirer le pays, pour longtemps. La vérité demeure incertaine dans cette affaire sanglante dont seule la couleur du sang a laissé des traces dans l'histoire. François II, Marie et la régente séjournaient à Blois. A Nantes, Georges Bari de la et une centaine de chevaliers huguenots conviennent de partir pour, devant les monarques, présenter une requête en destitution des Guise et demander la nomination à sa place du Prince de Condé, neveu d' Antoine de Bourbon. Entre temps, la cour part en Week-end à Amboise et la troupe, car il fallait aviser le Prince de Condé, prudemment éloigné du terrain d'opération mais prêt pour une cavalcade glorieuse, perd une journée et se fait repérer. Avant même d'atteindre le château, les conjurés sont passés à l'épée, puis seront pendus aux fenêtres du château, par pure bestialité.

L' histoire rapporte que de la Renaudie s'exprima ainsi après la lecture de la sentence qui l'obligeait à poser sa tête sur le billot pour crime de lèse-majesté:

" Je suis innocent de ce crime, car je n'ai rien entrepris contre le roi, ni contre sa mère, ni contre son épouse et ses parents qui sont compris sous le crime de lèze-majesté. J'ai pris les armes contre les princes de Guise, qui sont étrangers, et qui usurpent l'administration publique contre les lois du royaume. Si c'est là un crime de lèze-majesté, il fallait premièrement les déclarer rois. C'est à ceux qui viendront après moi de prendre garde qu'ils n'affectent de le devenir ; car pour moi la mort me va délivrer de cette crainte."

Le sacrifice des pendus d'Amboise sera suivi de plus de 1200 exécutions dans les provinces de l'Ouest, Sud-Ouest ; essentiellement des nobles plus ou moins liés aux conjurés.

Dès Janvier 1561, une tentative de conciliation est organisée à Poissy entre protestants et catholiques. Le colloque sera un échec, malgré le superbe tableau qui sera peint à l'occasion de cette réunion, nous laissant un portrait exact des acteurs de la tragédie, toute la cour de l'époque autour de la grande Catherine.

La fissure, née entre les grandes familles, va se prolonger au sein même du peuple en 1562, lorsque François de Guise va donner l'ordre à ses archers d'exterminer 60 Huguenots réunis dans une chaumière à Wassy, près de Bar, pour la prière. La guerre civile est, dès lors, enclenchée.

Elle fut qualifiée de guerre de religion ! Par nature, un conflit au cœur de la même croyance exclut les dissidents du pardon qui ne peut être accordé qu'à ceux qui restent, se soumettent et implorent. Si les guerres civiles sont douloureuses et malheureuses , les guerres de religion font plus ; elles sont tragiques et impitoyables.

C'est une lutte sans merci, ni pitié qui va bientôt endolorir la Chrétienté, introduisant une combinaison qui mènera à la guerre totale : ni salut, ni pitié pour les ennemis de notre idéologie.

Nietzche en formulera l'équation bien avant l'expérimentation du vingtième siècle.

En France d'abord, puis en Allemagne avec la guerre de trente ans, l'horreur fit donc son apparition au sein d'un continent qui avait mille raisons, en ce seizième siècle, de profiter de la vie. Notre civilisation approchera la catastrophe pour des motifs de fond bien futiles: Catherine n'avait pas pardonné à Diane de Poitiers, Ham et Guise n'étaient pas arrivés à s'entendre !

Le poids de ces haines ordinaires pèsera, en final, bien plus que le problème des indulgences et de la virginité mais, pour la mobilisation des petits d'un côté comme de l'autre, il fallait un bel habillage servant d'alibi . Mettre Dieu de son côté, n'était-elle pas cette astuce utilisée depuis la nuit des temps pour convaincre le couard de devenir un héros ?

Les mouvements de troupes, qui engagèrent les Catholiques contre les Protestants et réciproquement, toute le France et donc aussi notre sol. Les relater occuperait de longues pages : huit guerres successives, trente- six années de troubles continus à décrire et d'énormes recherches à faire car les rares documents ont été détruits ou emportés au loin. De plus, l'exode des protestants plongera nombre de faits dans l'oubli.

Il est encore difficile d'apprécier avec exactitude les forces en présence. En Picardie, Coligny, le prince de Condé, la comtesse de Roye, la famille d 'Hangest de Noyon, de nombreux échevins à Montdidier, Amiens, et la grande majorité de la noblesse de robe sont connus pour avoir "épousé la réforme".

La vallée de l'Oise et ses nombreuses petites industries naissantes, la Fère, les villages de Beaufort, le Catelet, Annois, seront visités par des pasteurs formés à Genève. Protégés par des sauf-conduits venant des principaux personnages de la région, et n'ayant pour le culte besoin que d'une humble maisonnette, même au fond des bois, leur apostolat rassembla vite les plus entreprenants et les plus courageux.

Pour endiguer la marée, l'Edit de Tolérance, promulgué à Amboise en 1562, plaça quelques vanes et érigea des digues : le roi tolérait.... mais seulement dans les familles nobles, sur les domaines des seigneurs ayant droit de haute-justice et dans une ville par bailliage. Déjà, le Vermandois dépassait la norme !

Cette caractéristique se doublera d'une décision d'une mère inquiète : Jeanne d'Albret qui aime son mari picard pourrait le rejoindre avec le petit Henri mais prend peur après l'abomination de Wassy et reste au château de Pau. Catherine de Médicis utilise d'ailleurs pour retenir Antoine au Nord de Paris un commando d' odalisques célèbres et Jeanne n'est pas de nature à s'abaisser devant un mari inconstant .

Placés aux premières loges du spectacle d'une haine ordinaire maquillée en combat sur l'Olympe, les habitants de Saint-Quentin prirent la mesure de la situation et firent preuve d'une sagesse exemplaire : dès 1562, les échevins expulsèrent les nombreux prédicants dépêchés par Genève.

Certes, ceux ci ne s'éloignèrent guère mais durent se rabattre sur des communautés moins importantes. L'équilibre trouvée spontanément sera le salut des huguenots. En 1567, les chevauchés du Prince de Condé jusqu'à Paris se traduiront par des représailles matérielles multiples : d'innombrables temples brûlés et encore quelques prédicants remerciés mais sans versement de sang. Cinq années après, alors que la Saint Barthélémy déboucha sur un génocide ignoble dans de nombreuses villes de France, le Vermandois se distingua par son humanité et sa tolérance. Les protestants y seront épargnés.

La mesure de nos concitoyens dans le massacre organisé par les Guise venait aussi d'une claire vision de la situation : Coligny et son armée de soldats huguenots était sollicité par les flamands pour combattre ensemble les espagnols. Avec Charles IX, marié à Elisabeth d'Autriche, un royaume calviniste pouvait être aisément édifié dans cette province riche et contribué ainsi à redorer le blason de son promoteur .

Pour le Vermandois, entre le statuquo espagnol ou un royaume nouveau aux frontières nord, le choix logique tint autant compte des risques intérieurs qu'extérieurs. Eliminer des concitoyens paisibles n'offrait décidément aucune autre perspective que des représailles interminables du Sud ou du Nord, voire des deux à la fois !

Un autre personnage, dans ce monde complexe, joua un rôle essentiel. On ne sera pas étonné d'apprendre que lui aussi naquit à Ham puisqu' il était le propre frère d'Antoine de Bourbon et donc oncle d'Henri IV. Il s'appelait Charles avec fonction de Cardinal, archevêque de Rouen. Beaucoup d'analystes ont prétendu que c'était un falot influençable, utilisé par les Guise contre les intérêts de sa propre famille.

Pourtant, si la dynastie des Bourbons règne toujours, le Cardinal dut aussi apporter, par des voies tortueuses et mystérieuses, une pierre à l'édifice final.

Catholique, par subsistance et aussi par conviction, Charles n' adopta le parti des ultras et rejoignit la Ligue que longtemps après les massacres et pour un motif plus simple: descendant de Saint Louis, de sang royal, parmi les premiers dans l'ordre de dévolution, l'idée d'un roi qui ne serait pas catholique romain lui était insupportable.

En 1576, une nouvelle trêve, dite de Loche, venait d'autoriser le culte dans les villes closes et d'accorder des places supplémentaires aux réformés ; le prince de Condé récupérait ainsi sa place de gouverneur de Picardie qui revenait à sa famille et les places de sûreté qui en dépendaient. Le lobby protestant avait œuvré pour faire de Péronne un place huguenote. Des rumeurs circulèrent même que Paris avait donné son accord.

Péronne a, alors, un gouverneur de place du nom de Jacques d'Humières, émule de Charles de Bourbon et descendant des seigneurs de Monchy et Becquencourt, qui refuse de rendre la citadelle et appelle les nobles à une " sainte et catholique union ... pour établir la Loi de Dieu en son entier, remettre et retenir le saint service d'iceluy sous la forme et manière de son Eglise catholique, apostolique et romaine. "

La ligue naît ainsi, à Péronne, sous l'inspiration que les places fortes ne peuvent appartenir qu'au roi et non aux factions et sous l' influence aussi de l'esprit de la contre réforme ; l'effectif est maigre au départ et il faudra attendre la mort en 1584 du duc d'Alençon, seul prétendant à la couronne mâle et catholique, pour qu' il grossisse et que la ligue dépasse les contours d'une "cosa nostra" mafieuse.

Les batailles d'avant cette date seront le plus souvent à l'avantage des huguenots.

Dans notre région, alors que catholiques et protestants discutaient à Nérac l'octroi de nouvelles places de sécurité, les Guise assiégèrent les troupes du Prince de Condé qui stationnait à La Fère. Ce dernier étant victorieux, il fallut recommencer l'année suivante. Ce siège est resté célèbre sous l'appellation de "siège de Velours" car Henri III profita de la proximité de Paris pour inviter ses " mignons" à venir voir la boucherie tout en parlant chiffons. La cour d'alors avait des airs de communauté "gay" qui accroissaient encore le mépris des austères confédérés. Les escarmouches partout continuent d'enflammer la pays du nord au midi et la haine conduit rapidement aux règlements de compte directs : le paroxysme fut atteint en 1588 à Blois avec l'assassinat des deux chefs haïs : le duc de Guise et le Cardinal de Lorraine .

Les délégués des villes picardes aux Etats généraux furent suspectés et emprisonnés. Preuve que la Ligue n'était plus l'appareil des Guise, les picards rallieront en plus grand nombre le mouvement et seront à l'origine de la création des Etats de Picardie, ébauche d' une autonomie régionale. On dit que Saint-Quentin ne se rallia pas au mouvement, manifestant ainsi sa fidélité indéfectible au roi.

Cette incartade valut à la ville une visite d'intimidation. Le gouverneur de Cambrai, proche des Espagnols et de la ligue s'empara de Bohain et Beaufort et fit barrer par ses soldats les chemins d'accès de Saint-Quentin vers les villages voisins. A ce combat en chemins creux, Montluc de Cambrai perdit tant d'hommes qu'il préféra se retirer après trois semaines d'efforts inutiles.

La fidélité de la bonne ville au Roi Henri III, malgré la tentation autonomiste des partisans du chef des armées Henri de Guise, fut certainement un élément déterminant dans la décision du roi de provoquer l'assassinat de deux parrains de la mafia.

Sans ces deux personnages, la ligue n'était pas décapitée, bien que sérieusement amoindrie : le Cardinal de Bourbon maintenait le mouvement, à sa disposition, pour l'heure fatidique, laquelle approchait inexorablement.

Le cinéma cru et direct de notre temps a rendu concret , dans le film adapté du roman d'Alexandre Dumas : la Reine Margot, l'image du roi malade suant des gouttes de sang. La thérapie des saignées et la méfiance de la cour à l'endroit des médecins protestants et juifs accéléreront un processus fatal.

La monarchie, avec l'agonie d'Henri III, devait arriver, vite, à son rendez-vous avec le destin. Bien que programmée par tous, l'issue fut anticipée par le coup de poignard du moine Clément qui acheva le dernier des Valois.

Les Français apprirent la nouvelle avec consternation. Nul n'ignorait que, sans héritier direct, la dévolution risquait de prendre le chemin des dames ou alors la voie du protestantisme. La Ligue s'empessa donc de nommer roi, lors d'une réunion précipitée au Château de Péronne, le Cardinal de Bourbon, sous le titre royal de Charles X. On ajouta après par dérision: le roi de Péronne.

Dans cette course, le roi d'Espagne se rappela que sa fille Isabelle était petite-fille d'Henri II et donc en première place sur la liste.

Pour Henri IV, roi de Navarre, il fallait jouer serré. Il déclara que Paris , que ses troupes assiégeaient, valait "bien une messe", se convertit au catholicisme en présence de son oncle et fit mettre immédiatement ce dernier aux fers.

Ce fantastique retournement de situation ne dut rien à la génération spontanée. Le rôle de Charles de Bourbon fut certainement déterminant dans la décision de Henri, de même que la fidélité des habitants du Vermandois.

En effet, les milices du Vermandois, après avoir résisté au seigneur de Cambrai, Montluc vinrent naturellement aider le duc de Longueville, gouverneur de Picardie, en prise avec les ligueurs . Instruits par la bataille de Saint-Quentin, nos canonniers firent merveille et l'une des pièces reçut le nom de Chasse-Ligue.

Avec de pareils soutiens, Henri IV pouvait entamer sa montée à Paris.

Rapidement le mayeur Louis Doligny de Saint-Quentin confirmera sa loyauté en levant une nouvelle milice pour le Duc de Longueville, fidèle du nouveau Roi Bourbon. Le commandement fut confié à d'Achery, ayant sous ses ordres de Saint Simon et de Chaulnes, seigneur du Vermandois.

Nos concitoyens ne tarderont pas à servir et se comporteront très glorieusement à la Bataille d'Ivry. " Si vous perdez vos enseignes, ralliez vous à mon panache blanc". Tous les Français connaissent la harangue, peu voit derrière la formule autre chose qu'un effet de chapeau. Il fallait à ces troupes venues de loin au Sud et de loin au Nord, parlant des langues différentes, incapables de reconnaître les flammes, drapeaux, blasons, un signe fort d'unité de commandement et de volonté.

Henri IV trouva sans doute bien anodins les mots utilisés pour la circonstance. Ceux-ci ont, pourtant, ravi des générations et des générations et constituent toujours le cri de ralliement le plus fort de notre nation.

A nouvel affront et victoire, nouvelles représailles !

Le duc de Parme, avec ses troupes cantonnées vers Cambrai, pense pouvoir rééditer la victoire de la Saint Laurent et effacer le demi échec de Montluc, et pénètre alors jusqu'à Neuville-Saint-Amant .

Un minimum de bons sens faisait défaut à ce prince.

Depuis la mort des Guise, le rôle modérateur du Cardinal et la déclaration d'Henri que " Paris vaut bien une messe", la guerre de Religion venait d'être reléguée au statut de guerre civile ordinaire : La France n'a donc plus de leçon à recevoir de personne et l'Espagnol/Italien devient " persona non grata ". Comme les milices sont loin, c'est d'Humières, père fondateur de la Ligue, qui déplacera ses troupes de Péronne pour arrêter l'intru qui fut longtemps son allié contre le parti Huguenot.

Les bateaux qui descendaient l'Oise et la Somme répandirent sur toutes les rives du pays de France la nouvelle de l'outrecuidance de l'étranger et, sans le dire, chacun comprit l'urgence d'en finir avec les divisions internes funestes et souvent idiotes.

Saint-Quentin et le Vermandois avaient servi les rois avec constance, courage et sagesse et méritaient, à nouveau, un témoignage de satisfaction. Sitôt souverain à Paris et Roy consacré, il fit avaliser par le parlement de Paris, la "Loi Salique" qui est donc très récente dans nos textes officiels . Les gens de France, se souvenant encore des Anglais à Paris, et ne souhaitant pas du tout le retour de la guerre de cent ans, votèrent la loi avec une large unanimité. Ceci fait, le nouveau roi mit en tête de son ordre du jour de venir saluer ses courageux miliciens afin de les récompenser pour leur attachement et leur dévouement,

L'escorte royale fut ainsi reçue le 5/12/1590.

Aux portes de la ville, le mayeur attendait le bon roi Henri pour lui remettre les clefs de la ville selon l'usage des villes "closes".

Henri gaillard et tonitruant s'écria:

"Vive Dieu, mes amis ; Gardez vos clés, elles sont en trop bonnes mains ! Servez-moi toujours comme vous l'avez fait pour le feu roi. "

Après avoir remonté la rue d'Isle à cheval, il fut reçu à l'Hôtel de Ville , aux sons des cloches et carillons et de douze coups d'arquebuse, puis la cité lui fit faire le tour de ses ouvrages tant de pierre que d'industrie et d'artisanat.

Comme la ville versait aux rois diverses finances, celles ci furent affectées à un banquet et à un bal.

La première de ces réunions fut offerte par le syndic des corporations. Le mayeur, en serviteur soucieux, voulut goûter les vins et les mets avant de les présenter au roi ,

-" Je suis avec mes amis, je n'ai rien à appréhender d'eux." dit le roi.

Cette réplique, très fréquente dans notre histoire, n'a pas ici cet air galvaudé et convenu que nous sommes prompt à lui attribuer.

Les pratiques malsaines des Guise restaient vivaces dans les mémoires et l'affirmation de l'amitié des bourgeois de Saint-Quentin, qui ramenait en pleine lumière le long parcours des Luxembourg, Bourbons, Albret sur les terres du Vermandois, était fondée comme aucune ne pouvait l'être.

Le bal, qui suivit, fut offert par le roi de France. La musique de ce temps nous est connue et nous surprend toujours par ses rythmes et ses sonorités : rien n'y est triste même quand l'amoureuse chante "mon ami m délaisse, au gué, vive la rose...."

et la danse n'exalte que le plaisir de vivre . La vision du roi dansant des "bransles et farandoles " demeure inséparable du souvenir inconscient que ce monarque a imprimé sur ses sujets.

Il aimait la danse, il aimait son cheval, son pays et les femmes et par dessus tout c'était un fils de chez nous qui, à l'instar du fils prodigue, avait abandonné des idées partisans pour retrouver tous les siens.

Dans l'espace de dix années , Henri IV revint fréquemment dans notre région, et visita officiellement cinq fois Saint-Quentin. Il confirma les chartes anciennes et accorda des exemptions nouvelles et des privilèges

Pour Henri, qui ne passa que peu de jour de sa vie sans monter sur la selle de son cheval, notre région était proche et une des plus belles histoires d'amour de l'histoire de France, qu'il nous faut évoquer comme un moment de bonheur, l'en rapprocha encore plus : Ce petit bonheur, vous l'avez deviné, s'appelait Gabrielle d'Estrées .

Henri IV et Gabrielle d'Estrées....



Arch. Rencontre

Portrait présumé de Gabrielle d'Estrées
(autrefois considéré comme celui de
Dane de Poitiers) par Clouet.



Ph. Giraudon

Henri IV, école française du XVI^e s.
(Château de Versailles.)

La Fère, Gabrielle .

Comme chacun de nos villages, celui d'Estrées présente, au centre d'un terroir riche, un visage anodin et monotone. Son nom appelle de vagues réminiscences mais nul monument ne permet de fixer une imagination historique en quête de repères et, comme partout alentour, l'oubli a chassé au loin l'honneur d'être d'ici plutôt que d'ailleurs. La famille d'Estrées, issue de ce sol, occupe pourtant une place importante dans l'histoire de notre nation. La volonté farouche de nos citoyens d'alors à vouloir être français plutôt qu'anglais, allemands, bourguignons et autres, en dépit de la facilité du choix et des avantages offerts, amena, dès la constitution de régiments royaux, plusieurs petits seigneurs de la contrée à se faire remarquer de la cour royale. De plus, les grandes batailles récentes avaient contribué à la promotion des seigneurs du "cru" qui avaient fait le bon choix. La famille d'Estrées, bien que l'existence du village remontât à la colonisation romaine qui lui a légué le nom d'étape sur la "Strada", ne commença à figurer dans les chroniques qu'à partir du milieu du quinzième siècle. D'actes courageux en mariages prestigieux, la lignée passera du rang de bailli (un fonctionnaire) à celui de seigneur de Péronne, d'apparentée aux Montmorency à proche des Bourbons. Evolution naturelle à l'échelle du microcosme du Vermandois, où il était inéluctable que les familles "bien assises" soient appelées à gérer ensemble les grands enjeux des temps.

Après avoir essaimé de l'Arrouaise jusqu'à Noyon, Laon et le Valois, les Estrées finirent par former une fratrie considérable qui occupait les seconds postes derrière les familles royales et les familles ducales. Jean d'Estrées obtint d'Henri II la charge de maître et capitaine général de l'artillerie. Notre région, héritière de la sidérurgie du fer, du savoir-faire des frères Bureau et premier champ d'expérimentation de l'arme nouvelle contre ses

forteresses réputées imprenables, se voyait reconnaître une tragique compétence : l'artillerie.

L'arme, jusqu'à la théorie de la dissuasion, a toujours été honnie en France. L'Etat centraliste a été, encore plus que les autres, victime de cette idée reçue et il est heureux que la monarchie ait eu le génie de garder des milices de place, sous un commandement unifié, car ce sont ces troupes de province qui, à Valmy, seront les remparts de Paris et sauveront la République.

Au cours du conflit qui divisa le pays entre Catholiques et Protestants, la famille n'abjura pas, et se comporta comme la plupart des natifs du pays, naviguant entre une admiration pour le courage des communautés protestantes, le souci de l'unité nationale face aux puissances du Nord, et la fidélité aux saints de la région qui ne méritaient pas l'exclusion de nos prières. Au cours des tribulations de la période, la famille avait eu à subir les aléas du pouvoir et sortait élimée et amoindrie ; celui-là avait été chassé de sa seigneurie par les catholiques; tel autre avait perdu une charge récupérée par un huguenot, sans chaque fois tomber dans le champ des revanchards. Lorsque le prince de Condé récupéra le titre de gouverneur de Picardie et la seigneurie de Péronne, la famille fut de celles qui rejoignirent la ligue pour réclamer l'autonomie de la Picardie.

Antoine d'Estrées, fils de Jean, devait hériter du titre de capitaine de l'artillerie à la mort de celui-ci en 1567, mais c'est l'année où justement le prince de Condé assiège Paris et où le connétable de Montmorency meurt. Les troubles du haut commandement écartèrent le jeune homme de ses droits et Antoine s'abstint de combattre sans demande expresse du roi. Les séjours dans ses domaines devinrent plus fréquents. Il avait épousé Françoise Babou, la fille du supérieur d'alors de son père, maître de l'artillerie de François Ier, et en bon artilleur eut plusieurs enfants.

Avec sa nombreuse famille, il s'installa à Coevres, dans la proximité de Soissons.

Henri IV, sans doute, de retour de la fête à Saint-Quentin, après son sacre où Antoine dut proposer au roi, non encore sacré, l'hospitalité d'une nuit sur la route de Paris, fit escale dans ce château. Agé de près de 37 ans, toujours par monts et par vaux, depuis longtemps séparé de la reine Margot, le béarnais est encore un cœur d'artichaut ému par la moindre jarretelle quand l'ex grand-maître de l'artillerie lui présente sa petite famille et la petite dernière Gabrielle.

Elevée un peu comme Henri IV, loin de la cour, sauvageonne mais cultivée, sensible et irrésistiblement belle, elle a de plus les brandices de son âge :

elle n'a que seize ans.

Le bon roi était encore, à cette date, un roi factieux, porté par un mouvement populaire plus fort que les querelles de clochers, cependant fragile et sans descendance. Bien que les liaisons du roi soient déjà innombrables, Gabrielle apporte quelque chose en plus.

Fille d'un pays fidèle, viscéralement, à la personne du roi, simple et fraîche, elle eut la grande sagesse de résister aux premières avances du roi. C'était obliger un Béarnais à s'obstiner.

Henri devint fou amoureux d'elle et accepta d'entendre la fière et pure jeune fille : sa famille et surtout son père avaient des griefs contre le roi ; le prince de Condé , oncle du roi, en était la cause et de plus l'action de celui-ci n'était pas le meilleur ferment de pour une région toute prête à se dévouer totalement.

Henri IV a-t-il été, comme d'autres, aveuglé par l'amour ? Certainement ! bien que singulièrement ses premières conquêtes ne l'aient jamais trahi (les dernières Marie de Médicis et Mlle de Verneuil armeront le bras de Ravaillac).

Ce qu'il devait aimer le plus chez les belles devait être leur bon sens ! Henri IV prit donc la décision de rétablir Antoine d'Estrées dans ses droits ainsi que tous les membres de sa famille. C'était aussi un message clair à l'endroit de toute la noblesse et de la bourgeoisie de la région : le roi récompensera la fidélité à la France et mettra fin aux excès de rivalité entre les chapelles.

Gabrielle et Henri devinrent finalement amants. Malgré la presse à scandale, Gabrielle fut reconnue comme l'épouse du roi. Henri IV qui avait gagné dans cette alliance le cœur d'une région et une mère pour des enfants avait encore quelques étapes à franchir pour être celui qu'il voulait être. Son cas de figure était unique dans l'histoire et personne ne pouvait encore dire comment un monarque pouvait régner sur une nation pluriculturelle.

Tout ira pourtant très vite.

Ayant pris Paris, il abjure sa religion.

En 1594, il est sacré à Chartres, fait avaliser la "loi Salique" par le parlement.

Il rend une nouvelle visite à sa bonne ville de Saint-Quentin, où il est reçu par Jean d'Y, chef de la famille dont le sceau orne l'Hôtel de ville. C'était encore un voyage de lune de miel, la tendre Gabrielle était du cortège avec, chez nous, rang de reine et de fille du pays.

L'année suivante, il obtient l'absolution du Pape.

La ligue est dissoute. Lentement, le roi va faire disparaître les foyers résiduels de cette opposition, puis en 1598, édictera l'Edit de Nantes.

Outre Gabrielle, la raison des quatre autres visites que fit le roi en notre région fut donc liée aux derniers soubresauts du mouvement papiste.

Dès 1596, alors que Sully, fils d'Artois a été commis aux finances, que les régions bourguignonnes ont été purgées des derniers ligueurs, le pays est pratiquement pacifié à l'exception de poches en Picardie et Champagne.

Comme Henri chevauche fréquemment du côté de Soissons et Compiègne, il installe la belle Gabrielle à Coucy où celle-ci séjournera pour sa première maternité. D'escarmouches en poursuites, les troupes royales amènent les rebelles, à moins que les ligueurs n'aient fait le choix délibérément d'être hors de portée des canons, vers la place de La Fère.

Ceux ci pensaient sans doute en faire le recueil des batailles à venir. Henri a le temps, Gabrielle attend. Il laisse les derniers ligueurs rejoindre la coalition et renforcer leur sanctuaire.

L'attentisme de Henri est évidemment mis sur le compte de ce roi volage et mécréant mais peu connaissent la détermination d'Henri IV. S'il a si bien écouté les femmes, c'est que ce grand roi a été élevé par sa mère. Jeanne d'Albret avait instruit, très jeune, son fils de l'importance de cette place pour la Navarre et des nombreuses fidélités que comptait la famille chez les gens humbles du bourg et des communes avoisinantes .

La Fère avait été un apanage de sa mère et des opposants l'occupaient !

Bien renseigné par les Estrées et d'autres, Henri savait que la ville disposait d'un réseau d'écluses et de digues destiné à éviter l'inondation de la vallée lors des crues périodiques de la rivière. Il décida d'utiliser ces barrages à rebours et, en les fermant, provoqua l'inondation de la vallée et l'isolement de la cité sur son îlot.

Les troupes royales auraient pu, très certainement, prendre la ville militairement, en peu de temps ; l'artillerie, même à cette distance, était déjà redoutable. Henri IV fit durer le siège sept mois, presque une gestation , tenant en haleine l'opinion publique et mettant tous les récalcitrants le dos au mur. La reprise du conflit sur un autre front aurait signé la condamnation de La Fère, Marle et Guise . L'ardeur des ligueurs s'émoissa partout, tant dans la ville isolée que dans les autres provinces.

L'histoire , qui a embelli beaucoup de faits et gestes du légendaire "roi Henri" parla d'une victoire à la suite d'une bataille navale. Des gravures furent même faites où l'on voit de petites barques porter plusieurs ponts, des mâts et voilures de galions. Ce fut, il est certain, le début de carrières de marins quand seront cités les noms illustres de d'Abboville et de Colas qui participèrent à l'abordage. Les petites gens de tous villages de la vallée et de la région jusqu'aux rives de la Somme fournirent certainement sans barguigner toutes les petites embarcations de chaland et de pêche. La bataille fut un triomphe et le jeune père put à nouveau aller jusqu'aux frontières Nord du pays rendre visite à ses chers sujets. L'Europe des Espagnols voyait le regain de popularité du français comme l'obstacle majeur au retour d'Isabelle, l'héritière du trône. Aussi, en 1597, un coup de main est tenté en direction d'Amiens. par l'armée espagnole postée en Artois et Cambrésis. Une autre incursion, sous le commandement du

Général Fuentes viendra rôder sous les remparts de Péronne quatre jours. La ville d'Amiens, déjà aux mains des ligueurs alors que toute la corporation de l'industrie du velours était protestante, nécessite une intervention urgente.

N'est-elle pas la seule place forte fragile sur la ligne de front où Péronne, Ham, Saint-Quentin, Bohain constituaient à l'Est un môle sûr ? Avec l'aide des Condé, Coligny, Sully, Estrées, tous picards, Amiens sera assiégé et tombera après un long encerclement. Une fois la place reconquise, les fonctions de mayeur et d'échevin seront supprimées. Le roi, qui ne connaît que trop les divisions entre les familles nobles de la région, qui ne peut choisir entre les Condé et les Estrées, ni favoriser ses compagnons protestants, érigea toute la région en généralité dépendant directement du pouvoir royal. La Picardie que nous connaissons aujourd'hui fut donc portée sur les fonds baptismaux par Henri IV.

Pour asseoir encore son pouvoir, comme le père de Gabrielle venait de décéder, il confia la charge de grand- maître de l'artillerie au fidèle Sully, fils de l'Artois et donna en compensation à sa dulcinée des titres. Celle qui était à la cour, madame d'Amerval, car Henri s'était arrangé pour lui faire donner un statut de dame en lui donnant pour époux, un vieux soldat " impuissant aux choses de mariage" par suite de blessure de guerre (Saint- Quentin en 1557) , reçut en compensation et pour preuve de l'amour du roi, les titres de marquise de Monceaux et de duchesse de Beaufort. Les deux bâtards du roi ne furent pas en reste, il seront nommés duc et seigneur de

Vendôme, qui était l'un des plus beaux fiefs de la Navarre.

Si la bataille de La Fère avait mis en présence des forces franco-françaises, celle d'Amiens incluait des troupes d'une puissance étrangère, en trop petit nombre certes pour constituer un "casus belli" mais l'avertissement était clair. Prenez garde, l'Espagnol ne vous aime pas !

Henri aimait trop la vie pour supporter ce sentiment. Comme un nouveau défi, il partira à la conquête de ce peuple voisin, à sa manière, avec bonhomie et du temps. On mesure trois siècles après combien sa réussite fut éclatante en rappelant que le roi d'Espagne, Juan Carlos, est son descendant direct.

Il reviendra donc dans notre région pour aller signer le traité de Vervins qui confirmait celui de Cateau Cambrésis.

Pour consolider une paix, la vieille usance imposait une alliance devant dieu et son Eglise. L'idée germa d'un mariage qui aurait bien arrangé les choses.

Mais le roi vit le parfait amour avec celle que le peintre Clouet a immortalisé en buste nue et dont la beauté rayonne toujours. Après les séjours parfois furtifs et parfois prolongés dans les belles demeures qui saupoudraient la région et dont très peu ont été relevées de leurs ruines, Gabrielle s'installa avec ses trois enfants dans les belles résidences du bord de Loire. C'est de là bas que vint le cliché du roi jouant avec ses enfants à quatre pattes ; l'image donnait toute puissance à la locution d'un roi bon-enfant. Le peuple était d'autant plus ému que tout le monde savait que Gabrielle n'était pas de sang royal.

Le cœur heureux, le roi et son administration firent en peu de temps des réformes d'importance. L'Edit de Nantes rendit aux protestants leurs droits civiques et assura partout une quasi liberté de culte. Les finances furent restaurées, même si la méthode prêtait le flanc à la critique.

Nos régions qui avaient combattu directement avec des milices levées au sein du peuple refusaient d'acquiescer la taille qui justement servait à l'entretien de la troupe royale. La requête fut reçue et 20 millions d'arriérés de taille furent remis.

Pour assurer des recettes, l'Edit de la Paulette rendit possible l'achat des charges sur 60 années, ouvrant à des fonctions héréditaires toute une classe nouvelle ; la noblesse de robe. Un sang neuf pénétrait dans les antichambres de la haute administration avec des effets bénéfiques : rentrées financières, professionnalisme couverture nationale, pépinière cultivée, décentralisation , mais avec également un effet pervers redoutable alors même que le monde s'élargissait : la France deviendra le pays des petits privilèges, des statuts, de la sclérose administrative.

Un inventaire complet des maléfices de cette loi amènerait à faire réfléchir toute notre administration qui, depuis longtemps, a " perdu la circulaire et ne sait plus faire" , des Trésoriers Payeurs Généraux, héritiers des fermiers généraux, des notaires, des huissiers, des avocats et de tous les fonctionnaires. Ces derniers rappellent d'ailleurs tous les jours aux usagers qu'ils possèdent leur poste à vie et que leurs enfants disposent de tous les avantages acquis pour occuper les places après eux. Celui qui avait réunifié la France autour de son roi ne se doutait pas de cette déviation et l'eut, sans doute, corrigée.

La réussite économique compléta le triptyque de la paix et des bonnes finances.

Dans ce monde de félicité, le malheur commence à s'abattre quand Gabrielle meurt en couche, enceinte de son quatrième. Henri, qui hésite à organiser, par bon mariage, une ligne de résistance contre l'Espagnol pour rebondir plus tard, et qui a même introduit une procédure pour épouser légalement Gabrielle, est cruellement atteint.

"La racine de mon amour est mort, elle ne rejettera plus. "

La formulation esquisse merveilleusement la part d'amour charnel qui unissait les deux êtres. Celui qui sacrifia une Messe pour sauver des milliers d'âmes sera aisément pardonné pour sa franchise. Pour un picard, plus difficile sera pourtant, d'admettre qu'il n'ait pas tenu cette dernière promesse, car son reniement causera sa perte.

Pour consolider sa place sur l'échiquier européen, Henri acceptera le mariage avec Marie de Médicis, pensant ainsi obtenir la grâce d'une famille qui avait tyrannisé sa mère, du crédit auprès des florentins, une bénédiction papale et une entrée à l'Escurial. Le calcul, audité et recompté par ses fidèles donnait l'assurance de pouvoir, à terme, entreprendre la création d'un pays protestant aux Pays Bas.

Henri obtint aisément du pape l'annulation de son mariage avec la reine Margot (la bulle assura qu'il n'avait pas été consommé), du crédit et la main de Marie.

Pour assurer sa place, il lui fallait un enfant. Henri IV avait aussi besoin de cela. Naquit ainsi Louis XIII. Le roi pouvait entamer le soutien aux Flamands. La chose réveilla les antipathies endormies et le goût de la vendetta. Dès le lendemain du jour où Marie de Médicis obtint le titre de reine, lui assurant la régence, Henri périt poignardé.

Le Vermandois pleurera sincèrement son roi. Chevalier infatigable, ami des humbles, généreux, formidable homme d'Etat et roi bon-enfant, sa popularité témoigne pour lui.

De son règne et de celui qui suivra, notre région héritera beaucoup de petits manoirs de briques et moellons de pierre taillée avec juste quelques réminiscences de tourelles pour rappeler les forteresses que l'artillerie venait de sortir des signes extérieurs de puissance.

Parmi les impulsions qui furent données par le gouvernement d'Henri, il faut citer aussi:

la création d'une "maîtrise des Dignes" qui fut confié à un Hollandais , Humphrey Bradley, dont un lointain descendant viendra rendre à l'Europe un sérieux service,

le percement du canal de Briare, qui ouvrira l'ère de canaux, période faste qui ne se terminera que dans les années 1970 sous les coups de butoir des syndicats de cheminots,

le renforcement de la flotte qui remit la présence de la France en haute-mer au niveau de ses deux rivales :Espagne et Angleterre,

la prise de possession du Canada.

En histoire, comme dans la vie, les gouvernements fragiles et courts sont souvent les plus féconds en œuvres durables. La vie de Henri IV est, sur ce point, éloquente. L'énumération des décisions, qui ont vraiment bouleversé le pays, fait pâlir les règnes de ses flamboyants successeurs .

Ni Louis XIII, ni Louis XIV, ni Louis XV, ni Louis XVI qui symboliseront la monarchie absolue où le temps semblait asservi, aucun ne réalisa autant que ce petit roi singulier, mal vu de la majorité des cours d'Europe..

Les digues, les canaux, la "Royale", l'Amérique; l'enfant du Gave du Pau aimait l'eau et le grand large, dira la légende. Cette passion, à notre sens, il l'a dû plus à ses gènes familiaux qu'à son séjour pyrénéen ; n'était-il pas le fils d'un concitoyen né sur les rives de la Somme, connaissant, par atavisme, la générosité des flots maîtrisés et la nécessité de travaux concertés et obstinés pour mener sa barque au port ?



Ultime débat entre catholiques et protestants en présence du jeune Charles IX et de Catherine de Médicis en 1561 (colloque de Poissy).

Une manière d'apogée. Le XVIIème siècle.

Les manuels d'histoire insistent lourdement sur les changements qu'ont apporté la renaissance et le 16ème siècle dans la sculpture et l'architecture. Les vrais raisons de l'évolution de l'habitat n'avait rien à voir avec l'influence italienne, Tartaglia excepté. La nouvelle noblesse de robe et les seigneurs utilisèrent simplement les ressources du pays, en construisant en briques avec des tenons de fer, des maisons plus confortables. Les spectateurs de ces temps furent beaucoup plus attentifs à des innovations qui ont engagé le pays vers l'ère moderne.

Notre région connaissait depuis la plus haute antiquité l'existence de la fiscalité. Fin 1576, une étape essentielle fut franchie par l'instauration de la "Taille générale"; non pas que ceux qui en étaient exemptés allaient l'acquitter, la France a toujours été ce pays démocratique où seule la minorité paye l'impôt de tout le monde, mais par l'instauration d'une taille retaillée sur mesure, c'est-à-dire tenant compte des ressources.

Ce nouveau mode de calcul, conjugué avec l'état civil, les écrits commerciaux et la connaissance des valeurs des charges publiques, va faire rentrer nos concitoyens dans le monde des chiffres, de la comptabilité et du raisonnement économique.

Aussi, les premiers économistes firent-ils leur apparition dans notre pays. Ils eurent le grand mérite d'être à l'image de leur temps, soucieux d'un dépassement de l'esprit partisan et du dogme ; analystes plus que doctrinaires, ils furent facilement récupérés par les économistes anglo-saxons qui, un siècle après, formuleront des théories beaucoup moins nuancées.

Parmi ceux-ci, le plus intéressant fut, sans conteste, Jean Bodin, mort à Laon en 1596. Il est l'auteur du fameux : "il n'est de richesse que d'hommes" et énonça dans le "Traité de la République" la notion de contrat social, tout à l'opposé des pensées de Machiavel. Procureur du roi au bailliage de Laon, il étudia aussi dans sa "Réponse aux paradoxes de Malestroit", toutes ces questions sur la monnaie, l'inflation, l'activité et le crédit qui agitent encore tous les penseurs économistes et les politiciens du monde.

La société dans son ensemble devenait motif d'étude scientifique. L'économie comme le droit suivaient la destinée de la religion : la seule bonne est celle qui sert d'instrument et non de fin en soi.

De cet homme sage et remarquable, on ne s'étonnera pas d'apprendre que, bien que piètre orateur, il fut la voix qui emporta la décision des échevins et notables de Laon de lâcher la ligue pour se placer du côté du roi Henri.

Une digression sur Rabelais et Montaigne n'est guère nécessaire car ils identifièrent ce souffle nouveau. Pour nos villages, un original venu du sud joua aussi un rôle important, même si ce fut très indirectement. Plutôt que de participer aux luttes fratricides des gentilshommes catholiques et protestants. Olivier de Serres cultiva son jardin en Ardèche. Il essaya le maïs, récemment venu d'Amérique, le riz, le houblon, mais surtout théorisa l'assolement triennal, avec le remplacement de la jachère par une année de pousse d'herbe ou de betterave. Henri IV, le fit venir à Paris où il planta vingt mille mûriers blancs dans le jardin des Tuileries. On imagine l'étonnement du peuple de Paris qui découvrit que chacun pouvait avoir son ver à soie chez soi.

Olivier écrivit le "Théâtre d'agriculture et de ménage des champs" qui eut beaucoup plus d'influence que la pseudo politique de Sully. "Labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France" n'était qu'une proclamation sans accompagnement financier mais réjouissait tous les paysans et particulièrement chez nous, car Sully était un voisin de l'Artois qui connaissait l'âpreté du travail de la terre et le caprice des récoltes.

Le travail de la terre bénéficia, aussi, des grands progrès qui fit faire Ambroise Paré dans le soin des plaies et des fractures. Médecin itinérant des armées, il fit beaucoup de son ouvrage en Picardie où la matière première était nombreuse derrière les troupes de Coligny.

La chirurgie et la connaissance des plantes médicinales se diffusèrent assez vite dans les campagnes car les Juifs d'Espagne viendront nombreux se réfugier chez nous où ils ne pouvaient pas exercer beaucoup d'activités. En 1565, apparaît le premier texte reconnaissant à des Juifs le droit de résider en France. Ce droit sera toutefois limité par une assignation à résidence : la "Judengasse", d'où viennent les rues des juifs que l'on trouve encore dans les bourgs à dominante commerciale.

Bien qu'elle ne laisse rien dans les granges et rien dans les corps, ce tableau des progrès serait incomplet sans l'évocation de l'apparition de la musique profane qui grâce à Clément Jannequin (qui fut un protégé de François de Guise) permit que la chasse, le chant des oiseaux, la bataille puissent devenir des thèmes polyphoniques. L'orchestre pour les danses répétait à côté du chapitre et les temples protestants glorifiaient, comme jamais, Dieu avec des rythmes forts et des mélodies parfaites. Les fanfares champêtres aussi sont nées à cette époque à côté du bâtiment de la milice qui, entre deux campagnes, pouvait souffler un peu.

Avec le 17ème siècle, l'ère moderne était bien là et le Vermandois était à la page comme depuis les débuts de la civilisation.

La mise en place de la Généralité de Picardie instituait une structure intermédiaire qui bloquait les grandes familles de sang royal. Ainsi, Claude de Rouvroy, sire de Saint-Simon qui pouvait faire état d'une ascendance carolingienne, d'un titre de duc-pair de France, n'avait plus qu'un avenir limité sur place, plus de droit de lever d'armée, plus de droit de haute-justice, quelques taxes et des rentes, rien que des picaillons. Il vendit donc ses droits et ses biens et garda le titre pour aller côtoyer les siens. La terre de Saint-Simon, accrochée au nom de la famille, deviendra célèbre, d'une part par les mémoires du duc de Saint Simon qui est l'ouvrage le plus complet et le plus impartial sur tout le règne de Louis XIV et d'autre part, par le mouvement des Saint-Simoniens qui furent les grands ingénieurs du 19^{ème} siècle.

Coupé de notre terroir depuis plusieurs générations, le nom de Saint-Simon porte gloire quand même à la région. L'indépendance d'esprit du duc et ses impertinences et son cynisme traduisaient l'autorité morale de celui qui portait le témoignage vivant d'un millénaire d'histoire commune. Parce que le site de Saint-Simon prouvera l'intérêt des grands travaux pour le mieux-être du monde, ce mouvement, qu'on dit de pensée alors qu'il lui fallait comme les autres un sol pour projeter ses visions, comptera parmi les plus importants des temps modernes. A l'heure de l'apogée, l'industrie accompagnait l'ensemble et préparait son zénith

.Comme cette activité, plus que tout autre, nécessite foi et moyens, la ville de Saint- Quentin, qui avait sagement épargné les protestants, sera payée en retour et vit s'installer chez elle en 1585, un Courtraisien, Jean Crommelinc, attiré avec quelques autres par la tolérance religieuse.

A cause de la destruction de 1557, Saint-Quentin avait perdu ses ateliers de confection de serge, saye, camelot et droguet. Ces draps légers de laine, parfois croisée avec du poil de chèvre, de la soie voire des fils d'or avaient fait la renommée mondiale de la ville et mérité son inscription sur la liste officielle des fournisseurs de Londres : la

"Grande Hanse". Dans leurs bagages, Commerlinc et les Flamands apportèrent les premières techniques de blanchiment des toiles, le tissage du lin et la pratique des colorants. Les métiers à tisser, les rouets étaient choses communes, les moutons foisons, mais il fallait une structure spécialisée sur l'ennoblissement pour métamorphoser l'ensemble. L'industrie textile, fille de l'ordre de la Toison d'Or, trouva ici, à nouveau, une terre fertile et attira, dans son sillage, le commerce de gros des laines sur les places de Chauny et Saint-Quentin, les savonneries, les fabriques de matières grasses et collantes (l'huile de lin) et surtout les teintureries. Ces dernières utilisaient des produits couverts par le secret professionnel et toujours annoncés comme venant de très loin : l'indigo, le bois du Brésil, bois de campêche, l'alun.

Par quel miracle, cette industrie a-t-elle survécu ?

L'avancée technologique, acquise par nécessité à la fin du 16^{ème} siècle, constitue une explication vraisemblable. Une légère extrapolation nous permet de placer dans la lignée de cette industrie, les progrès des peintures à huile et l'apparition du pastel qui trouvera naissance et sa plus belle expression dans notre région.

Le seizième siècle, qui plaça notre région au centre du monde, demeure une énigme et est indiscutablement marqué des caractéristiques de l'ère moderne : l'histoire s'accélère tout à coup et tout semble devoir se fracasser tous les jours ; les murailles, les autels, le droit du sang perdent leur valeur et, pourtant, à l'ombre d'une puissance croissante de destruction, apparaissent des joyaux de littérature, de musique, de peinture, d'art et d'industrie. Pour le contemporain du vingtième siècle, ce paradoxe réside au cœur même de la dynamique. Le conflit entre protestants et catholiques traduisait au niveau des mots et des invectives l'évolution laborieuse d'un changement de structure de la société des trois états (noblesse, clercs, tiers-état) vers quelque chose de nouveau qui n'avait pas encore de nom. Le modèle antique de la cité était le seul enseigné dans les écoles avec sa variante issue de Saint Augustin, mais chacun ressentait le besoin d'autre chose car les relations personnelles avaient déjà

changé. L'édit de la Paulette confirmait la nécessité d'une émergence mais aussi enferma la réflexion. Période de bouleversements très modernes, ce siècle évolua, d'une part, par l'art appliqué, grâce aux libertés que les gouvernants accorderont aux villes, et par l'absolutisme, qui va concentrer la légitimité du pouvoir, sur le monarque. Ce manège, dont seul Machiavel avait entrevu la mécanique, ne trouva au sein des universités que peu d'analystes et pas de critique. L'école laïque n'ouvrait pas de troisième voie et l'université d'alors n'offrait plus de champ de confrontation entre les idées pourtant proches des huguenots et des jésuites. Ignace de Loyola qui rejetait toute la hiérarchie catholique traditionnelle n'était-il pas l'expression vivante du protestant ?

Cette lacune, le peuple en son entier la ressentait et toutes les victimes hurlaient pour la création d'une institution populaire. Elle naîtra lentement, très lentement.

Ce n'est qu'en 1698 que la ville de Saint-Quentin institua une taxe pour l'entretien des écoles. Par ce modeste biais, la société civile pénétrait dans le fief de l'enseignement.

Les grands principes des Eglises ne craignaient rien encore mais les parents, enfin, rentraient à l'école. La chape de plomb des libertés pour un très petit nombre et l'absolutisme pour la masse se lézardaient. En moins d'un siècle, la civilisation aura changé sans que rien vraiment des mentalités n'ait fondamentalement évolué.

Avant d'arriver à ce tournant décisif, déjà annoncé par l'arrivée des écoles jésuites dès 1604 et l'apogée des arts, il nous faut continuer à lister les faits, petits et grands, de notre histoire. Tous vont s'inscrire dorénavant dans cette perspective car le Vermandois adhère depuis Henri IV, autant sociologiquement que psychologiquement, à la communauté française et à son destin de manière définitive.

Après la disparition tragique du roi, la période de régence de Marie de Médicis ramena en France une clique de personnages hauts en couleur et exposa notre région aux intrigues et troubles des grandes familles nobles.

Le duc de Longueville, bourbon et natif de Ham, gouverneur de la Picardie sera, bien sûr, de la partie dans toutes les manœuvres de troupes au cours des années 1614 à 1616. Marie de Médicis n'a pas besoin de regarder la carte longtemps pour mesurer le péril. Le comte de Soissons est un proche parent du gouverneur. Une autre famille alliée au Grand Condé, dont l'épouse n'était autre qu'Eléonore de Roye, possède un large fief entre Péronne et Montdidier : les d'Ailly, ceux-ci aussi veulent faire la loi le long de la voie qui relie Paris aux Pays Bas. Lorsque le prince de Condé quitte la cour en 1614, tous suivent et soussignent le manifeste contre la reine et contre Concini. Ce dernier, personnage de roman tout à fait authentique, ne s'est-il pas constitué une armée personnelle de 7000 hommes, n'est-il pas le premier ministre avec tous les pouvoirs ?

La tension est donc vive, dans le pays livré à la fronde. Pour mettre échec aux menées des Picards et Champenois et protéger le chemin de fuite vers l'Espagne, Concini se fit attribuer, ou s'attribua lui-même, le gouvernement d'Amiens et de Péronne avec le titre de Marquis d'Ancre. Ce court filet de rivière, marquant une frontière du Vermandois, faisait ainsi une entrée magistrale dans un monde agité.

Heureusement que Louis XIII portait les gènes de son père et une partie de son génie. Le roi a pour mission de gouverner et rien ne saurait l'entraver. Sagement, il s'engage par mariage avec la fille du roi d'Espagne, Anne d'Autriche en 1615. Comme son demi frère, le duc de Vendôme, fils de Gabrielle échoue dans une tentative armée contre Concini et ses sbires, Louis XIII, aidé par Albert de Luynes, fait carrément assassiner Concini en 1617 et invite sa mère à résider sous haute surveillance à Blois et à n'en sortir que sur son ordre.

Louis XIII récompensa de Luynes, en conférant à son frère le marquisat d'Ancre et en accordant à ce dernier la main de l'héritière de la famille d'Ailly.

Son influence étant bien ancrée, Louis XIII rendit une visite solennelle dans la bonne ville de Saint-Quentin et dans celle de Péronne, tout émues de recevoir un roi si jeune, capable d'une détermination aussi marquée que celle de feu son père.

Le petit roi, qui avait perdu son père à l'âge de dix ans, perpétua les projets secrets de celui-ci. L'alliance avec l'Espagne atténuait le risque de conflit frontal mais ne pouvait écarter la dynastie d'objectifs à long terme : conquérir l'Artois, voire la Flandre, promouvoir une nation protestante au nord. Le fils assumait l'héritage politique malgré la toute puissance de sa belle famille, avec un style, bien à lui, déterminé, moins chaleureux que celui de son père mais diablement efficace.

Richelieu est resté comme le seul bénéficiaire de ce compliment car Louis XIII, monarque absolu comme son père, déléguait moins.

Ce fut lui, cependant, qui dès 1616 inspira la politique de Richelieu dont le dessein fut résumé par le cardinal en une formule : " arrêter le cours des progrès d'Espagne".

On imagine la volée qu'il aurait reçue de sa fière jeune femme s'il l'avait lui-même proférée. Non, Louis était prudent et avait appris très jeune à l'être mais c'est bien à lui que Péronne doit les importants travaux de renforcement des remparts : le bastion Richelieu dont la tour a des murs épais de 24 mètres. Deux cents hommes travaillèrent sur le chantier. Ils nous ont laissé à la porte de Bretagne un message inscrit dans la brique pour chanter la gloire du roi qui recevra sur ce seuil les clés de la ville de ses deux possesseurs : le mayeur et le gouverneur.

Le motif de briques noires, toujours visible, célèbre la visite de Louis XIII par l'inscription:

" Vive le Roy"
 " RMP " pour les trois villes de Roye, Montdidier,
 Péronne
 et deux représentations symboliques des clés

La reconstruction des places de Guise, Péronne, Corbie s'accompagnait de contacts diplomatiques avec les protestants du nord de l'Allemagne qui, dans le prolongement de la guerre de religion française, entamaient une guerre sacrée vers les états papistes du sud sous la domination de l'empereur d'Autriche Habsbourg.

Depuis la parution du catéchisme de Heidelberg de notre concitoyen Calvin, en 1563, la doctrine Calviniste autorise la solution armée. L'opposition avec les Etats catholiques du Sud devient irrémédiable. L'adossement de la Lorraine, de la Franche Comté, de la Bavière et de l'Alsace sur la Suisse, bastion fortifié du protestantisme, rend ses provinces vulnérables. Une guerre va en résulter et durer trente années. L'Alsace et de nombreuses régions d'Allemagne gardent le souvenir d'une période de guerre civile horrible. Comme chez nous, elle fut impitoyable.

Les premiers Etats du Nord commencèrent les hostilités vers 1618. Seuls, au début, le Danemark et la Suède se joignirent à eux pour des expéditions punitives sanglantes. La chevalerie interdisait l'agression des femmes et des enfants.

Wallenstein et les autres se glorifièrent d'être des égorgeurs d'enfants. Louis XIII et Richelieu manifestèrent le soutien de la France à cette cause.

La Bourgogne, la Franche Comté, l'Alsace, la Lorraine sont encore aujourd'hui les pays les plus fermement attachés au catholicisme et devaient l'être encore plus totalement à cette époque. Parmi les seigneurs importants de cette vaste région, le duc Charles de Lorraine qui avait épousé la dernière fille de Gabrielle d'Estrées, tenait de plus en plus souvent garnison près du Doubs dans une région charnière qui permettait tout à la fois, l'incursion en Alsace, en Suisse et en Lorraine. L'entrée en guerre de la France signifierait un danger de coupure des provinces espagnoles de Flandre et Artois d'avec la Lorraine et la Bourgogne. Charles de Lorraine part donc vers le nord , sans perdre de temps.

Il n'a pas tort car, déjà, le héraut du roi de France est parti vers Bruxelles porter la déclaration de guerre. Derrière lui, le maréchal de Châtillon emmène les premières troupes vers Liège pour faire la jonction avec les Allemands et les Hollandais.

Un conflit multilatéral se déclenche de part et d'autre du Vermandois, mais le maréchal tarde à trouver les alliés du nord. L'ennemi espagnol, plutôt que de courir après le commando égaré, se retourne directement vers la France. Après tout, ce sont des traîtres. L'infant Don Fernando, beau frère du Roi, franchit, avec audace la frontière, prend le Catelet, Corbie, et son avant-garde descend jusqu'à Pontoise.

Les places et les villes ne feront qu'une résistance symbolique à ce voisin du Nord.

On annonça vite et le procès des soldats félon et la montée d'une armée nouvelle sous les ordres du roi. Les milices furent rappelées.

En même temps, la jonction du nord ayant eu lieu, les troupes du prince d'Orange-Nassau, passèrent à l'attaque sur l'arrière des troupes de l'Infant. Le repli fut donc ordonné par l'Espagnol, ainsi que fut donné l'ordre aux troupes de Charles de Lorraine d'accélérer la cadence.

Charles de Lorraine arrive lui par l'Est et prend la partie sud du Vermandois, alors que déjà les Flamands rentrent.

Le pays fut donc puni. Les maisons furent brûlées, comme les granges. Les récoltes et le bétail disparurent. Seuls furent épargnés les châteaux, les églises et les presbytères.

La punition fut finalement légère car le duc de Lorraine aimait sa femme qui était la propre fille de Gabrielle d'Estrées et Don Fernando descendait , lui , de Philippe II.

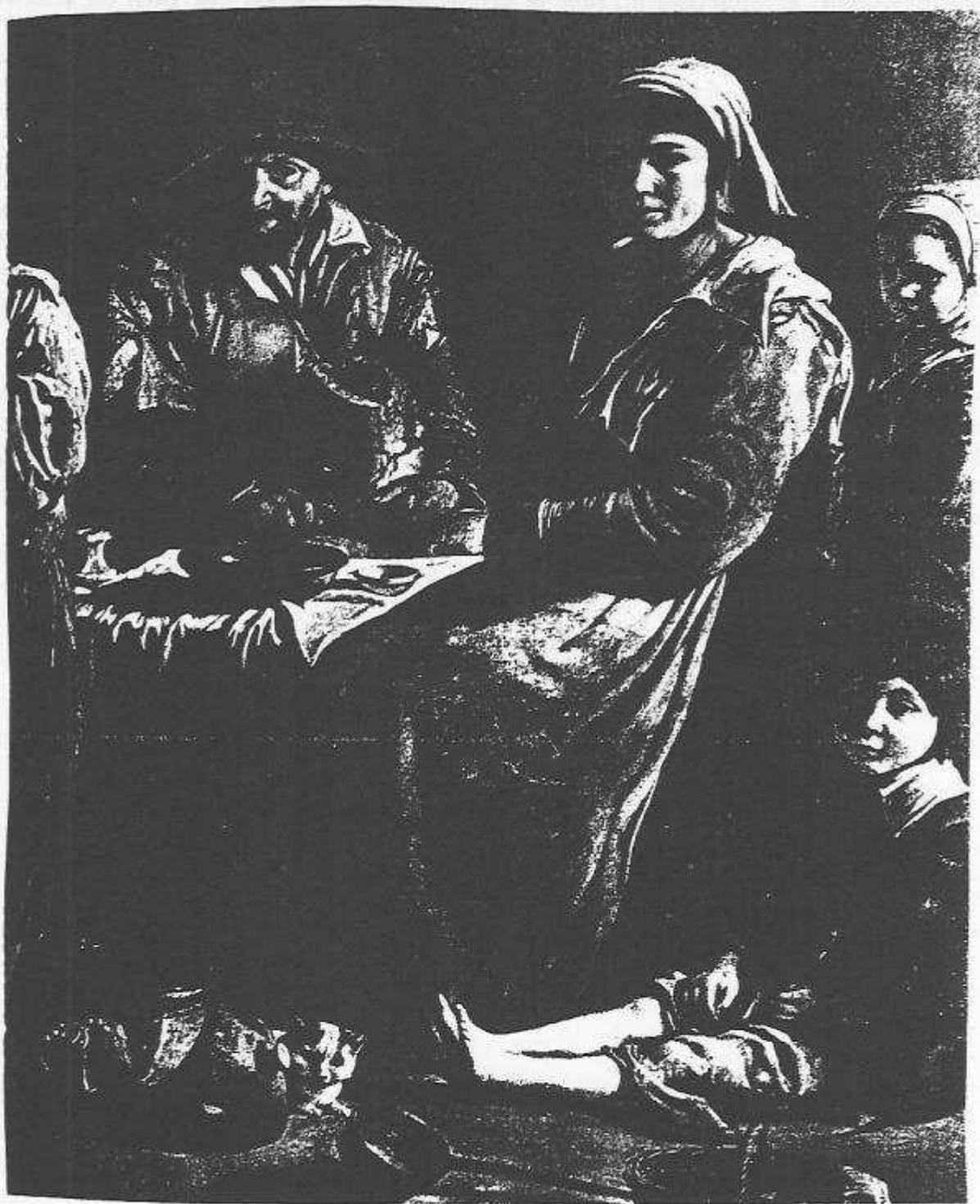
L'empire bourguignon et la chrétienté garderont, de ce fait, dans le subconscient des habitants des villes et villages de la contrée, une réputation plus proche de l'amitié que de la l'hostilité.

L'armée française récupéra vite les terres occupées et Louis XIII et Richelieu indemnèrent le pays.

La région sortait, une nouvelle fois, meurtrie pour l'exemple, sans que personne ne l'eut consultée, simplement parce que la carte l'avait placé là, à la merci des grands et de l'histoire .

De cette incursion brutale et dévastatrice, le souvenir s'estompa vite. La reconstruction des habitations à toit de chaume n'était-elle pas un passe temps tous les deux ou trois ans ? Les communes retrouvèrent leurs aspects d'antan. Un ressentiment fut le seul reliquat de l'épreuve. Quelle confiance accorder à ces religions qui avec leurs prêchi-prêcha s'avèrent pires que le reste ?

L'homme vaut mieux que l'homélie !



XXVII. LE DINER PAYSAN

Tableau de Louis Le Nain

Ménage aisé, on l'a noté à bien des détails, mais la frugalité et la rusticité éclatent également.

**Le Vermandois à l'heure des dévotions.
Coliette, Valincourt, Grandin.
Condren.**

Bien arbitrairement, le début de l'ère moderne se confond avec le siècle d' Henri IV. Deux faits majeurs, parmi d'autres, contribuent à cette assimilation : le triomphe de l'artillerie d'une part qui n'endommagera pas les forts de Ham, ni Coucy mais modifiera les remparts de Péronne et surtout rasera une première fois Saint-Quentin et, d'autre part, la fin de l'arme blanche comme carte d'identité.

L'Occident avait accoutumé que l'arme blanche valait plus qu'une simple arme de défense ou d'attaque. Elle était devenue l'outil d'un code et seuls les nobles pouvaient la porter et s'en servir. Ce droit s'était, petit à petit, confondu avec celui de faire justice et, aujourd'hui, encore les deux symboles sont souvent représentés ensemble : l'épée de la justice n'orne-t-elle pas les frontons de tous les tribunaux de France ? Avec l' assassinat de François de Guise fomenté par le parti protestant, une innovation bouleversait complètement le monde. Sorte d'artillerie portative en miniature avec une précision d' arbalète, ce sont les feronniers de Brescia en Italie qui lanceront le gadget sur le marché : le pistolet à pierre de silex faisait une entrée tonitruante et ambiguë dans l'histoire : elle tuait mieux. Elle sera vite condamnée par les Eglises, sauf contre leurs ennemis, qui, en cette époque, priaient, pourtant, le même dieu sous les mêmes espèces. La diffusion de l'engin fut largement facilitée, sans que ne soit entrevue la gravité de cette permission.. Le Vermandois perdait son avance technologique obtenue depuis les Celtes dans le travail, la fonte et la forge, du fer des épées, mais, surtout, la justification même du droit de justice était, sans coup férir, atteinte dans son fondement et mise en cause. La distinction entre haute et basse justice s'estompe quelque peu lorsque le tout-un-chacun peut infliger la sanction suprême. La haute justice va glisser entre les mains des grandes familles vers les magistrats et vers la justice royale. Les spadassins, les gardes, les milices de sûreté deviendront l'ossature de la sécurité publique et le régiment des mousquetaires n'aura que l'héritage du panache et des traditions chevaleresques.

Les Etats -Unis d'Amérique, où le port des armes à feu individuelles est autorisé, font la démonstration de l'énorme insécurité qui résulte de cette liberté et, aussi, de la nécessité d'une justice et d'une police efficace s'appuyant sur un cadre législatif sans passe droit et d'un code moral rigide et puritain .

Notre pays n'avait que des institutions fragiles et le bruit de la poudre obligea à resserrer partout l'ordre moral , autant que l'ordre civil.

La violence de la période passée fut le terreau d'une autre violence beaucoup plus intellectuelle avant que le problème de la justice égale pour tous ne soit véritablement envisagé.

Pour comprendre l'ampleur du désarroi qui atteignait l'Occident chrétien dans sa fibre, il faut replacer ici dans son contexte les décisions du pape Jules III prises vers 1551, à la suite du Concile de Trente. Face aux questions posées par la relecture de la bible par les protestants, le descendant de Pierre devait nécessairement se prononcer sur la transsubstantiation, l'extrême-onction et la confession, dont les écritures saintes ne parlaient pas. En termes techniques, il ne s'agissait que de fixer, en monnaie d'alors, le prix que les chrétiens devaient payer pour s'assurer le paradis. La confirmation de la présence mystérieuse du Dieu dans l'hostie rendait obligatoire que les bâtiments d'église se dressent plus haut que tous les autres et en particulier les beffrois et les temples. L'extrême- onction devint "l'Ultima ratio" du clergé qui devenait décisionnaire sur ce moyen séculier d'excommunication puisque ce sacrement pouvait être refusé, à certaines professions notamment. Concernant le dernier point théologique, le pape décréta la confession orale nécessaire, voire obligatoire. Il ne pouvait plus être question de refuser que les individus recherchent eux-mêmes leur salut mais il fallait garder le troupeau à portée des bergers et des chiens, et, pour cela, coloniser les consciences.

Du début du grand siècle, au siècle des lumières, à la Révolution et jusqu'à la période récente d'avant Vatican II, la confession orale fut donc l'acte principal du chrétien. Le confesseur remplaçait-il ou complétait-il la conscience de l'individu et lui-même ne subissait-il pas un sort identique de la fréquentation de son propre confesseur ? La réponse n'appartient , sans doute, qu'à Dieu. L'observateur relèvera que les mondes de la littérature, de la réflexion morale et historique feront un formidable bond en avant, à peu près équivalent à ceux du conformisme et du centralisme.

L'Académie Française, fille de Richelieu et donc de Mgr Lescot son confesseur né dans notre région, concentre toute l'ambiguïté de cette période. Ce qu'elle n'admet pas constitue une faute d'orthographe et exclut son auteur du cénacle. La matière, qu'elle a traitée, ressort polie, claire et précise et ouvre à l'expression des chemins plus sûrs.

La distinction des individus qui ne se faisait plus sur le droit au port d'arme, reposera maintenant sur des critères plus intellectuels : c'est l'époque humaniste pour certains, classique pour d'autres, conformiste pour tous. Les grands hommes issus de notre sol n'auront plus grand chose de commun avec leurs prédécesseurs. Ni le

L'ordre de classement s'appuiera sur un penser correct strict, se limitant à des sujets éthérés avec un

dieu ? Il se placera avec Boileau du côté des rétrogrades. comportement d'étiquette. Saint Simon sera féroce sur les hypocrisies de la cour royale comme sur les comportements et les idées de la quasi totalité du monde qu'il côtoyait.

lettres à Mme la Marquise de... sur la princesse de Clèves, renfermant une

Il critique tout d'abord la décadence de cette bourgeoisie et il moque nos concitoyens, Jean-Baptiste-Henri Du Troussel de Valaincourt. Natif de Ham, d'une famille noble de Saint-Quentin, il se fit connaître par divers écrits parfaitement en phase avec le Comité de la Cour, son concitoyen. Le personnage est maintenant relégué aux renvois dans les livres de littérature, mais il fut successeur de Racine à l'Académie Française et un des rares personnages de son temps considéré par Saint Simon qui admirera sa courage physique, ni la sainteté, ni l'originalité, ni le sens de l'honneur du sang et de la famille ne figureront sur la liste de sages traductions des poésies d'Horace. L'œuvre de la morale des anciens et des modernes, présentait-il, comme Saint-Simon, les risques d'une société sans

L'ouvrage qu'il rédigea avec Boileau sur l'Histoire de Louis XIV est malheureusement resté inachevé et Valaincourt, dont le portrait est à Versailles, plus connu des amateurs d'art du grand siècle que des historiens.

Sa sagesse ne fut pas que littéraire. L'époque prônait les valeurs morales les plus exigeantes et répétait, en litanies : l'argent pourrit et en parler est signe de mauvaise éducation. Valaincourt, nous dit ce même Saint Simon, géra bien sa fortune et finit très riche, preuve réconfortante d'un bon sens paysan plus fort que toutes les dissertations.

La contribution littéraire du Vermandois ne se limitait pas à cet académicien. Coliette, curé de Gricourt et chanoine de Saint-Quentin, rédigea la première histoire du Vermandois. Emmerez, de la Fons, Grandin, Vasseur, tous clercs et certains professeurs de théologie, partageront la même passion pour les annates, histoires, mémoires du pays avec une forte connotation morale et religieuse.

Le pays, comme les êtres vivants, a, jadis, commis des fautes et s'obstine dans le pêché. Tout peut être pardonné par une contrition sincère et une vie d'observance.

Ce discours, dans un monde en proie au doute, ajouté aux précisions dogmatiques du concile va éveiller nombre de vocations religieuses. Chez nous, le mouvement des oratoriens, avatar moderne de l'ordre des Prémontrés, appela un jeune natif de Condren, qui portera plus tard ce nom. Il fut le rédacteur des règles de cet ordre religieux séculier au côté de Bérulle et de son saint fondateur, Philippe de Néri.

Un autre ordre naquit, en ces temps de gloire, à Reims sous l'impulsion de Saint Jean Baptiste de la Salle. Cette magnifique institution se retrouve aujourd'hui dans les coins les plus éloignés de la planète et n'est pas né près de chez nous pour rien. Loin de Paris, en réaction contre l'élitisme du latin, grec mais au sein de l'Eglise, ses promoteurs comprendront que l'éducation des jeunes est plus sacrée que le magistère de l'Eglise et que tout n'est pas dans les évangiles.

Saluons, en les croisant, ces véritables révolutionnaires, qui, depuis 1679, poursuivent, en toute humilité, l'œuvre la plus importante du monde.

Le projet éducatif plagiait celui des jésuites et d'autres mais il était né en province et toute la différence était déjà là.

Corneille avait précédé Racine et la société préférait l'homme tel qu'il devait être et non tel qu'il était. L'aspiration vers l'absolu était à l'ordre du jour dans tous les confessionnels. Le consensus sur le châtiment va alimenter, dès lors, de manière exponentielle les galères. Le petit peuple, coincé entre la carotte et le bâton, subira le sort logique que la morale réserve aux pauvres dans les sociétés bloquées : toujours moins .
 "Selon que vous serez grands ou misérables, les jugements seront blancs ou noirs."
 Le condensé schématique de l'état d'esprit dominant de l'époque présente, comme toutes les simplifications, un risque d'interprétation. Aussi, dans l'histoire de ce temps, nous relaterons deux anecdotes venant du plus bas du peuple. L'une et l'autre révèlent les failles d'une société que nos livres d'histoire ont tendance à glorifier.

La mutation professionnelle de la noblesse vers la capitale ou vers les ordres drainera de régions lointaines, depuis le début du XVIIème, des enrichis qui achèteront les terres et parfois les titres. C'est ainsi qu'arriva de Bouzonville, en haute Lorraine, après les troubles de la fronde, un seigneur qui prit possession d'un village de chez nous. Il arriva certainement bride abattue, car le pays était riche en blés, poteries, forges, ateliers de tissage, bijoux ; etc .

Les villageois n'avaient pas eu leur mot à dire et bien qu' instruits des techniques de cultures modernes , imprégnés des idées de la réforme et du salut individuel, exercés à la confrontation entre les trois religions, ils avaient été vendus comme des primaires, bons à pressurer. Une animosité certaine germa, que la structure juridique et même les prêches d'alors ne pouvaient résoudre. L'opresseur était juge et partie, se croyant toujours héritier de la haute justice ; quant aux villageois, sans posséder de pistolet, ils savaient que chacun avait droit à un brin de justice et le doyen au confessionnal donnait d'ailleurs facilement l'absolution pour les fautes avouées de glanage illégal, voire de braconnage.

Quelle faute commit Mme Anne Grégoire, veuve Carguet ? Insulte, refus de travailler, glanage ? Le délit ne fut rien en comparaison de l'attitude du nouveau seigneur qui fit piétiner la vieille femme par son cheval. La population du village, choquée, tenta d'ester en justice. La plainte fut déclarée recevable mais l'échelon de juridiction susceptible de traiter d'un cas pareil relevait de la justice royale et l'instruction promettait d'être longue autant qu'aléatoire. Un des fils d'Anne Grégoire, las d'attendre, fit justice lui-même. Les habitants furent unanimes à défendre ce geste et personne ne réclama réparation pour ce vilain personnage, ni le curé, ni les seigneurs d'alentour.

L'évènement qui s'est passé à Flavy-le-Martel n'a certainement pas été un cas unique. L'exigence de morale ne s'appliquait pas équitablement. Le peuple voulait une justice, au vrai sens du terme, qui défende la veuve et évite à l'orphelin de faire justice lui-même.

Le roi, entouré d'orateurs superbes mais loin des réalités, entendait tous les jours que les hommes étaient mauvais et que les institutions étaient bonnes . Le message de notre région n' éclaira pas sa lanterne . Il n'y aurait rien à regretter si la fin de la monarchie avait apporté plus de justice à tous les habitants.

Dans ce chapitre critique sur la perversion des bonnes intentions, il manquerait une note de véracité si ceux, qui réussirent leur vie, étaient oubliés. Valaincourt , Coliette, tous les historiographes de l'époque méritent notre admiration. Les chemins du succès social étaient étroits, s'inscrivaient dans un cursus fléché, avec un degré mesuré d'imagination et d'audace. Une famille de la région, à l'instar d'autres familles de condition modeste gravira de nombreuses marches, sans aucune médaille, ni diplôme, ni félicitation des grands de l'Etat. Un dénommé Vinchon, humble travailleur des champs, négociera en 1488 avec son seigneur un contrat de location de terres près de Trefcon.

Son fils lui succéda et, en se mettant, à chaque innovation, à la pointe des techniques d'amélioration des rendements, rachètera sa terre et placera ses enfants selon les mêmes principes. L' exploitant agricole était né. De Trefcon à Pontruet, Maissemy, Douchy, Jussy, Vraignes, partout les enfants s'allieront avec d'autres familles qui n'ambitionnaient ni le ciel, ni le droit de justice, ni des pensions d'ancien combattant, ni la fonction cléricale. Rien ne fut simple pour ces courageux qui n'avaient que leurs mains et leur intelligence.

Mais, comme la société ne s'intéressait qu' au ciel, discutait de l'existence de dieu à l'aide de paris pascaliens, ceux qui retournaient la terre et regardaient le ciel pour son contenu météorologique, accomplissaient, sans le savoir, la seule mission que Dieu ait effectivement assigné aux hommes de bonne volonté.

En ce siècle de dévotion, ceux qui priaient peu, touchaient la prime des ouvriers de la dernière heure. Vers 1750, la famille atteindra le seuil critique qui autorise à avoir des idées sur le gouvernement du pays. Ne possède-t-elle pas des centaines d'hectares, plusieurs fiefs selon les normes d'antan ? Son pouvoir se prolonge grâce à des représentants dans le monde, un notaire, un curé, un conseiller secrétaire du roi et, surtout, elle sera alliée avec toutes les familles qui, alentour, auront suivi, peu ou prou, le même parcours discret: les Dauthuille, Demarole, Foulquier d' Hérouel, Quéquignon, Geneste, Duplaquet, Martine, Namuroy, Boudoux d'Hautefeuille, Delignères, Bénard, Malézieux, Tattegrain, Deguise, Foy.

Au sein des villes, l'esprit d'entreprise connut une floraison aussi abondante et silencieuse. La manufacture de Saint-Quentin offrait des matières à de nombreux rouets et métiers artisanaux. Il fut dénombré 1826 métiers à toile dans l'élection de Saint-Quentin. La famille Charpentier avait installé un de ses membres à Cadix, marché de cocagne qui était à l'Europe d'alors ce que les émirats arabes sont au monde contemporain.

Louis XIII, Louis XIV, la guerre des Flandres. Le dernier comte du Vermandois. La révocation de l'Edit de Nantes La nouvelle dimension du monde

Les crinolines pour les femmes et les fraises pour les hommes estompaient la sensualité des corps et habillaient lourdement ceux qui se rendaient régulièrement aux vêpres, matines et confesses ou à l'école du dimanche. L'ordre moral avait posé une chape de plomb sur la société, empêchant une expansion désordonnée mais, corrélativement, augmentant la tension des atomes internes.

Le Vermandois baigna comme les autres régions dans cette marmite où certains améliorèrent leur ordinaire et d'autres furent échaudés.

Comme depuis le début du monde, les faits et l'histoire importaient moins que la perception individuelle mais une sensation nouvelle s'ourdissait des plaies encore ouvertes malgré les cataplasmes philosophiques. Est-ce que l'instinct bestial n'était pas tout aussi sage et social que toutes ces convenances préfabriquées ?

Le haut de la marmite était occupé par le roi qui n'aimait guère sa mère et par Richelieu qui sera immortalisé avec une armure sous l'habit ecclésiastique. La proche parenté avait depuis longtemps démontré une grande puissance de maléfices à laquelle s'ajoutaient maintenant des marques de consanguinité. Les protestants et les catholiques vivaient la détestation au quotidien. La fuite au loin ne devenait pas insensée dans ce monde trop poli ..

Deux de nos concitoyens participèrent de manière éminente aux premières découvertes de la petite terre qui venait de s'ouvrir aux explorateurs. Leurs témoignages, aussi, devraient figurer au programme de l'enseignement de base des jeunes car, dans le sillon du procès de Valladolid qui reconnut une âme aux Indiens d'Amérique, ils seront des défenseurs authentiques de la dimension pluriculturelle de l'humanité.

Trop originaux, ils sont, l'un et l'autre, inclassables dans des mouvements littéraires ou de pensées et furent oubliés. Au Panthéon du Vermandois, ils méritent place.

Xavier de Charlevoix, né à Saint-Quentin en 1682, fut élève des jésuites et rentra dans cet ordre curieux de tout. Il fit partie des missionnaires envoyés " au nouveau monde " où il explora les plaines gigantesques qui vont du Saint-Laurent au Mississipi. Son nom reste attaché à plusieurs villes de ce pays. Ecrivain, historien, voyageur, ethnologue, il rassemblera ses carnets dans " Histoire et description générale de la Nouvelle France " .

Chateaubriand, dont le séjour aux Amériques ne dura que cinq mois et se limita à un voyage de Philadelphie aux chutes du Niagara, s'inspira complètement de l'ouvrage de Charlevoix pour son Voyage en Amérique qui déborde complètement cette zone. Mais, très au delà des images colorées, c'est l'esprit même du livre de Charlevoix qui influencera le plus ce père du romantisme. Chez un jésuite, tout revient toujours à Dieu, la pureté comme l'innocence, la beauté comme l'ignorance.

Le Génie du Christianisme s'inscrit dans le fil de la pensée du jésuite voyageur, avec, toutefois, une limite. Chateaubriand écrit " Plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état de vague des passions augmente ; car il arrive alors une chose triste : le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la multitude de livres qui traitent de l'homme et des sentiments rendent habile sans expérience. On est détrompé sans avoir joui ; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche et merveilleuse; l'existence pauvre, sèche et désenchanté. On habite avec un cœur plein un monde vide, et sans avoir usé de rien on est désabusé de tout."

L'analyse prodigieusement prémonitoire de la morosité des sociétés contemporaines n'aurait pas plu à Charlevoix. La présentation d'un " monde vide " l'eut révolté, tout autant que celle du " cœur plein ". Autorisé à parler avec la voix de Charles le grand, il aurait rappelé qu'un cœur plein était un cœur qui s'engage et que le monde loin d'être un néant était notre salut. N'était-il pas prodigieux ?

Charlevoix ne se contenta pas de visiter l'Amérique du Nord, il ira aussi aux Antilles d'où il tirera la matière d'une histoire de Saint Domingue, descendra en Amérique du Sud, visiter ses confrères du Paraguay. Ce sera un tome supplémentaire sur l'histoire du Paraguay. Traversa-t il le Pacifique, après le Cap Horn ? En tout cas, il fit le tour du monde connu, puisqu'il séjourna également au Japon, dont il rédigea l'histoire à travers les siècles, en magnifiant évidemment l'évangélisation par son Saint Patron : Xavier.

A côté de ce professionnel du reportage culturel, jésuite, Bénézet Antoine, également natif de Saint-Quentin en 1713, figure dans nos dictionnaires comme philanthrope américain, singularité ne correspondant à aucune catégorie connue. Passe encore d'avoir émigré en Amérique à cause de sa religion, mais philanthrope !

Tout homme raisonnable aujourd'hui se défend d'agir pour ce motif. "Nous ne sommes pas philanthropes", nous est servi dans tous les commerces comme dans les entreprises et services publics. Bénézet n'aurait pas désavoué cette classification posthume, qui constitue un suprême éloge pour un être humain, chassé, contraint à l'exil outre-mer et coupé de ses racines. Car tel fut le sort de notre concitoyen qui ne voulut pas renier sa foi et partit donc à Londres puis dans les colonies britanniques d'Amérique. Dans ce territoire superbe, il adhéra à la secte quaker, proche du mouvement des illuminés dont la présence fut signalée à Saint-Quentin, qui rassemblait à ses yeux les idéaux de vie du christianisme authentique, tout en participant totalement à la politique du monde que son parcours original lui permettait de bien connaître. Avec la bible et une vie de simplicité, dans un cadre de verdure qui devait lui rappeler souvent sa terre natale, Antoine Bénézet aurait pu se contenter de la vie de félicité qu'il avait choisie. Exilé à cause de sa foi, il est un homme libre, parfaitement capable d'être riche parmi les riches et humble parmi les siens et souffre de voir que certains cherchent la fortune sur le dos d'esclaves.

Ceux-là, aussi, sont partis loin de chez eux, sans défense. L'attitude des pasteurs des églises anglicanes et luthériennes le révolte plus que tout, lui dont l'éducation a été marquée par l'institution chrétienne calviniste. Il confirmera donc son engagement à la doctrine quaker et fort de ses atouts personnels prendra la défense d'une cause perdue d'avance : celle des noirs en Amérique.

Il écrivit une "Relation historique de la Guinée" qui devait être au peuple noir un mémorial de sa culture et le fondement de sa dignité. Fils de chez nous, Bénézet ressentait ce devoir de mémoire qui donnait un sens à son exil en le rendant supportable et souffrait de voir les noirs dépourvus de ce minimum de bagages qui, où que vous soyez, explique votre identité.

A côté de ce livre destiné aux noirs déboussolés et asservis afin qu'ils retrouvent une partie de leur âme, Bénézet traça, dans un but purement politique, le "tableau de l'état misérable des nègres esclaves".

Le premier ouvrage était d'essence philanthropique, pas le second !

Destiné aux bien-pensants des églises reconnues avec l'aide des moyens de la secte, l'ouvrage eut un grand retentissement. Lincoln comme une majorité d'Américains en connaissait l'existence et notre concitoyen figure ainsi comme un humble inspirateur de l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis.

La Guinée de Bénézet, ne l'oublions pas, se trouvait chez nous. Il rêvait d'entendre les chants, les rires, les sons, les odeurs de son pays, tout en acceptant la résignation de n'y retourner jamais. On quitte sa mère, on l'aime encore plus ! et rien ne paraît plus intolérable que l'interdiction de le dire et de l'expliquer.

Ces deux voyageurs naviguèrent à travers le monde avec une sensibilité historique et culturelle qui devait beaucoup à leurs origines picardes, toute à l'opposé de celle de Chateaubriand. Le monde n'est pas vide, non seulement il est beau mais il a une histoire et les cœurs pleins n'appartiennent pas aux rêveurs mais aux âmes engagées !

Si la Picardie ne fut pas, le regretterons-nous, une des terres d'élection du romantisme, elle verra naître chez elle, le roman historique, plus tard, certes.

Comme, chaque fois qu'une affaire importante est dévoilée par la presse, beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts, il nous faut introduire ici Alexandre Dumas qui jettera, avec un siècle de recul, un regard très éclairant sur les "affaires" de l'histoire de France.

Comme les "riches heures" avaient enjolivé le souvenir des XIème et XIIème siècles, les romans de cape et d'épée d'Alexandre Dumas, écrits au XIXème siècle, vont farder des réalités des règnes des quatre Louis mais aussi en révéler d'autres.

Dans les romans d'Alexandre Dumas, ce sont les seconds rôles qui ont une présence. La reine, le roi, le cardinal, sont des personnages tragiques, sans état d'âme. Chez les grands, peu sont nobles et généreux, l'attitude commune est d'agir en partisan, de défendre sa caste et son rang avec sérieux et gravité. Tout le romanesque vient de ce que ce monde étrange est visité par des humains qui connaissent la fatigue, le doute, la camaraderie et le de l'humour. Autour des grands, apparaissent des personnages mystérieux qui accentuent le côté passionnel de cet univers, les espionnes, les courtisanes, les cadets de Gascogne.

Dans le rétroviseur apparaissent des visages aux regards hébétés de bêtes perdues, le monde du Roi-Soleil cachait derrière les ors et les velours cramoisis des ombres : le "Comte de Monte Christo" au château d'If, le "Vicomte de Bragelonne" et le "Masque de Fer ". Alexandre Dumas, né à Villers Cotterêts au milieu de ce paysage de châteaux, encore debout, certains inachevés, et à l'époque où les récits troublants occupaient encore nombre de soirées à la chandelle, n'aura pas le temps de fréquenter l'école jusqu' au stade où celle-ci étouffe définitivement l'imagination. Aussi, à quinze ans, il suit les conseils du Général Foy de Ham, compagnon d'arme de son père et rentre au secrétariat d'un de ces Grands , le Duc d'Orléans. La rigidité de cours royales d'avant la Révolution s'étant relâchée, le fougueux jeune homme lancera un concept nouveau, sorte de relecture de l'histoire, privilégiant l'image et les sentiments.

Parmi ses sujets d'intérêt, un nous est particulièrement cher : le masque de fer.

L'évocation de de cette énigme n'apparaît pas dans ce livre sans cause, car si très rares sont les mentions de ce personnage chez les historiens du XVIIème siècle, le masque de fer a réellement existé et derrière lui était soustrait du monde le Comte du Vermandois !

Cette hypothèse, en dépit de la note romanesque apportée par Alexandre Dumas, est de toutes la plus vraisemblable. Le titre a, c'est une certitude, été donné à un enfant qui ne pouvait qu'être de sang royal et pourtant jamais le comte n'a été vu.

Que fallait-il cacher derrière ce masque ?

Une des réponses se déduit de la mentalité dominante de l'époque. La société était bâtie sur des interdits que les confesseurs ressassaient invariablement. Ce que les curés vouaient à la géhenne, les évêques ne pouvaient l'interdire aux grands qui sont aussi faillibles que les autres. Il était de l'ordre moral supérieur que le péché absolu soit caché. Un péché absolu, c'est l'équation du péché mortel pour tous et pardonné à celui qui l'a commis.

Sans doute, l'enfant était le portrait du péché, bâtard ressemblant trop à son père ? vérolé purulent ? , et mettait en péril la monarchie absolue en portant affront à la chrétienté. Ce paradoxe du péché absolu qui est abordé ici, par un détour auprès du roman historique, renvoie aux réflexions des plus grands philosophes de cette époque : Kant, Pascal, Descartes, Hegel, Rousseau, Voltaire, et plus tard Nietzsche, tous chercheront l'absolu dans l'homme, voire l'absolu sans l'homme, au delà du bien et du mal . Des élucubrations d'état major, des aspirations d'absolu et d'autres balivernes de curés vouèrent le dernier comte du Vermandois?

" on y apprend aux enfants qu'on ne peut faire de bonnes actions sans grâce et qu'il y a deux sortes de crimes :

l'un véniel, pour lequel on est brûlé pendant quelques siècles, l'autre mortel, pour lequel on est brûlé éternellement "

Au delà de la morale et de la fiction, le dernier Comte du Vermandois, dont l'existence alimente encore rumeurs et interrogations, a sa trace dans les registres officiels. Fils naturel de Louis XIV et de Mme de la Vallière, il est né en 1667 à Paris, légitimé en 1669. Cette même année, il reçut le titre de grand Amiral de France. Il est officiellement décédé en 1683. Sa mère, évincée par Mme de Montespan, se retira chez les Carmélites en 1674 sous

le nom de Louise de la Miséricorde.

Le Masque de fer fut enfermé à la prison de Pignerol , puis aux îles Saintes Marguerite en 1686, puis à la Bastille où il mourut en 1703.

L'autre hypothèse fait du Masque de fer, un fils d'Anne d'Autriche et de Buckingham, frère adultérin de Louis XIV. Aucun ragot n' avait rapporté de grossesse royale alors que le Comte du Vermandois, lui, est bien né. L'exil forcé de sa mère et la date de la disparition de Comte, correspondant au premier emprisonnement du Masque, ouvrent des pistes, en effet, troublantes.

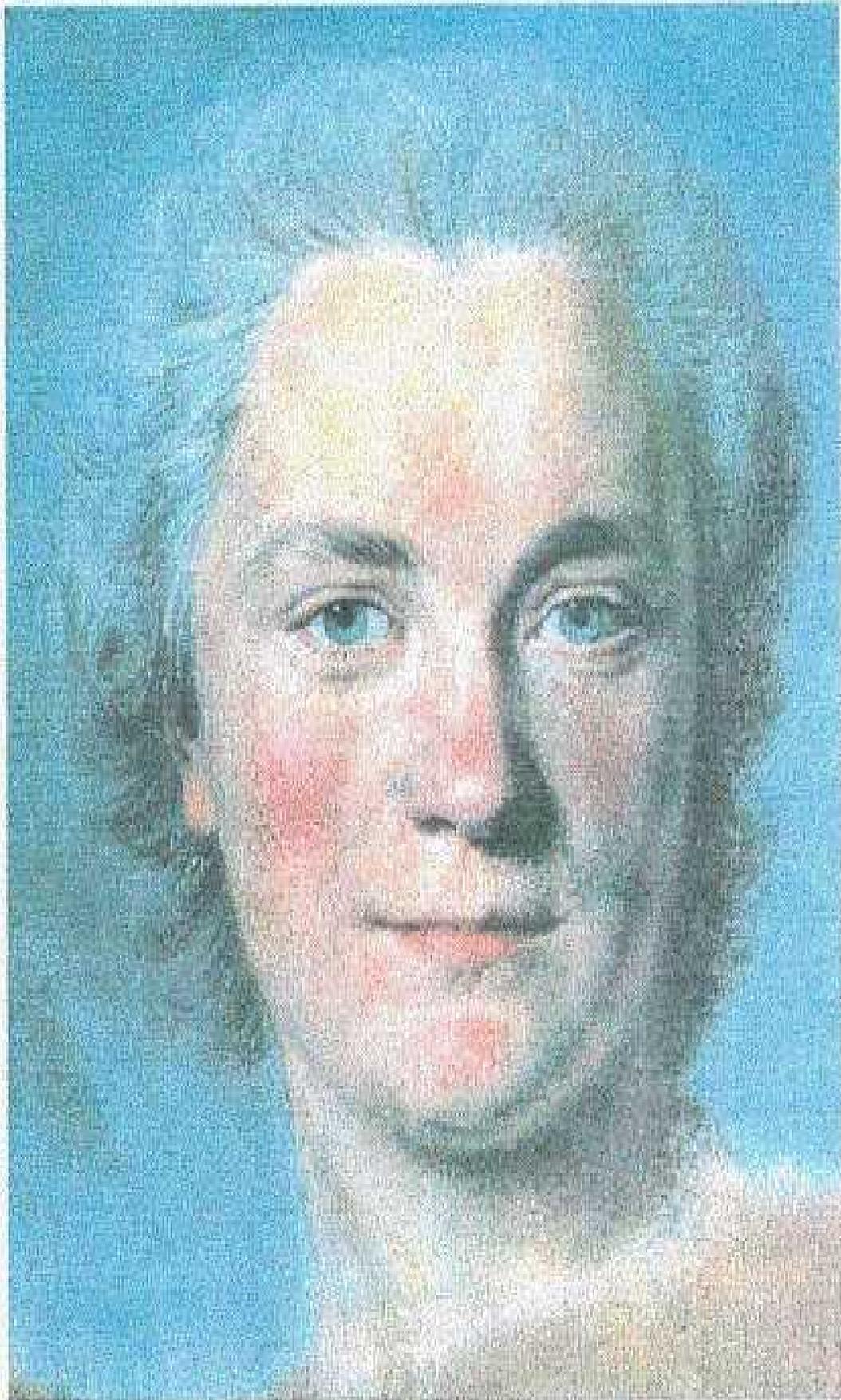
Les décennies qui précédèrent la révolution furent des années inquiètes. Le trouble des esprits avait de multiples origines que la venue des rois ne suffisait pas à calmer. Louis XIV passa dans la région sept fois sur le chemin des Flandres. C' était devenu une escale ordinaire, où le roi et la cour pouvaient souffler un peu. Les largesses ne s'enregistraient plus dans des chartes avec assurance de fidélité et de dévouement.

Les seules libéralités allaient aux bâtiments d'Eglise. Bien que la ville vît passer d'Artagnan et des troupes royales en tenues brodées d'or, le poids de l'administration , le lest des actes de contrition, et la perte des dynamiques huguenots, avaient grevé la confiance, et le moral n'était plus vraiment là.

La conquête des Flandres, puis de la Franche Comté et de Strasbourg, justifiait, aux yeux du roi, toutes les ponctions. Après ces annexions, un répit aurait pu être accordé aux provinces contributrices. Les fortifications de Vauban, les fêtes de Versailles, remplaceront les chapitres de dépenses et éviteront aux fermiers généraux la crainte de relâcher la pression des griffes fiscales réglées avec minutie depuis les Romains.



Portrait de Mme Rougeau. Expression du sourire.



Le Nain, De la Tour, Crozat, Parmentier, Law, Benoît Labre

La destinée maudite du dernier comte du Vermandois relégua le pays au rang des provinces confiées aux pique-assiettes. Louis XIV traversa la région par obligation. Louis XV lui ne parut même pas dans sa bonne ville. Un fonctionnaire zélé osera même mettre à mal la charte accordée à la ville de Saint-Quentin par Philippe Auguste et ses ajouts postérieurs. Il faudra un procès devant le parlement pour que l'engagement royal soit maintenu. Soutenu par l'avocat Hordret, l'affaire portait en pleine lumière le fossé qui se creusait entre le peuple et son gouvernement. Les fissures furent nombreuses mais rien ne laissait présager un divorce pas même une séparation, ce n'étaient encore que quelques volées d'assiettes sur les têtes de subalternes obséquieux .

La France d'alors regorgeait d'or et en éclaboussait le monde. Aucune monarchie au monde ne pouvait prétendre l'égaliser. Et pourtant, quand les opportunités d'investissement sont verrouillées par la rigidité des fonctions, l'or est tout le contraire de la richesse.

Déjà vers 1672, le chantier titanesque du percement du canal entre les deux mers, dit du Languedoc, avait failli capoter sous l'impécuniosité de l'Etat. Pour l'achever, l'Etat concédera à un audacieux ingénieur, Pierre-Paul Riquet, le canal en fief perpétuel avec droit d'y bâtir des moulins et des magasins.

La réussite, in extremis, de ce projet suscita des idées, voire aiguilla des initiatives.

Les rivières avaient été depuis la nuit des temps les sources de richesse de notre région et les voies drainant toutes les activités mais les passages d'une vallée à l'autre demeuraient des murailles autrement plus infranchissables que le " pas de la case " au milieu des plaines occitanes .

Un premier projet vit le jour dans la tête d'un audacieux. Il s'appelait Caignart de Marcy et obtint, à l'instar de Riquet, la concession d'un canal par le plus court chemin entre Saint-Quentin et l'Oise via Sissy et Homblières. C'était le plus fort rapport de dénivellation au kilomètre et, en ces mois de année 1724, si l'or abondait, le crédit était mort, tué en 1718 par la faillite de la banque Law.

La société française d'alors, par le fait de générations de notaires, croulait sous les actes et quittances mais ne fréquentait pas les guichets de banque. Il fallut l'appui d'un des fils de Louis XIV, le prince d'Orléans, qui avait passé plusieurs années en Angleterre, pour que Law obtienne l'agrément d'exercer son commerce à Paris.

La banque commença dans l'allégresse de promesses raisonnables : Riquet était un gros déposant et l'armement des bateaux pour les Indes semblait une opportunité excellente en matière de crédit. Pourtant le financement devait accompagner, sur des durées de plus de six mois, sans aucun espoir de rentrée financière, des opérations à haut risque. Outre ce domaine d'activité, seules la construction et l'agriculture offraient des sorties assez sûres. Nombreux furent donc les agriculteurs et notamment chez nos concitoyens qui osèrent utiliser le crédit pour acheter des terres ou monter des bâtiments. L'épopée commencée en fanfare se termina vite en déconfiture.

Qui colporta les rumeurs que le papier remis par la banque ne valait rien, que tel navire avait été piraté, que la lettre de change de Pondichéry était creuse ?

La panique fit courir dans la rue Quincampoix et chacun demanda la restitution de l'or que, seul, les notaires acceptaient. Les moins dupes furent les agriculteurs et un nombre limité d'investisseurs. Cette déroute eut pour conséquence d'accentuer fortement la méfiance des Français pour le papier monnaie et les banques. L'industrie naissante fut, dès le départ, rangée sur l'étagère des farces et attrapes et les Saint-Simoniens, qui, plus tard, réfléchiront sur les moyens du progrès économique, n'envisageront pas un instant le recours dynamique au crédit. Caignart de Marcy chercha partout des aides, en vain. Dans ce monde, où l'entrepreneur ne pouvait compter que sur son étoile, un certain Crozat reprit l'idée à son compte et réalisa son rêve. A ce titre, bien que venu de loin, il fut le visionnaire et le bienfaiteur de notre région. Il fera rentrer le Vermandois dans l'ère industrielle avec un demi siècle d'avance et l'installera solidement dans son rôle de place tournante pour le transport fluvial européen. Le canal est, autant que son créateur, un personnage important de notre pièce. sa carrière semble terminée et il est relégué aux rôles muets et à la distraction des pêcheurs à la ligne du dimanche mais il fut longtemps un jeune premier, fier de saluer Saint-Simon et de relier le Nord et la capitale.

Il eut une descendance dans les canaux de Suez et de Panama. Son héritage éveillera jalousie et intérêt de la part de prédateurs armés venus du nord.

Le cheminement qui amena Crozat à s'intéresser au projet du canal relate toutes les étapes nécessaires à l'accomplissement d'une idée. Crozat, natif de Toulouse, partit très jeune vers les terres vierges de Louisiane où il obtiendra le monopole du commerce des grains. Il en retirera des pécunes mais aussi des constatations : les blés de France sont incomparables, le canal du midi, au lieu de ramener les grains vers Bordeaux, les aspire vers Marseille. Comment s'assurer des approvisionnements réguliers en céréales, blé pour les pains, orge pour la bière, avoine pour les chevaux et les petits déjeuners des immigrants ? Un canal entre l'Oise et l'Escaut, ce serait l'assurance de prendre pied dans le grenier à blé du monde et de pouvoir l'acheminer à moindre coût. Crozat fit donc construire le Canal de Chauny à Saint-Quentin à ses frais. Ce premier tronçon de 41 Km fut réalisé en six années et inauguré en 1738. Antoine Crozat décéda malheureusement peu après. Son frère, peu soutenu à la cour, ne poursuivit pas l'aventure. Une Madame de Pompadour y faisait régner l'ordre tacite implacable d'écartier tous les projets des farfelus de l'industrie pour ne donner agrément qu'aux projets de l'immobilier de standing. Les grands directeurs des banques parisiennes, sous la férule de la direction du trésor, sont aujourd'hui encore les émules fidèles de cette " autorité ".

Le frère de Crozat ne séjourna pas le long des rives du nouveau canal et ne s'intéressa pas à la continuation des travaux. Sa passion pour la peinture le rend cependant très révélateur de son temps. Il mita non sur le blé mais sur des peintres. Il contribua à faire éclore le talent de Watteau, Van Loo, Coypel, Subleyras et toute cette école de finesse du XVIIIème siècle qui accéda à la notoriété loin des cénacles parisiens.

L'évocation de l'apogée de la peinture et le rôle des mécènes provinciaux introduit la gloire du plus éminent fils de Saint-Quentin. La famille Le Nain, de Laon, avait déjà donné la mesure du talent de peintres du terroir. Comme les Hollandais, ils s'attacheront à croquer des personnes ordinaires dans leurs attitudes et leurs gestes quotidiens. La noblesse des êtres déjà se situe au delà de l'académisme et le peintre s'affranchit des obligations des allégories de "bon ton". Ni mouche, ni sablier, ni tête de mort, ni fleur fanée, ni fille sage tenant une lampe allumée, le paysan est au milieu de sa famille dans le clair obscur de la chaumière et le pain est tranché à bras le corps. Les Le Nain étaient des grands révolutionnaires.

Quentin la Tour n'aura plus à tenter ce que ses voisins avaient osé. Son environnement, à trois tiers de siècle de distance, n'est pas comparable. C'est un citadin d'une ville prodigieuse entourée d'une campagne moderne. Surtout il est le témoin des progrès de l'industrie textile et des colorants. Sans ce cadre, Quentin n'aurait pas atteint cette notoriété mondiale.

Comme tous les peintres, il commence ses toiles en griffonnant au crayon de carbone, les principaux traits de l'œuvre. Ces lignes sommaires portent toute l'ossature et parfois tout le génie de l'œuvre accomplie. Le " sacré coup de crayon " deviendra plus tard l'expression la plus résumée de la valeur ajoutée. Daumier, Walt Disney, tous les auteurs de BD, tous les cartoonists deviendront riches à partir de rien. Pas tout à fait, et le Vermandois apportera aussi, dans ce domaine, sa contribution. Le pastel poussait en abondance dans la région pour fournir les teintureries en couleur bleutée. Lors de sa transformation, le pastel est réduit en pâte puis en poudre et peut ainsi être incorporé dans les bains colorants. Il devait être, depuis longtemps, utilisé comme crayon pour dessiner les contours des toiles de lin à découper avant que de figurer sur la palette de l'artiste pour ses ébauches.

Dans peu de livres érudits, l'invention du crayon de couleur trouve grâce. Ce fut pourtant, avant la télévision en couleur, une des innovations les plus importantes de l'humanité. Le regard émerveillé des enfants ouvrant une boîte de crayons Caran d'Ache, nous le rappelle utilement.

Les premiers crayons de couleur transportables et immédiatement utilisables métamorphoseront la peinture. Quentin la Tour comprendra vite l'avantage du trait apparent et fera éclater l'art du portrait. Le visage sur la toile sans relief et sans vie passera, dès lors, pour démodé et il faudra attendre les impressionnistes pour que la force du " coup de pinceau " rivalisât, à nouveau, avec le coup de crayon. Ainsi les peintures de Quentin la Tour connurent un long purgatoire après une vogue inégalable. Notre concitoyen était tellement prisé par la cour de France qu'il en connaissait, par le menu, toutes les têtes, de Mme de Pompadour, au roi, de la dauphine au Comte

de Provence, etc..... Il pouvait se glorifier d'être le seul personnage du pays qui pouvait faire attendre le roi et la reine et imposer le silence à tous les grands. Bien qu'intime de la plus haute noblesse, Quentin resta un homme simple qui n'oublia jamais que son père fut arpenteur en Vermandois et que son grand père participa à la restauration du gros clocher de la collégiale. Il avait un appartement au Louvre et honorait cependant de son amitié les encyclopédistes, d'Alembert, Rousseau, Voltaire.

Il affichera cette superbe indépendance d'esprit en maintes occasions. Peintre de la reine, des dauphines, de l'infante d'Espagne, il se fit longtemps prier avant d'accepter le portrait de la favorite du roi, la fameuse Mme de la Pompadour. Ne l'aimant guère, il demanda quarante-huit mille livres pour le travail, et trouva diverses excuses pour retarder sa venue en ville. Finalement, il vint à Versailles où, logeant à l'entresol, il eut le loisir de croiser ses vrais amis de l'Encyclopédie. On rapporte qu'il avait exigé qu'aucun importun n'assistât aux séances. C'était l'argument pour travailler à l'aise sans perruque ni escarpins. Voilà que le roi pénètre, tout sucre et tout miel, dans la pièce transformée en atelier.

La Tour salue et se retire en déclarant qu'il travaillerait lorsque madame serait seule !

Une autre anecdote est rapporté par le chevalier d'Estrées. Le peintre travaille sur le portrait d'un des grands du système : M de la Reynière n'est-il pas fermier général !

Trouvant les séances longues, il envoie son domestique pour prévenir qu'il n'est pas libre pour l'heure fixée: "Ton maître est un sot que je n'aurais pas dû peindre. Assieds-toi là, ta figure me plaît, je vais te peindre", dit-il au jeune homme.

-Mais, Monsieur, si je tarde à rendre réponse à M de la Reynière, on me mettra à la porte.
-Bah, je te replacerai."

Ce que fit effectivement Quentin de La Tour.

Pour se permettre une telle audace, il fallait plus que du talent. Quentin n'était pas qu'un portraitiste plus doué que les autres, il portait témoignage pour le créateur...

"Tous ces portraits de femmes peints, par La Tour, ne sont pas seulement vivants ; ils ont un charme particulier, ils sont souriants, et c'est ce sourire qui leur communique la majeure partie de leur vie.

A cette galerie de révolutionnaires pacifistes, ajoutons deux proches cousins :

Parmentier, natif de Montdidier, dont la contribution à notre région et aux Belges est bien connue et Saint Benoît Labre.

Ce saint exprime parfaitement les blocages de la société du siècle des lumières.

Né en Artois, province cossue mais quelque peu suspecte pour l'intelligentsia parisienne, il est pauvre mais a la foi et veut servir Dieu. Il ira , avec son chien, jusqu'à Rome pour demander l'accès à la prêtrise. Même la première marche lui sera refusée, les pauvres pouvaient être envoyés aux colonies par simple bon vouloir de l'administration, les valets ne pouvaient pas quitter leur maître. Benoit devint clochard prêchant, proclamant toujours et partout la gloire de Dieu.

Louis XVI avait la passion des serrures, Louis XIV celui de sa gloire, Louis XV celle du despotisme éclairé. Comme Condorcet dira de la Pompadour et des grands " Je les salue de loin, je les respecte comme je dois et je les estime comme je peux ", Benoit ne reçut aucune aide et aucun soutien, il faisait partie du quart-monde du clergé, bien au dessous du seuil du salut. La chrétienté l'honore comme saint patron des réfugiés et des immigrés, après avoir reconnu la validité de son message. C'était la propre voix du comte du Vermandois osant dire à tous que l'évangile ne prêchait pas l'exclusion ni l'avisement.

Les inamovibles favorisés du système, bardés de convictions, n'entendirent rien. Contraints bientôt à partir, ils eurent loisir de prier ce saint, qu'ils n'avaient pas voulu écouter.

Encore un bout de Canal.

Les francs maçons.

Young

L'affaire du blé.

Les Cahiers des doléances.

Condorcet.

Les révolutionnaires picards

Les signes prémonitoires d'un bouleversement à venir n'avaient pas manqué sur la route bien que l'apparence d'un monde sans problème prévalût partout. Le canal de Croizat fut poursuivi vers Ham et Péronne pour rendre navigable la haute partie de la Somme. La tâche ne fut pas très ardue bien que, là aussi, la géographie des villages fut altérée en profondeur. Ham et Péronne perdirent plusieurs zones marécageuses qui faisaient partie de leurs défenses naturelles ainsi que de leur cadre de vie. En ces dernières années de l'ancien régime, un anglais du nom de Young traversa notre contrée.

Il rassembla ses observations dans son livre "Travels in France". Comme son ancêtre qui était venu mesurer les murailles de Saint Quentin avant la canonnade, il avait l'œil de l'espion, intéressé de découvrir toutes les méthodes culturelles qui pouvaient améliorer la productivité des terres anglaises. Notre région le passionna et il la célébra comme la terre la plus fertile au monde. Son analyse ne se limita pas à cet aspect superficiel des choses. Il recensa qu'une ferme de 800 setiers demandait 35 chevaux alors que celle d'une superficie de moitié inférieure en exigeait vingt. Chacun le savait chez nous mais l'anglais repartait avec une donnée économique de première importance pour son pays où la campagne était ouverte. Le régime juridique des exploitations agricoles tient aussi une place importante dans son récit de voyage. Alors que le français ne voit que les devoirs et les charges, l'anglais mesure les droits. Il effectue un savant calcul pour mesurer le poids des fermages chez nous et dans son pays, comparaison évidemment accablante pour nos paysans. Il scrute aussi la défense juridique des fermiers. Partout, les propriétaires ont le droit pour eux et surtout, les nouveaux arrivants peuvent spolier les anciens outrageusement. Young notera cependant que, dans le Vermandois, la coutume du "mauvais gré" donnait à la communauté des paysans un droit de rejet des étrangers, qui avaient surenchéri, par l'intimidation, la quarantaine voire la vengeance collective. Cette coutume constituait le ciment des familles qui, par le seul mérite de leur travail, entretenaient le pays mais faisait l'objet de furieux et nombreux procès. En 1787, l'assemblée provinciale picarde mettra ces causes de litiges en tête du travail législatif qu'elle devait entreprendre.

Hélas, le temps ne lui laissa aucun délai ! Young, libéral convaincu en matière économique, ne trouvera pas de contradiction dans cette réaction corporatiste, il la soutiendra même. Il comprendra vite que l'agriculture était une vache à lait pour une classe oisive qui, chez nous, ne payait pas ses travailleurs au juste prix. Tout l'appareil judiciaire contribuait à la pérennité du servage. Déjà en 1707, un arrêté avait condamné les occupants qui jouissaient sans baux des terres, "les cèdent et disposent sans la participation des propriétaires". Où était le mal puisque les fermages et les corvées étaient honorés ?

La question reste posée car le texte, modifié mille fois dans sa forme, régit toujours les rapports des propriétaires et des fermiers d'aujourd'hui. Young, lui, ne comprenait simplement pas cette hérésie juridique qui fausse la notion même du contrat.

Là, où le marché libre réglait naturellement les déséquilibres, fallait-il un arrêté, ayant force de loi, qui accordât, à une seule partie, l'avantage d'une action faite dans l'intérêt de l'ensemble des contractants ?

- of course, no !

Young raisonnait comme un extra-terrestre. Pour lui, les blés pouvaient circuler librement et franchir les océans. Croizat, le savait aussi, mais dut payer de sa poche son affranchissement de réglementations tatillonnes qui tyrannisaient, rançonnaient et affamaient.

La France, terre d'élection de la culture des céréales, était sous la coupe d'une caste inféodée à la haute noblesse et proche des clochers qui pouvait seule stocker et négocier. Son intérêt dépassait toute notion d'intérêt public. Les pauvres, s'ils n'ont plus moyen de payer leur pain, qu'ils partent aux colonies !

Nombreux sont ceux qui soutiennent que la Révolution fut une des plus grandes occasions manquées de l'histoire. Révolte issue d'une manif de boulevards, les organes d'information du temps se trompèrent sur le sens des banderoles et l'erreur d'interprétation mit le monde cul par dessus tête.

Le surenchérissement conjoncturel du blé consécutif au rejet par Necker, banquier, des décisions de libéralisation du commerce du blé suggérées par Turgot à la suite d'affirmations fallacieuses sur le mauvais rendement des récoltes, donna libre cours à une folle spéculation.

Sur notre terroir, le blé n'a jamais vraiment manqué et pourtant la goutte fit déborder le vase. Le motif de la révolte cachait une forêt de doléances que Turgot avait déjà pressenties. Il sera l'inspirateur de la renaissance des parlements provinciaux et fut, de ce fait, l'objet d'une cabale qui prétendit que ces convocations étaient destinées à museler les voix d'opposition qui s'élèveraient. En Picardie, la convocation du parlement n'eut lieu qu'en 1787, restaurant un pouvoir législatif souverain né sous la ligue et oublié depuis lors. Le remplacement de Turgot, qui fut un ami très cher de Condorcet, par Necker est souvent attribué aux intrigues de l'"Autrichienne", Marie Antoinette sur son faible mari. Turgot se déclarait agnostique et proche de la pensée franc-maçonne qui avait planté des loges à Saint Quentin comme ailleurs. La reine eut un haut le cœur, directement provoqué par son confesseur qui tenait son jugement du confesseur de son confesseur. Bien que genevois, Necker, représentait un moindre mal et fut choisi, puis révoqué sitôt mesurée la profondeur du trou. Le peuple, non consulté, voulait simplement manifester son désaccord : pas de revendication statutaire, ni d'augmentation de salaires, ni plus d'emploi, pas même moins de corruption, le peuple défila pour du pain plus abondant et moins cher, alors que,

tout le monde le savait, les greniers étaient pleins.

Dans le chapitre, que quelques femmes de Paris vont ouvrir, notre région apporta une contribution essentielle : un grand nombre des personnages importants de la période sont issus de notre sol.

Rien d'étonnant à cela, l'évolution du monde n'était pas passée à l'écart ! Maintenus longtemps dans ce que Condorcet appellera l'état naturel du chrétien, c'est à dire "humiliation et opprobre", les plus humbles des habitants savaient par atavisme, ou intuition ou comme une leçon venue du fond des âges, depuis Jules César à tout le moins, que le fond des pensées n'appartient qu'au sol muet qui nous supporte; à ce "genius loci", refuge de la dignité, où confesseurs et moralistes sont interdits de séjour.

Le jour où, pour la première fois, les citoyens furent invités à parler sans contrainte à la seule condition de savoir écrire, un monde inédit fit surface.

Les cahiers des doléances seront le résultat de cette consultation d'un genre nouveau.

Ils devaient servir de prologue à la "Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen" et constituer un document écrit aussi important que le Coran et la Bible et ont pratiquement disparu de la conscience de nos concitoyens. Il s'agit pourtant du plus beau devoir de classe et l'un des plus révélateurs de ce que nos ancêtres de 4 à 5 générations pensaient pour eux et rêvaient pour nous.

Chaque mairie devrait maintenir affichées les quelques pages cosignées qui, encore à ce jour, matérialisent l'exemplaire unique d'une consultation populaire libre dans notre pays.

Un inventaire exhaustif même, à l'échelle réduite de notre contrée, serait une entreprise monumentale. Chaque communauté, consciente des aspects multiples des problèmes de la société, ne manqua pas l'occasion qui s'offrait d'évoquer les aspects généraux en termes souvent convenus et d'insister sur les cas pratiques, souvent chargés de contentieux millénaires et incompréhensibles pour l'étranger.

Des appréciations synthétiques peuvent être tracées, bien que la lecture d'un seul de ces documents vaille mieux que tous les triturations.

La première des constatations rejoint ce que Condorcet disait des habitants de Ribemont avec lesquels il usa ses culottes courtes. Ces 2015 âmes regroupés en 387 feux "sont passablement polis en leurs mœurs et en leur

parler...., ils ont l'esprit subtil....., mais un peu lents au travail, ayant trop d'attache à la recherche des menus plaisirs, et amis de leur liberté".

Ces termes simples et affectueux condensent mille caractéristiques du cahier des doléances :

- même dans le plus petit village, des idées politiques sont exprimées, des références aux lois, à la religion, aux usages habilement utilisées, les pratiques perverses du commerce fustigées,
- le respect n'empêche pas des propos fermes,
- les avantages acquis, même les plus infimes, sont reproduits, comme par crainte d'une possible disparition
- les corvées, les impôts, toutes les obligations de travailler pour autrui rassemblent aisément une unanimité d'opposition et de protestation.
- l'église figure dans chacun des cahiers, avec des différences de tonalité extraordinaire d'un village à l'autre : de l'admonestation solennelle, à l'aveu qu'aucun différend n'entache les liens du pays avec le clergé, à la mise en garde contre l'hypocrisie voire l'abus et l'escroquerie.

Les citoyens d'Happencourt proclameront:

"S'il y a des abus à réformer dans le clergé, comme cela peut être, nous ne les connaissons pas "

là où ceux d'Hargicourt demanderont que:

" les biens du haut clergé soient réunis aux domaines du Roi.

Que les curés de campagne soient fixés à une somme de 1500 £, pour portion congrue"

Ceux de Flavy écriront:

" L'Eglise est assez riche pour faire un sort à Messieurs les Curés en raison de leur profession, et pour les mettre à même de ne plus percevoir de Casuel, cette vénalité de secours de l'Eglise s'accorde bien peu avec la sainteté de la religion qu'elle nous enseigne."

Intéressante est la position des Hombliérois dont l'abbaye rythmait toute la commune

" Que tous les sacrements soient donnés gratis par Messieurs les curés "

" Depuis 7 ans, une partie du clergé et d'autres se sont avisés, pour leur plus grand bien et avantage, de mettre sur leurs baux la redevance en bled à prix d'argent ",

"Les receveurs de Mrs les Abbés ruinent en bonne partie tous les fermiers..... la raison en est que, passant leurs baux à Paris où il n'y a pas de contrôle, on ne peut pas en avoir connaissance"

Contre l'insécurité financière, qui devait être un fléau dans nos villages reculés mais riches pour l'époque,

plusieurs solutions sont avancées:

" Que les Banqueroutiers frauduleux soient flétris au front des lettres B.F. Que les faillis soient jugés indignes de faire de nouvelles affaires " (Hargicourt)

"Défendre les lieux privilégiés aux banqueroutes ou les expulser après trois mois, ou faire justice, et que les frais n'enlèvent pas tout et ne perdent pas les créanciers de leur dû. L'iniquité et l'énormité des frais de poursuite portent les créanciers à des arrangements des plus onéreux qui portent un tort notable aux manufacturiers."

Plus loin, dans le cahier de Flavy-le-Martel:

"Mettre ordre au grand nombre de portes bales qui roulent dans les campagnes, enlèvent l'argent de ceux qui achèteront les effets notés et donnent lieu Gracchusdre"

Ces portes bales qui achètent les effets ont disparu du paysage mais l'expression t'as pas dix balles perpétue le souvenir de cette activité de prêt à tout bout de champ particulièrement dévastatrice.

La compilation des revendications en matière fiscale sous les multiples formes qui s'étaient développées au cours des siècles ne présente que peu d'intérêt car le rejet de ce type de charges atteint l'unanimité sans exception.

La lourdeur est décriée plusieurs fois dans chaque texte, mais l'affirmation de l'inégalité devant l'impôt rebute, semble faire hésiter plus d'un.

Certains oseront et il faut citer comme un monument de notre histoire le cahier de doléances d'Hérouël, aujourd'hui Foreste, qui porte une signature célèbre et résume, parfaitement la situation économique du pays, un peu à la manière de nos experts contemporains.

" Le Tiers Etat du département de Saint Quentin paye de taille, impositions accessoires, capitation, droit d'usage...

	:	182.727 Livres	4 sols	et 2 deniers
effectuent corvées	:	30 376	14	2

total	:	212.636	19	4

La noblesse ne paye

que la capitation pour : 479

quoique nous ayons des nobles très riches dans ce département.

Le tiers état paye tous les impôts et toutes les charges de la province, tels que les gages de la maréchaussée, les appartements des gouverneurs, commandant, intendant, l'adjoint

Logement : 10000

Frais et bureau : 21000 "

Après cette introduction chiffrée au denier près, les requêtes s'alignent simples et précises:

- . Que la province de Picardie soit créée en état provincial de la même manière qu'était l'assemblée provinciale,
- . Qu'elle soit chargée de la répartition de l'impôt,
- . Que les privilèges pécuniaires de tous les états soient supprimés
- . Que la totalité des domaines des ordres du clergé et de la noblesse soit imposée comme celui du tiers état, sans nulle exception,
- . Que la portion congrue du clergé soit augmentée,
- . Abolition de la vénalité des charges.....
- . Réunion des tribunaux dans les villes...

Au pied de la dernière page figure la signature ample du citoyen Fouquier-Tinville parmi quelques autres. Celui qui deviendra l'accusateur public et organisera la terreur se présente, dans cet écrit, dont on ne peut douter un instant qu'il en ait été le principal inspirateur voire le rédacteur, comme bien raisonnable:

régionaliste modéré souhaitant une assemblée identique à celle apparue sous la

ligue,

défenseur du bas clergé de campagne,

ne souhaitant nullement la disparition des trois états,

Le destin de Fouquier Tinville, entre le cahier des doléances de 89 et sa mort sur la guillotine en 93, suit le cheminement d'une folie collective inconnue jusqu'alors dans l'histoire.

Les guerres multiples de l'ancien régime trouvaient dans des chartes et traités des motifs légitimes de combats et de destructions. Dans la Révolution Française, les cahiers des doléances prendront, pour le peuple, la place des traités bafoués.

Le prix du blé figure peu dans les textes, le bouleversement de la société non plus, il n'était souhaité que des

réformes mineures, oui mais signées par des assemblées de citoyens au nom du peuple français. Seule l'importance de la chose écrite fondera et justifiera, par la suite, le reproche d'incapacité d'engager la moindre réforme que feront nos concitoyens unanimes.

De ce constat naîtra la révolte !

A l'appel au soulèvement, notre région apporta une des troupes les plus importantes du royaume finissant.

Condorcet, né à Ribemont, occupe la place du prophète annonciateur sans qui rien n'eut été possible. Elevé chichement par sa mère veuve, bien que noble et neveu d'évêque, il vivra son enfance comme les enfants du village, puis fréquentera les jésuites et découvrira les mathématiques. Cette rencontre n'est pas le fruit du hasard, la science vient de franchir une étape essentielle grâce à Euler, d'Alembert, Lagrange et le professeur jésuite saura ouvrir l'esprit du jeune homme. Toutes les sciences retiendront, par la suite, son intérêt mais les mathématiques resteront son espace intérieur où il se réfugiera chaque fois que la vie publique l'obligera au recul. Ami de Turgot, de d'Alembert et de Voltaire, il se joindra tôt au combat de Turgot pour la libéralisation du commerce des blés et pour la suppression des corvées. Pour soutenir Turgot contre Necker, il publiera même un pamphlet au ton mordant qui effraya plusieurs de ses proches amis .

" Lettre d'un laboureur de Picardie à M Necker, auteur prohibitif à Paris."

L'argumentation fustige " les brigands manipulés qui démolissent les moulins, en disant qu'ils manquaient de pain et en criant qu'ils avaient faim en répandant l'or à pleines mains."

et surtout les financiers qui se déshonorent en favorisant la spéculation.

A ces feuillets rédigés à la hâte sous la pression des remue-ménage politiques, Condorcet ajoutera un ouvrage rédigé plus posément " Réflexions sur le commerce des blés". Il sera publié, par un juste retour des choses, à Genève, pays de Necker, en 1776 par Voltaire.

De cette date, l'amitié du jeune Condorcet et du sage de Ferney sera indéfectible, chacun soutenant l'autre dans ses actions publiques.

Membre de l'Académie des Sciences, il accédera à l'Académie française après une suite colossale de travaux divers, sur les canaux notamment, mais aussi sur le calcul intégral, les probabilités, la chimie des trois corps, un premier projet d'uniformisation des poids et mesures.

Sa participation à l'Encyclopédie est demeurée célèbre car il sera chargé de la rédaction du chapitre sur l'Economie-Politique, science nouvelle promise à un grand avenir.

Il fut élu à l'Assemblée constituante et législative et présenta un projet de réforme sur l'instruction publique. La terreur le surprendra à Paris et il fut mis en prison. Il y rédigea une " Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain" où s'exprime sa foi dans l'avenir grâce à l'éducation. Parangon d'honnête homme, non violent sauf par le verbe contre l'injustice et la souffrance des enfants, Condorcet fut un citoyen d'une absolue noblesse d'âme, qui conscient de l'horreur de la guillotine préféra utiliser son savoir de chimiste pour se donner la mort, en s'empoisonnant, et infliger ainsi un affront à tous les ignobles qui idolâtraient la machine infernale.

L'héroïsme de Condorcet portait la marque d'une âme bien trempée et d'un courage rare et pourtant le personnage fut toute sa vie considéré comme timide, réservé et peu volubile, alors qu'il côtoyait l'élite des mondes des sciences et des salons.

La famille impériale russe, d'origine allemande, fera même des commentaires méprisants sur l'orateur de l'Académie qui d'une voix sans emphase parlait de l'unité des sciences et du progrès. Sous les dorures et dans la légèreté du ciel de Paris, les prémices d'une guerre culturelle pointaient le nez !

Mais si Condorcet n'avait pas besoin des accents de Démosthène, ni de Mirabeau, c'est que ses auditoires n'étaient pas ignorants. Le tiers- état savait lire et écrire !

Enfin beaucoup de congénères de notre Ribemontois vivaient des aventures parallèles. Camille Desmoulins est fils de Guise. Il rencontre au Lycée Louis le Grand un certain Robespierre, natif d'Arras. Ils deviendront, l'un journaliste et l'autre avocat et, unis par l'amitié, feront la connaissance d'un champenois du nom de Danton. Très vite se joindra à eux Dumouriez de Cambrai, qui avait une formation militaire. Derrière cette avant-garde sortie des écoles des frères et des oratoriens, que Condren avait contribué à édifier, monteront à Paris d'autres picards : Gracchus Babeuf de son vrai prénom François-Noël, natif de Monchy, Fouquier Tinville, et Saint Just, l'archange de la terreur, né à Blérancourt.

Les deux derniers de ces trois martyrs de la révolution furent des acteurs de premier plan d'une machine sanguinaire et furent broyés par celle-ci avant que d'avoir pu théoriser leurs idées. Babeuf, comme ses semblables, fut condamné à la guillotine et comme Condorcet démontra la suprême force de la pensée sur l'oppression. Au moment de monter vers l'estrade sinistre, il sortit un poignard et devant la foule assemblée se donna, lui-même, la mort à coup de couteau.

La scène se passa à Vendôme, loin de chez nous, le 28 mai 1797.

Qu'allait faire François-Noël loin de son terroir et du siège de son journal "la Tribune du Peuple" ?

L'acte ultime de sa vie éclaire le caractère du personnage qui, lui, prit le temps de penser à l'édification d'une société plus humaine et fonda une école de pensée connue sous le nom de Babouvisme. Elle est reconnue pour être l'une des inspiratrices fortes du communisme marxiste. Cette idéologie l'incorpora sans trop voir le caractère original de l'apport de Babeuf. Grâce à notre concitoyen, le communisme sortait du ghetto des cités et des usines

pour annexer les campagnes. Le recul historique permet aujourd'hui de constater que, à l'inverse des pronostics de ses théoriciens Marx et Engels, le communisme s'est installé dans les pays à dominante agricole, Russie, Chine, Cuba, là où Babeuf savait le besoin de révolution possible et non pas là où les intellectuels des banlieues rouges la révèrent.

Gracchus, dont le père traversa l'histoire mouvementée de la région en optant pour l'armée bourguignonne, devint géomètre puis "commissaire-terrier" du côté de Roye. Intéressé par les problèmes de fiscalité, il concevra une réforme présentée sous le nom de "cadastre perpétuel". Engagé dans cette réflexion largement publique en ce siècle des lumières, il choisira le prénom de Gracchus pour bien situer le cadre de son projet. L'empereur romain s'était rendu populaire "par son administration humaine et ses tentatives de réforme agraire".

Tel était tout son objectif !

Après avoir été conseiller de la Somme, il montra à Paris. Journaliste, très largement polémiste comme cela était d'usage en ces temps, nullement démagogue, comme le note notre Larousse, ici mal inspiré, il fut l'un des rares révolutionnaires français avec Condorcet à avoir une doctrine pour la résolution des problèmes ruraux. Parmi les idées de "La doctrine des Egaux", les modalités d'établissement d'un système égalitaire dans le monde agricole, aucune mention n'est faite d'une étatisation des terres et de la fonctionnarisation des paysans ; la propriété privée et les revenus ne sont pas condamnés. Les mortels sont égaux : ce n'est pas la naissance, mais la seule vertu qui fait leur différence. La société n'a pour honneur que de placer ses membres sur un plan de stricte égalité, dont l'idéal philosophique est la " Communauté des biens".

Babeuf savait que nos villages vivaient une solidarité au quotidien de nature humaine et que les inégalités pouvaient se réduire sans autre intervention que celle de la population concernée. La force de son message vint certainement de sa propre conviction.

Celui que nombreux présentent comme un révolutionnaire extrémiste n'entacha son nom d'aucun méfait ni d'aucun abus. Il combattit la corruption âprement et vécut pauvre. Tout en assurant à sa femme et à ses enfants le nécessaire, il expliqua à ceux-ci, dans ses correspondances, l'aversion que soulevait, en lui, ceux qui dévoyaient la révolution.

C'est d'ailleurs, au titre de la défense de la morale, que Babeuf partit vers Vendôme avec quelques amis. Pour un paysan de Picardie, le soulèvement vendéen ne pouvait pas être un péril pour la nation, ni la remise en cause des Libertés, ni de l'Egalité et encore moins de la Fraternité. Il ne s'agissait que d'un pillage et d'un crime camouflé, le terme de génocide viendra plus tard sans apporter d'explication rationnelle. Babeuf s'insurge et tente de faire obstruction au chef de la répression : Carrier. Malheureusement, la tentative est déjouée et Babeuf condamné comme criminel, sans avoir tué personne, par l'auteur d'une des plus honteuses tueries de notre histoire.

Le souvenir du défenseur du peuple vendéen comme des paysans du monde entier mérite un immense respect.

Certes l'aphorisme de Babeuf : " Faites à autrui tout ce que vous voudriez qui vous fut fait " n'est qu'une déclinaison du commandement chrétien "aime ton prochain comme toi-même", mais se situant dans un ouvrage d'organisation de la société, il restitue le vrai fond de pensée de son auteur. Sa pensée, comme notre pays et nos maisons, a été formidablement dénaturée voire déformée par la doctrine marxiste. Parce que cette forme d'inquisition contrôle encore une grande partie de la planète, une œuvre de reconstruction et de réhabilitation de la pensée de Babeuf s'impose pour les enfants de Monchy, bien sûr, mais aussi pour l'humanité entière.

Les révolutionnaires du Vermandois donnent une dimension nouvelle à notre communauté. Ni l'honneur de la tribu, ni le fer de l'enclume, ni l'onction divine, ni le droit de haute justice, ni l'appartenance à la vraie foi n'entrent en ligne de compte dans leurs démarches personnelles.

Rien de leurs idées n'est pourtant absolument original !

Elles expriment une sagesse et un amour de la terre que les Celtes célébraient déjà certainement autour des feux du solstice, au pied des buttes, mais d'une manière nouvelle. L'individu humble de notre bourgade ose concevoir l'ordre du monde et se battre pour ses rêves.

Tant que la monarchie fut confrontée à la convocation des Etats Généraux, à la lecture des cahiers de doléances, à la déclaration des droits de l'homme, en dépit de troubles localisés, le pays connut une certaine aisance et une grande exaltation qui enthousiasma toutes les minorités opprimées de la terre.

Le 25/6/1791, la fuite à Varennes mit le peuple devant une cruelle réalité. Le fils de Hughes Capet, élu, il y a mille ans, par nos parents, détenteur d'un maillon de la chaîne du tombeau de Saint Pierre, guérisseur des écrouelles, craignait-il ses sujets , qui, chaque jour, se saignaient pour son bon plaisir ? A quoi servaient donc toutes ces prières que le peuple ânonnait sincèrement pour lui et sa famille ?

Le chemin de la République n'apparaissait pas comme une voie à sens unique. Plusieurs monarchistes votèrent pour la "Gueuse" sans trouble de conscience puisque la famille royale offrait une multitude de candidats au poste. La faute vint, une fois de plus, du parti de l'étranger et du goût des armes.

Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, qui fut l'ami de Voltaire, d'Alembert et même de Condorcet, se garda d'intervenir tant que le risque de contagion n' existait pas. Quand celui ci apparut, le Kaiser fut soumis à la forte pression du lobby militaro-sidérurgiste. Le maréchal de Brunswick partit avec des canons derniers modèles vers Valmy. La patrie, déclarée en danger, était plus qu'en péril. Reims et Paris étaient proches. Kellermann tous les anciens poilus des troupes royales. Dumouriez recruta dans le ban et l'arrière ban de nos campagnes les miliciens des anciennes forces municipales. Saint Quentin et la Fère apportèrent les meilleurs artilleurs du pays et la Picardie comme les provinces avoisinantes enverront des cohortes en guenilles innombrables. La troupe portait l'habit des paysans, quelle coïncidence !

L'importance du nombre fut déterminante car les Prussiens se voyaient submergés par la piétaille. Ils donnèrent du canon.

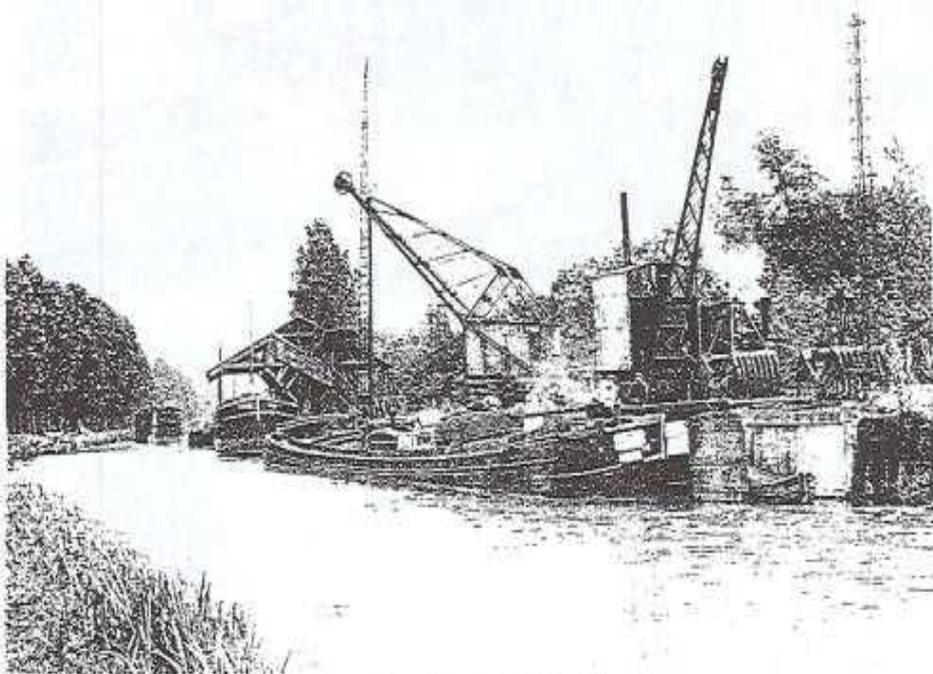
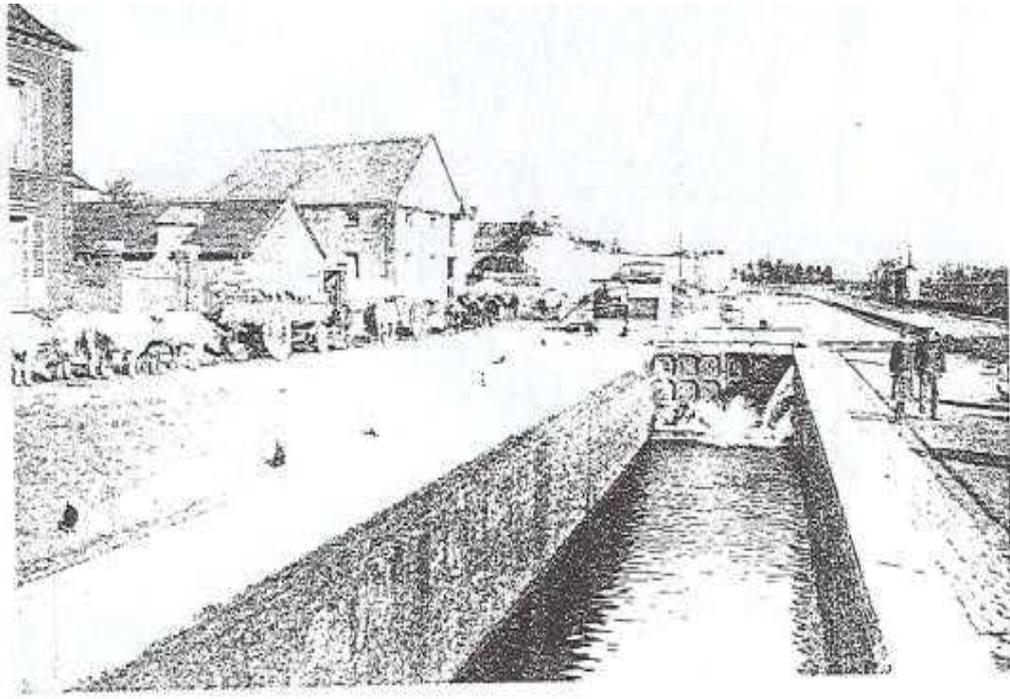
Mais, depuis les frères Bureau, et les essais de tir courbe en Picardie, la Fère maintenait intact un savoir que la haute noblesse avait toujours dédaigné. Aussi, la partie de boulets entre les Prussiens et les Picards montra vite la supériorité de nos artilleurs .L'assaut des fantassins fut de pure forme car la décision prudente des assaillants était déjà prise. Ils rebroussèrent chemin et demandèrent à M Krupp du matériel plus puissant pour la prochaine. Le plus bel esprit, que l'Allemagne ait porté assista au spectacle. Goethe écrivit " d'aujourd'hui et de ce lieu date une ère nouvelle dans l'histoire du monde ".

La phrase a la certitude et l'emphase du style germanique en omettant toute notre histoire. Elle exprime, toutefois, une secrète angoisse. Goethe entrevoyait des malheurs. Ceux-ci furent prompts à apparaître et touchèrent au paroxysme chez nous en 1917/ 1918 soit 125 ans après.

Les sans culottes revinrent au pays, couverts d'une gloire prodigieuse et devinrent la proie facile de traditionalistes qui rappelèrent le droit des vainqueurs au pillage et à la confiscation.

Les biens des nobles et de l'Eglise devenaient vulnérables. Les châteaux furent pillés. La basilique vit apparaître des profanateurs qui coupèrent les têtes des statuettes, méticuleusement comme sur ordre. L'hystérie n'eut certainement pas les débordements de violence auxquels nous sommes habitués en ce vingtième siècle car la brisure de la tête n'atteint pas le reste des corps. Il s'agissait d'un acte symbolique. L'histoire ne nécessitait pas de réécriture. Seul le mental figurait au changement Les villages , alentour comme partout , recelèrent une foultitude d'actes de piété et de courage anonymes. Les reliques des saints, les portraits de familles des châteaux, les livres pieux comme les vieux grimoires rassemblant les généalogies, titres et rentes, furent souvent sauvés par des servantes ou des mécréants.

Ces objets sortaient dépréciés, invendables, inutiles et souvent mutilés. Ils avaient été aimés pourtant et ce seul élément justifiait leur résurrection.



Mam (Somme) — Le Vieux Port

Le Canal Crozat.
Autoroute d'autrefois, modèle du canal de Suez.

**L'église, la mairie et l'école.
Le Vermandois coupé en trois
Napoléon.
Riqueval
La betterave.
Tilsit**

Le tremblement de terre qui frappa la tête du pays et fit tomber tant de chefs et couvre-chefs arriva affaibli à nos latitudes. Le tribunal révolutionnaire de Laon ne prononça que six condamnations à mort parmi les 22 détenus que Saint Just et Lebas firent incarcérer. Les prêtres, religieuses et nobles qui avaient quitté le pays reprirent le chemin du retour dès 1793. Ils retrouvaient des villages et des villes où l'ignorance avait été la seule gagnante. Les biens de l'église avaient été vendus sur la base de 22 fois les baux et l'inflation avait rapidement réduit cette quotité, avantageant une nouvelle classe de paysans qui aspiraient plus que tout à une élévation sociale et culturelle.

Où trouver des bribes de ce savoir qui pouvait changer le monde ?

Pas du côté des révolutionnaires démolisseurs, la "bande noire" qui étêta les statues et brisa les vitraux, pas aux presbytères des églises souvent fermés depuis plusieurs années !

Les anciens frères des écoles, les anciens précepteurs des grands familles exilées combleront les premiers le vide en créant des "boutiques d'instruction" dont les boîtes à bac sont les vestiges. Dès que le Concordat sera signé par le Pape Pie VII, réautorisant les cultes et rétablissant l'autorité de Rome, des communautés nouvelles émergeront, souvent à but pédagogique.

Les sœurs de la Providence, les sœurs de Saint Joseph de Cluny, les dames du Sacré-Cœur, forment le beau chapelet d'ordres féminins nés en ces temps troublés. Dans une humilité totale, telle qu'aucune des fondatrices ne figure dans nos dictionnaires usuels, les sœurs réussirent l'éducation de la planète femme, en essayant sur les cinq continents. Plus timidement les ordres masculins surgirent également souvent avec les habits anciens mais des idées neuves. L'école des Jésuites de Saint Quentin fut reprise par deux prêtres séculiers. La machine était relancée. Elle fera de la France au XIX siècle, la pépinière principale des missions.

Ce renouveau spirituel découlait naturellement de l'ascension sociale de nouveaux promus. Il s'appuyait aussi sur une modification complète des données.

Deux indices témoignaient d'un changement. Les "feux" n'existaient plus comme base d'imposition et de recensement. L'unité de base de l'assiette fiscale ne comprenait plus l'individu dans sa complexité familiale et patrimoniale. L'impôt transperçait l'habit pour atteindre le portefeuille en plein cœur de chacun des citoyens. L'autre bizarrerie sortit des esprits échauffés des députés réunis à Versailles. Pour simplifier l'administration de la France, il avait fallu la redécouper. Tâche impossible qui obligea les parlementaires à discuter des nuits entières.

Parce qu'il fallait faire table rase de tout ce qui distinguait les Français entre eux : coutumes, parlars, habits, histoires, le pays fut découpé selon son hydrologie. Idée de scientifique du Sud, elle posa un casse-tête dans le Vermandois baigné par quatre rivières souveraines. Un coup de crayon tracé dans l'abrupt d'une décision indéfendable remplaça la raison. Le Vermandois merveilleusement dessiné par son relief et ses fleuves disparut. Avec lui, petit à petit s'estompa non pas le sentiment d'une identité mais sa mémoire.

La division des archives, des chefs-lieux et des juridictions imposera lentement une aberration économique, contre laquelle il est néanmoins encore temps de réagir !

Laissée à elle même, la région retrouva vite les voies d'une relative prospérité. L'administration nouvelle n'eut guère à forcer la mesure tant les charges paraissaient soutenables. Le fut moins l'enrôlement militaire décidé par le nouvel Empereur. Le tiers état d'avant 1789 n'avait pas imaginé que l'égalité devant l'impôt entraînerait le devoir pour chacun de payer sa citoyenneté au prix du sang. L'Aisne de 1802 à 1814 fournira 20000 soldats. Chaque village avait ainsi son grognard, qui mieux que les professeurs de géographie, obligeait les jeunes à situer

précisément des principautés minuscules et exotiques. Le sentiment national grossissait de l'évocation des batailles et des nombreuses victoires. Dans l'euphorie bonapartiste, une administration carolingienne reprit de nouvelles couleurs et s'incrusta définitivement : les préfets. Ils ne portaient pas seulement l'uniforme, tous leurs actes seront empreints d'une indélébile manière de faire, fondus dans un même moule, expressions parcellaires d'un code rationnel, sans équivalent historique.

L'Administration avait posé ses fondations dans tous les coins et recoins du pays.

Les juristes qui rédigeront le Code Civil : Lakanal, Cambacérés, etc seront plus des gens du Sud que des ressortissants du parler d'oïl. La clarification de la notion de personne et de propriété des biens confinait à la caricature pour les habitants de chez nous. L'apport valut quand même pour sa valeur théorique. Plus concrète fut l'œuvre de Napoléon en matière économique et culturelle. Il souhaita ardemment un crédit ouvert à tous et instaura la Banque de France, le Crédit Foncier et la Caisse des dépôts et consignations. Il voulut par dessus tout une égalité des chances dans le secondaire et une élite pour son administration . A cette fin, furent posées les bases de l'éducation républicaine: les lycées et l'école polytechnique.

Malheureusement, en dépit de bonnes intentions, il échoua dans la mise en place d'un régime démocratique. Celui-ci passait dans l'esprit de nos concitoyens du Vermandois par la restauration d'une assemblée provinciale. Pour Napoléon, il n'en fut jamais question ! Il devait son pouvoir à son frère Julien, qui tenant l'assemblée nationale, lui avait ouvert la voie, mais Bonaparte n'aimait pas ce frère-là et donc, aucune représentation populaire non plus.

Il força le pape à le désigner comme successeur de Charlemagne en compensation du maintien de ce dernier sur un trône temporel et en lui promettant des gardes français. Puis, à l'identique d'un processus déjà connu, il fit de ses vaillants compagnons d'armes des barons. De nombreuses terres venaient d'être abandonnées par leur

seigneur, il les donna à Caulaincourt, Lefèvre, Savary, Foy, Lauriston en remerciement des brillants rendus. Avec des domaines importants, Napoléon ne put cependant faire ce qu'il chercha à obtenir pour sa parentèle : donner un droit de haute justice à ses barons, comme au début du moyen-âge. Montesquieu, Condorcet et les autres avaient eu le temps de faire inscrire dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen le principe fondamental de "l'Esprit des Lois": la séparation de l'exécutif et du judiciaire. Ces dignitaires d'Empire ne regrettèrent pas trop de n'avoir reçu que des avantages matériels, car plusieurs continueront une vie politique soucieuse de l'intérêt général et perdureront bien après la fin de l'Aigle.

Le général Foy est un de nos personnages illustres. Apparenté à la famille Vinchon, il réussira superbement sa carrière militaire. Présent à Jemmapes avec la troupe du Vermandois, il passera capitaine d'artillerie à cheval après cette victoire. Puis ce sera Huningue, Diersheim où Bonaparte le choisit pour aide de camp, Boulogne-sur-Mer, Zurich, puis Ulm, Austerlitz et jusqu'aux Dardanelles où il arrête Russes et Anglais. En couvrant la retraite de l'armée d'Espagne, il gagnera son grade de général de division. A Waterloo, luttant jusqu'au bout, il sera blessé.

A l'heure des élections de la monarchie parlementaire, il devint député libéral de Ham de 1819 à 1824. Bon orateur et très représentatif de la pensée libérale de nos concitoyens, il fut un personnage très en vue et se retrouva même, par alliance, lié à la famille du grand chirurgien Cabanis, lui même proche de Condorcet.

Parmi les autres grands serviteurs de Napoléon et de la France, un personnage est resté peu connu et mérite une place dans notre chronique. Natif de Saint Denis, il fut l'exécuteur testamentaire de Gracchus Babeuf (au figuré) et instaura le projet que tout le monde considérait comme fumeux du " cadastre perpétuel".

Ce grand commis de l'Etat fut un homme de confiance de l'Empereur et fonda le service du cadastre en 1807, afin d'assurer la perception de l'impôt foncier. Il s'appelait Martin Gaudin et se donna les moyens de connaître notre région mieux que personne. En outre, sans arme, il gagna une bataille qui ne figure pas dans les livres d'histoire: celle du franc.

En une époque, où le monde était coalisé contre nous, il assura la stabilité de la monnaie et des budgets équilibrés, malgré les besoins de la grande armée . Son mérite fut tel que, dès que la monarchie connut ses premières difficultés financières, elle le nomma gouverneur de la Banque de France, où il resta en poste de 1820 à 1834.

Par le cadastre, l'impôt foncier et la Banque de France, il fut l'initiateur de la plus grande banque de données sur notre région, étalée pourtant sur trois départements.

Cette connaissance approfondie ne s'opposait pas à la pensée libérale de Foy. L'un et l'autre voulait un France forte, s'appuyant sur des citoyens entreprenants et aidée par une administration efficace.

Dès 1803, le goût d'entreprendre, sortant d'une longue torpeur, rejaillit. A Roupy, M Arpin crée la première filature de Coton du département de l'Aisne. Peu après, une seconde est mise en route à Saint Quentin. La famille des filatures comptera en 1810, 7 membres occupant 1500 ouvriers et utilisant 230 000 kilos de coton.

En 1825, l'arrondissement verra tourner 34 filatures dont 25 à Saint Quentin. La repousse du textile, facilitée par un terreau fertile, n'eut pas que des causes naturelles. Le blocus de l'Angleterre n'entravait guère les arrivages de

coton brut mais avait complètement cessé celui des cotonnades travaillées. Tous les ports de la Manche et de l'Atlantique n'étant plus sûrs, le trafic fluvial récupéra les tonnages.

Napoléon et ses préfets, les Saint-Simoniens, les lecteurs des écrits de Condorcet sur les canaux, les fluides, la chambre consultative des manufactures, arts et métiers née à Saint-Quentin en 1795, tous s'accordèrent pour continuer le Canal de Crozat. En reliant l'Escaut, la grande France serait sur le même bateau ! De plus, cette voie d'eau doublerait le Rhin indomptable dans une région incontestablement plus fertile et plus peuplée.

Le canal fut ainsi poursuivi et Napoléon viendra personnellement l'inaugurer en 1810. Un tunnel de 5, 67 km, pour des péniches, n'avait jamais été creusé depuis le début de l'humanité. Les chevaux de halage deviendront fous dans l'obscurité, les hommes manqueront d'air ! Des craintes du fond des âges allaient arrêter le trafic le trou noir béant rentrant sous terre. Ni l'homme, ni l'animal n'oserait franchir le Styx ! Les ingénieurs, pour vaincre l'obstacle psychologique, conçurent une machine inédite et absolument pacifique: la machine à touer. Les embarcations seront tractées à l'aide d'un dispositif mécanique enfoui dans le chenal, connu sous le nom de touage. Par Riqueval, la science convainc deux fois : elle transperce l'obscurantisme et apporte la richesse. Avec son installation technique prodigieuse pour l'époque, la région rentrait de plain pied dans le vingtième siècle. Les prodiges vivant par osmose, en moins de dix années, les mines de Denain-Enzain seront mises en exploitation, l'industrie cotonnière drapera tout un réseau de filatures aux quatre coins de la contrée, enfin l'industrie sucrière sera née.

Le transport fluvial, tué par les syndicats de la SNCF, est mort aujourd'hui et a laissé place au nautisme fluvial et à la pêche à la ligne. Le charbon n'est plus qu'une énergie du passé ; les cotonnades viennent d'ailleurs, l'industrie sucrière, elle, subsiste !

Grâce en soit rendue à Olivier de Serres, Achard (son nom n'indique pas qu'il était allemand mais rappelle que nos huguenots furent nombreux à fuir vers ce pays), Delessert et surtout au blocus continental que les Anglais infligeront après Trafalgar. En 1812, le même Arpin de Roupy fera construire la première fabrique à sucre.

Comme pour les filatures, la multiplication des sucreries fut rapide.

M Privat- Théry fondera la première société de sucrerie du Vermandois à Athies en 1826, puis une autre à Grugies en 1832, puis Montescourt-Lizerolle, Douchy, Monchy- Lagache sous forme de société en commandite entre M Perdrix de Montescourt et des financiers parisiens. Guizancourt-Quivières, Flavy-le-Martel, Marteville etc.etc. suivront.

Chaque village ressentait les effluves fortes de la saison et personne ne se plaignait. Avec les pompes, les wagonnets souvent mus par la vapeur, la France devint le pays producteur de la moitié de tout le sucre mondial. A Paris qui vivait de cette prospérité, la bourgeoisie allait au spectacle voir les opérettes où s'extériorisaient souvent des Brésiliens, rois du sucre, avec gros cigares et manières de campagnards.

On peut rire encore de ces stupidités !

La rumeur des coulisses s'étonnait parfois que ces rois du sucre parlaient singulièrement bien le français et étaient peu prolixes sur leur pays d'origine.

Avec un canal, dont la seule vision rapprochante est celle d'une autoroute, des filatures et les sucreries, la population fit un bond prodigieux. Là où les villages rassemblaient mille personnes, on en compta 1400 en moins de trente années.

A tous ces gens qui hélaient, binaient, étaient les betteraves, chargeaient les chaudières, il fallait des aliments roboratifs : la charcuterie et la biscuiterie dépasseront vite le stade artisanal et la petite industrie alimentaire vendra bientôt ses productions jusqu'à la capitale.

L'Empire impulsa un prodigieux décollage économique à notre région qui aurait dû valoir à Napoléon une reconnaissance visible parmi les monuments ou les noms des cités. A la médaille de la réussite industrielle, il y eut un revers. Les citoyens prospéraient, la monnaie était forte mais, au contre-jour, le crédit de la France, bâti par la sagesse de rois chrétiens, rapetissa comme peau de chagrin.

Lorsque, exilé sur l'île de Saint Hélène, Napoléon fera le bilan de sa vie, il dira que le moment où il se sentit le plus heureux fut à Tilsit. Ce bourg se trouve aujourd'hui en Lituanie. Mais, si la carte a souvent changé, le bourg est toujours au bord du fleuve Niemen. C'était alors une terre de la Prusse-Orientale, conquise par les chevaliers teutoniques, et berceau d'une ethnie germanique marquée par une double ascendance, viking sans l'amour des bateaux et mongole sans les chevaux. Le mélange donna les Prussiens.

Les rois de Prusse progressèrent rapidement dans le classement des Princes-Electeurs après la guerre de trente ans où ils prirent le parti des protestants. La seconde avancée de ce peuple fut l'œuvre d'un certain Frédéric-Guillaume, le "Roi-Sergent "qui constituera un modèle d'armée, avec des fantassins de deux mètres et une musique soufflante, à vous soulever la jambe tendue jusqu'à l'horizontal.

Les généraux de cette force présentaient l'originalité de ne jamais discuter un ordre et d'être fidèles, ce que jamais ni l'ost, ni l'armée d'Empire et, a fortiori, celle de la République ne sauront faire. Après une position enviée dans les compétitions militaires, ce pays se qualifia aussi dans un domaine où la France croyait en ses atouts : la culture. Frédéric Guillaume II, en subventionnant les grands penseurs français dont Condorcet, Voltaire, d'Alembert et bien d'autres, donna à son pays la respectabilité qui lui manquait. Il fit de Berlin la première ville d'Allemagne et un phare pour le siècle des lumières à retardement.

Avant d'arriver à Tilsit, l'armée napoléonienne avait profité de sa supériorité pour défaire la Prusse à Iéna. Le jour de cette bataille (14/12/1806), le Duc de Brunswick, qui avait pavané à Valmy, mourut. L'appellation de Brunswick a une consonance anglaise, qui rappelle que notre pays ignorait énormément sa voisine et que la seule presse qui parlait de ces potins de cours venait d'Angleterre. Le nom allemand de la province est celui de Braunschweig, c'est une vaste plaine du nord, riche entre Hanovre et Magdebourg, dont la place sur la carte de l'Allemagne n'est pas sans rappeler celle du Vermandois et du Santerre chez nous.

La Prusse étant à terre, la victoire fut célébrée à Berlin avec une astuce cousue de fil blanc. Napoléon décréta le blocus continental ou plutôt l'inverse, qui laissait à penser que la France pouvait décider du mouvement des navires en haute mer. Depuis longtemps, le pavillon anglais dictait sa loi mais un bon décret annoncé dans l'euphorie d'une victoire fardait une capitulation avec des couleurs de solennité chevaleresque.

De Iéna à Tilsit (14/6/1807), les troupes impériales furent encore victorieuses à Friedland, cette fois sur les troupes du tsar Alexandre. Napoléon était le maître de l'Europe et Friedland portait le poinçon d'une Europe définitivement en paix.

Napoléon à Tilsit atteignait son zénith. Lui, le républicain, recevait les embrassades de deux empereurs et, ayant déjà programmé un mariage royal, se crut définitivement admis dans le cercle le plus fermé du monde.

C'est bien connu, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ; la Prusse fit les frais. Elle fut démembrée.

Alexandre de Russie reçut le morceau qui l'intéressait, puis une volée de reproches de son épouse. La reine de Prusse, Louise, était une petite cousine qui perdait le plus gros de son domaine. La diplomatie fit savoir à l'empereur français que son homologue russe souhaitait que sa parente soit reçue avec les honneurs dus à un monarque régnant.

L'entrevue eut lieu à l'heure du souper. Louise, élevée à 120 % en française de bonne famille, passa une soirée plaisante et, dans le brillant enjoué de la conversation, usant de son charme féminin, offrit, après les liqueurs, à son hôte une rose. " Une rose pour Magdebourg " dit-elle !

C'était un marché de femme. Je vous fais don de ce qu'une reine a de plus cher au monde et laissez moi la ville de Magdebourg !

Il était vital pour ce royaume de garder cette possession la plus à l'Ouest, porte vers l'occident et contrepoids culturel de Berlin. Napoléon préférait Madame Sans Gêne aux intrigantes qui se mêlent de la politique.

Il refusa la fleur..... alors que Magdebourg n'était qu'une bourgade et que la rose lui assurait l'amitié d'une famille royale très respectable.

Le geste n'eût pas coûté beaucoup et le Vermandois aurait gardé tous ses châteaux magnifiques. L'erreur fut faite. Le petit caporal venait de faire disparaître de la carte le Saint Empire germanique et de faire perdre la face à une rose. Le contentieux de Canossa contre Guiscard et les rois francs se doublait d'un ressentiment beaucoup plus sérieux : le pays du roman de la rose ne trahissait-il pas sa propre culture ?

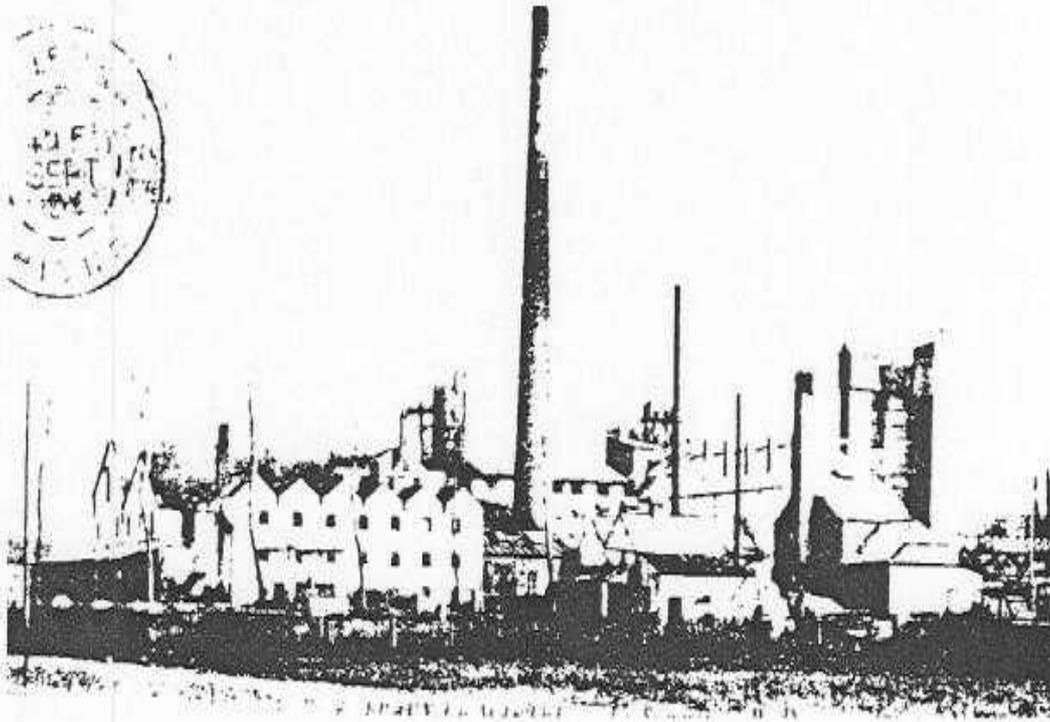
Un ruffian pouvait-il prétendre donner impunément des leçons au pays des rustres ?

Dès la défaite de Waterloo, la Prusse récupéra Magdebourg, mais surtout les provinces que Napoléon destinait à son frère Jérôme et à d'autres : la Poméranie, la Ruhr, la Saxe, la rive gauche du Rhin. Toutes passèrent sous le gouvernement musclé des rois prussiens.

Le Kronprinz et les canons de la Ruhr se rapprochaient de chez nous...

Il n'y avait plus besoin de respecter les belles manières puisque le maître de cérémonie venait de se comporter en cuistre !

Une sucrerie comme des dizaines d'autres détruites en 14/18



Ruine d'une industrie agro-alimentaire, parmi les plus importantes de l'époque.



**La campagne de Russie
Les missions,
Badinguet,
70,
La calèche de Blérancourt.
Faidherbe et les autres.**

Le chapitre épineux de la rose de Magdebourg ne tarda pas à avoir des répercussions surprenantes. Napoléon n'avait pas fait attention à la valeur de la fragilité des plantes et récidiva en faisant fi des grenouilles qui indiquent clairement les bulletins météorologiques. Non, vraiment, cet individu n'était pas d'ici ! Ce fut l'échec pitoyable de la grande armée devant Moscou, puis la plus longue débâcle de l'histoire, que Napoléon, qui était frileux, écourta en rentrant précipitamment à Paris, avec une petite escorte. Poursuivant les troupes napoléoniennes exténuées, l'armée des cosaques s'annonça vers le début janvier de l'année 1814 aux limites de la région. Les préfets avaient adressé des appels énergiques pour, comme autrefois, monter sur les remparts. Par comble d'imprévoyance, l'empereur, en venant de Riqueval en 1810, avait donné suite à la demande de la municipalité de Saint Quentin de démolir les fortifications pour récupérer du terrain à bâtir. Le discours de " France, garante de la paix du monde " entonné par les partisans du petit caporal était devenu suspect. Les hommes mariés ne vinrent pas s'enrôler. Les volontaires traînèrent la patte, comprenant qu'avant la canonnade, il faudrait rebâtir les murailles éventrées. La municipalité, sans doute tancée par l'administration, placarda, dans l'espoir de remplir les listes d'enrôlement, le texte suivant :

" Habitants de Saint-Quentin,
les puissances coalisées ont formé le gigantesque projet de marcher vers la
Capitale et de se partager la France. De tous côtés on vole à la défense des
pays attaqués.
Des secours sont accordés à vos femmes et à vos enfants; balancerez-vous
pour prendre part à la défense commune ? Ne serez-vous donc pas les
descendants de vos ancêtres dont le corps était un rempart impénétrable aux
efforts de l'ennemi ? "

Sans vergogne, l'appel au sacrifice, en offrant son corps, était reconnu au seul bénéfice de la capitale. Tout au plus, des " secours " pour les veuves et les enfants, le cynisme de l'administration parisienne se montrait au grand jour. Les paysans d'ici ne virent pas malice et rejoignirent la troupe levée à la hâte. Quatre à cinq mille soldats se retrouvèrent dans la place avec un détachement du 29^{ème} RI, la garde nationale et des munitions du dépôt de La Fère.

Le 13 février, la cavalerie légère cosaque arriva de Guise avec le Baron de Guesmar à sa tête et somma la ville de se rendre. Trente mille hommes avec 80 pièces de canon cheminaient derrière sur l'axe Vervins-Laon. Comme, en même temps, le retour des Bourbons à Paris faisait planer un doute sur la nécessité d'un affrontement, la ville se mura dans le silence, garda les portes fermées et répondit par un silence-radio au plénipotentiaire.

Le chef de l'armée russe n'insista pas et éperonna son cheval en direction de Chauny. Les troupes prussiennes de la Saxe avaient débordé le Vermandois par le nord et bouclaient ainsi la région. Chauny puis Saint Quentin ouvrirent leurs portes sans combattre.

Il fut fait mention dans le Moniteur, qui était l'organe de presse officiel de la France, d'une résistance héroïque. Selon un auteur de l'époque, la reddition du 9 mars ne comporta qu'un coup de main de la part des Russes sur la porte d'Isle où ils essayèrent des coups de feu. Ils reculèrent " mais la résistance ne pouvait continuer longtemps sans exposer la ville à la colère d'un ennemi, dont les forces, grossissant sans cesse, triompheraient bientôt d'un rempart en mauvais état et d'une garnison insuffisante ". Aussi, le 11 mars 1814, la ville fut occupée par 800 hommes, vite rejoints par d'autres troupes qui restèrent jusqu'au 7 Juin.

Pendant trois mois, la région vécut sous l'administration tsariste !

Les officiers s'installèrent dans les belles maisons de la ville et purent discuter d'industrie et de commerce, matières nouvelles pour ces cavaliers et paysans et merveilleuses à tous points de vue.

Le colonel, commandant de la place, Ougrimoff II, reçut , lors de la restitution de la ville à ses édiles et du départ du régiment Yakowtsky, un honorable cadeau, en reconnaissance des bons soins prodiguées à la population.

Les indemnités de cette occupation furent payées rubis sur l'ongle par les services de l'efficace Gaudin. Saint - Quentin toucha un million de francs d'indemnités, Ribemont 800 000 Francs. Chauny, La Fère, Origny, Péronne autant, soit un total approximatif d'une dizaine de millions de francs

L'arrivée des Russes fut le prologue d'une autre occupation étrangère, qui se produisit 12 mois après. Du 24 Juin 1815 au 15 décembre, c'est la coalition de Waterloo qui prit la relève, comprenant, pêle-mêle, Prussiens, Bavarois, Saxons, Hollandais, Anglais. La mémoire ne garda le souvenir que d'une occupation prussienne et leurs manières ne vaudront pas aux occupants de cadeau de départ, et ce d'autant que le départ du 15 décembre ne concernait que les troupes et non l'administration. La région, comme une grande partie de la France, resta sous les férules étrangères pendant trois années jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en octobre 1818.

Depuis les premiers tremblements de la révolution, jusqu' au retour de la région dans la monarchie française, sous le panache blanc-cassé du dernier des Bourbons, une génération entière avait été ballotée comme dans un sac de billes, à en perdre tous repères, voire la raison. Il fallut du courage à Foy et à d'autres pour s'engager dans la vie publique. La génération montante chercha plutôt dans l'industrie et l'éducation, un avenir moins chaotique. Les activités cotonnières, sucrières et de transport fluvial virent monter du sud la locomotive et son panache de fumée. Dès 1833, la municipalité s'intéressa au projet. La concession fut, elle, signée en 1845 à la compagnie Rothschild et le premier train rentra en gare de Saint Quentin le 9 Juin 1850.

L'enseignement, qui avait survécu au nihilisme révolutionnaire, reprit de plus belle sous l'effet de la poussée démographique et l'appel au concret. Comme nombreux étaient les jeunes réticents aux imprécations de Guizot et du banquier Laffite au slogan de supermarché, " Enrichissez vous", ils se tournèrent vers une religion teintée d'humanisme et de pédagogie. Ce fut le démarrage des missions françaises à travers le monde. L'importance du phénomène ne fait, encore de nos jours, guère l'objet d'études objectives. L'intelligentsia parisienne a incorporé le travail des prêtres missionnaires dans le processus "colonialiste" et peu nombreux sont ceux qui osent s'opposer à ce penser correct. Et pourtant, en manière de boutade, l'évangélisation des peuples et le colonialisme ne peuvent

pas être liés..... puisque le Vermandois, longtemps après l'Afrique et la Patagonie redevint au vingtième siècle une terre de missions.

Entre la vapeur des machines et la conquête des âmes, nos concitoyens écoutaient les grelots des politiciens qui recommençaient à parler et à promettre.

Lorsque des signes de ralentissement de la croissance envoyèrent les citoyens vers leurs élus pour obtenir des aides et finir leurs projets, rien ne vint ; ni argent, ni idées, ni déclarations de solidarité. Les seules publications remuantes provenaient des scientistes, des Saint-simoniens, de Proudhon, Fourier, Blanqui, Barbés et d'un mouvement dont l'existence semblait ancienne, les francs-maçons.

Ham figurait encore parmi les cités importantes du pays en raison de son fort superbe dont le donjon se classait en circonférence et majesté juste après celui de Coucy. Un petit neveu de Napoléon y fut incarcéré pour avoir tenté une incursion en France . Il distribua assez largement autour de lui les propos d'un ouvrage qu'il était en train de rédiger et qui sonnait comme un programme ; il s'agissait, ni plus, ni moins, que de "l'extinction du paupérisme ". Le bouche-à-oreille rapporta le titre du livre et toute la population fut subjuguée. N'était-ce pas la réincarnation de l'Empereur, qui avait fini le canal, crée les sucreries, instauré des rentes solides ?

Alentour, les intentions du prisonnier se diffusèrent plus vite que le son, c'est-à-dire sans bruit.

Sans difficulté, le prisonnier demanda, un jour, à un maçon qui travaillait là, sa blouse et sa vareuse et, déjouant l'attention des gardes, sortit par la grande porte sans être remarqué, ni dans la prison, ni dans la cour, ni dans les ruelles étroites de la ville, ni sur les routes découvertes menant aux frontières. L'incognito du promeneur rencontra un singulier consensus ! A son retour, un plébiscite fut soumis au peuple de France pour le rétablissement de l'Empire. Le Vermandois vota pour massivement. Après tout Badinguet était fils de chez nous et c'est lui qui demandait le titre d'empereur. Pouvait-on refuser à ce voisin une telle promotion ?

Magnifiquement plébiscité, Napoléon III vint à Saint Quentin pour inaugurer la ligne de chemin de fer, dernière prouesse de l'ère moderne.

Cet empereur-là n'avait plus qu'une faible sanguenite corse et se garda de commettre les erreurs de son aïeul : il entretint les meilleures relations du monde avec les reines et particulièrement avec Victoria et promit que l'empire serait la paix.

Il tint globalement ses promesses et la prospérité repoussa avec vivacité. Que l'on songe aux travaux que réussit

Haussmann à Paris jusqu'au phare Napoléon qui éclaire toujours le chenal menant au port de Nouméa en Nouvelle Calédonie !

Son règne se termina mal pourtant pour deux raisons peu explicitées.

La première fut l'excès de libéralisme. Un symbole résume toute la problématique. L'empire fit le choix de se symboliser sur toutes les tentures, sous-mains et documents par des myriades d'abeilles identiques..... toutes ouvrières sans distinction de fonction ni de syndicat.....

L'emblème était original mais personne ne s'était posé la question de savoir si les abeilles avaient une âme ?

Une conscience s'éleva pour déclarer "Filles de Lumière, Abeilles. Enlevez vous de ce manteau ". L'auteur de l'appel, Victor Hugo, fut longtemps le seul opposant de Napoléon III et troubla beaucoup de consciences souvent résignées. Travailler, travailler, pour quoi ?

La prison de Napoléon III, dit Badinguet: Le Fort de Ham



18. Evasion de Louis Napoléon-Bonaparte
du Château de Ham, en 1845. Il y fut enfermé en 1840.
(Reproduction d'une lithographie de l'époque)

29 Ham. — Cour du Château (c'est du bâtiment B que le prince Louis-Napoléon s'est évadé)



La seconde raison plonge aussi dans l'esprit du temps et éclaire sur l'école de pensée du travaillisme, si proche du socialisme.

L'obsession de la paix, se doublait de la conviction que l'armée populaire était infidèle et que l'armée de métier était ruineuse.

Certes la France avait été condamnée à réduire ses effectifs, mais ce type de clause ne dure pas plus de six mois après les défaites. Napoléon III pensait comme Victoria qu'une armée de métier était suffisante et que les exploits contre les chameaux du désert suffisaient à occuper les généraux avides de gloire.

Cette idéologie proprement travailliste souffla aussi dans l'oreille de l'empereur une fâcheuse décision.

Un jour de novembre 1865, il reçut la visite, en son palais de Biarritz, d'un certain Bismarck, Junker prussien que son roi avait désigné comme premier ministre. Louis Napoléon était déjà un peu souffreteux et sa femme avait de plus en plus voix au chapitre. La reine d'Angleterre recommandait le grand gaillard. Bismarck qui dut rappeler à Napoléon l'épisode de Magdebourg vint solliciter l'accord tacite de la France d'attaquer l'empire austro-hongrois qui avait profité de Tilsit et ne voulait pas rendre les terres.

Louis Napoléon donna un blanc-seing à ce Junker. Le reste est connu, la Prusse battit l'empire austro-hongrois à Sadowa.

Cette victoire porte un nom sinistre car la destruction programmée de nos belles maisons s'enchaîne depuis cette date-là !

Pour la forme, un traité fut envisagé et les diplomates français eurent leurs ronds de serviette autour de la table.

Pour notre ministre plénipotentiaire, l'enjeu était simple : faire reconnaître une Germanie à trois têtes: Prusse, Empire Autrichien, confédération d'états au sud.

Le traité de Nikolsburg fut un camouflet pour notre pays. L'Empire autrichien, vaincu, perdit pied en Allemagne. La Prusse devint protectrice de toutes les terres du Nord. Les Etats du Sud restaient indépendants et divisés, incapables d'entraver l'irrésistible ascension.

La France avait enfanté un monstre politique et économique. Le naïf Napoléon croyait avoir affaire à un peuple de commerçants, boutiquiers, sportifs et idéalistes comme nos voisins britanniques. Malgré une certaine culture, notre élu ignorait l'ethnologie des peuples que les monarques anciens connaissaient par atavisme.

Cette bévue va, avec la guerre de 70, se transformer en catastrophe.

Que ce soit à Paris, Lille, Amiens, les noms de Faidherbe, Bourbaki, Niel, Bazaine, Chanzy, Mac Mahon figurent sur nombre de plaques de rues comme des généraux victorieux. Une majorité de contemporains est convaincue de leur courage et de leur génie. Soixante-dix, pour les élèves de l'école de Jules Ferry, ressemble à un tour de magie. Voilà une défaite humiliante dont nous honorons les acteurs !

Pourquoi siègent-ils encore au pinacle ?

L'armée de Napoléon le petit, n' était qu'une pâle imitation de l'autre. Le service national n'était plus obligatoire et la durée minimum de l'engagement était de sept années.

Une troupe encasernée de cette manière ne peut avoir qu'une vue très déformée de l'intérêt national, même si elle excelle dans les défilés et les manœuvres de routine. Certes, nos troupes et leurs vaillants généraux avaient apporté des rapports élogieux sur leurs hauts-faits, mais les médias n'étaient pas là. Ces victoires étaient à mettre à la dimension de quelques poursuites de fellous et de brigands mexicains. Quand les premiers heurts diplomatiques apparaîtront avec l'Allemagne et que surtout le bruit se répandra en Europe de l'efficacité du fusil à aiguille des Prussiens, Napoléon III invita l'Etat-major à une " réflexion".

Lui-même ordonna (en 1866) la mise en service du fusil Chassepot, inventé depuis quinze ans mais décrété impropre à rendre des services en campagne par le sérieux comité technique.

L'empereur imposa aussi l'adoption du canon rayé et la fabrication de mitrailleuses, avec la précipitation de ceux qui s'aperçoivent du temps perdu. Il demanda aussi le rétablissement d'un service obligatoire à court terme tout en sollicitant, au préalable, l'avis des généraux constellés d'étoiles.

Mais l'armée fonctionnarisée, "ennemie du changement de l'ordre où elle avait l'habitude de vivre", dit le général de Gaulle, fit adopter le projet du Maréchal Niel. La triomphante armée, si vaillante contre les rezzous et si courageuse contre les moustiques, ne sera pas modifiée ! A ses côtés, serait constituée une Garde Nationale mobile, qui, en cas de nécessité, serait versée dans les troupes actives !

Tout fut méticuleusement organisé pour que cette garde mobile n' existât que sur les registres, ne soit pas opérationnelle et qu'ainsi, aucun des anciens privilèges de la vieille hiérarchie ne soit écorné.

De toutes façons, l'Etat-major assurait que nous étions les plus forts ; des troupes mieux aguerries, plus de canons, plus de fusils et surtout plus de médailles sur les poitrines des chefs. L'impératrice Eugénie, du fait de la faiblesse physique de Napoléon, n'entendait que ces propos rassurants.

Une petite victoire militaire consoliderait l'empire et permettrait le sacre du prince encore âgé de quatorze ans ! En outre, Eugénie, l'espagnole, pense qu' en attaquant la première , la prétention des Hohenzollern-Sigmaringen au trône d'Espagne serait étouffée dans l'œuf. Elle veut la guerre. Napoléon hésite et laisse E. Ollivier lancer la déclaration aussitôt après la réception de la dépêche d'Ems.

La bêtise redevenait maîtresse du monde.

La Prusse agressée n'attendait que l'ordre de marche, étant déjà prête depuis longtemps. L'été soixante dix, commença par la défaite de Sedan et l'empereur fut fait prisonnier. Aussitôt, Paris bascula dans une révolte de délire comme celle de mai 1968 nous en a rappelé l'existence. La commune cumulait des ressentiments ambigus, un soulèvement d'abeilles ouvrières et une manifestation d'hostilité contre l'armée et le pouvoir. L'impératrice ayant emprunté, pour fuir, la calèche qui est toujours visible au musée franco-américain de Blérancourt, la France n'était plus représentée que par des parlementaires, souvent mal élus, et l'armée. Une connivence complice naquit de la complexité de la situation. La république de Thiers et de Gambetta avait contre elle, Paris, tous les travailleurs de France, l'Europe et une seule planche de salut la présence de généraux opportunistes mais incompetents aux choses de la guerre moderne. Pour légitimer son abus de pouvoir, la IIIème République prit le parti d'aduler des soldats incapables. Toute la conscience civique du pays sera bâtie sur ce mensonge qui, aujourd'hui encore, pavane à chaque coin de rue.

Alors que Paris a faim, que l'armée allemande est à Laon depuis le 9 septembre, Gambetta va trouver le soutien de l'armée qui osera soutenir qu'elle n'a pas encore capitulé.

Elle est repliée très à l'intérieur et quasiment exsangue, et nos généraux continueront à tenir le langage de l'autosatisfaction et de la compétence.

La faute revient au gouvernement précédent, à Ollivier, à Eugénie, à Cousin Montauban mais pas à nous, nos médailles attestent de notre vaillance !

Nos positions sont des positions de repli, l'assaut est encore possible, il faut plus d'hommes, c'est tout. Le gouvernement, trop fragile pour oser critiquer les incapables, leur accordera des promotions et la guerre continuera encore quatre mois, entretenant l'illusion et alourdissant la note.

Dès qu'il est parlé de somme et de facture, le Vermandois n'est jamais bien loin.

L'armée du Nord, sous le commandement de Faidherbe, fut appelée à la rescousse et s'empressa de ramasser dans la population de Saint-Quentin, tout ce qui pouvait tenir gâchette, mais laissa le gros des troupes hors de la ville "ouverte", c'est-à-dire hors du champ de bataille.

On coupa les ponts sur la Somme et les vigies surveillèrent vers l'est. Dès le 7 octobre, les colonnes allemandes passaient Ribemont et étaient à portée de tirs du faubourg d'Isle. Le lendemain, l'Allemand pénètre dans le faubourg et est accueilli par une vive fusillade. Il se replie. Le 9 octobre, le préfet adressa la proclamation suivante:

" La date du 8 octobre 1870 prendra place dans l'histoire de la cité, à côté de la glorieuse défense de 1557. La France, si douloureusement éprouvée, verra que les défenseurs de Saint-Quentin, ville ouverte, n'ont pas dégénéré. "

Dégénéré, toi-même, auraient dû crier nos ancêtres !...

Le 21, les Prussiens sommèrent la ville de reddition. La ville paya et repaya mais resta ouverte, c'est-à-dire sans pénétration de l'armée ennemie. Elle repaya encore, puis les Saxons rentrèrent dans la ville le 25 décembre avec 2500 hommes.

A Péronne, la résistance armée tiendra vaillamment jusqu'au 10 janvier malgré un bombardement qui dura 52 heures. Gambetta supplia de marquer au moins un but même si la défaite était déjà consommée.

L'armée de Faidherbe fut gentiment invitée à intervenir et, venant de Péronne, reprit la ville que l'ennemi après de multiples pillages avait abandonnée momentanément pour chercher du bois de chauffage, sans doute.

C'était le 18 janvier 1871 et le fond de l'air était carrément glacé.

Sans illusion, il déclara au conseil municipal qu'il livrerait bataille, puisque Gambetta le voulait, mais qu'il serait battu.....

Tout son challenge serait de tenir un journée entière.

L'armée comprenait 25 à 30 000 hommes, avec peu de cavalerie et peu de canons, répartis des deux côtés de la Somme et du canal. L'ennemi du nord arriva par le sud avec un dispositif contraire, de la cavalerie commandée par le prince de Hesse et trois divisions bien dotées en artillerie. Les batteries françaises et les fantassins furent placés sur les hauteurs de Gauchy et fixèrent l'ennemi permettant un débordement par le nord de la Ière brigade de la première division. L'armée prussienne, barrée par cette ligne de relief dut contourner jusqu'au nord de Neuville Saint-Amand. L'élargissement du front obligea, en milieu de journée, à resserrer le dispositif en revenant sur les hauteurs du faubourg d'Isle. Reculer ne veut pas dire cesser de combattre. Une retraite bien faite alterne deux pas en arrière et un pas en avant. Dans ce mouvement chaloupé, le commandant Tramond s'illustra en reprenant un assaut intermédiaire à la baïonnette. Sur les pentes de Gauchy, la pression commençait à devenir intenable. Par six fois, les fantassins descendirent de leurs positions pour pourfendre l'ennemi. Déjà le soir tombait et les vigies signalaient l'arrivée d'importants renforts chez l'ennemi alors que rien ne s'ajoutait à la vaillance de nos troupes. Faidherbe ordonna la retraite vers le Cateau d'un côté et de Cambrai de l'autre. Les dernières fusillades partirent des barricades du faubourg Saint-Martin, lardant l'obscurité de la nuit. La protection des ténèbres facilita le repli des Français mais égara beaucoup de jeunes recrues, peu familiarisées par le combat de nuit en atmosphère sibérienne. Le lendemain, l'ennemi ramassa près de 4000 traînards français hébétés et compta près de 6000 morts et blessés dans ses rangs. Pour les Français, le bilan totalisa 2000 victimes, et les 4000 égarés. Comme ces derniers trouvèrent, dans les trois jours suivant la bataille, la poudre d'escampette, les comptables consacrèrent une très brillante victoire de la république.

Faidherbe écrivit : " Les Prussiens ont trouvé dans de jeunes soldats, des gardes nationaux, des adversaires capables de les vaincre. Qu'ils ramassent nos traînards, qu'ils s'en vantent dans leurs bulletins, peu importe, ces fameux preneurs de canons n'ont point touché à une batterie. Honneur donc à vous tous !...."

Le compliment valait pour les soldats qui avaient combattu sur notre sol et un peu sur le plan militaire. Sur le plan de l'honneur, Faidherbe faisait les soldes !

Saint Quentin fut à nouveau sous administration étrangère pendant un an, soit jusqu'en octobre 1871.

Le traité de Versailles signé le 21/1/ 1871, soit deux jours après la belle réaction de l'armée du Nord, accrut encore les clauses humiliantes infligées à la nation. Un pays, qui ne sait pas arrêter à temps un conflit perdu, s'expose à des agios de retards usuraires. Tel fut le cas. La France accepta des clauses honteuses: la perte de l'Alsace-Lorraine, cinq milliards de francs d'indemnités, le désarmement de son armée.

Laissons le Général de Gaulle dresser le bilan de ce conflit.

" Dans cette guerre sans consolations, nous ne manquâmes, ni d'hommes puisqu'on en leva 1 900 000 contre 1 300 000 Allemands, ni d'armes, car le total des fusils distribués à nos troupes dépassait celui des Dreyse, et nous fîmes tirer 3000 canons de campagne, alors que l'adversaire n'en eut jamais plus de 2 000, ni de courage, dont les preuves multiples attestaient le trésor intact de nos vertus militaires. Nous ne fîmes même pas d'économies de sacrifices : si l'ennemi eut 165 000 hommes tués et blessés, nous en perdîmes 280 000. Et pour combien faut-il compter les pertes de territoire, d'argent, de prestige, que coûta la défaite ? L'idéologie, l'insouciance, portaient leurs fruits amers et sanglants."

Ce constat amer, le général de Gaulle en connaissait le prix véritable. Sa défiance pour la troisième République, les notables, les partis, tout viendra de là.

Et pourtant les sirènes du pacifisme et de l'universalisme revinrent vite chanter, à l'oreille de nos concitoyens, leurs mortelles mélodies.

Général d'Empire, natif de Ham, puis député libéral sous la restauration.



**L'abbé Dehon. Matisse
La belle époque
L'automobile.
Des cloches pour tous les clochers.
Le Kulturkampf.**

Le chapitre de notre histoire intitulé "la guerre de soixante dix " n'émerge, dans la plupart des manuels d'histoire, pas plus qu'un épisode ordinaire dans une longue liste de conflits incessants. Ces combats de type tribal ne secouaient-ils pas l'Europe depuis toujours ? Pourquoi s'émouvoir, pourquoi chercher à comprendre ?

Tout le débit fut porté sur le dos des absents..

La nation française ne fut nullement invitée à une autocritique. Un manichéisme primaire s'installa, affirmant que tous les torts étaient du même côté, rien n'était donc à améliorer !

En consacrant l'échec, la politique de notre pays va ouvrir une brèche à un autre désastre.

Le Général de Gaulle tira, à sa façon, la "leçon" de la situation :

" Grandir sa force à la mesure de ses desseins, ne pas attendre du hasard, ni des formules, ce qu'on néglige de préparer, proportionner l'enjeu et les moyens :

l'action des peuples, comme celle des individus, est soumise à ces froides règles. Inexorablement, elles ne se laissent fléchir ni par les plus belles causes, ni par les principes les plus généreux.
Mais pourquoi faut-il qu'on ne les voie bien qu'à travers les larmes des vaincus ?"

Le général mit cette pensée au propre après la première guerre mondiale. Bien qu'inspirée par le désastre de 70, elle est prémonitoire de tous les conflits mais, rédigée trop tard, elle n'infléchira nullement la marche inexorable du destin. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, 14-18 sera la prolongation des batailles de Sedan et de Saint Quentin et le conflit le plus meurtrier de l'histoire ; un abîme de douleurs pour notre région ! Il faudra beaucoup de larmes pour panser les plaies dues à l'imprévision de nos politiques.

L'histoire de la période de 1870 à 1914 semble se réduire à quelques "'affaires" : l'affaire Dreyfus, l'anticléricalisme, les emprunts russes !

Ne pas attendre du hasard, ni des formules !

Et pourtant, avec la nouvelle République, la démagogie se mit à gouverner la France. En 1902, le parti coalisé entre radicaux et socialistes obtiendra 200 000 voix de majorité, mais avec les règles électorales, la représentation nationale sera de 350 sièges, d'un côté, contre 238. Le mode de scrutin trichait autant que les médias officiels mentaient sur le comportement des généraux de 70. Au nom de la démocratie, l'extrémisme occupera désormais le cœur du système, l'uppercut deviendra le geste ordinaire de la vie politique, le KO en devenant le triomphe. La croissance économique ainsi que la sécurité de l'Etat et des citoyens, problèmes trop sérieux, seront délégués à des fonctionnaires du tableau B. Toute la politique se focalisera sur l'art de diviser pour multiplier les sièges et mettra sous le boisseau tous ceux qui réfléchiront hors du cadre conventionnel du droite-gauche de la boxe française.

Saint-Quentin, vingt fois meurtrie, souffrira aussi de cette division en son sein maternel. Nombreux adhéreront aux jeux des partis alors que d'autres chercheront ailleurs.

La veine apolitique menait, en ces temps incertains, sans espoir d'amnistie et de sécurité, inéluctablement à la prison, ou à l'entreprise ou à la mission, à moins que ce ne soit à l'art .

Les deux premières catégories rassembleront la multitude des sceptiques de la politique, tandis que le bague connaîtra ses décennies de gloire et que l'économie placera la France à la tête des nations. Les frères Pathé de Compiègne aideront les frères Lumière à lancer le cinquième art. Toutes les industries feront des progrès fulgurants à côté desquels les "Trente Glorieuses" sont une potion amère. Les années 1874 à 1914 afficheront des taux de croissance indiscutablement plus probants pour la France que les trois décennies de 1945 à 1975.

La troisième voie, juste avant l'art, joute le domaine du paranormal.

La mission religieuse reste avec l'amour le dernier domaine de l'authentique. Le prix à payer est celui de sa vie ; aucune récompense n'est promise ici-bas. Si l'abeille a le comportement de l'ouvrière, le missionnaire est issu, dans le bestiaire humain, d'une génération spontanée; aucun animal ne pratique cet art et personne, dans

l'humanité, ne joue de rôle plus utileni plus contesté.

Notre région participa à ce mouvement comme toutes les régions françaises, qui, le fait est trop occulté, fourniront la moitié de l'effectif mondial des prêcheurs expatriés.

L'abbé Dehon, curé de notre région, après avoir pris part à plusieurs mouvements qui prôneront l'engagement du religieux dans la vie sociale, fondera la congrégation des prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin. Elle comptait, en 1965, 3000 membres sur douze provinces. Elle a eu l'immense grâce d'évangéliser le pays Bamiléké au Cameroun. Ce pays, qui est la Suisse de l'Afrique, est depuis une terre chrétienne, remarquable par sa situation, par la richesse de son sol, l'intelligence de ses habitants et son dynamisme. Les Français, qui ne sont là-bas que des visiteurs parmi d'autres, reçoivent pourtant un accueil particulier, ineffable de gentillesse et de fraternité.

Sur la voie encore plus étroite de l'art pour l'art, le Vermandois présentera quelques personnages non négligeables.

Henri Matisse sera de ceux-là. Jusqu'à 18 ans, il vivra à Bohain en Vermandois dans un entourage pragmatique, son père est commerçant, mais aimant les belles choses. Ce n'était pas incompatible en cet âge d'or où la norme logeait en haut de l'échelle et non à des barreaux intermédiaires. Après le secondaire effectué au lycée de Saint-Quentin, Matisse est orienté vers une profession d'auxiliaire de justice. Par curiosité, il s'inscrit également à l'école de dessin de Quentin la Tour. Sa vie en fut bouleversée et l'histoire de la peinture aussi. Il osera comme de la Tour aller plus loin dans le trait et la couleur. En faisant scandale au salon de Paris en 1904, il atteindra la célébrité qu'il attendait après 15 années de galère.

Classé parmi les "fauvistes", c'est un peintre original : un peintre du bonheur !

Sa cote, forcément, n'atteindra pas les sommets vertigineux de ses confrères torturés et désespérés. Qu'il nous suffise de voir l'image du bonheur qui prit forme à la pointe du pinceau d'un adolescent de chez nous, simplement doué pour voir ce qu' aucun appareil de photo ne saisira jamais !

Au voisinage des religieux et des peintres, mais demeurant à l'écart du tohu-bohu de la politique, gravitent d'autres illuminés honorables.

Henri Martin est de ceux là. Sa notoriété provient aujourd'hui de son Lycée à Saint-Quentin et de plusieurs boulevards dans les grandes villes ; celui de Paris les surpassant tous en allure et en valeur sur le carton du Monopoly. Peu nombreux savent qu'il fut historien et natif du Vermandois. Il fut classé parmi les visionnaires et les rêveurs par les docteurs des académies gauchisantes du vingtième siècle, parce qu'il osait mettre à mal le dogme de "nos ancêtres les Gaulois" en le substituant par un "Notre père qui était celte".

Son "Histoire de France" ne repose, il est vrai, sur aucune dialectique historique et nulle part n'est évoquée la lutte des classes. Notre concitoyen parle des buttes et des Celtes, ce qui était déjà, en son temps, matière à scandale puisque tous les pontes de l'Université ne parlaient que de Latins, de Grecs et de matérialisme historique.

Si, lecteur, ton courage t'a mené jusqu'à ces lignes, l'œuvre de Henri Martin te séduira totalement ; une commune vision du monde réunit, à un siècle et demi de distance, ceux qui aiment la terre autant que les hommes.

Un voisin prendra la suite de l'historien de la France et s'intéressera à la Prusse.

Quand, natif du Nouvion en Thiérache, et écolier à Saint Quentin, la guerre de 70 est venue troubler votre conception chauvine du monde, une analyse historique des relations entre les pays s'impose ! Ernest Lavisse se penchera sur cette Prusse, mal connue. Pas plus qu'Henri Martin, Ernest ne trouvera auditoire auprès de l'intelligentsia parisienne !

Paris, à l'origine de nos maux, pouvait-il s'abaisser à reconnaître ses erreurs ?

Cet ostracisme coûtera cher ! Un peu d'attention et un brin de compréhension eussent retenu les tirs roulants des machines de mort.

La capitale, vivait, pour notre malheur, un autre psychodrame. Lorsque la République aura été consacrée une et indivisible avec une petite voix de majorité, les notables de la bourgeoisie, détenteurs d'un rameau de législatif et d'un soupçon d'exécutif reprirent, pour leur compte, de vieilles recettes de tous les monarques :

mobiliser contre un ennemi clairement identifié les énergies en hommes et
en armes,
chercher l'onction nécessaire aux chefs.

En termes courants : le service national obligatoire fut mis en place avec une dose réduite d'exemptés et la République se dota d'une religion propre : la laïcité.

Préparer Dieu à intervenir dans la prochaine guerre était une vieille astuce politique très rassurante et motivante.

Loin de ces rêveries politiciennes, la corne de la fortune déversait ses bontés à profusion : les arts, les voies de la transcendance, une "res publica" avec sa propre "spes publica", et tout un peuple conscient d'appartenir à la première nation du monde, voire à la seconde, en tout cas à la plus prospère.

Dans de nombreux villages de la région, les années 1910 furent des années de félicité à peine gênées par l'arrivée pétaradante des premières automobiles.

Comment remercier le ciel, alors que les mairies auront déjà des écoles communales bicéphales : Entrée des Garçons, Entrée des Filles, et que chaque village entretiendra une clique, pompeusement appelée " harmonie municipale " ?

Nombreuses seront les fêtes qui, en ces années, rassembleront les bambins des écoles , la clique et toute la population pour accueillir de nouvelles cloches pour le clocher de l'église.

Toute une symbolique se retrouvait autour de ces massives pièces de bronze qui parlaient à tous sans distinction et chantaient les heures de la vie quotidienne avec, à chaque fois, un clin d'œil à l'être suprême qui, grand horloger, domine la plaine et actionne les aiguilles du temps qui passe.

Il est vrai, que le spectacle des ateliers de broderies, des tissages et l'animation des rues commerçantes donnaient de la vibration au ventre.

En été, il fallait sonner fort pour appeler les bineurs de betteraves et les faucheurs disséminés à travers champs.

En automne, les vapeurs de la sucrerie et les brouillards donnaient aux tintements une importance particulière.

C'était, en quelque sorte, le phare du naufragé menacé de s'égarer.

Les nombreuses cartes postales de cette époque ont aujourd'hui acquis des valeurs inestimables tant à cause de

la représentation des immeubles d'antan que par cette activité sereine qui animait nos rues si tristes aujourd'hui.

Parmi les fonctions multiples des cloches, le tocsin n'avait pas été oublié. Pouvait-il l'être dans notre région d'abonnés payants ?

Ce chant sinistre réveillera bientôt le peuple de la région, naïvement persuadé de l'existence du bonheur perpétuel et du droit à la paix permanente.

A l'heure de l'angélus, avant que le tocsin ne sonne et que la sirène ne hurle, les premiers avions, survolant le Vermandois, découvriront, avec stupéfaction, une région transpercée de canaux, de voies de chemins de fer et de grossières routes. Les bourgs tisseront un écheveau touffu abritant une population dont le nombre aura été multiplié par près de sept en un siècle. Tous ceux, qui ont pu évoquer avec leurs grands parents cette période de notre histoire, ont entendu l'appréciation émue de "dure mais heureuse" qui résumera, en deux mots, la "belle époque", pour les gens du terroir.

Le qualificatif de dur ne conviendra pas à l'époque suivante. On dira laconiquement "pendant la guerre".

Dur dur !

Selon un adage fameux, la guerre n'est que la poursuite de la diplomatie par d'autres moyens. Aussi convient-il de s'interroger sur la finalité des diplomates dans un monde où l'apparition de républiques avait supprimé le rôle d'origine de ces fonctionnaires, lesquels n'étaient que des entremetteurs pour l'organisation de beaux mariages, joutes et fêtes !

La France assignera à ceux-ci une fonction de vecteurs de la diffusion de la théologie républicaine : Révolution, Egalité et Laïcité.

Les diplomates anglais ne se posèrent guère de question, étant depuis longtemps les représentants de commerce d'un empire marchand. Les Allemands, eux, édifièrent en doctrine les réflexions du maître à penser de la monarchie prussienne : Bismarck, lequel voyait dans la dialectique française une agression culturelle à laquelle il fallait riposter avec un armement plus lourd. Peu de Français prêtèrent attention à ce mouvement dit du Kulturkampf et ceux, qui en connurent l'existence, le traitèrent avec dérision.

A la révolution, s'opposait la tradition, à la fraternité populaire le sentiment d'harmonie, à la liberté débridée le respect de l'entreprise, ainsi l'impérialisme des idées dites nouvelles buta sur les murailles toutes spirituelles d'une culture xénophobe. Ce qualificatif choque énormément dans le langage convenu d'aujourd'hui mais il s'agissait bien de la défense de sa propre culture et de rien que cela ! Pour les agents français, c'était la mission universelle de la République, pour nos voisins c'était une infiltration perverse et dangereuse qu'il fallait combattre comme telle.

Les pays qui osaient, à l'instar de la France, prétendre à une supériorité culturelle ou intellectuelle devaient être mis au ban ! : la papauté osait faire la morale à tous, de quel droit ? les Polonais étaient fiers de leur langue incompréhensible ! Les Anglais n'avaient aucun don musical !

Pour compléter le tableau et asservir les consciences, l'histoire sera également réécrite : les Francs deviendront de race germanique et Charlemagne natif d'Aix la Chapelle.

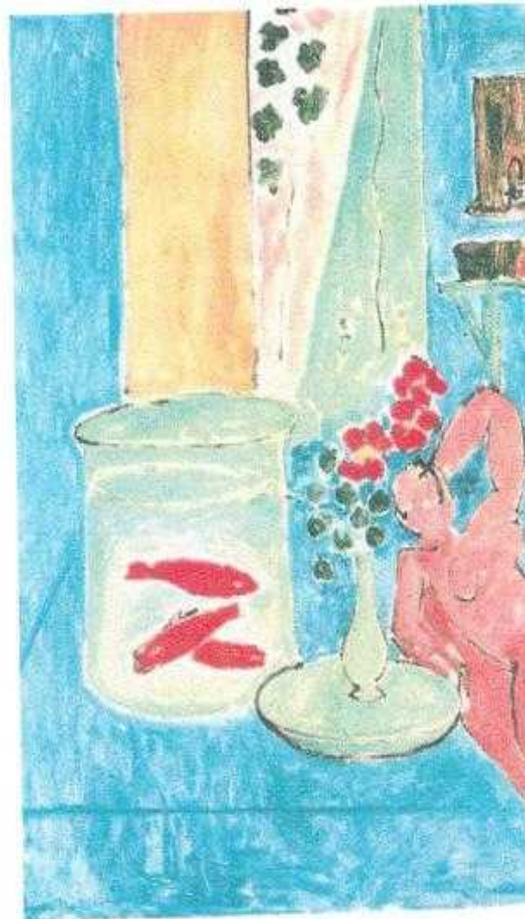
Très rares furent les observateurs qui entrevirent ce que la manipulation des esprits pouvait engendrer : la France s'affirmait mère des libertés alors que l'Allemagne se proclamait fière de sa culture ; ça, un casus belli, vous voulez rire !

Hélas, encore de nos jours, les professeurs de philosophie oublient de rappeler à nos enfants que c'est bien, partout et toujours, la bêtise qui tue !

Matisse, le peintre du bonheur.

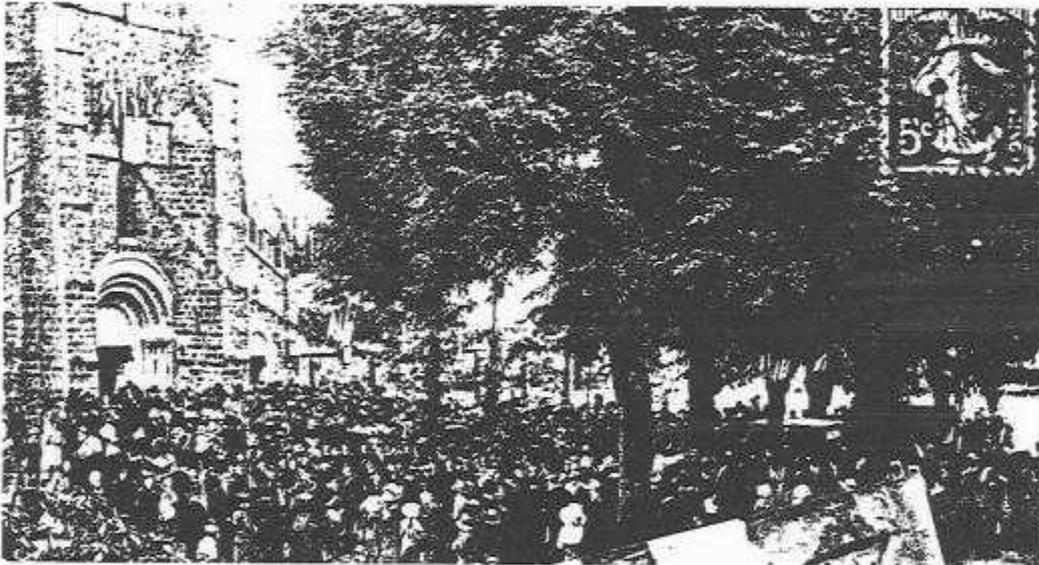
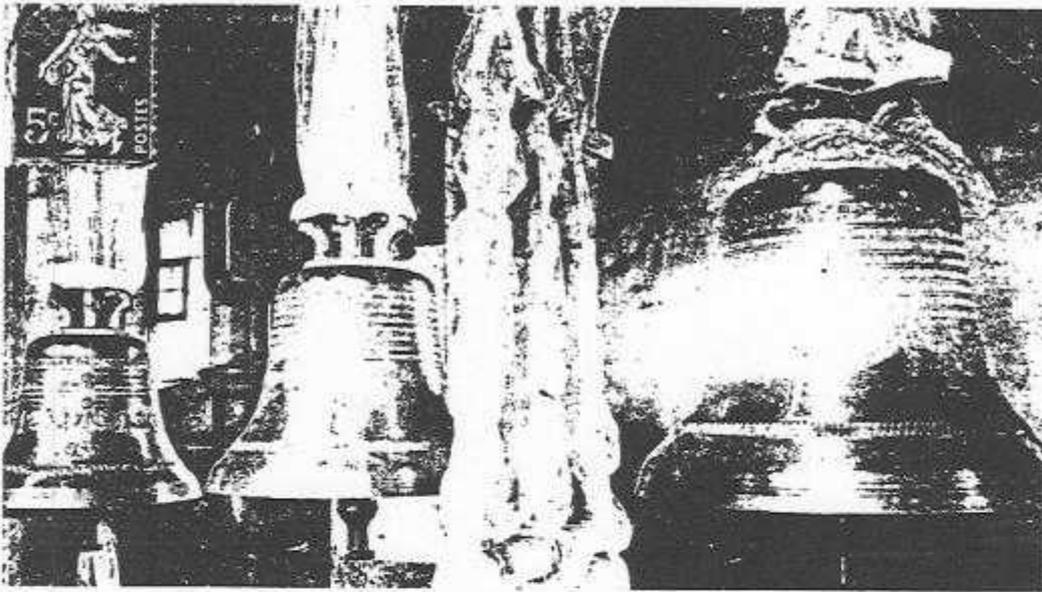


Fille au chat noir
Collection particulière, ensemble



Poissons rouges et sculptures
New York, Museum of Modern Art
(1912), ensemble (116*100)

Les belles cloches de 1910!



La fin d'un monde L'Anschluss La bataille de la Somme Le Glacis Le printemps 18.

La décennie, qui pose le premier jalon du vingtième siècle, assista au spectacle d'un microcosme vivant les béatitudes au quotidien. Quelques esprits curieux, pourtant, se sentirent poussés par une sourde inquiétude quant à l'avenir et par une obligation morale ; ils se pencheront admiratifs sur l'histoire de notre pays. Moins visionnaires que Henri Martin et Ernest Lavisse, plusieurs écrivains écriront le passé des villages vu des années 1905 à 1910 et se focaliseront sur l'Antiquité et l'Ancien Régime jusqu'à la Révolution, partant du postulat que la destinée du pays n'évoluerait pas plus dans le futur que depuis le début du 19ème siècle. Non seulement le siècle passé sera escamoté, mais encore, rien des évolutions du temps ne sera véritablement analysé. Cette autocensure trahit dans beaucoup d'œuvres un malaise presque imperceptible mais réel.

Il y avait, il est vrai, dans l'air un esprit "va-t'en guerre" que tout l'appareil d'Etat belliciste soignait avec application. L'espionite sans preuve était érigée au rang de crime et le gouvernement faisait grand tapage de ses alliances et de ses traités.

Que l'Allemagne ait autorisé l'Autriche-Hongrie à pénétrer en Bosnie-Herzégovine ne devait provoquer, il est vrai, qu' un intérêt limité au café du commerce ! L'affaire d'Agadir, elle, froissa beaucoup plus les sourcils broussailleux de nos grands-pères.

Des choses inquiétantes se profilaient au loin

Au delà de la Belgique, vieille terre française, mise sous protectorat tacite de l'Angleterre, s'étendait le Reich immense. L'hégémonie prussienne avait inféodé les grands propriétaires terriens et soumis les villes, l'industrie et la banque, si bien qu'une armée forte s'implanta sur tout le territoire, tout en laissant les troupes dans un environnement familial, sous un carcan de règles parfaitement uniformes et que les entreprises industrielles prirent soin de nommer plusieurs Junkers dans leurs conseils d'administration.

Au delà de ce bouillonnant pays, un empire encore plus grand, bouillonnait plus encore. Un " Starets " (saint) était le maître à penser de la famille du Tsar Nicolas II. Il soutenait, en orthodoxe convaincu, la Serbie contre l' Empire d'Autriche et n'avait aucune sympathie pour les Chinois et les Japonais. Dépravé et ivrogne, il craignait la guerre contre l'Allemagne. Ses nombreux détracteurs amplifièrent les propos critiques sur ses écarts de conduite et s'arrangèrent pour le liquider. Raspoutine mort, le parti belliciste put alors avancer les pions de la guerre.

La rivalité entre l'Empire austro-hongrois et le Reich devait, pour les diplomates anglais, deus ex machina , depuis le traité de Vienne , neutraliser les deux puissances du centre de l'Europe. Le calcul, malheureusement, avait été fait un siècle auparavant et, en une époque, où un mouvement international non gouvernemental était inconcevable.

Les diplomates trouvaient équilibré, ce partage du monde en deux camps.

Russie, France, Italie, Roumanie, Serbie, Grèce

avec en face

Allemagne, Autriche-Hongrie, Turquie, Bulgarie.

L'Angleterre, le Japon, les Etats-Unis, la Belgique attendaient de voir pour choisir et le Saint-Siège attendait le Saint-Esprit .

Pendant ce temps, un trublion faisait son lit dans ce monde trop simple, trop riche et trop confiant.

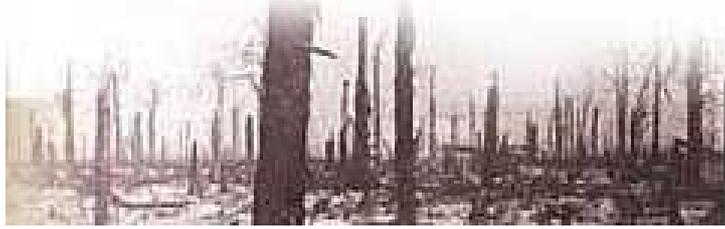
Il fomentait des attentats çà et là au nom de la liberté des peuples, incitait les travailleurs à la grève, embrigadait toute une jeunesse, hantée par un monde sans idéal, dans des partis révolutionnaires. Engels et Lénine dirigeaient l'Internationale ouvrière qui incarnait la seule Europe sans frontière mais aussi sans Etat.

Dans ce contexte tendu, l'assassinat par un " anarchiste " de l' archiduc François--Ferdinand, en juin 1914, à Sarajevo, aurait dû provoquer une réaction convergente des grandes puissances contre ce mouvement intrus. Le ver était dans la pomme et les armées trépignaient d'impatience. Peu d' analystes clairvoyants, à part le regretté

Raspoutine, n'entrevoient l'issue apocalyptique de ce que les états majors avaient annoncé comme un " conflit à caractère limité ".

Habitant du Vermandois, et des régions limitrophes de l'Artois, n'aie jamais peur de dire ce que tu penses !
Jamais, tu ne pourras dire et faire de plus grosses bêtises que ce que tous les grands ont réussi alors.

La guerre que nous ne pouvons relater dans le détail est simple à résumer :



Nombre de Soldats 67 438 810

Nombre de Morts 8 538 315

Nombre de Blessés 21 219 452

Disparus et Prisonniers 7 750 452

Dans ces statistiques sinistres qui sont le seul résultat concret des guerres, notre région émergea comme elle le faisait depuis l'origine des temps . Le nombre des croix et des plaques sur les tombes des cimetières militaires place notre contrée au palmarès des champs d'honneur. L'œil croit mesurer à la surface plantée l'ampleur des carnages et se trompe pourtant. A l'extrémité de chacune de ces pelouses mortuaires, un monument un peu plus volumineux et sombre sert de sépulture commune à autant de morts que ceux qui allongés manifestent leur présence. Ces lieux appartiennent au paysage maintenant mais peu au habitants d'aujourd'hui et peu à la mémoire collective.

S'il fallait se signer chaque fois, que nous passons à côté de ces lieux, comme l'imposait une superstition pas si ancienne, la traversée du Vermandois serait un vrai chemin de croix. Non, nous longeons ces terres incultes avec guère plus d'attention que l'étonnement de constater que des étrangers pourvoient encore à des entretiens coûteux !

Et que nous importe qu'ils soient australiens, canadiens, sénégalais, sikhs, indochinois, que venaient-ils!

Tout commença, à l'époque des moissons de l'année 1914. L'Autriche et la Serbie étaient officiellement en guerre depuis le 28 Juillet et la mécanique du poker entraînait la Russie à une mobilisation générale.

L'Allemagne se déclara en " Kriegsgefahrzustand" en état de danger de guerre et lança deux ultimatums :

un à la Russie : d'arrêter la mobilisation sous 24 heures

un à la France : de proclamer sa neutralité sous 36 heures en livrant Toul et Verdun en gage pendant la crise.

C'en était trop ..., le gouvernement fit placarder dès le 1er Août 1914 à 15h 55 l'ordre de mobilisation générale .



Après la mécanique des alliances, c'était celle des plans de campagnes militaires qui imposa sa loi.

Le Kaiser avait à craindre le plan Van Schlieffen qui nécessairement mécontenterait les cousins anglais et demanda que le gros des troupes soit dirigé vers la Russie. Le chef d'état-major Moltke avait lancé la mécanique que la science militaire estimait plus fiable que les lubies d'un monarque, même pas de droit divin. Il répondit avec respect qu'il était dans l'impossibilité matérielle de déférer à un pareil ordre. La tête ne commandait plus aux membres .

L'assommoir et le voyage au bout de la nuit remplaçaient la raison et la mesure.

L'armée du Tsar pénétra en Prusse orientale du 17 au 22 Août.

La 1ère Armée allemande sous le commandement de Von Kluck, la seconde commandée par Von Bülow passèrent le 21 la frontière belge pour contourner la Meuse au nord, investir Charleroi et Mons et s'ouvrir les brèches entre Meuse et Escaut puis entre Oise et Somme qui permettaient de prendre Paris par l'ouest pratiquement à pied sec.

L'eau des rivières et des fleuves constituait encore le rempart le plus sérieux contre l'agression et les Français, après quelques tentatives de résistance au Cateau et à Guise, comprirent vite qu'il convenait de regrouper leurs forces derrière les rives protectrices d'un de nos fleuves.

La sixième armée française du Général Maunoury se concentra du 26 au 29 Août dans la région d'Ailly-sur -Noye ,Rosières et soutint le choc ce dernier jour contre l'ennemi à Proyart. La première armée aborda Montdidier le 30 Août et ce fut le long de cette semaine que les premiers casques à pointe envahirent tout le Vermandois. Ce fut un passage de voleurs.

Tous les fourrages en grange furent enlevés pour nourrir les chevaux de trait et de combat presque aussi nombreux que les hommes. Deux journées après, l'Aisne fut dépassée. Sans marquer de pause, la marche se poursuivit et la Marne fut traversée le 5 septembre.

Parmi les sept corps d'armée qui composaient le front ouest, les cinq qui avaient chevauché à bride abattue à travers Belgique, Luxembourg et nos régions s'étonnaient d'une percée aussi rapide. Von Kluck, qui, après avoir investi Montdidier, devait continuer vers l'ouest selon le plan Van Schlieffen, savait que le nord de Paris avait fait l'objet de soins tout particuliers depuis 1870 et que l'ennemi l'attendait entre Creil et Senlis, sitôt ses troupes détachées de la seconde armée par la vallée de l'Oise.

Le Kronprinz, qui commandait la cinquième armée, et les autres généraux s'avisèrent que l'objectif n'était plus tant d'encercler Paris que de l'attaquer par l'est, tout en rendant visite au passage au quartier général de Joffre, implanté à Châtillon sur Seine. Mais, avant de repartir, une halte s'imposait, pas tant à cause des hommes que de l'intendance.

A la même heure, un autre militaire réfléchissait sous un arbre, c'était Joffre assis dans la cour de l'école de Châtillon. Gallieni, qui avait été son supérieur, commandait la garnison de Paris. La 6ème armée du Général Maunoury se retrouvait du fait du changement de direction de Van Kluck sur le flanc de ce dernier.

Gallieni fit part de la situation avantageuse du nord-est de Paris face à une armée épuisée et présentant son flanc arrière-droit. Les cours d'école ne sont que rarement les pépinières du génie, pourtant Joffre l'eut ce jour-là. La contre attaque fut ordonnée non pas seulement vers Paris mais sur tout le front de la Marne, soit 160 km de large. La réquisition des taxis de Paris n'apporta pas grand chose aux capacités offensives mais énormément au moral de tous.

Foch commandait la 9ème armée qui tenait le front du côté de la Fère Champenoise, hors de portée des courses de taxis, eut lui le génie du vieux chevalier :
" Mon centre cède du terrain, ma droite se replie.

Situation excellente, j'attaque ! "

La retraite de nos armées n'avait pas été glorieuse mais le ressort ne s'était pas cassé.

Le Général de Gaulle commente ainsi la situation : " Etaient en ligne, le 8 septembre, 80 divisions françaises et anglaises, contre 81 mieux armées. Dans l'ordre matériel, rien ne commandait la retraite à l'ennemi. Mais, il est surpris, c'est assez. Tandis que le Français, une fois payées ses négligences, se redresse à l'improviste, l'Allemand, incomparable dans l'effort préparé, perd ses moyens devant l'imprévu. "

Un grain de sable était venu gripper la belle machine. Dans le haut commandement, personne ne savait gérer tel cas de figure. Moltke, déjà en délicatesse avec son empereur à cause des Anglais, craignait particulièrement que le corps expéditionnaire britannique sous le commandement du Général French (l'entente cordiale était plus vraie que nature) n'obtienne une victoire facile en s'infiltrant entre l'armée de Van Kluck et celle de Van Bülow Aussi ordonna-t-il le repli sur l'Aisne dès le 14 septembre .

Cette marche arrière s'avérait nécessaire car le sursaut national ne s'était pas que manifesté sur la Marne, Amiens avait été libérée le 12, trop tard pour empêcher la déportation de 1200 civils vers l'Allemagne et trois jours plus tard, Péronne le fut à son tour.

Un sanctuaire venait d'être touché. La réaction fut immédiate ; dès le 21, l'armée allemande reprendra la ville et posera l'ancre sur la Somme.

Entre temps, la victoire du Tannenberg, où Hindenburg s'était illustré contre les Russes, rendit possible le renfort par des troupes fraîches du front ouest. Tous les jeunes étudiants vinrent donc passer la saison en France occupée. La ligne partait d'Armentières vers Arras, Roye, Blérancourt, le plateau de Soissons, Reims, les monts d'Argonne et la frontière de Lorraine .

A moins d'une journée de marche du front, protégée par ses fleuves, avec un canal permettant des transports directs depuis la Ruhr et une voie de chemin de fer directe vers Berlin, la région était un havre sûr.

Il valait surtout pour, ce qu'il avait toujours été : un gros réservoir de produits alimentaires. Sur un grand nombre de villages, les grains furent immédiatement réquisitionnés, les betteraves, pommes de terre etc... furent récoltées pour l'occupant qui distribua les semences pour la récolte de 1915.

La récolte 1914 fut estimée à 14 quintaux de blé à l'hectare et l'Allemand paya la somme de 16364 FF soit 30 % du prix de la récolte. Le terroir disposant de nombreuses pâtures, les chevaux furent placés à l'herbe autant que possible et on compta d'innombrables pensionnaires équidés dans nos enclos qui hennissaient dans la langue que Charles Quint utilisait pour parler à son cheval.

Les belles maisons furent rapidement investies par les officiers. Les entreprises demeurèrent entre les mains de leurs gestionnaires habituels mais l'intendance fit vite comprendre avec de la monnaie d'or et d'argent que le consommateur est roi, en toutes circonstances. L'occupation dura trois ans. En mai 1915, les colonnes de culture s'installèrent en délogeant les paysans et en accaparant l'ensemble des récoltes. En 1916, dans les bourgades proches du front, il ne restait plus d'exploitant français car l'exploitation personnelle avait été interdite. Les mises en culture furent faites par les soldats occupants sans respect des limites mais en prenant soin de laisser des pistes en herbe pour l'aviation et d'aménager des zones de tir en cas de retour de l'ennemi.

L'éventualité d'une annexion pure et simple circulait dans les propos chuchotés de part et d'autre de la ligne de front. Les alliés ne pouvaient laisser faire : le Vermandois avait beaucoup plus d'importance que Verdun et beaucoup plus d'habitants. Fixer pour contourner !. La décision fut donc prise de fixer le feu et les militaires sur les collines de Verdun, désertes et peu hospitalières et d'engager une pénétration dans le Vermandois et le nord sur un large front d'une soixantaine de kilomètres.

Pour cela, il fut prévu 60 divisions dont 35 françaises.

Dans le partage des tâches, Foch se voit confier la guerre de mouvement de part et d'autre de la Somme et Joffre, l'âpre combat autour de Verdun.

Ce dernier, fortement accroché, crie au secours et demande du renfort. Il ne restera pour la Somme que quarante divisions, 14 françaises et 26 britanniques, au lieu de soixante. Le front sera réduit à quarante et un kilomètres.

L'ordre de bataille du 26 Juin fixe pour objectif : "Porter une masse de manœuvre sur le faisceau des lignes de communication de l'ennemi, qui jalonnent Cambrai, Le Cateau, ."

Le canal et la voie ferrée de Paris vers Maubeuge étaient principalement visés, puisque les lignes de communication n'étaient pas encore téléphoniques, de plus Joffre, visait plus loin que nécessaire, en vertu du vieux principe qu'une mission ne doit pas pouvoir être exécutée intégralement car cela porterait atteinte au principe de base qui fonde la notion de hiérarchie.

Cette manie, qu'il faut, respectueusement, (les hommes étant ce qu'ils sont), considérer comme le principe d'action de base de tout commandement militaire, fonda également la tuerie du 23 à Verdun et des jours suivants. Falkenhayn, chef d'état-major de l'armée allemande voulait saigner à blanc l'armée française, mais déchantait vite : l'armée française était capable de se saigner elle-même tout en stoppant les "maxim" de la Reichwehr et en lui infligeant des pertes équivalentes.

La fixation étant réussie il fallait entamer le contournement immédiatement!

Le premier Juillet 1916, les troupes alliées furent lâchées en direction de la Somme avec l'ordre d'aller, très vite, au delà.

La bataille dura cinq mois, rassembla des soldats de 35 nations différentes, vit apparaître les chars et les avions et surtout les déportations massives de civils.

Ce dernier point concerna surtout le Vermandois.

La première bataille de la Somme a pleinement justifié l'appellation de première guerre mondiale qui va dorénavant qualifier ce conflit. Pourtant, si les généraux se glorifieront des 200 Km² reconquis, la manne sera faible en regard des pertes:

537 000 allemands
453 000 britanniques
341 000 français.

Les poilus de tous les continents rapporteront des souvenirs de tranchées inondées, de boue collant aux godillots, de crainte de l'ypérite, et de mort sur ordonnance qui vont, bien avant Céline, modifier partout l'image de la guerre joyeuse.

L'échec du chemin des dames, puis le basculement de la Russie dans le communisme traduiront un changement de mentalité profond et une prise de conscience universelle: l'équation de la guerre qui, depuis toujours assurait des honneurs contre des actes de bravoure, venait en quatre mois de trouver une plus cruelle expression : de la chair contre des balles.

L'usure des Allemands était cependant réelle. Par souci d'économiser les hommes, ceux-ci vont, avec discrétion et méthode, se replier, dès la fin de l'hiver 1916, sur la ligne Hindenburg.

Pendant, plus de deux années, toute la partie sud du Vermandois fut donc le séjour de nombreuses troupes. Tel village avait été considéré comme particulièrement propice pour accueillir un terrain d'aviation, le château avait l'élégance qui sied pour héberger des officiers de l'armée de l'air, le carburant arrivait par le canal, ainsi Flavy le Martel, comme Ham et d'autres se trouvèrent placés au milieu d'un dispositif qui permettaient aux avions dont les fonctions étaient prioritairement d'effectuer des reconnaissances de pouvoir en une demi journée survoler le front de Lille à Reims.

Deux autres raisons très pragmatiques retenaient beaucoup de sous officiers bedonnants : les brasseries qui tiraient une bière très appréciée et les abattoirs de porcs présents dans chaque gros village..

Les habitants se trouvaient dans une situation particulière, otages d'un côté et libérés des obligations militaires de l'autre. Les classes qui avaient été appelées avant l'occupation ne pouvaient plus revenir et chaque famille souffrait pour celui qui combattait contre leurs intérêts tout en se réjouissant de ne pas servir d'appât à la mangeuse d'hommes dont les prouesses vidaient partout les campagnes.

Hormis les rumeurs de boucheries à Verdun, sur la Somme, et le survol de plus en plus fréquent d'avions de reconnaissance et même de combat, rien ne changea dans la partie sud jusqu'au début 1917. L'Allemand semblait là, incrusté pour longtemps. Le Kronprinz Guillaume venait fréquemment voir ses bases aériennes où Goering acquerra son titre envié d'as.

Le temps de la guerre pesait comme une chape de plomb.

Quand, la décision fut donnée du repli sur la ligne Hindenburg, l'armée allemande détruisit systématiquement tout ce qui pouvait resservir aux officiers de l'armée d'en face, châteaux, pistes d'aviation, forts....

Dès le 17 février 1917, les Anglais constatèrent le départ discret des Allemands de leurs positions le long de l'Ancre. Le 24, la retraite est signalée sur toute la ligne de front. L'ennemi évacue, sans combats, une vaste zone, puissamment fortifiée et défendue avec acharnement durant la bataille de la Somme.

La moitié du Vermandois se trouve libérée, puisque la ligne Hindenburg, que les Prussiens appelleront ligne Siegfried ou encore ligne de Wotan reprendra la verticale tracée longtemps auparavant par la chaussée Brunehaut, de Gouzeaucourt, Vendhuile, jusqu'à Tergnier .

Une retraite est un combat sans arme, tout aussi difficile. Pour réussir, elle doit s'opérer en faisant le vide par une dévastation systématique et générale des ressources, des abris et des voies de communication mais elle doit aussi s'effectuer sans tapage vers des positions fortifiées d'avance.

Le front défensif choisi par Hindenburg au cœur de la région manifestait d'une bonne connaissance de la topologie mais surtout des caractéristiques des armes nouvelles. Ce ne sera plus un système de tranchées et continues, mais un dispositif "en profondeur": une série de zones fortifiées, constituées par des lignes très puissantes établies sur les crêtes ou de faibles hauteurs et soutenues en arrière par des installations profondes, le tout semé de nids de mitrailleuses en grand nombre, de fils de fer enterrés, de galeries bétonnées souterraines.

Des hauteurs, les observateurs aperçurent les Britanniques qui dans la journée du 18 mars rentrèrent sans difficulté dans Péronne puis Chaulnes et firent la jonction avec la cavalerie française à Nesle. Les binoculaires portaient loin. Tous les villages venaient consciencieusement d'être anéantis. Les Allemands, en se retirant, avaient laissé place à un glacis, concept nouveau pire que celui de la terre brûlée. Le Lokal Anzeiger relatara simplement: " le terrain abandonné forme aujourd'hui un véritable désert qu'on pourrait appeler le royaume de la mort ". Les arbres fruitiers, comme les autres avaient été arrachés ou sciés. Les sources et les puits empoisonnés, les habitants emmenés.

Pour les habitants de la capitale Berlin , le Berliner Tageblatt diffusera le même constat accablant sans le moindre état d'âme " Tout le pays n'est qu'un immense et triste désert, sans arbre ni buisson, ni maison. Nos pionniers ont scié ou haché les arbres qui, pendant des journées entières, se sont abattus jusqu'à ce que le sol fût rasé. Les puits sont comblés, les villages anéantis. Des cartouches de dynamite éclatent partout. L'atmosphère est obscurcie de poussière et de fumée"; 264 villages, 225 églises et plus de 38000 maisons, le fort de Ham, le château de Savriennois, celui de Villequier Aumont , dont il ne reste que des décombres !

C'était la consécration de la phobie primaire de la muraille !

Les troupes alliées traversèrent ces ruines dans la dernière flamme des incendies et, le 19, découvriront la cité industrielle de Chauny sentant encore l'odeur de la cheddite ; dans les quelques maisonnettes encore debout, plus le moindre mobilier !

L'Allemand n'avait pas le sentiment d'un vol puisque la population entière avait été gentiment envoyée avec les Saint-Quentinois en séjour culturel dans la romantique Germanie !

Le spectacle des entremêlements de poutres, gravats et l'odeur de brûlé et de mort étaient un coup de poignard au cœur des habitants. On ne vit cependant que peu de larmes perler aux yeux de nos concitoyens. La crainte pour la vie des êtres chers avait fini par peser si lourd que la perte de biens matériels n'était qu'une peine légère ! Cette ignominie qui tétaniserait l'Occident autant que l'assaut aventureux du chemin des Dames ralentirait le velléités belliqueuses. Une trêve s'installera qui durera sur le front de l'Aisne et de la Somme presque une année. Au printemps 1918, les données auront tellement évolué que le sentiment de vengeance supplanta tous les autres.

Nul n'ignorait que la Russie avait fini par sombrer dans l'anarchie et que l'Amérique avait enfin décidé de s'engager aux côtés des alliés et pourtant personne n'aurait osé pronostiquer l'issue et la date de l'armistice .

" Pourtant, en faisant alterner l'attaque méthodique et la défense bien calculée, la tactique emporte des succès, mais non, certes, la victoire. Celle-ci ne saurait venir que d'une combinaison d'entreprises exploitées sans restriction. Il y faut cette composition de tous les efforts en un seul, cette obstination à doubler constamment la mise, cette passion du risque, qui sont l'essence de la stratégie .

Foch se présente. La fortune, à point nommé."

En ajoutant tout ce que le généralissime Foch devait à Pétain, Haig, Pershing et à l'armement colossal des alliés, le général de Gaulle survole alors la reconquête commencée à Villers-Cotterêts sans s'attarder beaucoup sur les péripéties et concentre son binoculaire sur quelques chiffres. " En Août, Septembre, Octobre, les Français tirent, en moyenne, 600000 obus par jour, tandis que les Allemands en lancent 500 000. Nous faisons voler 3000 avions , l'ennemi 2600. Trois mille chars appuient nos attaques contre un adversaire qui n'en possède pas cinq douzaines. En douze semaines, nous, Français aurons mis hors de combat plus de 500 000 Allemands, fait 140000 prisonniers, pris 5000 canons et 28 000 mitrailleuses, en perdant 260 000 hommes " .

L'énormité des chiffres brise totalement la raison des habitants des régions sacrifiées. Plus d' un million d'obus tombèrent sur une bande de 50 à 70 kilomètres de large et 200 de long ; soit plus de onze par kilomètre carré sans parler des balles et des explosifs de toutes sortes .

Le déroulement de cette dernière phase de la guerre commença aux premières chaleurs du printemps 1918. Ludendorff se décida à engager l'offensive conçue depuis longtemps. Soixante trois divisions soutenues par 6200 canons et 1000 avions, en tout un million d'hommes, en trois vagues égales de Cambrai à La Fère seront lâchées par le confiant maréchal pour la "Kaiserschlacht". L'objectif est tout à la fois limité et très ambitieux : enfoncer le front et avancer jusqu'à Villers-Bretonneux et Montdidier de manière à séparer les deux armées françaises et anglaises, pour enfin écraser le cousin anglais déloyal.

Les trois armées des généraux Below, Marwitz et Hutier avanceront de nuit en six vagues successives pour cacher à l'aviation ennemie l'ampleur de l'opération.

"C'est étrange , écrit un soldat allemand, de penser à toute cette masse de troupes qui monte vers l'ouest. Par toutes les routes de ce vaste front, l'Allemagne est en marche". Cette remarque aurait pu être faite par un jeune soldat de première classe du nom d'Adolf Hitler, dont l'histoire reparlera bientôt, qui était là, comme les autres, conditionné pour la victoire finale du peuple teuton.

Deux armées britanniques vont recevoir le choc : la IIIème au nord et la Vème commandée par Cough au sud. Ce dernier ne dispose entre Comblès et Chaulnes que de 14 divisions dont 2 en ligne sur 64 kilomètres. Le 10 mars, Cough est prévenu par des prisonniers que l'attaque aura lieu le 21, mais " l'intelligence service " ne dévoilera pas que l'Allemand prévoyait 320 000 soldats contre la IIIème armée et 500 000 contre Cough qui n'en avait que 170 000.

Le 20 au soir, Cough bombarde les abords de Saint-Quentin avec les plus grosses pièces dont il dispose. L' ennemi ne riposte pas, mais le 23, à deux heures du matin, et surtout à quatre heures, l'artillerie prussienne se réveille et déclenche un bombardement terrifiant, au milieu d'un brouillard intense : 650 000 obus pour commencer. Protégé par le brouillard, l'Allemand traverse le no man's land et arrive sur la ligne de front des alliés, ni vu, ni connu, attendu mais plus tard.

" Toute la contrée, dira la gazette de Voss, disparaît sous des nuages de fumée et de vapeurs " .

Pour franchir, l' Omignon, la Somme et son Canal, le génie allemand arrivera équipé de ponts portatifs en trois

pièces ; les troupes anglaises pilonnées, encerclées ne pourront mais !..... à un contre trois.....que faire ?

Au nord, la IIIème armée britannique se repliera de trois kilomètres, avec moins de difficultés, grâce aux collines d'Arrouaise émergeant au dessus du brouillard matinal.

Les messagers et les télégraphistes transporteront vite la nouvelle alarmante jusqu'au quartier général de Pétain à Compiègne. Le 21 à 10h du soir, le général, pressentant l'effondrement du front, lance le Vème corps français sur le flanc sud de la percée allemande en longeant le canal Crozat. Les routes étant encombrées de soldats anglais en retraite et de civils en exode, Pétain met 3 divisions de cavalerie dans des camions en colonne vers le nord. Pétain devine aussi que Ludendorff veut en découdre avec les Anglais. Il envoie 2 divisions au général Pelle. Le 23 au matin, la Vème armée britannique ne peut plus résister et l'ordre est donné de repasser la Somme.

Van Hutier atteint les rives du fleuve et fonce sur Ham pendant que, au nord, Von der Maritz dépasse les monts d'Arrouaise. Deux journées après, tout le reste du Vermandois sera reconquis. La ruée semble irrésistible. Le nombre des prisonniers est importants et l'ennemi a atteint les réserves d'intendance, ce qui vaut plus que la victoire. Pétain et Haig comprendront la nécessité d'un commandement commun et le confieront le 23 à minuit au Général Humbert. Que faire alors que Tergnier, Ham et Nesle sont tombés!

Von Hutier arrive dans le Santerre avec un moral de vainqueur, le Kaiser est en visite à Crépy en Laonnois et les Prince Eitel et Guillaume viennent saluer la seconde vague d'assaut.

Le 24, toute la ligne de Hombleux jusqu'à Combles, des deux côtés du canal, est au main de Von Hutier et de ses compères Marvitz et Below.

La riposte, sous le commandement du nouveau chef commun, se prépare loin derrière. Sur la recommandation de Foch, on fait venir Debeney de son cantonnement à Bar-le-Duc. Les cheminots mobilisés réussiront à faire arriver les trains toutes les cinq minutes. Avec la même célérité, les débarquants seront montés sur des camions en direction de Montdidier. Il faut monter vite. Roye est pris le 25, Noyon encerclée brûle !

L'Etat-Major franco-anglais tergiverse alors que du côté français, deux personnalités s'affirment : Clémenceau et Foch. Finalement, le Tigre convainc Lloyd George de confier l'opération à Foch. Une aubaine ! car en même temps que l'armée de Debeney débarque, Von Hutier se décide à accélérer sa percée par Roye pour atteindre plus vite Paris.

Il le peut, des masses arrivent sans cesse à Saint-Quentin, divisions après divisions, suivies par de l'artillerie à la tonne.

Le 27, Montdidier est atteint à 5H 15 du soir. En sept jours, les Allemands ont parcouru les 60 Kms qui ouvrent la porte de la France, comme Clovis, il y a bien longtemps.

La situation est critique et pourtant Foch reste confiant !

Depuis le 25, Debeney rassemble son armée à l'ouest de Montdidier.

Trois divisions allemandes de plus s'enferment dans la poche. Pour en sortir, la baïonnette sera inopérante, Von Hutier attaque trois jours sans succès. Foch écrira " l'Allemand est arrêté depuis le 25, le flot expire sur la grève ".

Ludendorff tentera alors de repartir vers Paris du haut du chemin des Dames. Là aussi Foch avait vu juste en lançant, face à l'ennemi lourdement chargé, 321 tanks Renault, nouvelle petite merveille, légère et bondissante sur terrain escarpé.

C'est encore Foch qui décidera le 24 Juillet, l'assaut concerté et décalé des armées françaises et anglaises. Pour mener cette action difficile sur le terrain, il nomme le Maréchal Douglas Haig comme supérieur direct de Debeney et Rawlinson. Il s'agit d'une action inédite puisque les chars avanceront avec l'infanterie. Rawlinson

part le premier à 4H30 dans la nuit du 8 août avec 400 chars.

A 5H50, Debeney bondit et avance de 4 Kms. Tout à coup, toutes les armées alliées, Australiens, Néo-Zélandais, montent vaillamment à l'abordage des positions d'en face.

Un matériel considérable est saisi. Les Australiens sont particulièrement heureux, ils font 4000 prisonniers en deux jours.

Ludendorff comprendra vite l'ampleur de la catastrophe : " c'est le jour de deuil de l'armée allemande ". Les pertes seront de 650 pièces d'artillerie et de plusieurs milliers de mitrailleuses. Les pertes humaines seront comptabilisées en annexe.

Il ordonnera le repli. En une semaine, l'armée franco - anglaise sera sur la ligne Albert, Chaulnes, Roye, Ribécourt. Le commandement allemand, un peu paniqué, mettra en position la " Grosse Bertha " à Coucy pour pilonner Paris.

Le 28 Août, les Allemands se retrouveront sur leur point de départ: la ligne Hindenburg. La guerre va encore durer deux mois et demi entre Saint-Quentin et la Capelle.

Vers le 25 septembre, les Anglais sont aux portes de Saint-Quentin et tiennent le nord de la ligne Amiens Péronne. Debeney et la première armée française sont alignés de Athies Ham jusqu'à Coucy ; au delà, Mangin commande la 10ème armée.

En face de Debeney, la XVIII armée allemande, commandée par le brillant Von Hutier. Son front ne fait guère plus de trente kilomètres de large. Les Français passent là avec 7 divisions, 90 chars, 600 avions ; trente mille hommes avec en vis à vis près de vingt mille . Chaque division compte une centaine de canons qui crachent le feu sans discontinuer, que la troupe avance ou soit postée. Le nombre d'avions surtout est impressionnant. L'Allemand entretient des bases et les Fokker ne se contentent plus de survoler. Deux mitrailleuses ont transformé les guetteurs en oiseaux de proie.

Par chance, il n'y a plus de civil au sol.

Le 7 novembre, les plénipotentiaires allemands passent les lignes françaises à la Capelle. Quatre jours plus tard, en forêt de Compiègne, dans le wagon du commandement de Foch, l'Empire allemand signe l'armistice.

Le Vermandois, vidé, détruit, vernichted, voit alors en octobre 1918, ses enfants apeurés revenir timidement, certains avaient laissé leurs maisons plus de quatre années auparavant, pour les plus malheureux, l'exil avait été de plus courte durée. Pour tous l'affliction était la même..



Le petit Adolf, âme sensible, en quête d'un père qu'il n'avait pas connu, s'était engagé à fond dans la "Kaiserschlacht". Personne n'était plus sûr que lui de parachever le triomphe du peuple allemand dont il était l'humble serviteur depuis quatre années et de trouver enfin la consécration de bravoure qu'il attendait pour gravir la première marche de la hiérarchie.

Au cours d'un des premiers assauts du printemps 18, le malheureux jeune homme sera aveuglé par les gaz de combat et ramené vers l'arrière. Quand il ouvrira les yeux, tout son rêve se sera écroulé. La carrière militaire se fermait comme s'était fermée celle de peintre. Il se décida alors à trouver sa voie dans la politique et de venger ainsi ses blessures et ses rancœurs, gardant toujours en tête l'image qu'il eut avant que ses yeux ne se ferment momentanément : celle d'un peuple et de son armée dominant le monde, prêts pour l'assaut final sur le plus noble des champs de bataille : le notre.

L'entre deux guerres.

Le passé méritait, plus que jamais son nom. Chaque brique fut retournée précautionneusement pour déterrer les moindres cartes postales et manuscrits. Malgré l'attention de tous les sens, la cueillette fut maigre. Il ne restait ni vie, ni trace, ni survivance. Les temps anciens manquaient simplement à l'appel . Ni l'église, ni le château, ni la mairie n'offraient de prise pour les regards.

Les femmes et les enfants n'avaient plus de toit. Les hommes valides qui étaient restés pendant les quatre années, n'avaient plus d'outil de travail et se trouvaient spoliés par le changement de monnaie. Les jeunes conscrits d'avant 1914 avaient l'estime de la patrie et comptaient sur la nation reconnaissante pour vivre mieux, ailleurs.

Une fois l'occupant parti, tous les habitants se demandèrent quel pouvait être l'avenir sur cet amoncellement de débris ?

La communauté juive avait juré de ne retourner qu'auprès d'une seule ville détruite, au début de notre ère, hélas loin d'ici. Le pasteur protestant, très attaché à son temple, n'avait plus assez d'ouailles. Le curé ne retrouva plus les belles cloches d'airain qui avaient été bénites huit années auparavant. Il fallut bien du courage à ceux qui revinrent. Le sort ne donnait de consolation qu'à ceux qui avaient avant la guerre " acheté de la terre " à contre courant de tous les conseils des experts reconnus d'alors... ou de l'or.

Dès que l'armée de Debeney eut franchi les ponts du nord, l'armistice ne tarda pas. Il fut signé à Rethondes, près de Compiègne le 11 novembre 1918 . Cette cérémonie étrange clôturait un conflit armé où le vainqueur accordait grâce à celui qui rendait les armes. Les officiers reconnaissaient cette pratique comme leurs ancêtres chevaliers l'avaient fait. Le peuple, lui, la rejetait comme il bafouait toutes les obligations héritées des classes minoritaires dirigeantes. Sous la pression populaire, Foch, le généralissime, revint dans la célèbre clairière trois années plus tard, en 1922, pour y inaugurer une stèle commémorant la victoire sur le "Criminel Orgueil ".

La marque ambiguë du confessionnal et du talion était gravée dans la pierre. La victoire n'était pas l'arrêt des criminels, elle se voulait la vengeance du méprisé sur le méprisant. L'ordre moral gommait le droit pénal sans l'effacer. La faute était celle décrite dans les premières pages de la Genèse. Adam et Eve étaient chassés du jardin d'Eden, non pas tant d'avoir enfreint l'interdiction de voler la pomme que d'avoir voulu égaler en connaissance le maître des lieux.

En minimisant l'aspect matériel, seule la notion morale de la réparation de la faute était retenue. Il fallait " faire payer " !

Hélas, dans le débat sur les causes , le méprisé prenait le risque d'être méprisable.

La politique de la France vis à vis des pays meurtris fut, de ce fait, indigne, comme elle le fut vis à vis de l'Allemagne. Les préjudices étaient noyés dans un débat théologique sur le prix de la faute, sans pater, ni ave, ni pardon.

Clausewitz, dont le nom est attaché à la deuxième armée allemande qui patrouilla près de chez nous, avait déjà clairement énoncé que la diplomatie était la continuation de la guerre par d'autres moyens (et vice versa). A mille jours de la fin de la guerre, un camouflet à l'honneur d'un pays était fait, alors même que les crimes n'étaient pas jugés et les réparations pas estimées !

Quelles raisons précipitaient le gouvernement à jouer au coq de basse-cour, alors que le poulailler était encore en ruine ?

Petite annonce de 1920Il n'y avait plus grand chose au pays , même les femmes manquaient!



Clémenceau, le tigre, qui avait sorti Foch de son moteur, était l'âme du radicalisme anticlérical. Poincaré, président de la République, incarnait l'union nationale sans pourchasser les croyants.

Les curés s'étaient montrés aux premières lignes du front lors de toutes les boucheries et jouissaient d'un capital de sympathie inégalable.

Les accusations de calotins et de diminués sexuels tombaient très très bas devant des hommes qui avaient connu l'humidité des tranchées, la peur au ventre, les gaz mortels, la soupe froide, l'absurdité des ordres, et partagé les derniers instants de milliers de frères de combat.

Le trouble dans les esprits est le pain blanc de la politique des partis. Deschanel remplaça Clémenceau le 18 février 1920. Très vite, Millerand, champion de la veste à revers multiples et as du faire-la-manche à gauche comme à droite, prit la suite.

La troisième République, malgré la couleur du vernis, restait et perpétuait les vieilles recettes qui ressemblaient à de la bonne administration, à défaut d'imagination.

Son premier péché fut l'or, reflet doré de l'orgueil. La France garda la parité de sa monnaie exprimée en or, comme si le sou, qui circulait à Saint-Quentin, Péronne ou Ham entre la sucrerie, la brasserie, la laiterie et la banque, avait la même valeur que celui qui circulait, après 1918, alors qu'il n'y avait plus rien. Le gouvernement s'épuisa dans son illusion de richesse et, en 1919, la très charitable Banque d'Angleterre coupa ses crédits. Il n'importe ! puisque le vaincu était le coupable ! La France demanda solennellement la réunion d'un tribunal international pour y faire comparaître trois cent trente criminels de guerre dont Guillaume II, Hindenburg, Ludendorff, le Kronprinz. Satisfaction fut donnée à notre pays mais la comparution des inculpés était contraire au code de la guerre ; les accusés ne se présentèrent pas.

Au chapitre des erreurs, il faut aussi citer le traité de Versailles. Tout fut fait pour établir un parallélisme entre celui de 1870 et celui de 1918 et satisfaire l'amoureux de symétrie mais, avaient-ils vraiment quelque chose de commun ?

L'Alsace et la Lorraine furent restituées, certes, mais devait on rapprocher les deux guerres sur le plan des indemnités ?

Le premier traité avait chiffré à 5 milliards de franc-or la rançon à payer par la France. Le second, qui en préambule y faisait référence, imposa 400 milliards de francs-or de réparations, ce qui dépassait la fortune totale de l'Allemagne.

Les Anglais estimaient la somme raisonnable à 75 milliards. Les Allemands comprirent que le premier traité prévalait sur le second, quant au raisonnable ; aussi, la France toucha-t-elle la somme qu'elle avait versée : 5 milliards de FF, soit 2 % de sa créance !

A quoi peuvent servir des traités, qui ne sont que chiffons de papier, si ce n'est à établir des références entre les Etats ? A notre discrédit, s'ajoute aussi que, dans une négociation de cette importance, la République se présenta avec Clémenceau, le tigre mangeur de curés, puis Deschanel, le promeneur du clair de lune (il fut retrouvé en pyjama marchant le long d'une voie ferrée), puis Millerand, le socialiste de droite, franc-maçon. De gauche ou de droite, nos représentants arrivaient avec des arriérés de paiement aux grandes puissances et une fatuité qui gênait les pragmatiques Anglo-saxons. La France théoricienne de la paix voulait une paix multilatérale qui penserait aux Lithuaniens comme aux Monténégrins mais ne voulut pas réclamer à nos envahisseurs, yeux dans les yeux, point par point, la note à payer.

La réconciliation ou la reconstruction commune aurait été des ambitions plus justes que la réparation. Le problème moral faussa complètement la perspective. Il y eut, derrière tout cela, une inflation de mots et d'idéaux que nous retrouvons sous chaque préau d'école lors des élections. Nos gouvernements pacifistes et idéologues exigèrent finalement trop, au point que les Anglais et les Américains eux-mêmes se laisseront des rodomontades et des propos enflés de nos diplomates, alors qu'un inventaire objectif n'avait même pas été fait. Nos bourgeois de représentants tenaient, de plus, absolument à ce que les prix de construction de 1914 soient maintenus pour plaire à la veuve de Carpentras^o mais sans souci des besoins immédiats des sans-abris de chez nous. L'inflation des mots allait agir comme une levure sémantique et entraîner, dans le domaine des relations économiques, la hausse des prix. Ce que nos économistes appelaient enchérissement, se commua en inflation.

Puisque nos propres alliés ne considéraient plus le franc comme de l'or et mesuraient leurs crédits, il n'y avait que deux issues : ou réduire les avances et confirmer ainsi la valeur de la monnaie ou laisser courir. La France, pays vainqueur, devint mauvaise payeuse, au moins autant, sinon plus, que sa voisine vaincue.

Fille de la démagogie, la haine déchira le tissu social, valeur par valeur, village par village, usine par usine, pays par pays. Les historiens mettent aujourd'hui beaucoup l'accent sur les forces sociales centripètes pour expliquer que les classes prenaient conscience de leurs forces dans la course au pouvoir. Cette idée sera même élevée au rang d'explication ultime de l'histoire ; l'homme, ouvrier de l'histoire, ne serait pas son propre patron ! Tous ses actes s'inscriraient dans un processus logique déterminé par les "mouvements sociaux", comme la marche à pied le vendredi veille de week-end, le défilé sous banderoles, la "manif", la prise en otage des consommateurs !

Parmi les actes moins visibles, le sabotage industriel, le toujours-plus, la parole non tenue, l'esprit de parti, les riches mis à l'encan, les valeurs de paix sociale assimilées à de l'exploitation bourgeoise !

Les élucubrations trouvaient de plus en plus d'adeptes occasionnels en juste proportion de l'obstination des gouvernements à maintenir les valeurs passées dans un monde à reconstruire.

Les plus audacieux de nos compatriotes qui entamèrent les demandes de " Dommages de Guerre" comprirent vite le double langage d'une administration politique qui n'avait qu'une idée en tête : la pêche aux voix. L'administration promettait la réparation et montrait avec fierté le nouveau bâtiment de la poste, copie conforme de celle d'avant, la mairie et les écoles, entourées d'échafaudages. Confiants, nos concitoyens recommencèrent à payer l'impôt, puis déposèrent leurs dossiers. Ceux-ci mirent dix ans pour cheminer ! Il fallait des rapports d'architecte, des estimatifs, et encore d'autres pièces.

A celui-là, qui avait perdu plusieurs maisons locatives et une entreprise de construction, on fit part qu'il était de nationalité belge, son cas n'avait évidemment pas été envisagé par le traité. Cette jeune fille héritait d'une belle maison de ses oncles et tantes décédés tous les deux, il fallait soumettre un dossier un peu plus circonstancié.

L'administration ne sera d'aucune aide, bien au contraire. Suspectée dès le départ, l'héritière ne surmontera pas les obstacles à temps, la construction ne sortira pas de terre et le bien deviendra vacant . Il y eut foule de cas de cet ordre qui lésèrent nombre de familles. Puis, il y eut ceux qui blessèrent le visage même de la France.

Tous ses enfants, pour mille générations, devenaient orphelins !

Le château de Moy, de Savriennes comme les donjons de Coucy et de Ham auraient dû figurer en première ligne des réparations, car l'assimilation à des objectifs stratégiques était, à l'époque de l'artillerie lourde, parfaitement abusive ; là encore, personne n'avait pensé au patrimoine historique qui était autant à la France qu'à l'Europe et à notre civilisation !

La honte !

Au firmament des symboles, la poste, les voies ferrées qui furent vite reconstruites par une brigade de vietnamiens, les mairies, et les murs des hospices étaient propulsés loin devant les monuments propres à l'histoire de la région et hors de portée des biens privés. Un fossé se creusait entre le parti qui tenait le haut du pavé et le peuple démoralisé. Il s'agrandira avec la suppression du concordat en Alsace-Lorraine, l'impôt sur le capital, l'irresponsabilité présidentielle de 24 à 27, s'agrandira encore avec le franc dévalué, la scission des radicaux de l'union nationale. Après le jeudi noir, la crise de 29 mettra un point final à l'esprit de fraternité et de solidarité qui s'effiloçait irrémédiablement .

Le député de Laon, Paul Doumer, devient Président de la République en 1931. Notre région détruite se fiera à ce méridional, sans conteste vaillant, puisqu'orphelin jeune, radical et bon écrivain. Rien ne permettait de penser qu'il aurait pourtant la moindre efficacité contre la crise. Les Français polémiquaient et Doumer excellait dans ce domaine. Professeur et journaliste, c'était l'archétype de l'ignare en matière économique. Mais, nos concitoyens ne souhaitaient qu'une chose de leur élu : qu'il fasse avancer ces dossiers de réparations qui tardaient et tardaient par le fait de gens du même acabit que ce député et qui tenaient le même langage .

Doumer, le sort s'acharnant depuis toujours sur notre région, ne put guère accélérer le traitement des dossiers. Il fut assassiné par un émigré russe dont les motivations étaient plus teintées d'intégrisme religieux que de calcul politique.

Son successeur, promu par Polytechnique et une gauche plus modérée, arrivait trop tard pour infléchir la crise profonde du pays. M Lebrun, étant ingénieur, avait pourtant des capacités pour comprendre l'économie du pays, mais la maladie devait être profondément incurable. Pour sauver la France, il reviendra à Lebrun l'insigne honneur d'appeler le Maréchal Pétain , après que la III République eut déposé son bilan.

Les Allemands de la seconde guerre mondiale se souviendront de Foch et de sa stèle peu diplomatique et, par dérision, déporteront Lebrun au " Bloc d'honneur", marque d'un respect de façade pour des valeurs qui avaient perdu toute signification des deux côtés du Rhin, voire de l'Atlantique à l'Oural . .

L'inventaire de ces deux décennies ne ressemble à un film néo-réaliste que parce que ce style était l'expression vraie du temps. Il serait incomplet s'il manquait l'image d'une vue reconfortante : l'ouvrier retrouvant son vélo, l'enfant blessé qui reçoit un bonbon. Notre raison d'espérer, ce fut la survivance à travers l'enfer des orphéons du village. L'école de musique était une œuvre dont personne ne se souvenait des origines.

Les cuivres et tambours appartenaient à la commune mais servaient indifféremment aux fêtes patriotiques, sportives, religieuses et même aux bals. Après la guerre, une liste complète fut faite des disparitions, vols et dégradations et des instruments neufs réapparurent. Le bénévolat fit le reste et la clique ressuscita.

Jamais, aucun critique musicologue ne s'est déplacé pour auditionner les troupes. Elles sont pourtant ici, grâce à leurs flon flons et sa cohorte de canards, indispensable. Leur présence porte témoignage, en effet, que Dieu donne, pour l'éternité aux hommes de bonne volonté, des preuves que l' " Harmonie " existe . Pour cela, il suffit de peu : un tambour fébrile, un clairon emprunté et une trompette couinante et le village ouvre ses fenêtres, chante et court vers la place !

Une autre musique vint habiter aussi chez nous, à cette époque.

Elle meugle chaque début de mois régulièrement, en nous obligeant à nous rappeler où nous avons posé la trousse contenant le masque à gaz .

..... une guerre trop tard !

Cette machinerie remplaçait les dispositifs d'alerte des buttes avec efficacité,

La veuve de Carpentras est cette dame riche du sud qui possède toute l'épargne monétaire du pays. Veuve de guerre, pensionnée autant qu'on peut l'être, elle n'a jamais admis que son mari soit mort, dans nos contrées, pour la France et entretient, depuis, vis-à-vis de la Nation des rapports d'exploiteuse revancharde !

DANTZIG, MUNICH

On ne peut vivre longtemps dans l'abattement et le découragement.

Le printemps, chaque année, repeint complètement le paysage et la nature, en imposant sa loi, redonne vigueur et courage pour les moissons et la dure récolte des betteraves. Ainsi les bourgs, alentour, échappèrent au sort des villes fantômes de l'ouest américain, où les sols sont ingrats et l'humus, fruit du travail des hommes, chiche voire absent. Ce n'était plus un comté-pair de France, ni même un baillage, ni un lieu de rendez-vous de roi, néanmoins les villages à dominante agricole perduraient. La population, lointaine descendante de forgerons et de tisserands, gardait, toutefois, un fond de mentalité artisanale et ouvrière. Comme les grands axes routiers, fluviaux et le chemin de fer passaient par ici, la région retrouva des activités de service, souvent difficiles. Celles ci firent grossir le parti des mécontents qui, à chaque déplacement, constataient l'injustice et l'affront commis envers les habitants de chaque village.

Doumer assassiné, les espoirs mis dans les promesses de réparations, s'évanouirent à jamais. Avec le traité de Lausanne en 1932, sous la pression des Américains, le trait fut tiré. Depuis 29, l'inconduite de la France avait provoqué la perception par les seuls Américains de la dette interalliée. Dès que ceux-ci comprirent que l'issue de cette opération était compromise, ils l'arrêtèrent tout en continuant de réclamer directement le paiement de leur créance. La France, elle, parlait de paix universelle, de désarmement, de foi dans l'homme et d'une Société des Nations sans but lucratif et à objet culturel exclusivement. Elle pensait trop pour compter.

De plus, le monde avait été redécoupé, à la perfection, lors du traité de Versailles. Un couloir avait été disposé entre l'Allemagne et la Ville de Dantzig pour donner aux petits pays du centre de l'Europe un accès à la mer du Nord. L'Empire austro-hongrois, qui avait assuré pendant des siècles la paix entre les tribus des Balkans, était démantelé et chaque tribu reçut le droit de fonder une armée. Le contour de la Tchécoslovaquie semblait dessiné par un artiste. La Russie avait perdu son petit paradis de Finlande mais c'était sans importance puisqu'un pouvoir rouge s'était installé dans les steppes.

La Russie des Soviets sous la houlette (outil de berger qui fait office de faucille et de marteau) de Lénine et de Staline donnait des inquiétudes à ses voisins. L'Allemagne le fut par l'écho de l'aristocratie pourchassée et massacrée et des pogroms. La cible était clairement désignée. Les grands propriétaires terriens affichaient leur parenté même éloignée avec ceux d'Allemagne comme un gage de culture européenne. Les juifs étaient là comme ailleurs des victimes expiatoires du malaise généralisé.

L'envoûtement de la Révolution d'Octobre sur les extrémistes de la troisième République, lui, commençait à s'estomper du fait de l'attitude de plus en plus proclamée de ne pas rembourser les emprunts russes même souscrits en or.

C'était préoccupant pour des politiciens qui prônaient l'or comme valeur suprême et n'avaient plus de crédit en Occident.

Lénine déclarait à chaque visite de ministres plénipotentiaires que la Russie des Soviets était la fille de la Révolution française et une véritable République laïque et démocratique. Cela suffisait pour renvoyer au placard l'épais dossier des emprunts russes. Quant aux rumeurs de guerre civile et d'exterminations, elles étaient exagérées par les agents de l'étranger !

Un univers de mensonges prenait place sur le continent derrière des frontières hypocrites.

Les cartes du moyen âge et des époques récentes présentaient des dentelures et des confetti plus nombreux que celle sortie du traité de Versailles et offraient paradoxalement un cadre de vie plus humain et plus sûr. Les Etats n'étaient pas encore devenus ces monstres froids et tâpillons.

L'individu n'avait pas de nationalité et voyageait en parfait caméléon. Il avait fait allégeance à son seigneur et reconnaissait pleinement le droit de juridiction au seigneur du canton qu'il traversait. Il était sujet, mais il pouvait voyager sans crainte excessive au travers d'une grande Europe, qui confiait son âme à Dieu seul.

Il n'en serait plus jamais ainsi ! Certains citoyens avaient droit à la protection de la canonnière, d'autres risquaient surtout de ne pouvoir revenir chez eux s'ils partaient. La nationalité était devenue le point crucial de l'existence humaine.

C'était une folie de plus, inventée par les promoteurs des écoles nationales d'administration qui formaient l'élite des nations. L'homme sans papier n'égalait même pas le chien tatoué ; malheur aux déportés et aux exilés !

Partout, après les grands mouvements de population dus aux dépeuplements, le moyen rapide d'obtenir une existence légale se résuma dans la participation au service national . C'était le triomphe de Machiavel qui comptait la puissance des Etats en hommes en armes.

A ce jeu, l'URSS et l'Allemagne figuraient dans la première division. La France était sur ce terrain de sport, comme d'habitude, peu motivée par une volonté de vaincre. Cet état d'esprit était arrivé à un tel paroxysme que Staline, qui a eu sa plaque longtemps dans plusieurs de nos villages, demanda avec mépris, un jour, à une personne qui l'informait de la parution d'une encyclique, en mars 1937, contre le communisme " Divini Redemptoris " , " Le Vatican, combien de divisions ? " .

Hitler, lui fut le fils légitimé de Hindenburg et Ludendorff, avec l'athéisme et le totalitarisme en plus. Toutes les valeurs de la stupidité humaine étaient liées en gerbe : la vanité de la couleur de la peau, la soumission totale au chef, l'oubli de Dieu et de la faute, le mensonge autorisé pour les membres du parti dirigeant au nom de la raison d'Etat.

Le fascisme s'appelait, ici, National-Socialisme. Il débuta, comme une horde de brigands teutoniques, sans foi ni loi et avança par coups de poing, coups de force et coups d'Etat. A chaque fois, les nations voisines et même la papauté fermèrent les yeux.

Dans la relation de la guerre civile espagnole, les communiqués de presse soulignèrent les actions de l'Internationale ouvrière et les assauts des républicains contre les conservateurs-monarchistes mais ne prêtèrent pas d'attention à la légion germanique qui vint là s'exercer. Ce qui aurait dû être traité à chaud, ne provoquera aucune réaction de la part du Front Populaire français qui était au gouvernement.

Hitler se déclarait socialiste, c'était beau comme le Credo. Aucune entrave à son ascension ne fut faite de 36 à 38. Pour l'invasion des Sudètes, l'Angleterre et la France donnèrent leur accord à Hitler. La Chambre française ratifia même cette ignominie par 535 voix contre 75 ; (73 communistes courageux et 2 communistes non communistes : M Boubey et M de Kérislis).

Des renoncements suivants et de la débâcle de l'armée française, rien n'était à attendre d'autre ! Une assemblée qui ratifie l'invasion d'un pays ami par les armes avec une si forte majorité ouvre la porte à sa propre invasion. Ce fut le Blitzkrieg, la guerre éclair. Une promenade pour les soldats allemands dans un pays démoralisé, amorphe, complètement létal.

La suite fut l'affaire d'une poignée d'hommes qui forma l'armée de l'ombre ou quitta volontairement le sol national.

Outre le capitaine de Gaulle qui, à la tête de ses blindés, à Montcornet aurait pu inverser le cours de la bataille si le commandement avait cru dans son offensive, le plus vaillant français de cette époque fut le capitaine Leclerc de Hautecloque.

Il descendait d'une vieille famille picarde et avait passé son enfance sur les rives de la Somme. Fait prisonnier par l'ennemi, du côté de Bellicourt, qui, doté d'engins motorisés, encercla rapidement son régiment qui, selon les ordres, repliait, il s'évada début juin 40, marcha plusieurs nuits, habillé en marinier, et traversa, dans l'obscurité et la crainte, notre plateau central, puis le canal Croizat et les marais de la Somme. La première maison, au delà de la ligne militaire, où il put s'arrêter, se restaurer, dormir vraiment puis immédiatement repartir, est un toit de Flavy-le-Martel.

La guerre ne diffère du parcours du combattant que par le changement de l'état de paix en l'état de conflit armé. Parce que c'est chez nous qu'il commença son épopée, Leclerc souhaite la stèle qui marque son passage. A l'échelle du monde, c'est bien le premier jalon d'une croisade prodigieuse qui fait du nom du général Leclerc et de celui de la deuxième Division Blindée un point de repère stimulant pour ceux qui pèlerinent à Douala, au Tchad, en Centrafrique, en Lybie, en Italie, puis en France jusqu'à la cathédrale de Strasbourg et même au delà dans la verdoyante Bavière.

Leclerc a, certes, traversé notre région en fuyard, de nuit et bien avant d'être connu. Pourtant, ce n'est pas faire appel à un grand effort que d'imaginer ce que le nom du Vermandois pouvait rappeler chaque jour à ce grand soldat ; il y avait connu la faim, la crainte et la première nuit de sommeil et de paix. Tout ceci valait tous les combats et justifiait la poursuite du combat jusqu'à la victoire !

Dans l'armée des ombres, beaucoup y restèrent. Les archives militaires étant indisponibles pendant cinquante ans, les combats véritables ne seront valablement connus qu'à partir de maintenant . Comme pour la première guerre, les découvertes seront, en toute vraisemblance, maigres .

Pourtant les moindres faits devront être, avec opiniâtreté, recherchés, car, si les ignominies furent nombreuses, les actes de bravoure les plus humbles doivent ressusciter, ne serait-ce que pour remplacer quelques plaques de rue !

Dans cette drôle de guerre, le Vermandois tint une place honorable, bien qu'il ne puisse lui être reprochée de ne pas avoir égalé d'autres maquis célèbres ; son piteux état humain ne permettait que des actes de bravoure très limités.

L'armée allemande gardait le souvenir ému de son long séjour de quatre années et plaça sans attendre notre région dans un périmètre dit de " Zone Interdite ". La large frange située le long de la frontière nord, comprenant la Flandre, les Ardennes, l'Argonne, fut considérée comme promise à une annexion au Reich. Le Santerre, l'Artois, le Vermandois, le Laonnois n'étaient pas encore aptes à l'Anschluss mais méritaient mieux que de rester sous l'autorité d'un gouvernement français, même de pacotille. L'administration fut entièrement sous la coupe de l'armée allemande.

Nos concitoyens, dans ce camp de barbelés, rentrèrent la tête dans les épaules et retrouvèrent les atouts du patois et du langage codé. La résistance était dans les cœurs mais manquait de relais. Par les premières déportations, l'indignation secrète trouva des échos dans le plus banal mot échangé. Les communistes avaient été instruits par la guerre civile espagnole et furent, dès le départ, des opposants déclarés. Ils furent souvent les premières victimes avec les officiers obstinés.

Tous les déportés ne sont pas morts dans les camps d'extermination mais leurs départs corroborèrent l'inhumanité d'une armée d'occupation qui mentait, cachait et ne croyait que dans la force de la violence. Après départ des premiers déportés, tout le monde savait !

Peu d'actes insensés furent commis, avant que radio Londres ne diffuse des messages sibyllins.

Pourtant, sous le couvert de la forêt, sous les manteaux, à la vue de personne mais au su de tous ceux qui vivaient dans la communauté, la libération se préparait !

Le secteur fut couvert par plusieurs compagnies des Forces Françaises de l'Intérieur (FFI). Les messages de Londres ;" Je pense à vous,

que la vie est dure,
nous aurons trois enfants, "

annoncèrent un largage d'armes sur la côte 71 à Cugny . (Le balisage fut mal fait, pas de largage !).

Pour une opération de même type vers Villequier Aumont, Londres avertit " la chambre de la mitrailleuse est trouée ".

Quelque part, une bicyclette se mit en route après ce message : " à la fin de l' année, je touche ."

Peu avant le débarquement de Normandie, le 31/5/44, " la sirène a les cheveux décolorés " annonçait certainement quelque chose de précis, que nous connaissons bientôt puisque les sens de ces messages ne seront bientôt plus couverts par le secret militaire .

L'information n'existait plus, l'ordre avait perdu son ton braillard et menaçant, ce qui comptait, c'était simplement le message, quelques mots jetés sur les ondes, sans queue ni tête.

Le 23/6/44 , ces messages anodins firent la première victime : un jeune agent de liaison, Maurice Moreau, âgé de 20 ans, fut tué par la soldatesque allemande.

Le débarquement allié réalisé, les FFI se trouveront en position opérationnelle et les actes de courage vont, de ce fait, se multiplier. Le 9/6/44, déjà, les maquisards attaquent à Beaumont en Beine. La zone est, en effet, propice. Un débarquement aérien anglais se passe mal le 9/8/44 dans la zone et l'avion Halifax s'écrase. Sept officiers anglais mourront brûlés dans l'accident et une stèle commémorative célèbre leur courage le long de la route de Cugny à Beaumont.

Le 20/ 7/44, le pont de Jussy saute. Le maquis ne visait pas le pont routier mais la voie ferrée qui conduit directement vers Cologne et la Ruhr Par cet acte obscur, Paris était sauvé. Le sabotage des voies avait montré sa terrible efficacité lors du rappel de la division Waffen SS qui stationnait près de Montauban lors du débarquement de Normandie. Au lieu de deux jours, la division mit trois semaines. Hitler eut beau donner l'ordre de faire sauter Paris.

L'effondrement du pont de Jussy rendait le retour problématique, l'opération fut considérée trop risquée. La poudre manquait, les hommes aussi et le repli était déjà impossible. Le général allemand n'eut pas le courage de Moltke en invoquant l'impossibilité matérielle, il mentit à son Führer mais sauva la ville-lumière.

Le sud fut libéré par les FFI avant l'arrivée triomphale des troupes régulières. C'était un soulagement bien que conflit eût été un lit de roses à côté du premier.

La visite des Allemands laissait, chez nous, peu de traces. Les voies de chemin de fer avaient été sabotées et aussitôt réparées. Des avions s'étaient abîmés sur la plaine, autant d'alliés que d'engins frappés de la croix de fer.

Notre secteur fut, en effet, confirmé dans sa vocation aérienne. Une superbe piste bétonnée fut coulée en son cœur. L'administration stupide l'a classée en zone militaire, ce qui la rend peu visitable. Elle constitue, pourtant, un ouvrage intéressant comme l'est le camp de Margival, à côté de Soissons où Hitler séjourna. En organisant, tant soit peu, la visite de ces monuments, l'administration créerait des recettes dont l'affectation légitime serait la reconstruction de nos monuments militaires.

Le béton des casemates financerait la reconstruction des moellons des donjons !



AUJOUR'HUI ET DEMAIN.



La seconde ne planta pas autant de croix sur les collines que la première.

L'horreur fut épargnée à nos concitoyens. Il faut pourtant ici avoir une pensée pour nos frères juifs qui avaient quitté la région pour Paris et le Sud et que l'abomination Nazi rattrapa.

Avec la libération, la France retrouva ses vieux démons.

De Gaulle fut vite renvoyé à Colombey et Leclerc sur les terrains d'opérations extérieures. La politique reprit le chemin des préaux d'école et s'occupa de mettre à jour la liste des héros.

La troisième République avait fait l'objet d'une contre-propagande en règle sur les antennes de Radio Vichy qui usait du terme Ploutocratie à toutes les radiodiffusions. Les élus de la troisième l'ayant finalement sabordée, il fut convenu d'écrire une nouvelle constitution : la IVème. Comme beaucoup d'anciens députés s'étaient habilement placés du bon côté, au bon moment, elle reprit les tares de la précédente, en diminuant encore l'exécutif. Les gouvernements jouaient à la table tournante et à esprit-es-tu là ? pendant que les assemblées paradaient avec leurs immunités et leurs diatribes.

Au lieu d'utiliser les fonds de relance du plan Marshall, pas un sou ne resta au pays. Au lieu de favoriser le développement économique, c'est la sidérurgie, les mines de fer et de charbon, et la SNCF qui reçurent le soutien des fonctionnaires et l'argent des contribuables. L'Electricité de France honorait le premier commandement de Lénine : le communisme, c'est les Soviets et l'électricité . Elle fit l'objet de toutes les attentions, comme Renault ;" il ne faut pas désespérer Billancourt", et l'Education nationale, qui devint la plus importante organisation du monde après l'armée rouge.

La quatrième République cumula tous les mauvais choix et pourtant ne causa pas trop de tort au pays, car il était posé en filigrane que l'Etat devait être ingérable pour assurer de longs mandats aux députés et laisser la population en paix.

La politique confirma alors la coloration mesquine qui attribuait beaucoup d'importance aux noms des rues. Les villages, juste reconstruits, furent " relookés", en imprimant de nouveaux noms sur des plaques de rue avec le même esprit partisan et revanchard qu'auparavant. Ce qui aurait pu être un trait humoristique ou de la facétie se drapa d'idéologie et arriva à l'effet contraire de celui recherché lorsque, quelques années après, la vraie personnalité des héros fut connue.

Les rues Staline, Pouchkine, Engel, et plus récemment Allende trouvèrent ainsi domicile en Vermandois. L'idée traduisait complètement des intentions de propagande forcée, fortement colorée de culte de la personnalité.. Il fallait des héros à des personnages douteux et lointains !, alors que tant de nos ancêtres méritaient tout autant d'intérêt ! .

Pourtant, après la construction du mur de Berlin, l'écrasement du Printemps de Prague, des doutes fissurèrent la foi en l'idéologie communiste. Staline faisait l'objet d' une campagne de dénigrement sournoise. La littérature du Goulag commençait à passer en occident. Soljenitsine et d'autres révélèrent la partie visible de l'iceberg. Staline avait tué plus qu'Hitler et presque aussi cruellement !

La déstalinisation commença sous l'initiative même de ceux qui, par miracle, avaient pu échapper aux purges. Stalingrad fut rebaptisée ainsi que toutes les rues Staline du monde, sauf dans notre région où le processus fut beaucoup plus lent qu'ailleurs. Les sympathisants et les membres déclarés du parti communiste s'affirmaient majoritaires, les conseils décidèrent d'attendre la renaissance du phénix. Dans certaines communes, astucieusement, le maire demanda aux riverains des rues mal-baptisées de se dénoncer eux-mêmes. Les commerçants, artisans, boutiquiers des ruelles, craignaient on-ne-sait-quoi et se comportèrent comme des citoyens de la troisième République. Il ne fallait, ni penser, ni juger, ni exprimer d'idée personnelle. Beaucoup de communes restèrent ainsi, longtemps, dans le sillage du drapeau rouge qui proclamait le communisme soviétique comme "globalement positif", en omettant de dire tout ce que celui-ci devait à Babeuf, Condorcet, Gaudin et tant d'autres qui n'avaient aucune leçon à recevoir de commis mandatés.

Le temps passant, l'anomalie devint si criante que des plaques disparurent quelques jours avant l'effondrement du mur de Berlin et du communisme. Il en reste pourtant encore. Stalingrad n'est pas encore oubliée chez nous, pourtant pays des troubles de mémoires allant jusqu'à l'amnésie.

Ces anecdotes, trop nombreuses pour être narrées par le détail, ne clôturent pas l'histoire nos villages millénaires car à chaque instant, même au plus profond du sommeil, la vie continue. Certains penseurs ont imaginé un sens à l'histoire. Sous cet angle, le Vermandois cumule tous les handicaps. L'investisseur et le touriste ne trouvent, ici, que peu d'accueil et de compréhension ! L'administration centrale y envoie, depuis de trop nombreuses décennies, des baillis zélés et carriéristes qui s'efforcent, en appuyant vers le bas les têtes qui émergent au-dessus du fil de l'eau, de faire rentrer l'argent du panier comme depuis les débuts de l'histoire comme si rien ne s'était passé depuis la venue des puissances tutélaires. La maladie, instillée par nos fonctionnaires, largement soutenus par les politiciens idéologues de la quatrième République et des débuts de la cinquième, a eu raison de toutes ces P.M.E et P.M.I qui faisaient vivre des milliers de ménages jusqu'aux années 70. La phase de récession, ouvrant béante la spirale de l'enfoncement, mena le pays à un découragement profond et à des records d'aides sociales diverses.

Cette partie de France, si merveilleusement installée dans un landau au matelas duillet et riche saura-t elle, un jour, faire face à ses prédateurs, et remonter la pente?

Deux mille années d'histoire ne démontrent que cela ! Le sommet cache l'abîme, la guerre précède la paix et jamais rien ne s'arrête ! Il faut seulement garder en mémoire l'extraordinaire richesse de notre terroir, les destinées prodigieuses de tous ceux, cités et oubliés dans ces pages (*), et rêver de châteaux reconstruits et de villages plus confraternels, où l'harmonie municipale viendrait accueillir tous les Européens intéressés par un voyage au cœur du pays qui a fait les rois, la France, l'Europe même, et qui a payé, plus que tout autre, le prix de cette grâce !

A Saint Quentin, à Saint Médard, à Saint Rémi, nos Saints Patrons,
A tous les Saints dont on a perdu le nom,
Aux Jeanne d'Arc et d'Albret,
A Norbert, Abélard,
A Charlemagne,
Aux Sires de Ham et Coucy, Merci.

Et que les serments de Quierzy, d'Henri IV, de Grégoire le Grand
et de celui de Leclerc à Koufra
veillent sur les générations futures,
Qui, en voyant le canal, les buttes et la collégiale croiront,
même sans lire, en l'homme et en son avenir.

A Gracchus aussi, Condorcet et Saint Just,
A Crozat , Debeney , Badinguet,
et peut être même à Staline
à condition que ce soit en sourdine !

A nos agriculteurs, forgerons, travailleurs,
peintres et musiciens,
à nos chasseurs et pêcheurs,
qu'ils maintiennent la vraie foi
dans ce pays de joies et de pleurs
que j'appelle avec vigueur :
Vermandois !

(*) que Saint Gilbert, natif du Vermandois, qui porta l'évêché de Meaux aux premières places des grandes paroisses de France, intercède en ma faveur pour tous mes oublis ! Il ne connaîtra pas ce sort injuste, in extremis !

"L'histoire est le témoin des âges,
la lumière de la vérité,
le trésor de la mémoire,
l'école de la vie,
la messagère du passé."



CICERON